This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

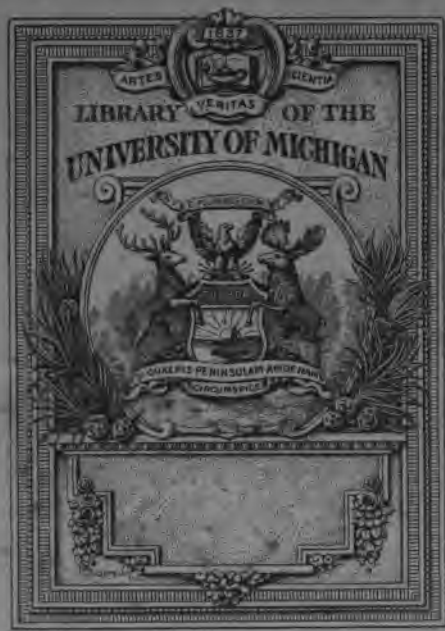
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 936,091


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR

F48
D88gu
M8

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'Amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de Neige. 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de Famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la Reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jehu. . . . 3
Les Confessions de la Marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la Mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au Collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du Régent. 1
Le Fils du Forçat. 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV. Louis XIII. Richelieu. 2
La Guerre des Femmes. 2
Histoire d'un Casse-Noisette. . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. 3
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 2
— Le Speronare. 2
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe (traduction). 2
Jacques Ortis. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de Glace. 2
Le Maître d'Armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'un Aveugle. 2
Mémoires d'un Médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de Loups. 1
Les mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 1
Le Père Gigogne. 2
Le Père la Ruine. 1
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Regence. 1
La Reine Margot. 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). . 3
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'Enfer. 1
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. . . . . .
Une Vie d'Artiste. 1
Vingt Ans après. 3

LA GUERRE
DES FEMMES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

— Droits de reproduction et de traduction réservés —

LA GUERRE

DES FEMMES

NANON DE LARTIGUES

I

A quelque distance de Libourne, la ville si gaie, qui se mire dans les eaux rapides de la Dordogne, entre Fronsac et Saint-Michel-la-Rivière, s'élevait autrefois un joli village aux murs blancs et aux toits rouges, à demi enfouis sous les sycomores, les tilleuls et les hêtres. La route de Libourne à Saint-André-de-Cubzac passait au milieu de ses maisons symétriquement alignées, et formait la seule vue qu'elles possédassent. Derrière une de ces rangées de maisons, à cent pas à peu près, serpentait le fleuve, dont la largeur et la puissance commencent, dès cet endroit, à annoncer le voisinage de la mer.

Mais la guerre civile a passé par là : et d'abord elle a renversé les arbres, puis dépeuplé les maisons, qui, exposées à

toutes ses capricieuses fureurs, et ne pouvant fuir comme les habitants, se sont à peu près écroulées sur les gazons, en protestant à leur manière contre la barbarie des guerres intestines; mais, peu à peu, la terre, qui semble avoir été créée pour servir de tombe à tout ce qui fut, a recouvert le cadavre de ces maisons, autrefois si gaies et si joyeuses; enfin, l'herbe a poussé sur ce sol factice, et, aujourd'hui, le voyageur qui suit la route solitaire est loin de se douter, en voyant paître sur les monticules inégaux un de ces grands troupeaux comme on en rencontre à chaque pas dans le Midi, que berger et moutons foulent le cimetière où dort un village. Mais, au temps dont nous parlons, c'est-à-dire vers le mois de mai de l'année 1650, le village en question s'épanouissait des deux côtés de la route, qui l'alimentait comme une grande artère, avec un luxe de végétation et de vie des plus réjouissants : l'étranger qui l'eût traversé alors eût trouvé de son goût ces paysans occupés à atteler et dételer les chevaux de leur charrue, ces bateliers tirant sur la rive leurs filets, où frétillait le poisson blanc et rose de la Dordogne, et ces maréchaux ferrants frappant rudement sur l'enclume, et sous le marteau desquels jaillissait une gerbe d'étincelles, qui illuminait la forge à chaque coup de marteau.

Cependant, ce qui l'eût le plus charmé, surtout si la route lui eût donné cet appétit devenu proverbial chez les coureurs de grands chemins, c'eût été, à cinq cents pas de ce village, une maison basse et longue, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage seulement, exhalant par sa cheminée certaines vapeurs, et par ses fenêtres certains fumets qui indiquaient, mieux encore qu'une figure de veau doré peinte sur une plaque de tôle rouge, laquelle craquait suspendue à une tringle de fer scellée dans l'entablement du premier étage, qu'il était arrivé enfin à l'une de ces maisons hospitalières dont les habitants, moyennant une certaine rétribution, se chargent de réparer les forces des voyageurs.

Pourquoi l'*hôtel du Veau d'or* était-il situé, me dira-t-on, à cinq cents pas du village, au lieu d'avoir pris son alignement naturel au milieu des riantes maisons groupées aux deux côtés du chemin ?

D'abord, c'est que, tout perdu qu'il était dans ce petit coin de terre, l'hôte était, en matière de cuisine, un artiste du premier ordre. Or, en prenant rang du commencement au milieu, ou à l'extrémité d'une des deux longues lignes de maisons qui formaient le village, il courait risque d'être confondu avec quelques-uns de ces gargotiers qu'il était forcé d'admettre comme ses confrères, mais qu'il ne pouvait se décider à regarder comme ses égaux : tout au contraire, en s'isolant, il attirait sur lui les regards des connaisseurs, lesquels, dès qu'ils avaient goûté une fois seulement de sa cuisine, se disaient les uns aux autres :

—Quand vous irez de Libourne à Saint-André-de-Cubzac, ou de Saint-André-de-Cubzac à Libourne, ne manquez pas de vous arrêter pour déjeuner, dîner ou souper, à l'auberge du *Veau d'or*, à cinq cents pas du petit village de Matifou.

Et les connaisseurs s'arrêtaient, sortaient contents, renvoyaient d'autres connaisseurs; de sorte que l'intelligent hôtelier faisait peu à peu sa fortune, et cela ne l'empêchait pas, chose rare, de continuer à tenir sa maison à la même hauteur gastronomique; ce qui prouve, ainsi que nous l'avons déjà dit, que maître Biscarros était un véritable artiste.

Or, par un de ces beaux soirs du mois de mai où la nature, déjà réveillée dans le Midi, commence à se réveiller dans le Nord, des fumées plus épaisses et des odeurs plus suaves encore que d'habitude s'échappaient des cheminées et des fenêtres de l'auberge du *Veau d'or*, tandis qu'au seuil du logis, maître Biscarros en personne, vêtu de blanc, selon l'usage des sacrificateurs de tous les temps et de tous les pays, plumait de ses augustes mains des perdr[illegible] et des cailles destinées à quelqu'un de ces fins repas qu'il s'enten

dait si bien à ordonner, et qu'il avait l'habitude, toujours par suite de l'amour qu'il portait à son art, de soigner dans leurs moindres détails.

Donc, le jour baissait; les eaux de la Dordogne, qui, dans une de ces tortueuses déviations dont est semé son cours, s'éloignaient de la route, à la distance d'un quart de lieue environ, pour aller passer au pied du petit fort de Vayres, commençaient à blanchir sous les feuillages noirs. Quelque chose de calme et de mélancolique se répandait dans la campagne avec la brise du soir; les laboureurs rentraient avec leurs chevaux dételés, les pêcheurs avec leurs filets ruisselants; les bruits du village s'éteignaient, et le dernier coup de marteau ayant retenti, fermant la laborieuse journée, le premier chant du rossignol commença de se faire entendre dans un massif voisin.

Aux premières notes qui s'échappèrent du gosier du musicien emplumé, maître Biscarros se mit à chanter aussi, pour l'accompagner sans doute; il résulta de cette rivalité harmonique, et de l'attention que l'aubergiste donnait à son ouvrage, qu'il n'aperçut point une petite troupe composée de six cavaliers, laquelle apparaissait à l'extrémité du village de Matifou, et s'avançait vers son auberge.

Mais une interjection partie d'une fenêtre du premier étage, le mouvement rapide et bruyant avec lequel se ferma cette fenêtre firent lever le nez au digne aubergiste; il vit alors le cavalier qui marchait en tête de la troupe s'avancer directement vers lui.

Directement n'est pas tout à fait le mot, et nous nous hâtons de nous reprendre, car cet homme s'arrêtait de vingt pas en vingt pas, lançant à droite et à gauche des regards scrutateurs, fouillant d'un clin d'œil sentiers, arbres et buissons, tenant d'une main un mousqueton sur son genou, pour être prêt à l'attaque comme à la défense, et de temps en temps faisant signe à ses compagnons, qui imitaient en

tout ses mouvements, de se remettre en marche. Alors il se risquait de nouveau à faire quelques pas, et la même manœuvre recommençait.

Biscarros suivit des yeux ce cavalier, dont la marche singulière le préoccupait si furieusement, que, pendant tout ce temps, il oublia de détacher du corps du volatile la pincée de plumes qu'il tenait entre le pouce et l'index.

— C'est un seigneur qui cherche ma maison, dit Biscarros. Ce digne gentilhomme est sans doute myope; cependant mon *veau d'or* est repeint à neuf, et la saillie de l'enseigne est considérable. Voyons, mettons-nous en relief.

Et maître Biscarros alla se planter au milieu de la route, où il continua de plumer sa volaille avec des gestes pleins d'ampleur et de majesté.

Ce mouvement produisit le résultat qu'en attendait l'aubergiste; à peine le cavalier l'eut-il aperçu, qu'il piqua droit à lui, et, le saluant avec courtoisie :

— Pardon, dit-il, maître Biscarros : n'avez-vous pas vu de ce côté une troupe de gens de guerre, qui sont mes amis, et qui doivent être en quête de moi? Gens de guerre est beaucoup dire, gens d'épée est le mot, gens armés, enfin; oui, gens armés, cela rend mieux mon idée. Auriez-vous donc vu une petite troupe de gens armés?

Biscarros, on ne peut plus flatté d'être appelé par son nom, salua affablement à son tour; il n'avait point remarqué que, d'un seul coup d'œil lancé par l'étranger sur son auberge, celui-ci avait lu le nom et la qualité sur l'enseigne, comme il venait de lire l'identité sur la figure du propriétaire.

— En fait de gens armés, monsieur, répondit-il après avoir réfléchi un instant, je n'ai vu qu'un gentilhomme et son écuyer, lesquels sont arrêtés chez moi depuis une heure environ.

— Ah! ah! fit l'étranger en caressant le bas d'une figure

presque imberbe, et cependant déjà empreinte de virilité ; ah! ah! il y a un gentilhomme et son écuyer dans votre hôtel, et tous deux armés, dites-vous ?

— Mon Dieu, oui, monsieur; voulez-vous que je fasse dire à ce gentilhomme que vous désirez lui parler?

—Mais, reprit l'étranger, est-ce bien convenable? Déranger ainsi un inconnu est peut-être en user trop familièrement, si cet inconnu surtout est de qualité. Non, non, maître Biscarros, veuillez seulement me le dépeindre ; ou mieux encore, me le montrer sans qu'il me voie.

— Vous le montrer est difficile, monsieur, vu qu'il a l'air de se cacher lui-même, car il a fermé sa fenêtre au moment où vous et vos compagnons avez paru sur la route; vous le dépeindre est donc plus aisé : c'est un petit jeune homme blond et délicat, âgé de seize ans à peine, et qui semble avoir tout juste la force de porter la petite épée de salon pendue à son baudrier.

Le front de l'étranger se plissa sous l'ombre d'un souvenir.

— Fort bien, dit-il, je sais ce que vous voulez dire : un jeune maître blond et efféminé, monté sur un cheval barbe et suivi d'un vieil écuyer, roide comme le valet de pique; ce n'est point cela que je cherche.

— Ah! ce n'est pas celui que monsieur cherche? dit Biscarros.

— Non.

— Eh bien, en attendant celui que monsieur cherche et qui ne peut manquer de passer par ici, puisqu'il n'y a que cette route, monsieur pourrait entrer chez moi, et se rafraîchir, lui et ses compagnons.

— Non. Il me reste à vous remercier, voilà tout, et à vous demander quelle heure il peut être.

— Voilà six heures qui sonnent à l'horloge du village, monsieur ; entendez-vous la grosse voix de la cloche ?

— Bien... Maintenant, un dernier service, monsieur Biscarros.

— Avec plaisir.

— Dites-moi, s'il vous plaît, comment je pourrais me procurer un bateau et un batelier.

— Pour traverser la rivière?

— Non, pour me promener sur le fleuve.

— Rien de plus facile : le pêcheur qui me fournit mon poisson... Aimez-vous le poisson, monsieur? demanda Biscarros en manière de parenthèse, et revenant à son idée de faire souper l'étranger chez lui.

— C'est une médiocre chère, répondit le voyageur; cependant, quand il est convenablement assaisonné, je n'en fais pas fi.

— J'ai toujours du poisson excellent, monsieur.

— Je vous en félicite, maître Biscarros; mais revenons à celui qui vous fournit.

— C'est juste; eh bien, à cette heure, il a fini sa journée, et dîne probablement. Vous pouvez voir d'ici sa barque amarrée à ces saules, tout là-bas près de cet orme. Quant à la maison, elle est cachée dans cette oseraie. Vous le trouverez à table très-certainement.

— Merci, maître Biscarros, merci! dit l'étranger.

Et, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il piqua rapidement vers les arbres et frappa à la cabane désignée. La femme du pêcheur ouvrit.

Comme l'avait dit maître Biscarros, le pêcheur était à table.

— Prends tes avirons, dit le cavalier, et suis-moi; il y a un écu à gagner.

Le pêcheur se leva avec une précipitation qui témoignait du peu de libéralité que mettait dans ses marchés l'aubergiste du *Veau d'or*.

— Est-ce donc pour descendre à Vayres? demanda-t-il.

— C'est uniquement pour me conduire au milieu de la

rivière et y rester avec moi pendant quelques minutes.

Le pêcheur ouvrit de grands yeux à l'exposé de ce caprice étrange; mais, comme il y avait un écu à gagner, et qu'à vingt pas derrière le cavalier qui avait heurté à sa porte il vit se dessiner les silhouettes de ses compagnons, il ne fit aucune difficulté, pensant bien que l'absence de sa bonne volonté amènerait l'emploi de la force, et que, dans le conflit, il perdrait la récompense offerte.

Il se hâta donc de dire à l'étranger qu'il était à ses ordres, lui, sa barque et ses avirons.

La petite troupe alors s'achemina immédiatement vers la rivière, et, tandis que l'étranger s'avançait jusqu'au bord de l'eau, elle s'arrêta sur le haut du talus, se disposant, de crainte de surprise sans doute, de manière à voir de tous les côtés. D'où elle était placée, elle pouvait à la fois dominer la plaine qui s'étendait derrière elle, et protéger l'embarquement qui se faisait à ses pieds.

Alors l'étranger, qui était un grand jeune homme blond, pâle et nerveux, quoique maigre, et d'une physionomie intelligente, bien qu'un cercle de bistre entourât ses yeux bleus et qu'une expression de vulgaire cynisme errât sur ses lèvres, l'étranger, disons-nous, visita ses pistolets avec soin, se passa son mousqueton en bandoulière, fit jouer une longue rapière dans son fourreau, et fixa ses regards attentifs sur la rive opposée, vaste prairie coupée par un sentier qui partait de la berge du fleuve et aboutissait en droite ligne au bourg d'Ison, dont on apercevait, dans la vapeur dorée du soir, le clocher bruni et la blanche fumée.

De l'autre côté encore, et à un demi-quart de lieue à peu près, s'élevait à droite le petit fort de Vayres.

— Eh bien, dit l'étranger, qui commençait à s'impatienter, s'adressant à ses compagnons en sentinelle, vient-il, et le voyez-vous poindre enfin à droite ou à gauche, devant ou derrière ?

— Je crois, dit l'un des hommes, distinguer un groupe noir sur le chemin d'Ison; mais je ne suis pas encore bien sûr, vu que le soleil m'éblouit. Attendez! Oui, oui, c'est bien cela : un, deux, trois, quatre, cinq hommes, un chapeau bordé en tête avec un manteau bleu. C'est le messager que nous attendons, qui se sera fait escorter pour plus grande sûreté.

— Il en a le droit, répondit flegmatiquement l'étranger. Venez prendre mon cheval, Ferguzon.

Celui auquel cet ordre était adressé, d'un ton moitié amical, moitié impératif, s'empressa d'obéir et descendit le talus. Pendant ce temps, l'étranger mit pied à terre, et, au moment où l'autre le joignait, il lui jeta la bride au bras et s'apprêta à passer dans le bateau.

— Écoutez, dit Ferguzon en lui mettant la main sur le bras, pas de vaillantise inutile, Cauvignac; si vous voyez le moindre mouvement suspect de la part de votre homme, commencez par lui loger une balle dans la tête; vous voyez qu'il amène toute une troupe, le rusé compère.

— Oui, mais moins forte que la nôtre. Ainsi, outre la supériorité du courage, nous avons encore celle du nombre; il n'y a donc rien à craindre. Ah! ah! voici leurs têtes qui commencent à apparaître.

— Ah çà! comment vont-ils faire? dit Ferguzon. Ils ne pourront pas se procurer un bateau. Ah! si fait, voilà qu'il s'en trouve un là comme par enchantement.

— C'est celui de mon cousin, le passeur d'Ison, dit le pêcheur, que les préparatifs semblaient intéresser vivement, et qui tremblait cependant qu'un combat naval n'eût lieu à bord de sa chaloupe et de celle de son cousin.

— Bon! voilà le manteau bleu qui s'embarque, dit Ferguzon; seul, ma foi, dans les strictes conditions du traité.

— Ne le faisons donc pas attendre, reprit l'étranger.

Et, sautant à son tour dans le bateau, il fit signe au pêcheur de se placer à son poste.

— Faites bien attention, Roland, reprit Ferguzon revenant à ses prudentes recommandations, la rivière est large ; n'allez pas avancer auprès de l'autre bord, pour recevoir une décharge de mousquets que nous ne pourrions rendre ; tenez-vous, s'il est possible, en deçà de la ligne de démarcation.

Celui que Ferguzon avait appelé tantôt Roland, tantôt Cauvignac, et qui répondait à ces deux noms, sans doute parce que l'un était son nom de baptême et l'autre son nom de famille ou son nom de guerre, fit un signe de la tête.

— Ne crains rien, j'y pensais à l'instant même ; c'est bon pour ceux qui n'ont rien à risquer de faire des imprudences ; mais l'affaire est trop avantageuse pour que je m'expose sottement à en perdre le fruit; donc, s'il y a une imprudence commise dans cette occasion, ce ne sera point de ma part. En route, batelier !

Le pêcheur détacha son amarre, plongea sa longue gaffe dans les herbes, et la barque commença de s'éloigner du bord, en même temps que, de la rive opposée, partait la chaloupe du passeur d'Ison.

Il y avait, au milieu de l'eau, une petite estacade de trois pièces de bois surmontées d'un drapeau blanc, lequel servait à indiquer aux longs bateaux de transport qui descendent la Dordogne un banc de roches d'un dangereux accès. Dans les basses eaux, on pouvait même apercevoir, noire et lisse, au-dessus du cours de la rivière, la pointe de ces roches; mais, dans ce moment où la Dordogne était pleine, le petit drapeau et un léger bouillonnement de l'eau indiquaient seuls la présence de l'écueil.

Les deux bateliers comprirent sans doute que là pouvait avoir lieu la jonction des parlementaires ; en conséquence, ils dirigèrent les esquifs de ce côté; ce fut le passeur d'Ison qui aborda le premier, et qui, d'après l'ordre de son passager, attacha son bateau à l'un des anneaux de l'estacade.

En ce moment, le pêcheur qui était parti de la rive oppo-

sée se tourna vers son voyageur pour prendre ses ordres, et ne fut pas peu surpris de ne plus trouver dans sa barque qu'un homme masqué et enveloppé dans son manteau.

La frayeur, qui ne l'avait jamais quitté, redoubla alors, et ce ne fut qu'en balbutiant qu'il demanda ses ordres à cet étrange personnage.

— Amarre le canot à cette pièce de bois, dit Cauvignac en étendant la main vers un des poteaux, le plus près possible du canot de monsieur.

Et sa main indicatrice passa du poteau désigné au gentilhomme amené par le passeur d'Ison.

Le batelier obéit, et les deux barques, rangées bord à bord par le courant, permirent aux deux plénipotentiaires d'ouvrir la conférence suivante.

II

— Quoi! vous êtes masqué, monsieur! dit avec une surprise mêlée de dépit le nouveau venu, gros homme d'environ cinquante-cinq à cinquante-huit ans, à l'œil sévère et fixe comme celui d'un oiseau de proie, à la moustache et à la royale grisonnantes, et qui, s'il n'avait pas mis de masque, avait du moins caché le plus possible ses cheveux et son visage sous un vaste chapeau galonné, et son corps et ses vêtements sous un manteau bleu à longs plis.

Cauvignac, en considérant de plus près le personnage qui venait de lui adresser la parole, ne put s'empêcher de trahir sa surprise par un mouvement involontaire.

— Eh bien, monsieur, demanda le gentilhomme, qu'avez-vous donc?

— Rien, monsieur; j'ai failli perdre l'équilibre. Mais vous

me faisiez, je crois, l'honneur de m'adresser la parole; que me disiez-vous, s'il vous plaît?

— Je vous demandais pourquoi vous vous étiez masqué?

— La question est franche, dit le jeune homme, et j'y répondrai avec une franchise égale : je me suis masqué pour vous cacher mon visage.

— Je le connais donc?

— Je ne crois pas; mais, l'ayant vu une fois, vous pourriez plus tard le reconnaître; ce qui, dans mon opinion du moins, est parfaitement inutile.

— Mais il me semble que vous êtes au moins aussi franc que moi.

— Oui, quand ma franchise ne peut pas me faire de tort.

— Et cette franchise va jusqu'à révéler les secrets des autres?

— Pourquoi pas, quand cette révélation peut me rapporter quelque chose?

— C'est un singulier état que vous faites là.

— Dame! on fait ce qu'on peut, monsieur; j'ai été tour à tour avocat, médecin, soldat et partisan; vous voyez que je ne manquerai pas faute de profession.

— Et maintenant qu'êtes-vous?

— Je suis votre serviteur, dit le jeune homme en s'inclinant avec un respect affecté.

— Avez-vous la lettre en question?

— Avez-vous le blanc-seing demandé?

— Le voici.

— Voulez-vous que nous fassions l'échange?

— Un instant, monsieur, dit l'étranger au manteau bleu; votre conversation me plaît, et je n'en voudrais pas sitôt perdre l'agrément.

— Comment donc! monsieur, elle est tout à votre service, ainsi que moi, répondit Cauvignac; causons donc, si cela peut vous être agréable.

— Voulez-vous que je passe dans votre bateau, ou préférez-vous passer dans le mien, afin que, dans le bateau qui restera libre, nous tenions nos bateliers éloignés de nous?

— Inutile, monsieur; vous parlez sans doute une langue étrangère?

— Je parle l'espagnol.

— Moi aussi; causons donc en espagnol, si cette langue vous convient.

— A merveille! Quelle raison, continua le gentilhomme adoptant, à partir de ce moment, l'idiome convenu, vous a porté à dévoiler au duc d'Épernon l'infidélité de la dame en question?

— J'ai voulu rendre un service à ce digne seigneur, et me mettre dans ses bonnes grâces.

— En voulez-vous donc à mademoiselle de Lartigues?

— Moi? Tout au contraire; je lui ai même, je dois l'avouer, quelques obligations, et serais fort fâché qu'il lui arrivât malheur.

— C'est donc M. le baron de Canolles que vous avez pour ennemi?

— Je ne l'ai jamais vu; je ne le connais que de réputation, et, je dois le dire, il a celle d'un galant chevalier et d'un brave gentilhomme.

— Ainsi, aucun motif de haine ne vous fait agir?

— Fi donc! si j'en voulais à M. le baron de Canolles, je le prierais de se brûler la cervelle ou de se couper la gorge avec moi, et il est trop galant homme pour refuser jamais une partie de ce genre.

— Il faut donc que je m'en rapporte à ce que vous avez dit?

— C'est, je crois, ce que vous avez de mieux à faire.

— Bien! Donc, vous avez cette lettre qui prouve l'infidélité de mademoiselle de Lartigues?

— La voici! Sans reproche, c'est la seconde fois que je vous la montre.

Le vieux gentilhomme jeta de loin un regard plein de tristesse sur le papier fin, au travers duquel apparaissaient des caractères.

Le jeune homme déplia lentement la lettre.

— Vous reconnaissez bien l'écriture, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, donnez-moi le blanc-seing, et vous aurez la lettre.

— Tout à l'heure ! Me permettez-vous une question?

— Faites, monsieur.

Et le jeune homme replia tranquillement le papier, qu'il remit dans sa poche.

— Comment vous êtes-vous procuré ce billet ?

— Je veux bien vous le dire.

— J'écoute.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement tant soit peu dilapidateur du duc d'Épernon lui a suscité de grands embarras en Guyenne ?

— Bien ; passons.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement effroyablement avaricieux de M. de Mazarin lui a suscité des embarras fort grands dans la capitale?

— Qu'ont à faire en cela M. de Mazarin et M. d'Épernon ?

— Attendez : de ces deux gouvernements opposés est sorti un état de choses qui ressemble fort à une guerre générale, dans laquelle chacun prend parti. M. de Mazarin fait dans ce moment-ci la guerre pour la reine ; vous faites la guerre pour le roi ; M. le coadjuteur fait la guerre pour M. de Beaufort; M. de Beaufort fait la guerre pour madame de Montbazon ; M. de la Rochefoucauld fait la guerre pour madame de Longueville; M. le duc d'Orléans fait la guerre pour mademoiselle Soyon ; le parlement fait la guerre pour le peuple; enfin, on a mis en prison M. de Condé, qui faisait la guerre pour la France. Or, moi qui ne gagnerais pas grand'chose à

faire la guerre pour la reine, pour le roi, pour M. le coadjuteur, pour M. de Beaufort, pour madame de Montbazon, pour madame de Longueville, pour mademoiselle Soyon, pour le peuple ou pour la France, il m'est venu cette idée : c'est de n'adopter aucun parti, mais de suivre celui vers lequel je me sens momentanément entraîné ; tout est donc chez moi une affaire d'à-propos. Que dites-vous de l'idée ?

— Elle est ingénieuse.

— En conséquence, j'ai rassemblé une armée. Vous la voyez rangée sur le bord de la Dordogne.

— Cinq hommes ? Peste !

— C'est un de plus que vous n'en avez vous-même ; vous auriez donc fort mauvaise grâce à les mépriser.

— Fort mal vêtus, continua le vieux gentilhomme, qui était de mauvaise humeur, et, par conséquent, en train de déprécier.

— Il est vrai, reprit son interlocuteur, qu'ils ressemblent un peu aux compagnons de Falstaff. Ne faites pas attention, Falstaff est un gentilhomme anglais de ma connaissance ; mais, ce soir, ils seront habillés de neuf, et, si vous les rencontrez demain, vous verrez que ce sont réellement de jolis garçons.

— Revenons à vous, je n'ai que faire de vos hommes.

— Eh bien, donc, en faisant la guerre pour mon compte, nous rencontrâmes le percepteur du district, qui allait de village en village, arrondissant la bourse de Sa Majesté ; tant qu'il lui resta une seule taxe à récolter, nous lui fîmes fidèle escorte, et, je l'avoue, en voyant cette sacoche grossissante, j'eus envie de me mettre du parti du roi. Mais les événements embarrassés en diable, un mouvement de mauvaise humeur contre M. de Mazarin, les plaintes que nous entendions de tous côtés contre M. le duc d'Épernon, nous firent rentrer en nous-mêmes. Nous pensâmes qu'il y avait du bon, et beaucoup, dans la cause des princes, et, ma foi, nous l'em-

brassâmes avec ardeur; le percepteur terminait sa tournée par cette petite maison isolée que vous voyez là-bas, perdue dans les peupliers et les sycomores.

— Celle de Nanon ! murmura le gentilhomme ; oui, je la vois.

— Nous le guettâmes à la sortie, nous le suivîmes comme nous faisions depuis cinq jours, nous passâmes avec lui la Dordogne, un peu au-dessous de Saint-Michel, et, lorsque nous fûmes au milieu du fleuve, je lui fis part de notre conversion politique, en l'invitant, avec toute la politesse dont nous sommes capables, à nous remettre l'argent dont il était porteur. Croyez-vous, monsieur, qu'il refusa ! Alors mes compagnons le fouillèrent, et, comme il criait de façon à faire scandale, mon lieutenant, garçon plein de ressources, celui que vous voyez là-bas, en manteau rouge et tenant mon cheval en main, réfléchit que l'eau, interceptant les courants d'air, interrompait, par cette raison, la continuité du son; c'est un axiome de physique que je compris, en ma qualité de médecin, et auquel j'applaudis; celui qui avait émis la proposition courba donc la tête du récalcitrant vers la rivière et la maintint un pied sous l'eau, pas davantage. En effet, le percepteur ne cria plus, ou, pour mieux dire, on ne l'entendit plus crier : nous pûmes donc saisir, au nom des princes, tout l'argent qu'il portait, et la correspondance dont il était chargé. J'ai donné l'argent à mes soldats, qui, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, avaient besoin de s'équiper à neuf, et j'ai gardé les papiers, celui-ci entre autres ; il paraît que le brave percepteur servait de Mercure galant à mademoiselle de Lartigues.

— En effet, murmura le vieux gentilhomme, c'était, si je ne me trompe, une créature de Nanon. Et qu'est devenu ce misérable ?

— Ah! vous allez voir si nous avons bien fait de le tremper dans l'eau, ce misérable, comme vous l'appelez ! En effet,

sans cette précaution, il eût ameuté la terre entière ; figurez-vous que, lorsque nous le retirâmes de la rivière, quoiqu'il y fût resté un quart d'heure à peine, il était mort de rage.

— Et vous l'y avez replongé, sans doute?

— Comme vous dites.

— Mais si le messager a été noyé?...

— Je n'ai pas dit qu'il eût été noyé.

— Ne discutons pas sur les mots, si le messager est mort...

— Oh! quant à cela, oui, bien mort.

— M. de Canolles n'aura pas été prévenu et, par conséquent, ne viendra point au rendez-vous.

— Oh! un instant, je fais la guerre aux puissances, mais point aux particuliers. M. de Canolles a reçu un duplicata de la lettre qui lui donnait un rendez-vous ; seulement, jugeant que le manuscrit autographe avait quelque valeur, je l'ai conservé.

— Que pensera-t-il, en ne reconnaissant pas l'écriture ?

— Que la personne qui le convie à la voir a, pour plus grande précaution, employé le secours d'une main étrangère.

L'étranger regarda Cauvignac avec une certaine admiration causée par tant d'impudence, mêlée à tant de présence d'esprit.

Il voulut voir s'il n'y aurait pas moyen d'intimider ce hardi jouteur.

— Mais le gouvernement, mais les enquêtes, dit-il, n'y songez-vous point quelquefois ?

— Les enquêtes? reprit le jeune homme en riant. Ah bien, oui, M. d'Épernon a bien autre chose à faire que des enquêtes; et puis ne vous ai-je pas dit que ce que j'en avais fait, c'était pour me procurer ses bonnes grâces ? Il serait donc bien ingrat s'il ne me les accordait pas.

— Je ne comprends pas tout à fait, dit alors le vieux gentilhomme avec ironie, comment, vous qui avez, de votre propre aveu, embrassé le parti des princes, il vous est venu

cette idée étrange de vouloir rendre service à M. d'Épernon.

— C'est cependant la chose du monde la plus simple : l'inspection des papiers pris sur le percepteur m'a convaincu de la pureté des intentions du roi; Sa Majesté est justifiée entièrement à mes yeux, et M. le duc d'Épernon a mille fois raison contre ses administrés. Là est donc la bonne cause ; et, là-dessus, j'ai pris parti pour la bonne cause.

— Voilà un brigand que je ferai pendre si jamais il tombe entre mes mains! grommela le vieux gentilhomme en tirant les poils hérissés de sa moustache.

— Vous dites ?... demanda Cauvignac en clignant les yeux sous son masque.

— Rien... Maintenant, une question : que ferez-vous du blanc-seing que vous exigez?

— Le diable m'emporte si j'ai pris une résolution là-dessus! J'ai demandé un blanc-seing, parce que c'est la chose la plus commode, la plus portative, la plus élastique; il est probable que je le ménagerai pour quelque circonstance extrême; il est possible que je le gaspille pour le premier caprice qui me passera par l'esprit; peut-être vous le présenterai-je moi-même avant la fin de la semaine, peut-être ne vous reviendra-t-il que dans trois ou quatre mois avec une douzaine d'endosseurs, comme un billet lancé dans le commerce; mais, en tout cas, soyez tranquille, je n'en abuserai pas pour faire des choses dont nous ayons, vous et moi, à rougir. On est gentilhomme, après tout!

— Vous êtes gentilhomme?

— Oui, monsieur, et des meilleurs.

—Alors, je le ferai rouer, murmura l'inconnu; voilà à quoi son blanc-seing lui servira.

—Êtes-vous décidé à me donner ce blanc-seing? demanda Cauvignac.

— Il le faut bien, répondit le vieux gentilhomme.

— Je ne vous force pas, entendons-nous : c'est un échange

que je vous propose; gardez votre papier, et je garderai le mien.

— La lettre?

— Le blanc-seing?

Et il tendit la lettre d'une main, tandis que, de l'autre, il armait un pistolet.

— Laissez votre pistolet au repos, dit l'étranger en ouvrant son manteau; car j'en ai aussi, moi, des pistolets, et de tout armés même. Franc jeu de part et d'autre : voici votre blanc-seing.

L'échange des papiers se fit alors loyalement, et chacune des parties examina en silence, à loisir et avec attention, celui qu'on venait de lui remettre.

— Maintenant, monsieur, dit Cauvignac, quel chemin prenez-vous?

— Il faut que je passe sur la rive droite de la rivière.

— Et moi sur la rive gauche, répondit Cauvignac.

— Comment allons-nous faire? Mes hommes sont du côté où vous allez, et vos hommes sont du côté où je vais.

— Eh bien, mais rien de plus facile : renvoyez-moi mes hommes dans votre bateau, et je vous renverrai vos hommes dans le mien.

— Vous avez l'esprit rapide et inventif.

— J'étais né pour être général d'armée.

— Vous l'êtes.

— Ah! c'est vrai, dit le jeune homme, je l'avais oublié.

L'étranger fit signe au passeur de démarrer sa barque et de le conduire sur la rive opposée à celle d'où il était parti, et dans la direction d'un bouquet de bois qui se prolongeait jusqu'à la route.

Le jeune homme, qui s'attendait peut-être à quelque trahison, se souleva alors à demi pour le suivre des yeux, la main toujours appuyée à la gâchette de son pistolet, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect de l'étranger; mais ce-

lui-ci ne daigna pas même remarquer la défiance dont il était l'objet, et, tournant le dos au jeune homme avec une insouciance réelle ou affectée, il commença de lire la lettre, et fut bientôt entièrement absorbé dans cette lecture.

— Rappelez-vous bien le moment, dit Cauvignac; c'est ce soir, à huit heures.

L'étranger ne répondit point, et ne parut même pas avoir entendu.

— Ah! dit Cauvignac à voix basse et se parlant à lui-même, tout en caressant la crosse de son pistolet, quand on pense que, si c'était mon plaisir, je pourrais ouvrir la succession du gouverneur de la Guyenne, et arrêter la guerre civile; mais, le duc d'Épernon mort, à quoi me servirait son blanc-seing? et la guerre civile terminée, de quoi vivrais-je? En vérité, il y a des moments où je crois que je deviens fou. Vive le duc d'Épernon et la guerre civile! Allons, batelier, à tes rames, et gagnons l'autre rive; il ne faut pas faire attendre son escorte, à ce digne seigneur.

Un instant après, Cauvignac abordait à la rive gauche de la Dordogne, juste au moment où le vieux gentilhomme lui renvoyait Ferguzon et ses cinq bandits, dans le bac du passeur d'Ison; il ne voulut pas être en reste d'exactitude avec lui, et renouvela à son batelier l'ordre de prendre dans sa barque et de conduire à la rive droite les quatre hommes de l'inconnu. Au milieu du fleuve, les deux barques se croisèrent et se saluèrent poliment; puis chacune aborda sur le point où elle était attendue. Alors le vieux gentilhomme s'enfonça, avec son escorte, dans le taillis qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'au grand chemin; et Cauvignac, à la tête de son armée, prit le sentier qui conduisait à Ison.

III

Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, la même fenêtre de l'hôtel de maître Biscarros, qui s'était refermée si brusquement, se rouvrit avec précaution, et, sur l'appui de cette fenêtre, après avoir regardé attentivement à droite et à gauche, s'accouda un jeune homme de seize à dix-huit ans, vêtu de noir, avec des manchettes bouffantes aux poignets, selon la mode d'alors; une chemise de fine batiste brodée sortait orgueilleusement de son justaucorps, et retombait en ondulant sur son haut-de-chausses tout boursouflé de rubans; sa main, petite, élégante et potelée, véritable main de race, froissait avec impatience des gants de daim brodés sur les coutures; un feutre de couleur gris de perle, ployant à son extrémité sous la courbe d'une magnifique plume bleue, ombrageait ses cheveux longs et chatoyants de reflets dorés, qui encadraient merveilleusement une figure ovale, au teint blanc, aux lèvres rosées, aux sourcils noirs. Mais, il faut le dire, tout ce gracieux ensemble, qui devait faire du jeune homme un des plus charmants cavaliers qui se pussent voir, était pour le moment tant soit peu assombri par un air de mauvaise humeur provenant sans doute d'une attente inutile, car le jeune homme interrogeait de son œil dilaté la route déjà noyée au loin dans la brume du soir.

Dans son impatience, il frappait sa main gauche de ses gants. Au bruit qu'il faisait, l'hôte, qui achevait de plumer ses perdrix, leva la tête, et, ôtant son bonnet :

— A quelle heure souperez-vous, mon gentilhomme ? dit-il; car on n'attend plus que vos ordres pour vous servir.

— Vous savez bien que je ne soupe pas seul et que j'at-

tends un compagnon, dit celui-ci : quand vous le verrez arriver, vous pourrez dresser votre repas.

— Ah! monsieur, répondit maître Biscarros, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement bien libre de venir ou de ne pas venir ; mais c'est une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

— Ce n'est pas la sienne cependant, et je m'étonne de ce retard.

— Je fais plus que m'en étonner, moi, monsieur : je m'en afflige; le rôti va être brûlé.

— Otez-le de la broche.

— Alors il sera froid.

— Mettez-en un autre au feu.

— Il ne sera pas cuit.

— En ce cas, mon ami, faites comme vous voudrez, dit le jeune homme ne pouvant, malgré sa mauvaise humeur, s'empêcher de sourire du désespoir de l'hôte. J'abandonne la chose à votre suprême sagesse.

— Il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, répondit l'hôte, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

Et, sur cet axiome, que, vingt ans plus tard, Boileau devait mettre en vers, maître Biscarros rentra dans son hôtel en secouant douloureusement la tête.

Le jeune homme alors, comme pour tromper son impatience, rentra dans la chambre, fit sonner un instant ses bottes sur le plancher retentissant; puis, au bruit lointain de quelques pas de chevaux qu'il croyait avoir entendus, il revint vivement à la fenêtre.

— Enfin, s'écria-t-il, le voilà! Dieu soit loué!

En effet, au delà du massif où chantait le rossignol, aux accents mélodieux duquel le jeune homme, à cause de sa grande préoccupation sans doute, n'avait accordé aucune attention, il vit apparaître la tête d'un cavalier; mais, à son grand

étonnement, il attendit en vain que le cavalier débouchât par le chemin : le nouvel arrivant prit à droite, entra dans le massif, où bientôt son feutre s'enfonça, preuve certaine que le cavalier avait mis pied à terre. Un instant après, l'observateur aperçut, à travers les branches écartées avec précaution, une casaque grise et l'éclair d'un des derniers rayons du soleil couchant reflété sur le canon d'un mousquet.

Le jeune homme resta pensif à sa fenêtre ; évidemment, le cavalier caché dans le massif n'était pas le compagnon qu'il attendait, et l'expression d'impatience qui crispait son visage mobile fit place à une expression de curiosité.

Bientôt un second chapeau se montra au coude de la route : le jeune homme s'effaça de manière à ne pas être vu.

Même casaque grise, même manœuvre de cheval, même mousqueton brillant : le second arrivant adressa au premier venu quelques paroles que notre observateur ne put entendre à cause de la distance ; et, à la suite des renseignements que lui donna sans doute son compagnon, il s'enfonça dans le taillis parallèle au massif, descendit à son tour de cheval, se blottit derrière un rocher et attendit.

Du point élevé où il était, le jeune homme voyait le feutre au-dessus du rocher. A côté du feutre étincelait un point lumineux : c'était le bout du canon du mousquet.

Un sentiment de vague terreur passa dans l'esprit du gentilhomme, qui regardait cette scène en s'effaçant de plus en plus.

— Oh ! oh ! se demanda-t-il, est-ce à moi et aux mille louis que je porte avec moi que l'on en veut? Mais non ; car, en supposant que Richon arrive et que je puisse me mettre en route ce soir, je vais à Libourne et non à Saint-André-de-Cubzac ; par conséquent, je ne passe point du côté où ces drôles sont embusqués. Si encore mon vieux Pomnée était là, je le consulterais. Mais, si je ne me trompe, oui, ma foi ! ce sont deux hommes encore. Ouais ! ceci m'a tout l'air d'un guet-apens.

Et le jeune homme fit encore un pas en arrière.

En effet, en ce moment, deux autres cavaliers paraissaient au même point culminant du chemin; mais, cette fois, un seul des deux était vêtu de la casaque grise. L'autre, monté sur un puissant cheval noir et enveloppé d'un grand manteau, portait un feutre galonné orné d'une plume blanche, et, sous ce manteau que soulevait le vent du soir, on voyait reluire une riche broderie serpentant sur un justaucorps de couleur nacarat.

On eût dit que le jour se prolongeait pour éclairer cette scène, car les derniers rayons du soleil, se dégageant d'un de ces bancs de nuages noirs qui parfois s'étendent d'une façon si pittoresque à l'horizon, allumèrent tout à coup mille rubis aux vitres d'une jolie maison située à une centaine de pas du fleuve, et que le jeune homme n'eût point aperçue sans cela, perdue qu'elle était entre les branches d'une épaisse futaie. Ce renfort de lumière permit de voir d'abord que les regards des espions se tournaient alternativement vers l'entrée du village et vers la petite maison aux vitres étincelantes; ensuite, que les casaques grises paraissaient avoir le plus grand respect pour la plume blanche, à laquelle elles ne parlaient que chapeau bas; puis, enfin, qu'une des fenêtres illuminées s'étant ouvertes, une femme se montra au balcon, se pencha un instant, comme si, de son côté, elle attendait quelqu'un, et rentra aussitôt, craignant sans doute d'être vue.

En même temps qu'elle rentrait, le soleil s'abaissait derrière la montagne, et, à mesure qu'il s'abaissait, le rez-de-chaussée de la maison semblait s'enfoncer dans l'ombre, et la lumière, abandonnant peu à peu les fenêtres, montait au toit d'ardoises et disparaissait enfin, après s'être jouée un dernier moment à un faisceau de flèches d'or qui faisait girouette.

Pour tout esprit intelligent, il y avait là un nombre suffi-

sant d'indices, et, sur ces indices, on pouvait établir, sinon des certitudes, du moins des probabilités.

Il était probable que ces hommes surveillaient la petite maison isolée, au balcon de laquelle une femme s'était montrée un instant; il était probable toujours que cette femme et ces hommes attendaient une même personne, mais avec des intentions bien différentes; il était probable encore que cette personne attendue devait venir par le village, et, par conséquent, passer devant l'auberge, située à moitié route du village au massif d'arbres, comme le massif d'arbres lui-même était situé à mi-chemin de l'auberge à la maison; il était probable, enfin, que le cavalier à la plume blanche était le chef des cavaliers aux casaques grises, et qu'à l'ardeur qu'il déployait en se haussant sur ses étriers pour voir de plus loin, ce chef était jaloux, et guettait certainement pour son propre compte.

Au moment où le jeune homme achevait dans sa pensée cette série de raisonnements, qui s'enchaînaient mutuellement les uns aux autres, la porte de sa chambre s'ouvrit et maître Biscarros entra.

— Mon cher hôte, dit le jeune homme sans laisser le temps à celui qui entrait si à propos chez lui de lui exposer le motif de sa visite, motif qu'il devinait d'ailleurs, venez ici et apprenez-moi, s'il n'y a pas toutefois d'indiscrétion dans ma demande, à qui appartient cette petite maison que l'on aperçoit là-bas comme un point blanc au milieu des peupliers et des sycomores.

L'hôte suivit des yeux la direction du doigt indicateur, et, se grattant le front :

— Ma foi! tantôt à l'un, tantôt à l'autre, dit-il avec un sourire qu'il essayait de rendre narquois; à vous, si vous avez quelque motif de chercher la solitude, soit que vous désiriez vous cacher vous-même, soit que vous désiriez tout simplement y cacher quelqu'un.

Le jeune homme rougit.

— Mais, aujourd'hui, demanda-t-il, qui habite cette maison?

— Une jeune dame qui se fait passer pour veuve, et que l'ombre de son premier, et peut-être même de son second mari, revient visiter de temps à autre. Seulement, il y a une chose à remarquer, c'est que les deux ombres s'entendent probablement entre elles, et ne reviennent jamais en même temps.

— Et depuis quelle époque, demanda en souriant le jeune homme, la belle veuve habite-t-elle cette maison, si commode aux apparitions?

— Depuis deux mois, à peu près. Au reste, elle se tient fort à l'écart, et personne, je crois, depuis ces deux mois, ne peut se vanter de l'avoir vue, car elle sort fort rarement, et, lorsqu'elle sort, ne sort que voilée. Une petite camérière, fort charmante, ma foi! vient, chaque matin, commander chez moi les repas de la journée : on les porte; elle reçoit les plats dans le vestibule, paye largement la carte, et ferme immédiatement la porte au nez du garçon. Ce soir, par exemple, il y a festin, et c'est pour elle que je préparais les cailles et les perdreaux que vous m'avez vu plumer.

— Et à qui donne-t-elle à souper?

— Sans doute à l'une des deux ombres dont je vous ai parlé.

— Avez-vous vu parfois ces deux ombres?

— Oui, mais passer seulement, le soir quand le soleil était couché, ou le matin avant que le jour fût venu.

— Je n'en suis pas moins certain que vous avez dû les remarquer, mon cher monsieur Biscarros; car, au premier mot que vous dites, on voit que vous êtes un observateur. Voyons, qu'avez-vous remarqué de particulier dans la tournure de ces deux ombres?

— L'une est celle d'un homme de soixante à soixante-cinq ans, et celle-là m'a l'air d'être celle du premier mari, car elle

vient comme une ombre sûre de l'antériorité de ses droits. L'autre est celle d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, et celle-là, je dois le dire, est plus timide, et a tout à fait l'air d'une âme en peine. Aussi, je jurerais que c'est celle du second mari.

— Et pour quelle heure avez-vous reçu l'ordre de servir à souper aujourd'hui?

— Pour huit heures.

— Il en est sept et demie, dit le jeune homme en tirant de son gousset une fort jolie montre qu'il avait déjà plusieurs fois consultée; vous n'avez donc pas de temps à perdre.

— Oh! il sera prêt, soyez tranquille; seulement, j'étais monté pour vous parler du vôtre et vous dire que je venais de le recommencer complétement. Tâchez donc, maintenant, puisque votre compagnon a tant fait que de se mettre en retard, qu'il ne vienne plus que dans une heure.

— Écoutez, mon cher hôte, dit le jeune cavalier de l'air d'un homme pour qui cette grave affaire d'un repas servi à point n'est qu'une chose secondaire, ne vous tourmentez pas pour notre souper, même quand la personne que j'attends arriverait, car nous avons à causer. Si le souper n'est pas prêt, nous causerons auparavant; s'il est prêt, au contraire, nous causerons après.

— En vérité, monsieur, dit l'hôte, vous êtes un gentilhomme fort accommodant, et, puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi, vous serez content, soyez tranquille.

Sur quoi, maître Biscarros fit une profonde révérence, à laquelle le jeune homme répondit par un léger signe de tête, et il sortit.

— Et maintenant, se dit le jeune homme en reprenant avec curiosité son poste à la fenêtre, je comprends tout. La dame attend quelqu'un qui doit venir de Libourne, et les hommes du taillis se proposent d'aborder le visiteur avant que celui-ci ait eu le temps de heurter à la porte.

A cet instant, et comme pour justifier les prévisions de notre sagace observateur, le pas d'un cheval se fit entendre vers sa gauche. Prompt comme l'éclair, l'œil du jeune homme sonda le taillis pour épier l'attitude des gens embusqués. Quoique la nuit commençât à confondre les objets, il lui sembla que les uns écartaient les branches, et que les autres se soulevaient pour regarder par-dessus le rocher, ceux-ci et ceux-là se préparant à un mouvement qui avait toutes les apparences d'une agression. En même temps, un bruit sec, comme celui d'un mousquet que l'on arme, vint, à trois reprises, frapper son oreille et faire tressaillir son cœur. Alors il se tourna rapidement du côté de Libourne, pour tâcher d'apercevoir celui que menaçait ce bruit meurtrier, et il vit, sur un cheval parfaitement découplé et lancé au trot, apparaître, le nez au vent, l'air vainqueur, le bras arrondi sur la hanche, un beau jeune homme dont le manteau court, doublé de satin blanc, découvrait gracieusement l'épaule droite. De loin, cette figure semblait pleine d'élégance, de molle poésie et d'orgueil joyeux. De plus près, ce fut un visage aux lignes fines, au teint animé, à l'œil ardent, à la bouche entr'ouverte par l'habitude du sourire, à la moustache noire et délicate, aux dents fines et blanches. Un triomphant moulinet de houssine, un petit sifflotement, pareil à celui dont avaient l'habitude les petits-maîtres de l'époque, et que M. Gaston d'Orléans avait mis à la mode, achevait de faire du nouvel arrivant un cavalier parfait, selon les lois du bel air en vigueur à la cour de France, laquelle commençait déjà à donner le ton à toutes les cours de l'Europe.

A cinquante pas derrière lui, et montant un cheval dont il réglait l'allure sur celle du cheval de son maître, venait un laquais fort prétentieux et fort rengorgé, qui paraissait tenir parmi les domestiques un rang non moins distingué que son maître parmi les gentilshommes.

Le bel adolescent qui se tenait à la fenêtre de l'hôtel, trop

jeune encore, sans doute, pour assister froidement à une scène dans le genre de celle qui lui était promise, ne put s'empêcher de frémir en songeant que les deux incomparables qui s'avançaient, si pleins d'insouciance et de sécurité, allaient, selon toute probabilité, être passés par les armes en arrivant à l'embuscade qui les attendait. Un combat rapide parut se livrer chez lui entre la timidité de son âge et l'amour de son prochain. Enfin, ce fut le sentiment généreux qui l'emporta, et, comme le cavalier allait passer devant la porte de l'auberge sans même regarder de son côté, cédant à un élan subit, à une résolution irrésistible, le jeune homme se jeta en avant, et, interpellant le beau voyageur :

— Holà ! monsieur, cria-t-il, arrêtez-vous, s'il vous plaît, car j'ai quelque chose d'important à vous dire.

A cette voix et à ces paroles, le cavalier leva la tête, et, voyant ce jeune homme à la fenêtre, arrêta son cheval d'un mouvement de main qui eût fait honneur au meilleur écuyer.

— N'arrêtez pas votre cheval, monsieur, continua le jeune homme, et approchez-vous au contraire de moi sans affectation et comme si vous me connaissiez.

Le voyageur hésita un instant ; mais, voyant, à l'air de celui qui lui parlait, qu'il avait affaire à un gentilhomme de bonne tournure et de beau visage, il mit le chapeau à la main, et s'avança tout en souriant.

— Me voici à vos ordres, monsieur, lui dit-il ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Avancez plus près encore, monsieur, continua l'inconnu de la fenêtre ; car ce que j'ai à vous dire ne peut se dire tout haut. Remettez votre chapeau, car il faut que l'on croie que nous nous connaissons depuis longtemps, et que c'est moi que vous venez voir à cette auberge.

— Mais, monsieur, dit le voyageur, je ne comprends pas.

— Vous comprendrez tout à l'heure ; en attendant, couvrez-vous... Bien, avancez encore, plus près, plus près ! tendez-

moi la main; c'est cela! Enchanté de vous voir! Maintenant, ne dépassez pas cette auberge ou vous êtes perdu!

— Qu'y a-t-il donc? En vérité, vous m'effrayez, dit en souriant le voyageur.

— Il y a que vous vous rendez à la petite maison où brille cette lumière, n'est-ce pas?

Le cavalier fit un mouvement.

— Mais, sur la route de cette maison, là, au coude du chemin, dans ce taillis sombre, quatre hommes sont embusqués qui vous attendent.

— Ah! fit le cavalier en regardant de tous ses yeux le petit jeune homme pâle. Ah! vraiment! vous êtes sûr?

— Je les ai vus arriver les uns après les autres, descendre de leurs chevaux, se cacher, les uns derrière les arbres et les autres derrière des rochers. Enfin, quand, tout à l'heure, vous avez débouché du village, je les ai entendus armer leurs mousquets.

— Bon! dit le cavalier, qui commençait à s'effaroucher à son tour.

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis, continua le jeune homme au feutre gris; et, s'il faisait plus clair, peut-être pourriez-vous les voir et les reconnaître.

— Oh! dit le voyageur, je n'ai pas besoin de les reconnaître, et je sais à merveille quels sont ces hommes. Mais vous, monsieur, qui vous a dit que j'allais à cette maison, et que c'était moi que l'on guettait ainsi?

— Je l'ai deviné.

— Vous êtes un Œdipe très-charmant; merci! Ah! l'on veut me fusiller; et combien sont-ils pour cette belle opération?

— Quatre, dont l'un paraît le chef.

— Ce chef est plus vieux que les autres, n'est-ce pas?

— Oui, autant que j'ai pu en juger d'ici.

— Voûté?

— Rond des épaules, plume blanche, justaucorps brodé, manteau brun; le geste rare, mais impératif.

— Justement, c'est le duc d'Épernon.

— Le duc d'Épernon! s'écria le gentilhomme.

— Ah bien, voilà que je vous conte mes affaires, dit en riant le voyageur. Je n'en fais jamais d'autres; mais, n'importe, vous me rendez un assez grand service pour que je n'y regarde pas de si près avec vous. Et ceux qui l'accompagnaient, comment étaient-ils vêtus?

— De casaques grises.

— Précisément, ce sont ses porte-bâtons.

— Qui aujourd'hui sont devenus des porte-mousquets.

— En mon honneur, bien obligé! Maintenant, savez-vous ce que vous devriez faire, mon gentilhomme?

— Non, mais dites votre avis, et, si ce que je dois faire peut vous servir, j'y suis d'avance tout disposé.

— Vous avez des armes?

— Mais... oui. J'ai mon épée.

— Vous avez votre laquais?

— Sans doute; mais il n'est pas ici; je l'ai envoyé au-devant de quelqu'un que j'attends.

— Eh bien, vous devriez me donner un coup de main.

— Pourquoi faire?

— Pour charger ces misérables, et leur faire demander merci à eux et à leur chef.

— Êtes-vous fou, monsieur? s'écria le jeune homme avec un accent qui prouvait qu'il n'était pas le moins du monde disposé à une pareille expédition.

— En effet, je vous demande pardon, dit le voyageur; j'oubliais que la chose ne vous regarde pas.

Puis, se retournant vers son laquais, qui, en voyant son maître s'arrêter, avait de son côté fait halte en conservant sa distance.

— Castorin, dit-il, venez ici.

Et, en même temps, il porta la main aux fontes de sa selle, comme pour s'assurer que ses pistolets étaient en bon état.

— Ah! monsieur, s'écria le jeune gentilhomme en étendant les bras comme pour l'arrêter, monsieur, au nom du ciel, ne risquez pas votre vie dans une pareille aventure! Entrez plutôt dans l'auberge, afin de ne donner aucun soupçon à celui qui vous attend; songez qu'il s'agit de l'honneur d'une femme.

— Vous avez raison, dit le cavalier, quoique, dans cette circonstance, il ne s'agisse pas précisément de l'honneur, mais de la fortune. Castorin, mon ami, continua-t-il en s'adressant à son laquais, qui l'avait rejoint, nous n'allons pas plus loin pour le moment.

— Comment! s'écria Castorin presque aussi désappointé que son maître; que dit donc monsieur?

— Je dis que mademoiselle Francinette sera privée ce soir du bonheur de vous voir, attendu que nous passons la nuit à l'hôtel du *Veau d'or ;* entrez donc, commandez-moi à souper, et me faites préparer un lit.

Et, comme le cavalier s'aperçut sans doute que M. Castorin s'apprêtait à répliquer, il accompagna ces dernières paroles d'un mouvement de tête qui n'admettait pas une plus longue discussion.

Aussi Castorin disparut-il sous la grande porte, l'oreille basse et sans oser risquer un seul mot.

Le voyageur suivit Castorin un instant des yeux; puis, après avoir réfléchi, il parut prendre sa résolution, mit pied à terre, entra par la grande porte après son laquais, au bras duquel il jeta la bride de son cheval, et, en deux bonds, il fut à la chambre du jeune gentilhomme, qui, voyant tout à coup s'ouvrir sa porte, laissa échapper un mouvement de surprise mêlé de crainte que le nouvel arrivant ne put voir à cause de l'obscurité.

— Ainsi, dit le voyageur en s'approchant gaiement du

jeune homme et en serrant cordialement une main qu'on ne lui tendait pas, c'est convenu, je vous dois la vie.

— Ah! monsieur, vous exagérez le service que je vous ai rendu, dit le jeune homme en faisant un pas en arrière.

— Non, pas de modestie : c'est comme je vous le dis; je connais le duc, il est brutal en diable. Quant à vous, vous êtes un modèle de perspicacité, un phénix de charité chrétienne. Mais, dites-moi, vous qui êtes si aimable, si compatissant, avez-vous poussé l'obligeance jusqu'à prévenir dans la maison?

— Dans quelle maison?

— Dans la maison où j'allais, pardieu! dans la maison où l'on m'attend.

— Non, dit le jeune homme, je n'y ai point pensé, je l'avoue, et j'y eusse pensé, d'ailleurs, que je n'en avais pas le moyen. Je suis moi-même ici depuis deux heures à peine, et je ne connais personne dans cette maison.

— Ah! diable! fit le voyageur avec un mouvement d'inquiétude. Pauvre Nanon! pourvu qu'il ne lui arrive rien.

— Nanon! Nanon de Lartigues? s'écria le jeune homme stupéfait.

— Ah çà! mais vous êtes donc un sorcier? dit le voyageur. Vous voyez des hommes s'embusquer sur une route, et vous devinez à qui ils en veulent; je vous dis un nom de baptême, et vous devinez le nom de famille. Vite expliquez-moi la chose, ou sinon je vous dénonce et vous fais condamner au feu par le parlement de Bordeaux.

— Ah! cette fois, vous en conviendrez, reprit le jeune homme, il ne faut pas être bien malin pour vous avoir dépisté; une fois que vous aviez nommé le duc d'Épernon comme étant votre rival, il était évident que, si vous nommiez une Nanon quelconque, ce devait être cette Nanon de Lartigues, si belle, si riche, si spirituelle, dit-on, dont le duc est ensorcelé et qui gouverne dans son gouvernement; ce qui

fait que, dans toute la Guyenne, elle est presque aussi exécrée que lui... Et vous alliez chez cette femme? continua le jeune homme avec un ton de reproche.

— Ma foi, oui, je l'avoue; et, puisque je l'ai nommée, je ne m'en dédis pas. D'ailleurs, Nanon est méconnue et calomniée. Nanon est une charmante fille, pleine de fidélité à ses promesses tant qu'elle trouve du plaisir à les garder, et toute dévouée à celui qu'elle aime, tant qu'elle l'aime. Je devais souper avec elle ce soir, mais le duc a renversé la marmite. Voulez-vous que, demain, je vous présente à elle? Que diable! il faudra bien que le duc, une heure ou l'autre, retourne à Agen!

— Merci, dit d'un ton sec le jeune gentilhomme. Je ne connais mademoiselle de Lartigues que de nom, et ne désire point la connaître autrement.

— Eh! vous avez tort, morbleu! Nanon est une fille bonne à connaître de toutes les façons.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent.

— Ah! pardon, reprit le voyageur étonné; mais je croyais qu'à votre âge...

— Sans doute, mon âge est celui où l'on accepte d'ordinaire de pareilles propositions, reprit le jeune homme en s'apercevant du mauvais effet que faisait son rigorisme, et je l'accepterais volontiers, si je n'étais ici de passage et forcé de continuer mon chemin cette nuit.

— Oh! pardieu! vous ne vous en irez pas du moins que je ne sache quel est le gentil cavalier qui m'a si galamment sauvé la vie.

Le jeune homme parut hésiter; puis, après un instant:

— Je suis le vicomte de Cambes.

— Ah! ah! dit son interlocuteur, j'ai entendu parler d'une charmante vicomtesse de Cambes qui a bon nombre de terres tout autour de Bordeaux et qui est amie de madame la Princesse.

— C'est ma parente, dit vivement le jeune homme.

— Ma foi, je vous en fais mon compliment, vicomte, car on la dit incomparable; j'espère que, si l'occasion me favorise en ce point, vous me présenterez à elle. Je suis le baron de Canolles, capitaine dans Navaîlles, et, pour le moment, jouissant d'un congé que M. le duc d'Épernon a bien voulu m'accorder, à la recommandation de mademoiselle de Lartigues.

— Baron de Canolles! s'écria à son tour le vicomte regardant son interlocuteur avec toute la curiosité qu'éveillait en lui ce nom fameux dans les aventures galantes du temps.

— Vous me connaissez? dit Canolles.

— De réputation seulement, répondit le vicomte.

— Et de mauvaise réputation, n'est-ce pas? Que voulez-vous! chacun suit sa nature; moi, j'aime la vie agitée.

— Vous êtes parfaitement libre, monsieur, de vivre comme il vous convient, répondit le vicomte. Cependant permettez-moi une réflexion.

— Laquelle?

— C'est que voilà une femme horriblement compromise à cause de vous, et sur laquelle le duc va se venger de son désappointement à votre égard.

— Diable! vous croyez?

— Sans doute, pour être une femme... légère..., mademoiselle de Lartigues n'en est pas moins femme, et compromise par vous : c'est à vous de veiller à sa sûreté.

— Vous avez, ma foi, raison, mon jeune Nestor; et j'oubliais, dans le charme de votre conversation, mes devoirs de gentilhomme; nous aurons été trahis, et, selon toute probabilité, le duc sait tout. Il est vrai que, si seulement Nanon était prévenue, elle est adroite, et je m'en rapporterais à elle de faire demander pardon au duc. Voyons, voyons donc : savez-vous la guerre, jeune homme?

— Pas encore, répondit le vicomte en riant. Mais je crois que je vais l'apprendre où je vais.

— Eh bien, une première leçon. Vous savez qu'en bonne guerre, quand la force est inutile, il faut employer la ruse. Aidez-moi donc à ruser.

—Je ne demande pas mieux. Mais de quelle façon? Dites!

— L'auberge a deux portes.

— Quant à cela, je n'en sais rien.

— Je le sais, moi : une qui donne sur la grande route; l'autre qui donne sur la campagne. Je sors par celle qui donne sur la campagne, je décris un demi-cercle, et je vais frapper à la maison de Nanon, qui a aussi une porte de derrière.

— Oui, pour qu'on vous surprenne dans cette maison! s'écria le vicomte. Vous faites, en vérité, un beau tacticien!

— Qu'on me surprenne? reprit Canolles.

— Sans doute. Le duc, las d'attendre, et ne vous voyant pas sortir d'ici, se retournera vers la maison.

— Oui, mais je ne ferai qu'entrer et sortir.

— Une fois entré... vous ne sortirez plus.

— Décidément, jeune homme, dit Canolles, vous êtes magicien.

— Vous serez surpris, tué peut-être sous ses yeux, voilà tout.

— Bah! dit Canolles, il y a des armoires.

— Oh! fit le vicomte.

Ce *oh!* fut prononcé de telle sorte, avec une intonation si éloquente, il contenait tant de reproches voilés, tant de honte pudique, tant de suave délicatesse, que Canolles s'arrêta tout court, et attacha, malgré l'obscurité, son regard perçant sur le jeune homme accoudé à l'appui de la fenêtre.

Le vicomte sentit tout le poids de ce regard et reprit d'un air enjoué :

— Au fait, vous avez raison, baron, allez-y; mais cachez-vous bien, afin qu'on ne vous surprenne pas.

— Eh bien, non, j'ai tort, dit Canolles, et c'est vous qui avez raison; mais comment la prévenir?

— Il me semble qu'une lettre...

— Qui la portera?

— Je croyais vous avoir vu un laquais. Un laquais, en pareille circonstance, ne risque que quelques coups de bâton, tandis qu'un gentilhomme risque sa vie.

— En vérité, je perds la tête, dit Canolles, et Castorin fera la commission à merveille; d'autant plus que je soupçonne le drôle d'avoir des intelligences dans la maison.

— Vous voyez bien que tout peut s'arranger ici, dit le vicomte.

— Oui. Avez-vous de l'encre, du papier, des plumes ?

— Non, dit le vicomte; mais il y en a en bas.

— Pardon, dit Canolles; mais, en vérité, je ne sais ce qui m'arrive ce soir, et je fais bêtise sur bêtise. N'importe! Merci de vos bons conseils, vicomte, et je vais les suivre à l'instant même.

Et Canolles, sans quitter des yeux le jeune homme, qu'il examinait déjà depuis quelques instants avec une singulière ténacité, gagna la porte et descendit l'escalier, tandis que le vicomte, inquiet et presque troublé, murmurait :

— Comme il me regarde ! m'aurait-il donc reconnu ?

Cependant Canolles était descendu, et, après avoir un instant regardé en homme profondément affligé les cailles, les perdrix et les friandises que maître Biscarros entassait lui-même dans la manne placée sur la tête de son aide de cuisine, et qu'un autre que lui allait manger peut-être, quoique bien certainement elles lui fussent destinées, il demanda la chambre qu'avait dû lui préparer maître Castorin, s'y fit apporter de l'encre, des plumes et du papier, et écrivit à Nanon la lettre suivante :

« Chère dame,

» A cent pas de votre porte, si la nature a doué vos beaux yeux de la faculté de voir pendant la nuit, vous pouvez distinguer, dans un tas d'arbres, M. le duc d'Épernon, qui m'attend pour me faire fusiller, et vous compromettre horriblement ensuite. Mais je ne me soucie ni de perdre la vie, ni de vous faire perdre votre repos. Demeurez donc en paix de ce côté-là. Quant à moi, je vais un peu user du congé que vous me fîtes signer l'autre jour, afin que je profitasse de ma liberté pour vous venir voir. Où je vais, je n'en sais rien, et j'ignore même si je vais quelque part. Quoi qu'il en soit, rappelez votre fugitif quand l'orage sera passé. On vous dira au *Veau d'or* quelle route j'ai prise. Vous me saurez gré, je l'espère, du sacrifice que je m'impose. Mais vos intérêts me sont plus chers que mon plaisir. Je dis mon plaisir, parce que j'eusse eu quelque agrément à rosser M. d'Épernon et ses sbires sous leur déguisement. Ainsi, chère dame, croyez-moi votre bien dévoué, et surtout bien fidèle. »

Canolles signa ce billet, tout bouillant de la fanfaronnade gasconne, et dont il connaissait l'effet sur la Gasconne Nanon. Puis, appelant son laquais :

— Venez çà, maître Castorin, lui dit-il, et avouez-moi ingénument où vous en êtes avec mademoiselle Francinette.

— Mais, monsieur, répondit Castorin fort étonné de la question, je ne sais si je dois...

— Soyez tranquille, maître fat, je n'ai aucune intention sur elle, et vous n'avez pas l'honneur d'être mon rival. Ce que je vous demande, c'est un simple renseignement.

— Ah! dans ce cas, monsieur, c'est autre chose, et mademoiselle Francinette a eu l'obligeance d'apprécier mes qualités.

— Ainsi, vous êtes au mieux, n'est-ce pas, monsieur le faquin? Fort bien. Prenez ce billet, alors; tournez par la prairie.

—Je sais le chemin, monsieur, dit Castorin d'un air suffisant.

— C'est juste. Et allez heurter à la porte de derrière. Sans doute vous connaissez aussi cette porte?

— Parfaitement.

— De mieux en mieux. Prenez donc ce chemin, allez donc frapper à cette porte, et remettez la lettre que voici à mademoiselle Francinette.

— En ce cas, monsieur, dit Castorin joyeux... je puis donc?...

— Vous pouvez partir à l'instant même, vous avez dix minutes pour aller et venir. Il faut que cette lettre soit remise à l'instant même à mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Mais, monsieur, dit Castorin, qui flairait une mésaventure, si l'on ne m'ouvre pas la porte?

— Vous serez un sot, car vous devez avoir quelque manière particulière de frapper, grâce à laquelle on ne laisse point dehors un galant homme; s'il en est autrement, je suis un gentilhomme bien à plaindre d'avoir à mon service un bélître comme vous.

— J'en ai une, monsieur, dit Castorin de son air le plus conquérant. Je frappe d'abord deux coups à intervalles égaux, puis un troisième...

— Je ne vous demande pas de quelle manière vous frappez : peu m'importe, pourvu qu'on vous ouvre. Allez donc; et, si l'on vous surprend, mangez le papier, sinon je vous couperai les oreilles à votre retour, si cela n'est pas déjà fait.

Castorin partit comme l'éclair. Mais, en arrivant au bas de l'escalier, il s'arrêta, et, au mépris de toute règle, glissa le billet dans le haut de sa botte; puis, sortant par la porte de la basse-cour et faisant un long circuit, traversant les

buissons comme un renard, franchissant les fossés comme un lévrier, il s'en vint heurter à la porte dérobée de cette façon particulière qu'il avait tenté d'expliquer à son maître, et qui avait tant d'efficacité, qu'à l'instant même la porte s'ouvrit.

Dix minutes après, Castorin était de retour sans mésaventure aucune, et annonçait à son maître que le billet avait été remis entre les belles mains de mademoiselle Nanon.

Canolles avait employé ces dix minutes à ouvrir son portemanteau, à préparer sa robe de chambre et à se faire dresser sa table. Il écouta avec une satisfaction visible le rapport de M. Castorin, alla faire un tour à la cuisine en donnant tout haut ses ordres pour la nuit, et en bâillant démesurément, comme un homme qui attend avec impatience le moment de se coucher. Cette manœuvre avait pour but, si le duc d'Épernon le faisait guetter, de lui apprendre que l'intention du baron n'avait jamais été de dépasser l'auberge, où il était venu, simple et inoffensif voyageur, demander un souper et un gîte. En effet, ce plan obtint le résultat que s'en promettait le baron : une espèce de paysan qui buvait dans le coin le plus obscur de la salle appela le garçon, paya son écot, se leva et sortit sans affectation, et tout en grommelant un triolet. Canolles le suivit jusqu'à la porte, et le vit se diriger vers le massif d'arbres; dix minutes après, il entendit le pas de plusieurs chevaux qui s'éloignaient; l'embuscade était levée.

Alors le baron rentra, et, l'esprit tout à fait libre du côté de Nanon, il ne songea plus qu'à passer sa soirée de la façon la plus divertissante possible : en conséquence, il ordonna à Castorin de préparer des cartes et des dés, et, ce soin accompli, d'aller demander au vicomte de Cambes s'il voulait bien lui faire l'honneur de le recevoir.

Castorin obéit, et trouva au seuil de la chambre un vieil écuyer à poils blancs, lequel, tenant la porte à peine entre-

bâillée, répondit à son compliment d'un air fort rébarbatif :

— Impossible pour le moment ; M. le vicomte est en affaires.

— Très-bien, dit Canolles, j'attendrai.

Et, comme il entendait un grand bruit devers la cuisine, il alla, pour tuer le temps, voir un peu ce qui se passait dans cette importante partie de la maison.

C'était le pauvre marmiton qui revenait plus mort que vif ; au coude du chemin, il avait été arrêté par quatre hommes qui l'avaient interrogé sur le but de sa promenade nocturne, et qui, apprenant qu'il allait porter à souper à la dame de la maison isolée, l'avaient dépouillé de son bonnet, de sa veste blanche et de son tablier ; le plus jeune des quatre hommes avait alors revêtu les insignes de sa profession, avait posé le panier en équilibre sur sa tête et avait continué, au lieu et place de l'apprenti cuisinier, le chemin vers la petite maison. Dix minutes après, il était revenu, et s'était entretenu tout bas avec celui qui paraissait le chef de la troupe. Alors on avait rendu au marmiton sa veste, son bonnet et son tablier, on lui avait remis son panier sur la tête, et on lui avait donné un coup de pied au derrière pour le mettre dans la direction qu'il devait suivre. Le pauvre diable n'en avait pas demandé davantage. Il était parti tout courant, et était venu tomber à demi mort de terreur sur le seuil de la porte, où l'on venait de le ramasser.

Cette aventure était fort inintelligible pour tout le monde, excepté pour Canolles ; mais, comme celui-ci n'avait aucun motif d'en donner l'explication, il laissa hôte, garçons, servantes, cuisinier et marmiton se perdre en conjectures sur l'événement, et, tandis qu'ils battaient la campagne à qui mieux mieux, il monta chez le vicomte, et, présumant que la première demande qu'il lui avait adressée par l'entremise de M. Castorin le dispensait d'une seconde démarche du même genre, il ouvrit la porte sans façon et entra.

Une table illuminée et chargée de deux couverts était dressée au milieu de la chambre, n'attendant plus, pour être complète, que les plats dont elle devait être ornée.

Canolles remarqua ces deux couverts et en tira un joyeux augure.

Cependant, en l'apercevant, le vicomte se leva d'un mouvement si brusque, qu'il était aisé de voir que sa visite avait surpris le jeune homme, et que ce n'était point à lui, comme il s'en était flatté d'abord, qu'était destiné le second couvert.

Ce doute fut confirmé par les premières paroles que lui adressa le vicomte.

— Puis-je savoir, monsieur le baron, lui demanda celui-ci en s'avançant toujours cérémonieux vers lui, à quelle nouvelle circonstance je dois l'honneur de votre visite ?

— Mais, répondit Canolles un peu ébouriffé de cette disgracieuse réception, à une circonstance toute naturelle. La faim m'est venue. J'ai pensé qu'elle devait vous être venue aussi. Vous êtes seul, je suis seul, et je voulais avoir l'honneur de vous proposer de souper avec moi.

Le vicomte regarda Canolles avec une défiance visible et parut éprouver quelque embarras à lui répondre.

— Sur mon honneur ! dit Canolles en riant, on dirait que je vous fais peur ; êtes-vous donc chevalier de Malte ? Vous destine-t-on à l'Église, ou votre respectable famille vous aurait-elle élevé dans l'horreur des Canolles ? Voyons, pardieu ! je ne vous perdrai pas pour une heure passée ensemble, chacun d'un côté d'une table.

— Impossible de descendre chez vous, baron.

— Eh bien, ne descendez pas chez moi. Mais, puisque je suis monté chez vous...

— Encore plus impossible, monsieur. J'attends quelqu'un.

Pour cette fois, Canolles fut désarçonné.

— Ah ! vous attendez quelqu'un ? dit-il.

— Oui.

— Ma foi, dit Canolles après un instant de silence, j'aimerais presque autant que vous m'eussiez laissé continuer ma route, au risque de ce qui pouvait m'en arriver, que de gâter ainsi, par cette répulsion que vous me manifestez, le service que vous m'avez rendu, et dont il me semblait que je ne vous avais point encore assez remercié.

Le jeune homme rougit et se rapprocha de Canolles.

— Pardon, monsieur! dit-il d'une voix tremblante, je comprends toute mon impolitesse; aussi, si ce n'était d'affaires sérieuses, d'affaires de famille que nous avons à causer avec la personne que j'attends, ce me serait à la fois un honneur et un plaisir de vous admettre en tiers, quoique...

— Oh! achevez, dit Canolles, quelque chose que vous me disiez, j'ai décidé que je ne me fâcherais point contre vous.

— Quoique, continua le jeune homme, notre connaissance soit un de ces effets imprévus du hasard, une de ces rencontres fortuites, une de ces relations éphémères...

— Et pourquoi cela? demanda Canolles. C'est de cette façon, au contraire, que se lient les longues et sincères amitiés; il ne s'agit que de faire un mérite à la Providence de ce que vous attribuez au hasard.

— La Providence, monsieur, reprit le vicomte en riant, veut que je parte dans deux heures, et que, selon toute probabilité, je suive une route tout opposée à la vôtre; recevez donc tous mes regrets de ne pouvoir accepter, comme je le désirerais, cette amitié que vous m'offrez si cordialement et que j'apprécie à sa valeur.

— Ma foi, dit Canolles, décidément vous êtes un singulier garçon, et votre élan de générosité m'avait d'abord donné une tout autre idée de votre caractère. Mais, enfin, qu'il soit fait comme vous le désirez : je n'ai certes pas le droit d'être exigeant, puisque c'est moi qui suis votre obligé, et que vous avez fait pour moi beaucoup plus que je n'avais le droit d'attendre d'un inconnu. Je m'en retourne donc sou-

per seul; mais, en vérité, vicomte, cela me coûte : le monologue n'est point dans mes habitudes.

Et, en effet, malgré ce qu'avait dit Canolles et la résolution de se retirer qu'annonçaient ses paroles, il ne se retirait pas; quelque chose le clouait à sa place dont il ne se rendait pas compte ; il se sentait invinciblement attiré vers le vicomte, mais celui-ci, prenant un flambeau, s'approcha de Canolles, et, avec un charmant sourire :

— Monsieur, dit-il en lui tendant la main, quoi qu'il en soit, et si courte qu'ait été notre entrevue, croyez que je suis enchanté d'avoir pu vous être bon à quelque chose.

Canolles ne vit que le compliment : il saisit la main que le vicomte lui présentait, et qui, au lieu de répondre à sa masculine et amicale pression, se retira tiède et frémissante; puis, comprenant que, tout enveloppé qu'il était d'une phrase obligeante, le congé que lui donnait le jeune homme n'en était pas moins un congé, il se retira tout désappointé et surtout tout pensif.

A la porte, il rencontra le sourire édenté du vieux valet, qui prit le flambeau des mains du vicomte, reconduisit cérémonieusement Canolles jusqu'à son appartement et remonta incontinent vers son maître, lequel l'attendait au haut de l'escalier.

— Que fait-il ? demanda le vicomte à voix basse.

— Je crois qu'il se décide à souper seul, répondit Pompée.

— Alors il ne remontera plus ?

— Je l'espère, du moins.

— Commandez les chevaux, Pompée, ce sera toujours du temps de gagné. Mais, ajouta le vicomte en prêtant l'oreille, qu'est-ce que ce bruit ?

— On dirait la voix de M. Richon.

— Et celle de M. de Canolles.

— Ils se querellent, ce me semble.

— Au contraire, ils se reconnaissent ; écoutez.

— Pourvu que Richon ne parle point.

— Oh ! il n'y a rien à craindre, c'est un homme fort circonspect.

— Chut !...

Les deux écouteurs se turent, et l'on entendit alors la voix de Canolles.

— Deux couverts, maître Biscarros, criait le baron, deux couverts ! M. Richon soupe avec moi.

— Non pas, s'il vous plaît, répondit Richon : impossible.

— Ah çà ! mais vous voulez donc souper seul comme ce jeune gentilhomme.

— Quel gentilhomme ?

— Celui qui est là-haut.

— Comment l'appelez-vous ?

— Le vicomte de Cambes.

— Vous connaissez donc le vicomte ?

— Pardieu ! il m'a sauvé la vie.

— Lui ?

— Oui, lui.

— Comment cela ?

— Soupez avec moi, et je vous conterai la chose en soupant.

— Je ne puis pas : je soupe avec lui.

— En effet, il attend quelqu'un.

— C'est moi, et, comme je suis en retard, vous permettrez que je vous quitte, n'est-ce pas, baron ?

— Non, sacrebleu ! je ne le permets pas ! s'écria Canolles. J'ai mis dans ma tête que je souperais en compagnie, et vous souperez avec moi ou je souperai avec vous. Maître Biscarros, deux couverts.

Mais, pendant que Canolles se retournait pour voir si cet ordre était exécuté, Richon avait enfilé l'escalier et en montait rapidement les degrés. En arrivant sur le dernière marche, sa main rencontra une petite main qui l'attira dans la

chambre du vicomte de Cambes, dont la porte se referma derrière lui, et dont, pour plus grande sûreté, les deux verrous vinrent corroborer la clôture.

— En vérité, murmura Canolles en cherchant inutilement des yeux Richon disparu, et en s'asseyant à sa table solitaire, en vérité, je ne sais ce qu'il y a contre moi dans ce maudit pays : les uns courent après moi pour me tuer, les autres me fuient comme si j'avais la peste. Corbleu ! mon appétit s'éteint, je sens que je m'attriste, je suis capable de me griser ce soir comme un lansquenet. Holà ! Castorin, venez là que je vous rosse. Ah çà ! mais ils s'enferment là-haut comme s'ils conspiraient. Ah ! double bœuf que je suis ! en effet, ils conspirent ; c'est cela : voilà qui m'explique tout. Maintenant, pour qui conspirent-ils ? est-ce pour le coadjuteur ? est-ce pour les princes ? est-ce pour le parlement ? est-ce pour le roi ? est-ce pour la reine ? est-ce pour M. de Mazarin ? Ma foi, qu'ils conspirent contre qui ils voudront, cela m'est bien égal, et l'appétit m'est revenu. Castorin, faites servir et versez-moi à boire ; je vous pardonne.

Et Canolles entama philosophiquement le premier souper qui avait été préparé pour le vicomte de Cambes, et que, faute de provisions nouvelles, maître Biscarros était forcé de lui servir réchauffé.

IV

Tandis que le baron de Canolles cherchait inutilement quelqu'un pour souper avec lui, et, lassé de ses recherches infructueuses, se décidait enfin à souper seul, voyons ce qui se passait chez Nanon.

Nanon, quoi qu'en ait dit et écrit ses ennemis, et, au

nombre de ses ennemis, il faut compter la plupart des historiens qui se sont occupés d'elle, était, à cette époque, une charmante créature de vingt-cinq à vingt-six ans; petite de taille, brune de peau, mais avec une allure souple et gracieuse, mais avec de vives et fraîches couleurs, mais avec des yeux d'un noir profond, dont la cornée limpide s'irisait, comme celle des chats, de tous les feux et de tous les reflets; gaie à la surface, rieuse en apparence, Nanon était cependant bien loin de laisser aller son esprit à tous ces caprices et à toutes ces futilités qui brodent de folles arabesques la trame soyeuse et dorée dont se compose d'ordinaire la vie d'une petite-maîtresse; tout au contraire, les plus graves délibérations, mûrement et longuement pesées dans sa tête mutine, prenaient un aspect à la fois plein de séduction et de lucidité en se traduisant par sa voix vibrante et fortement empreinte d'accent gascon. Personne n'eût deviné sous ce masque rose, aux traits fins et souriants, derrière ce regard plein de promesses voluptueuses et tout petillant de vives ardeurs, la persévérance infatigable, la ténacité invincible et la profondeur de vues de l'homme d'État. Et cependant, telles étaient les qualités ou les défauts de Nanon, selon qu'on voudra les examiner par la face ou par le revers de la médaille; tel était l'esprit calculateur, tel était le cœur ambitieux, auxquels un corps plein d'élégance servait d'enveloppe.

Nanon était d'Agen. M. le duc d'Épernon, fils de cet inséparable ami de Henri IV qui était dans sa voiture au moment où le couteau de Ravaillac le frappa, et sur lequel planèrent des soupçons qui retentirent jusqu'à Catherine de Médicis, M. le duc d'Épernon, nommé gouverneur de la Guyenne, où sa morgue, ses insolences et ses exactions l'avaient fait généralement exécrer, avait distingué cette petite bourgeoise, fille d'un simple avocat. Il lui avait fait la cour, en avait triomphé à grand'peine, et après une défense sou-

tenue avec l'habileté d'un grand tacticien qui veut faire sentir à son vainqueur tout le prix de sa victoire. Mais, comme rançon de sa réputation désormais perdue, Nanon avait dérobé au duc sa puissance et sa liberté. Au bout de six mois de liaison avec le gouverneur de la Guyenne, c'était elle qui gouvernait en réalité cette belle province, rendant avec usure à tous ceux qui autrefois l'avaient lésée ou humiliée les torts et les offenses qu'elle en avait reçus. Reine de hasard, elle se fit tyran par calcul, pressentant, avec sa subtile intelligence, qu'il fallait suppléer par l'abus à la brièveté probable du règne.

En conséquence, elle s'empara de tout : trésor, influence, honneurs; elle fut riche, nomma aux emplois, reçut les visites de Mazarin et des premiers seigneurs de la cour. Combinant avec une admirable adresse les divers éléments dont elle disposait, elle s'en fit un amalgame utile à son crédit, profitable à sa fortune. Chaque service que rendait Nanon était coté à son prix. Un grade dans l'armée, une charge dans la magistrature avaient leur tarif : Nanon faisait accorder ce grade ou cet emploi; mais on les lui payait en bel et bon argent ou par un riche et royal cadeau : en sorte que, se dessaisissant d'un fragment de pouvoir au bénéfice de quelqu'un, elle récupérait ce fragment sous une autre espèce, donnant l'autorité, mais retenant l'argent, qui en est le nerf.

Cela explique la durée de son règne; car les hommes, dans leur haine, hésitent à renverser un ennemi auquel restera une consolation. Ce que veut la vengeance, c'est une ruine totale, c'est une prostration complète. Les peuples chassent avec regret un tyran qui emporterait leur or et qui s'en irait en riant. Nanon de Lartigues avait deux millions!

Aussi vivait-elle avec une sorte de sécurité sur ce volcan qui, sans relâche, ébranlait tout autour d'elle. Elle avait senti la haine populaire monter comme une marée, grandir et battre de ses flots le pouvoir de M. d'Épernon, qui, chassé

de Bordeaux dans un jour de colère, avait entraîné Nanon avec lui comme la barque suit le vaisseau. Nanon plia sous l'orage, quitte à se relever quand l'orage serait passé : elle avait pris M. de Mazarin pour modèle, et, humble écolière, pratiquait de loin la politique de l'adroit et souple Italien. Le cardinal remarqua cette femme, qui grandissait et s'enrichissait par les mêmes moyens qui avaient fait de lui un premier ministre possesseur de cinquante millions : il admira la petite Gasconne; il fit plus, il la laissa faire. Peut-être plus tard saura-t-on pourquoi.

Malgré tout cela, et quoique quelques-uns qui se disaient mieux informés prétendissent qu'elle correspondait directement avec M. de Mazarin, on parlait peu des intrigues politiques de la belle Nanon. Canolles lui-même, qui, du reste, beau, jeune et riche, ne comprenait pas qu'on eût besoin d'être intrigant, ne savait point à quoi s'en tenir sur ce point. Quant à ses intrigues amoureuses, soit que Nanon, occupée de plus graves soins, les eût renvoyées à plus tard, soit que le bruit que faisait l'amour de M. d'Épernon pour elle eût absorbé le bruit que pouvaient faire des amours secondaires, ses ennemis mêmes n'avaient pas été prodigues de scandales envers elle, et Canolles pouvait, avec quelque droit, croire, dans son amour-propre personnel et national, Nanon invincible avant son arrivée. Soit qu'effectivement Canolles eût eu le premier élan amoureux de ce cœur accessible seulement jusque-là à l'ambition, soit que la prudence eût conseillé à ses prédécesseurs une discrétion absolue, Nanon, maîtresse, devait être une charmante femme; Nanon, offensée, devait être une terrible ennemie.

La connaissance de Nanon et de Canolles s'était faite de la façon la plus naturelle. Canolles, lieutenant au régiment de Navailles, avait voulu devenir capitaine: pour cela, il dut écrire à M. d'Épernon, colonel général de l'infanterie. Ce fut Nanon qui lut la lettre: elle répondit à son ordinaire,

croyant avoir une affaire à traiter, et donnant à Canolles un rendez-vous d'affaires. Canolles choisit parmi ses bijoux de famille une bague magnifique, et qui pouvait valoir cinq cents pistoles; c'était toujours moins cher que d'acheter une compagnie, et se rendit à son rendez-vous. Mais, cette fois, le vainqueur Canolles, précédé de son cortége pompeux de bonnes fortunes, mit en déroute les calculs et la fiscalité de mademoiselle de Lartigues. C'était la première fois qu'il voyait Nanon, c'était la première fois que Nanon le voyait : ils étaient jeunes, beaux et spirituels tous deux. L'entrevue se passa en compliments réciproques; de l'affaire en instance il ne fut pas dit un seul mot, et cependant l'affaire fut faite. Le lendemain, Canolles reçut son brevet de capitaine, et, lorsque la bague précieuse passa de son doigt à celui de Nanon, ce ne fut plus comme le prix de l'ambition satisfaite, mais comme le gage de l'amour heureux.

V

Quant à expliquer la résidence de Nanon près du village de Matifou, l'histoire suffira. Comme nous l'avons dit, le duc d'Épernon s'était fait haïr en Guyenne. Nanon, à qui on avait fait l'honneur de la transformer en mauvais génie, s'y était fait exécrer. L'émeute les chassa de Bordeaux et les repoussa à Agen. Mais, à Agen, l'émeute recommença. Un jour, on renversa sur un pont le carosse doré dans lequel Nanon allait rejoindre le duc. Nanon, sans qu'on sût comment, se trouva dans la rivière, et ce fut Canolles qui l'en retira. Une nuit, le feu prit à la maison de ville de Nanon, et ce fut Canolles qui pénétra à point jusque dans sa chambre à coucher et qui la sauva du feu. Nanon jugea qu'une troisième épreuve

pourrait bien réussir aux Agenois. Quoique Canolles s'éloignât d'elle le moins possible, c'eût été un miracle qu'il se trouvât toujours là à point nommé pour la tirer de péril. Elle profita d'un départ du duc, qui allait tenter une tournée dans son gouvernement, et d'une escorte de douze cents hommes dont le régiment de Navailles avait fourni sa part, pour sortir de la ville en même temps que Canolles, narguant de la portière de son carrosse la populace, qui eût bien voulu mettre ce carrosse en pièces, mais qui ne l'osait point.

Alors le duc et Nanon choisirent, ou plutôt Canolles avait secrètement choisi pour eux la petite campagne où il fut décidé que Nanon demeurerait, tandis qu'on lui monterait une maison à Libourne. Canolles eut un congé, en apparence, pour aller terminer chez lui quelques affaires de famille, en réalité pour avoir le droit de quitter son régiment, qui était retourné à Agen, et ne pas trop s'éloigner de Matifou, où sa présence tutélaire était plus urgente que jamais. En effet, les événements commençaient à prendre une gravité alarmante. Les princes de Condé, de Conti et de Longueville, arrêtés le 17 janvier précédent et enfermés à Vincennes, offraient, aux quatre ou cinq partis qui divisaient la France à cette époque, un excellent prétexte de guerre civile. L'impopularité du duc d'Épernon, que l'on savait tout entier à la cour, allait croissant, quoique raisonnablement on eût pu espérer qu'elle ne pouvait plus croître. Une catastrophe, souhaitée de tous les partis, qui, dans l'étrange situation où se trouvait la France, ne savaient pas où ils en étaient eux-mêmes, devenait imminente. Nanon, comme les oiseaux qui voient venir l'orage, disparut de l'horizon et rentra dans son nid de feuillage, pour y attendre, obscure et ignorée, l'événement.

Elle se donna pour une veuve qui cherche la retraite. C'était ainsi, on se le rappelle, que l'avait désignée maître Biscarros.

Donc, M. d'Épernon était venu visiter la charmante recluse, en lui annonçant qu'il partait pour une tournée de huit jours; et, aussitôt son départ, Nanon avait envoyé par le percepteur, son protégé, un petit mot à Canolles, qui, grâce à son congé, se tenait dans les environs. Seulement, comme nous l'avons dit, ce petit mot original avait disparu entre les mains du messager, et était devenu une copie d'invitation sous la plume de Cauvignac. C'était à cette invitation que l'insouciant gentilhomme s'empressait de se rendre, lorsque le vicomte de Cambes l'avait arrêté à quatre cents pas de son but.

Nous savons le reste.

Nanon attendait donc Canolles, comme attend une femme qui aime, c'est-à-dire en tirant dix fois par minute sa montre de sa poche, en s'approchant à chaque instant de la croisée, en épiant chaque bruit, en interrogeant du regard le soleil rouge et splendide qui se cachait derrière la montagne pour faire place aux premières ombres de la nuit. D'abord on frappa à la porte de devant, et elle lança Francinette vers la porte; mais ce n'était rien autre chose que le marmiton supposé, lequel apportait le souper auquel manquait le convive. Nanon plongea ses yeux dans l'antichambre et vit le faux messager de maître Biscarros, qui, de son côté, insinuait son regard dans la chambre à coucher, où était dressée une petite table à deux couverts. Nanon recommanda à Francinette de tenir les viandes chaudes, referma tristement la porte et s'en revint à sa fenêtre, laquelle lui montrait, autant qu'elle pouvait la voir au milieu des premières ténèbres, la route vide.

Un second coup, un coup frappé d'une manière particulière, retentit à la petite porte de derrière, et Nanon s'écria :

— Le voici!

Mais, dans la crainte que ce ne fût point lui encore, elle resta debout et immobile au milieu du chemin. Un instant

après, la porte s'ouvrit, et mademoiselle Francinette apparut sur le seuil l'air consterné, muette et tenant le billet. La jeune femme aperçut le papier, bondit vers la camérière, le lui arracha de la main, l'ouvrit rapidement et lut avec angoisse.

A cette lecture, Nanon fut comme frappée de la foudre : elle aimait fort Canolles; mais, chez elle, l'ambition était un sentiment presque égal à l'amour, et, en perdant le duc d'Épernon, elle perdait non-seulement toute sa fortune à venir, mais peut-être même encore sa fortune passée. Cependant, comme c'était une femme de tête, elle commença par éteindre la bougie, qui eût fait transparaître son ombre, et courut à la fenêtre. Il était temps, quatre hommes s'approchaient de la maison, dont ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas. L'homme au manteau marchait le premier, et, dans l'homme au manteau, Nanon, à n'en pas douter, reconnut le duc. En ce moment, mademoiselle Francinette entrait, une bougie à la main. Nanon jeta un coup d'œil de désespoir sur la table, sur les deux couverts, sur les deux fauteuils, sur les deux oreillers brodés, qui étalaient leur blancheur insolente sur le fond cramoisi des rideaux de damas, enfin sur son appétissant négligé de nuit, si bien en harmonie avec tous ces préparatifs.

— Je suis perdue! pensa-t-elle.

Mais presque aussitôt la pensée revint à cet esprit subtil, un sourire passa sur ses lèvres; plus prompte que l'éclair, elle saisit le verre de simple cristal destiné à Canolles, et le lança au hasard dans le jardin, tira d'un étui le gobelet d'or aux armes du duc, plaça près de son assiette son couvert de vermeil; puis, froide de terreur, mais avec un sourire composé à la hâte, elle se précipita par les degrés et arriva devant la porte au moment où venait d'y retentir un coup grave et solennel.

Francinette voulut ouvrir; mais Nanon la saisit par le bras,

la poussa de côté, et, avec ce regard rapide qui, chez les femmes surprises, complète si bien la pensée :

— C'est M. le duc que j'attends, dit-elle, et non M. de Canolles. — Servez !

Puis elle tira elle-même les verrous, et, se jetant au cou de l'homme à la plume blanche, qui préparait une mine des plus farouches :

— Ah ! s'écria Nanon, mon rêve ne m'a donc pas trompée ! Venez, mon cher duc ! vous êtes servi, et nous allons souper.

D'Épernon demeura stupéfait; cependant, comme une caresse de jolie femme est toujours bonne à prendre, il se laissa embrasser.

Mais, se rappelant aussitôt quelle preuve accablante il possédait :

— Un moment, mademoiselle, dit-il, expliquons-nous, s'il vous plaît.

Et, faisant de la main un signe à ses acolytes, qui s'écartèrent respectueusement, mais sans s'éloigner cependant tout à fait, il entra seul et d'un pas grave et compassé dans la maison.

— Qu'avez-vous donc, mon cher duc? lui dit Nanon avec une gaieté si bien feinte, qu'on aurait pu la croire naturelle; est-ce que vous avez oublié quelque chose la dernière fois que vous êtes venu ici, que vous regardez avec tant de soin de tous les côtés?

— Oui, dit le duc, j'ai oublié de vous dire que je n'étais pas un sot, un Géronte comme M. Cyrano de Bergerac en met dans ses comédies, et, ayant oublié de vous le dire, je reviens en personne pour vous le prouver.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, dit Nanon de l'air le plus calme et le plus franc. Expliquez-vous donc, je vous en supplie.

Le regard du duc s'arrêta sur les deux fauteuils, passa aux deux couverts, des deux couverts aux deux oreillers. Là, il

se fixa plus longtemps, et le rouge de la colère monta au visage du duc.

Nanon avait prévu tout cela, et elle attendait le résultat de l'examen avec un sourire qui découvrait ses dents blanches comme des perles. Seulement, ce sourire ressemblait fort à une crispation, et ses dents si blanches se fussent entre-choquées si l'angoisse ne les eût serrées les unes contre les autres.

Le duc ramena son regard courroucé sur elle.

— J'attends toujours le bon plaisir de Votre Seigneurie, dit Nanon avec une gracieuse révérence.

— Le bon plaisir de Ma Seigneurie, dit-il, est que vous m'expliquiez pourquoi ce souper.

— Parce que, je vous l'ai déjà dit, j'ai fait un rêve qui m'annonçait que, quoique vous m'eussiez quittée hier, vous reviendriez aujourd'hui. Or, mes rêves ne me trompent jamais. J'ai donc fait préparer ce souper à votre intention.

Le duc fit une grimace qu'il eut l'intention de faire passer pour un sourire ironique.

— Et ces deux oreillers? dit-il.

— Monseigneur aurait-il donc l'intention de retourner coucher à Libourne? Cette fois, mon rêve aurait menti, car il m'annonçait que monseigneur resterait.

Le duc fit une seconde grimace plus significative encore que la première.

— Et ce charmant négligé, madame? et ces parfums exquis?

— C'est un de ceux que j'ai l'habitude de mettre quand j'attends monseigneur. Ces parfums viennent des sachets de peau d'Espagne que je mets dans mes armoires, et que monseigneur m'a dit souvent qu'il préférait à toutes les autres odeurs, attendu que c'était l'odeur que préférait la reine.

— Ainsi, vous m'attendiez? continua le duc avec un ricanement plein d'ironie.

— Ah çà! monseigneur, dit Nanon en fronçant le sourcil

à son tour, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez envie de regarder dans les armoires. Seriez-vous jaloux, par hasard?

Et Nanon éclata de rire.

Le duc prit un air majestueux.

— Moi, jaloux? Oh! non pas; Dieu merci, je n'ai pas ce ridicule. Vieux et riche, je sais naturellement que je suis fait pour être trompé. Mais à ceux qui me trompent, du moins, je veux prouver que je ne suis pas leur dupe.

— Et comment leur prouverez-vous cela? dit Nanon. Je suis curieuse de le savoir.

— Oh! cela ne sera pas difficile. Je n'aurai qu'à leur montrer ce papier.

Le duc tira un billet de sa poche.

— Je ne fais pas de rêves, moi, dit-il; à mon âge, on ne rêve plus, même éveillé; mais, je reçois des lettres. Lisez celle-ci, elle est intéressante.

Nanon prit en frémissant le billet que lui tendait le duc, et tressaillit en voyant l'écriture; mais ce tressaillement fut imperceptible, et elle lut:

« Monseigneur le duc d'Épernon est prévenu que, ce soir, un homme qui, depuis près de six mois, a des familiarités avec mademoiselle Nanon de Lartigues, viendra chez elle, et qu'il y restera à souper et à coucher.

» Comme on ne veut laisser à monseigneur le duc d'Épernon aucune incertitude, on le prévient que ce rival heureux se nomme M. le baron de Canolles. »

Nanon pâlit: le coup portait en plein cœur.

— Ah! Roland! Roland! murmura-t-elle, je croyais cependant bien être débarrassée de toi.

— Suis-je bien renseigné? dit le duc triomphant.

— Mais assez mal, répondit Nanon, et, si votre police politique n'est pas mieux faite que votre police amoureuse, je vous plains.

— Vous me plaignez?

— Oui; car enfin ce M. de Canolles, à qui vous faites l'honneur gratuit de le croire votre rival, n'est point ici, et, d'ailleurs, vous pouvez attendre, et vous verrez s'il y viendra.

— Il y est venu!

— Lui? s'écria Ninon. Ce n'est point vrai!

Cette fois, il y avait un accent de profonde vérité dans l'exclamation de l'accusée.

— Je veux dire qu'il est venu à quatre cents pas d'ici, et qu'il s'est arrêté, heureusement pour lui, à l'auberge du *Veau d'or*.

Nanon comprit que le duc était beaucoup moins avancé qu'elle ne l'avait cru d'abord; elle haussa les épaules; puis une autre idée que lui avait sans doute donnée cette lettre, qu'elle tournait et retournait dans ses mains, commençait à germer dans son esprit.

— Est-il possible, dit-elle, qu'un homme de génie, un des plus habiles politiques du royaume, se laisse prendre à de lettres anonymes?

— Mais, enfin, anonyme tant que vous voudrez, comment expliquez-vous cette lettre?

— Oh! l'explication n'est point difficile : c'est une suite des bons procédés de nos amis d'Agen. M. de Canolles vous a demandé, pour affaires de famille, un congé que vous lui avez accordé; on a su qu'il venait par ici, et l'on a bâti sur son voyage cette ridicule accusation.

Nanon s'aperçut que la physionomie du duc, au lieu de se dérider, se refrognait de plus en plus.

— L'explication serait bonne, dit-il, si la fameuse lettre que vous attribuez à vos amis n'avait pas certain post-scriptum que, dans votre trouble, vous avez oublié de lire.

Un frisson mortel courut par tout le corps de la jeune femme; elle sentait que, si le hasard ne venait point à son aide, elle ne pourrait longtemps soutenir la lutte.

— Un post-scriptum? répéta-t-elle.

— Oui, lisez, dit le duc; vous avez la lettre entre les mains.

Nanon essaya de sourire; mais elle sentit elle-même que ses traits contractés ne se prêteraient plus à cette démonstration de calme; elle se contenta donc de lire, de l'accent le plus assuré qu'elle pût prendre :

« J'ai dans mes mains la lettre de mademoiselle de Lartigues à M. de Canolles, par laquelle le rendez-vous que je vous annonce est fixé à ce soir. Je donnerai cette lettre en échange d'un blanc seing que M. le duc fera déposer par un seul homme, en bateau sur la Dordogne, en face du village de Saint-Michel-la-Rivière, à six heures du soir. »

— Et vous avez eu l'imprudence?... dit Nanon.

— Votre écriture m'est si précieuse, chère dame, que je n'ai point pensé que je pusse payer trop cher une lettre de vous.

— Exposer un pareil secret à l'indiscrétion d'un confident! Ah! monsieur le duc!...

— Ces sortes de confidences, madame, on les reçoit en personne, et c'est ainsi que j'ai reçu celle-là. L'homme qui a été sur la Dordogne, c'est moi.

— Alors vous avez ma lettre?

— La voici.

Par un effort rapide de mémoire, Nanon essaya de se rappeler ce que contenait cette lettre. Mais la chose lui fut impossible, son cerveau commençait à se troubler.

Force lui fut donc de prendre sa propre lettre, et de la relire; elle contenait trois lignes à peine : Nanon les embrassa d'un regard avide, et reconnut, avec une joie indicible, que cette lettre ne la compromettait pas complétement.

— Lisez tout haut, dit le duc. Je suis comme vous, j'ai oublié ce que contenait cette lettre.

Nanon retrouva le sourire qu'elle avait inutilement cherché

quelques secondes auparavant, et, se rendant à l'invitation du duc, elle lut :

« Je souperai à huit heures. Êtes-vous libre? Je le suis. En ce cas, soyez exact, mon cher Canolles, et ne craignez rien pour notre secret. »

— Voilà qui est clair, ce me semble, s'écria le duc pâle de fureur.

— Voilà qui m'absout, pensa Nanon.

— Ah! ah! continua le duc, vous avez un secret avec M. de Canolles?

VI

Nanon comprit qu'une hésitation d'une seconde la perdait. D'ailleurs, elle avait eu le loisir de mûrir dans son cerveau le plan que lui avait inspiré la lettre anonyme.

— Eh bien, oui, dit-elle en regardant fixement le duc, j'ai un secret avec ce gentilhomme.

— Vous l'avouez? s'écria le duc d'Épernon.

— Il le faut bien, puisqu'on ne peut rien vous cacher.

— Oh! vociféra le duc.

— Oui, j'attendais M. de Canolles, continua tranquillement Nanon.

— Vous l'attendiez?

— Je l'attendais.

— Vous osez en convenir?

— Hautement. Maintenant, savez-vous ce que c'est que M. de Canolles?

— C'est un fat que je punirai cruellement de son impudence.

— C'est un noble et brave gentilhomme à qui vous continuerez vos bontés.

— Oh! je jure Dieu qu'il n'en sera rien, par exemple!

— Pas de serment, monsieur le duc, avant, du moins, que je n'aie parlé, répondit Nanon en souriant.

— Parlez donc, mais parlez vite...

— N'avez-vous pas remarqué, vous qui sondez les plus profonds replis du cœur, reprit Nanon, toutes mes préférences pour M. de Canolles, mes instances près de vous à son sujet, ce brevet de capitaine que je lui ait fait avoir, cette allocation de fonds pour un voyage en Bretagne avec M. de la Meilleraye, ce congé récent, en un mot, ma constante étude à l'obliger?

— Madame, madame, dit le duc, vous passez les bornes.

— Pour Dieu, monsieur le duc, attendez donc jusqu'au bout.

— Qu'ai-je besoin d'attendre davantage, et que vous reste-t-il à me dire?

— Que j'ai pour M. de Canolles le plus tendre intérêt.

— Je le sais pardieu bien!

— Que je lui suis dévouée corps et âme.

— Madame, vous abusez...

— Que je le servirai jusqu'à la mort, et cela parce que...

— Parce qu'il est votre amant, cela n'est point difficile à deviner.

— Parce que, continua Nanon en saisissant par un mouvement dramatique le bras du duc tremblant, parce qu'il est mon frère!

Le bras du duc d'Épernon retomba le long de sa cuisse.

—Votre frère? dit-il.

Nanon fit un signe de tête accompagné d'un sourire triomphateur.

Puis, au bout d'un instant :

— Ceci demande explication, s'écria le duc.

— Et je vais vous la donner, dit Nanon. A quelle époque mon père est-il mort?

— Mais, dit le duc en calculant, voilà huit mois, à peu près.

— A quelle époque avez-vous signé ce brevet de capitaine pour de Canolles?

— Eh! mais, vers le même temps, continua le duc.

— Quinze jours après, dit Nanon.

— Quinze jours après, c'est possible.

— Il est triste pour moi, continua Nanon, de révéler la honte d'une autre femme, de divulguer ce secret, qui est notre secret, entendez-vous? Mais votre jalousie étrange m'y pousse, vos façons cruelles m'y obligent. Je vous imite, monsieur le duc, je manque de générosité.

— Continuez, continuez! s'écria le duc, qui commençait déjà à se prendre aux imaginations que forgeait la belle Gasconne.

— Eh bien, mon père était un avocat qui ne manquait pas d'une certaine célébrité. Il y a vingt-huit ans, mon père était encore jeune : mon père avait toujours été beau. Il aimait, dès avant son mariage, la mère de M. de Canolles, qu'on lui avait refusée, parce qu'elle était noble et qu'il était roturier. L'amour se chargea de réparer, comme cela arrive souvent, l'erreur de la nature, et, pendant un voyage de M. de Canolles... Comprenez-vous maintenant?

— Oui; mais comment cette amitié pour M. de Canolles vous a-t-elle prise si tard?

— Parce qu'à la mort de mon père seulement, j'ai su le lien qui nous unissait; parce que ce secret était consigné dans une lettre que le baron lui-même m'a remise en m'appelant sa sœur.

— Et où est cette lettre? demanda le duc.

— Oubliez-vous l'incendie qui a tout dévoré chez moi, mes bijoux les plus précieux et mes papiers les plus secrets?

— C'est vrai, dit le duc.

— Vingt fois j'ai voulu vous raconter cette histoire, bien

sûre que vous feriez tout pour celui que j'appelle tout bas mon frère ; mais il m'a toujours retenue, toujours suppliée d'épargner la réputation de sa mère, qui vit encore. J'ai respecté ses scrupules, parce que je les comprenais.

— Ah ! vraiment ! dit le duc presque attendri ; pauvre Canolles !

— Et cependant, continua Nanon, c'était sa fortune qu'il refusait.

— C'est d'une âme délicate, reprit le duc, et ce scrupule lui fait honneur.

— J'avais fait plus : j'avais fait serment que jamais ce mystère ne serait révélé à qui que ce fût au monde ; mais vos soupçons ont fait déborder la coupe. Malheur à moi ! j'ai oublié mon serment !... malheur à moi ! j'ai trahi le secret de mon frère...

Et Nanon fondit en larmes.

Le duc se précipita à ses genoux et baisa ses jolies mains, qu'elle laissait pendre avec abattement, tandis que ses yeux, levés au ciel, semblaient demander à Dieu pardon de son parjure.

— Vous dites : « Malheur à moi ! » s'écria le duc ; dites donc : « Bonheur pour tous ! » Je veux qu'il répare le temps perdu, ce cher Canolles !... Je ne le connais pas, mais je veux le connaître. Vous me le présenterez, et je l'aimerai comme un fils !

— Dites comme un frère, reprit en souriant Nanon.

Puis, passant à une autre idée :

— Monstres de délateurs ! s'écria-t-elle en froissant la lettre, qu'elle fit semblant de jeter au feu, mais qu'elle serrait soigneusement dans sa poche pour en rattraper plus tard l'auteur.

— Mais, j'y pense, dit le duc, que ne vient-il, ce garçon ? Pourquoi attendrais-je pour le voir ? Je vais à l'instant même l'envoyer chercher au *Veau d'or*.

— Ah! oui, dit Nanon, pour qu'il sache que je ne puis rien vous cacher, et qu'au mépris de mon serment, je vous ai tout dit.

— Je serai discret.

— Ah çà ! monsieur le duc, à moi de vous faire une querelle, reprit Nanon avec ce sourire que les démons empruntent aux anges.

— Et pourquoi donc, ma chère belle?

— Parce qu'autrefois vous étiez plus friand de tête-à-tête que maintenant. Soupons, croyez-moi, et, demain matin, il sera temps d'envoyer chercher Canolles. — D'ici à demain, se disait Nanon, j'aurai le temps de le prévenir.

— Soit, dit le duc. Mettons-nous à table.

Et, mû par un reste de doute, il ajouta tout bas :

— D'ici à demain, je ne la quitterai pas, et elle sera sorcière ou elle ne trouvera pas moyen de le renseigner.

— Ainsi donc, dit Nanon en posant son bras sur l'épaule du duc, il me sera permis de solliciter mon ami pour mon frère?

— Comment donc ! reprit d'Épernon, tout ce que vous voudrez ; de l'argent?

— Oh! de l'argent! dit Nanon, il n'en a pas besoin, et c'est lui qui m'a donné cette magnifique bague que vous avez remarquée et qui vient de sa mère.

— De l'avancement alors? dit le duc.

— Oh! oui, de l'avancement. Nous le ferons colonel, n'est-ce pas?

— Peste! colonel, comme vous y allez, ma mie, dit le duc. Il faudrait, pour cela, qu'il eût rendu quelque service à la cause de Sa Majesté.

— Il est prêt à rendre tous ceux qu'on lui indiquera.

— Ah ! dit le duc en regardant du coin de l'œil Nanon, j'aurais bien une mission de confiance pour la cour...

— Une mission pour la cour? s'écria Nanon.

— Oui, reprit le vieux courtisan ; mais cela vous séparerait.

Nanon vit qu'il fallait anéantir ce reste de défiance.

— Oh! ne craignez pas cela, mon cher duc. Qu'importe la séparation, pourvu que la séparation lui soit profitable ! De près, je le servirai mal, — vous en êtes jaloux ; — mais, de loin, vous étendrez votre puissante main sur lui. Exilez-le, expatriez-le, si c'est pour son bien, et ne vous inquiétez pas de moi. Pourvu que l'amour de mon cher duc me reste, n'est-ce pas plus qu'il ne m'en faut pour me rendre heureuse?

— Eh bien, c'est dit, reprit le duc ; demain matin, je l'enverrai chercher, et lui donnerai ses instructions. Et maintenant, comme vous l'avez dit, continua le duc en jetant un regard fort radouci sur les deux fauteuils, les deux couverts et les deux oreillers, et maintenant, soupons, ma toute belle.

Et chacun d'eux se mit à table, le visage souriant. Si bien que Francinette elle-même, quelque habitude qu'elle eût, en sa qualité de camérière de confiance, des façons du duc et du caractère de sa maîtresse, crut que sa maîtresse était parfaitement tranquille et le duc complétement rassuré.

VII

Le cavalier que Canolles avait salué du nom de Richon était monté au premier étage de l'auberge du *Veau d'or*, et soupait en compagnie du vicomte.

C'était lui que le vicomte attendait avec impatience, lorsque le hasard l'avait rendu témoin des préparatifs hostiles de M. d'Épernon, et l'avait mis à même de rendre au baron de Canolles le service signalé que nous avons dit.

Il avait quitté Paris il y avait huit jours, et Bordeaux le jour même; il apportait donc des nouvelles récentes sur les affaires quelque peu embrouillées qui, de Paris à Bordeaux, s'ourdissaient en ce moment en trames inquiétantes. A mesure qu'il parlait, tantôt de l'emprisonnement des princes, qui était l'affaire du jour, tantôt du parlement de Bordeaux, qui était la puissance de l'endroit, tantôt de M. de Mazarin, qui était le roi du moment, le jeune homme observait en silence sa figure mâle et brunie, son œil perçant et plein d'assurance, ses dents blanches et aiguës apparaissant sous sa longue moustache noire, signes divers qui faisaient de Richon le type du véritable officier de fortune.

— Ainsi, dit le vicomte au bout d'un instant, madame la princesse est à cette heure à Chantilly?

On sait que c'était ainsi qu'on appelait les deux duchesses de Condé; seulement, à la duchesse de Condé la mère on ajoutait le titre de douairière.

—Oui, répondit Richon, c'est là qu'on vous attend le plus tôt possible.

— Et dans quelle situation est-elle là?

—Mais dans un véritable exil : on l'y surveille, ainsi que sa belle-mère, avec le plus grand soin, attendu qu'on se doute bien à la cour qu'elles ne s'en tiennent pas à des requêtes au parlement, et qu'elles machinent quelque chose de plus efficace en faveur des princes. Malheureusement, comme toujours, l'argent... A propos d'argent, avez-vous touché celui qui vous était dû? C'est une question qu'on m'a fort recommandé de vous faire.

— Mais, dit le vicomte, j'ai à grand'peine recueilli une vingtaine de mille livres que j'ai là en or : voilà tout.

— Voilà tout! Peste! comme vous y allez, vicomte; on voit bien que vous êtes millionnaire. Parler avec un pareil mépris d'une pareille somme en un pareil moment! Vingt mille

francs... nous allons être moins riches que M. de Mazarin, mais nous serons plus riches que le roi.

— Ainsi, vous croyez, Richon, que cette humble offrande sera acceptée de madame la Princesse ?

— Avec reconnaissance : vous lui apportez de quoi payer une armée.

— Croyez-vous donc que nous en aurons besoin ?

— De quoi? d'une armée ? Assurément, et nous nous occupons d'en réunir une. M. de la Rochefoucauld a enrôlé quatre cents gentilshommes, sous prétexte de les faire assister aux obsèques de son père. M. le duc de Bouillon va partir avec pareil nombre, si ce n'est plus, pour la Guyenne. M. de Turenne promet de faire une pointe sur Paris, dans le but de surprendre Vincennes et d'enlever les princes par un coup de main : il aura trente mille hommes, — toute son armée du Nord qu'il débauche du service royal. — Oh! les choses sont en bon train, continua Richon, soyez tranquille; et je ne sais pas si nous ferons grande besogne, mais, à coup sûr, nous ferons grand bruit...

— Et n'avez-vous pas rencontré le duc d'Épernon? interrompit le jeune homme, dont les yeux petillaient de joie à cette énumération de forces qui lui promettaient le triomphe du parti auquel il était attaché.

— Le duc d'Épernon? demanda l'officier de fortune en ouvrant de grands yeux; et où voulez-vous que je l'aie rencontré? Je ne viens pas d'Agen, je viens de Bordeaux.

— Vous pourriez l'avoir rencontré à quelques pas d'ici, reprit en souriant le vicomte.

— Ah! c'est juste, la belle Nanon de Lartigues ne demeure-t-elle pas dans les environs?

— A deux portées de mousquet de cette auberge.

— Bon ! voilà qui m'explique la présence du baron de Canolles à l'hôtel du *Veau d'or*.

— Vous le connaissez?

— Qui? le baron?... Oui... Je pourrais même presque dire que je suis son ami, si M. de Canolles n'était pas d'excellente noblesse, tandis que, moi, je ne suis qu'un pauvre roturier.

— Les roturiers comme vous, Richon, valent des princes dans la situation où nous sommes. Vous savez, du rèste, que je l'ai sauvé du bâton, et peut-être de quelque chose de pis, votre ami M. le baron de Canolles.

— Oui, il m'a dit deux mots de cela; mais je ne l'ai point trop écouté; j'étais pressé de monter près de vous. Êtes-vous sûr de n'avoir pas été reconnu par lui?

— On reconnaît mal ceux qu'on n'a jamais vus.

— Aussi est-ce deviné que j'aurais dû dire.

— En effet, reprit le vicomte, il me regardait fort.

Richon sourit.

— Je le crois bien, dit-il; on ne rencontre pas tous les jours des gentilshommes de votre façon.

— C'est un cavalier qui me paraît joyeux, dit le vicomte après un instant de silence.

— Joyeux et bon, un charmant esprit et un grand cœur. Le Gascon, vous le savez, n'est pas médiocre : il est excellent ou ne vaut rien. Celui-là est de bon aloi. En amour comme en guerre, c'est à la fois un petit-maître et un brave capitaine; je suis fâché qu'il tienne contre nous. En vérité, vous eussiez dû, puisque le hasard vous avait mis en relation avec lui, profiter de la circonstance pour le gagner à notre cause.

Une rougeur fugitive passa comme un météore sur les joues pâles du vicomte.

— Eh! mon Dieu! répondit Richon avec cette philosophie mélancolique que l'on rencontre parfois dans les hommes vigoureusement trempés, sommes-nous donc si sérieux et si raisonnables, nous autres, qui manions de nos mains imprudentes le flambeau de la guerre civile comme nous fe-

rions d'un cierge d'église? Est-ce un homme bien sérieux que M. le coadjuteur, qui d'un mot calme ou soulève Paris? Est-ce un homme bien sérieux que M. de Beaufort, qui exerce une telle influence dans la capitale, qu'on l'appelle le roi des halles? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Chevreuse, qui fait et qui défait les ministres à sa volonté? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Longueville, qui cependant a trôné trois mois à l'hôtel de ville? Est-ce enfin une femme bien sérieuse que madame la princesse de Condé, qui, hier encore, ne s'occupait que de robes, de bijoux et de diamants? Enfin, est-ce un chef de parti bien sérieux que M. le duc d'Enghien, qui joue encore au polichinelle entre les mains des femmes, et qui peut-être mettra son premier haut-de-chausses pour bouleverser toute la France? Enfin, moi-même, si vous permettez que mon nom vienne après tant d'illustres noms, suis-je donc un personnage bien grave, moi, le fils d'un meunier d'Angoulême, moi, ancien serviteur de M. de la Rochefoucauld, moi, auquel, un jour, mon maître, au lieu d'une brosse ou d'un manteau, a donné une épée que je me suis mise bravement au côté, en m'improvisant homme de guerre? Et cependant voilà le fils du meunier d'Angoulême, l'ancien valet de chambre de M. de la Rochefoucauld, devenu capitaine; le voilà qui lève une compagnie, qui réunit quatre ou cinq cents hommes, avec la vie desquels il va jouer à son tour, comme si Dieu lui en eût donné le droit; le voilà qui marche sur le chemin des grandeurs, le voilà qui va être colonel, gouverneur de place, qui sait? le voilà qui arrivera peut-être à tenir pendant dix minutes, une heure, un jour même, le destin d'un royaume entre ses mains. Vous le voyez, cela ressemble fort à un rêve, et, cependant, je le prendrai pour une réalité jusqu'au jour où quelque grande catastrophe me réveillera...

— Et, ce jour-là, reprit le vicomte, malheur à ceux qui vous réveilleront, Richon; car vous serez un héros...

— Un héros ou un traître, selon que nous serons les plus forts ou les plus faibles. Sous l'autre cardinal, j'y eusse regardé à deux fois, car j'eusse joué ma tête.

— Allons donc, Richon, n'allez-vous pas essayer de me faire croire que de pareilles considérations retiennent un homme comme vous, vous que l'on cite comme un des plus braves soldats de l'armée!

— Eh! sans doute, dit Richon avec un intraduisible mouvement d'épaules, j'ai été brave lorsque le roi Louis XIII, avec sa figure pâle, son cordon bleu et son œil brillant comme une escarboucle, criait de sa voix stridente et en mâchant sa moustache : « Le roi vous voit : en avant, messieurs! » Mais, quand il me faudra retrouver, non plus derrière moi, mais en face de moi, sur la poitrine du fils ce même cordon bleu que je vois encore sur la poitrine du père, et crier à mes soldats : « Feu sur le roi de France! » ce jour-là, continua Richon en secouant la tête, ce jour-là, vicomte, j'ai peur d'avoir peur et de tirer de travers...

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui, que vous mettiez ainsi les choses au pis, mon cher Richon? demanda le jeune homme. La guerre civile est une chose triste, je le sais, mais parfois nécessaire.

— Oui, comme la peste, comme la fièvre jaune, comme la fièvre noire, comme la fièvre de toutes les couleurs. Croyez-vous, par exemple, qu'il soit bien nécessaire, monsieur le vicomte, que, moi qui, ce soir, ai serré avec tant de plaisir la main de ce brave Canolles, j'aille, demain, lui planter mon épée dans le ventre, parce que je sers madame la princesse de Condé, qui se moque de moi, et lui, M. de Mazarin, dont il se moque? Ce sera ainsi pourtant.

Le vicomte fit un mouvement d'horreur.

— A moins toutefois, continua Richon, que je ne me trompe, et que ce ne soit lui qui me troue la poitrine d'une façon quelconque. Ah! vous ne comprenez pas la guerre,

vous autres; vous ne voyez qu'une mer d'intrigues, et vous vous y plongez comme dans votre élément naturel; et, tenez, je le disais l'autre jour à Son Altesse, et elle en convint : Vous vivez dans une sphère de laquelle les feux d'artillerie qui nous tuent vous semblent de simples feux d'artifice.

— En vérité, Richon, dit le vicomte, vous me faites peur, et, si je n'étais sûr de vous avoir là pour me protéger, je n'oserais me mettre en route; mais, sous votre escorte, ajouta le jeune homme en tendant sa petite main au partisan, je ne crains rien.

— Mon escorte? dit Richon. Ah! oui, c'est juste, et vous m'y faites penser : il faudra vous en passer, de mon escorte, monsieur le vicomte, et la partie est rompue.

— Mais ne devez-vous pas revenir avec moi à Chantilly?

— C'est-à-dire que je devais revenir dans un cas, celui où je ne serais pas nécessaire ici; mais, comme je vous le disais, mon importance a tellement grandi, que j'ai reçu l'ordre positif de madame la Princesse de ne pas quitter les environs du fort, sur lequel il paraît que l'on a des projets.

Le vicomte poussa une exclamation d'effroi.

— Partir ainsi, sans vous? s'écria-t-il; partir avec ce digne Pompée, qui est cent fois plus poltron que moi encore? traverser la moitié de la France ainsi seul, ou à peu près? Oh! non, je ne partirai pas, j'en jure! je mourrais de peur avant d'être arrivé.

— Oh! monsieur le vicomte, répliqua Richon en éclatant de rire, vous ne pensez donc plus à l'épée qui vous pend au côté?...

— Riez, tant mieux! mais je ne partirai pas. Madame la Princesse m'a promis que vous m'accompagneriez, et ce n'est qu'à cette condition que je me suis engagé.

— Ce sera comme vous voudrez, vicomte, dit Richon avec une feinte gravité. Toutefois, on compte sur vous à Chantilly; et, prenez garde, les princes ne sont pas longs

à perdre patience, surtout lorsqu'ils attendent de l'argent.

— Et, pour comble de malheur, dit le vicomte, il faut que je parte pendant la nuit...

— Tant mieux ! dit Richon en riant, on ne verra pas que vous avez peur, et vous rencontrerez plus poltrons que vous encore que vous ferez fuir.

— Vous croyez? dit le vicomte mal rassuré, malgré cette promesse.

— D'ailleurs, dit Richon, il y a un moyen de tout concilier : c'est pour l'argent que vous avez peur, n'est-ce pas? eh bien, laissez-moi l'argent, je l'enverrai par trois ou quatre hommes sûrs. Mais, croyez-moi, le moyen le plus certain qu'il arrive, c'est de le porter vous-même.

— Vous avez raison, je vais partir, Richon ; et, comme il faut être brave tout à fait, je garde l'argent. Je crois que Son Altesse, d'après ce que vous me dites, a encore plus besoin de l'argent que de moi ; peut-être donc serais-je mal venu en arrivant sans argent?

— Je vous ai bien dit, en entrant, que vous avez l'air d'un héros ; d'ailleurs, il y a partout des soldats du roi, et nous ne sommes pas encore en guerre ; cependant ne vous y fiez pas trop, et recommandez à Pompée de charger ses pistolets.

— C'est pour me rassurer que vous me dites cela?

— Sans doute ; qui connaît le danger ne se laisse pas surprendre. Partez donc, continua Richon en se levant ; la nuit sera belle, et, avant le jour, vous pourrez être à Monlieu.

— Et notre baron, ne va-t-il pas épier notre départ?

— Oh! dans ce moment-ci, il fait ce que nous venons de faire, c'est-à-dire qu'il soupe, et, pour peu que son souper ait valu le nôtre, il est trop bon convive pour quitter la table sans un puissant motif. D'ailleurs, je vais descendre et le retenir.

— Alors faites-lui mes excuses sur mon impolitesse en-

vers lui. — Je ne veux pas, s'il me rencontre un jour en moins généreuse disposition qu'il n'était aujourd'hui, qu'il me cherche une querelle. Avec cela que ce doit être un véritable raffiné que votre baron!

— Vous avez dit le mot, et il serait homme à vous suivre au bout du monde, rien que pour croiser l'épée avec vous; mais, soyez tranquille, je lui ferai vos compliments.

— Oui; seulement, attendez que je sois parti.

— Peste! je n'y manquerai point.

— Et pour Son Altesse, n'avez-vous pas quelque commission?

— Je le crois bien : vous me rappelez le plus important.

— Vous lui avez écrit?

— Non, il n'y a que deux mots à lui transmettre.

— Lesquels?

— *Bordeaux. Oui.*

— Elle saura ce que cela veut dire?

— Parfaitement; et, sur ces deux mots, elle peut partir en toute assurance; vous lui direz que je réponds de tout.

— Allons, Pompée, dit le vicomte au vieux serviteur, qui, en ce moment, montrait sa tête par l'ouverture de la porte qu'il venait d'entre-bâiller; allons, mon ami, il faut partir.

— Oh! oh! partir! dit Pompée. M. le vicomte y pense-t-il? Il va faire un orage affreux.

— Que dites-vous donc là, Pompée? répondit Richon. Il n'y a pas un nuage au ciel.

— Mais, pendant la nuit, nous pouvons nous tromper de chemin.

— Ce serait difficile; vous n'avez que la grande route à suivre. D'ailleurs, il fait un clair de lune magnifique.

— Clair de lune! clair de lune! murmura Pompée; vous comprenez bien que ce n'est pas pour moi ce que j'en dis, monsieur Richon.

— Sans doute, dit Richon; un vieux soldat!

— Quand on a fait la guerre contre les Espagnols et qu'on a été blessé à la bataille de Corbie..., continua Pompée en se rengorgeant.

— On n'a plus peur de rien, n'est-ce pas? Eh bien, cela tombe à merveille, car M. le vicomte n'est pas rassuré du tout, je vous en préviens.

— Oh! oh! dit Pompée en pâlissant, vous avez peur?

— Pas avec toi, mon brave Pompée, dit le jeune homme. Je te connais, et je sais que tu te ferais tuer avant qu'on arrivât à moi.

— Sans doute, sans doute, reprit Pompée; si cependant vous aviez trop peur, il faudrait attendre à demain.

— Impossible, mon bon Pompée. Transporte donc cet or sur la croupe de ton cheval; je vais te rejoindre dans un instant.

— C'est une grosse somme pour s'exposer la nuit, dit Pompée pesant la sacoche.

— Il n'y a pas de danger; du moins, Richon le dit. Voyons, les pistolets sont-ils aux fontes, l'épée au fourreau, le mousqueton au crochet?

— Vous oubliez, répondit le vieil écuyer en se redressant, que, lorsqu'on a été soldat toute sa vie, on ne se laisse pas prendre en défaut. Oui, monsieur le vicomte, chaque chose est à sa place.

— Voyez, dit Richon, si l'on peut avoir peur avec un pareil compagnon! Bon voyage donc, vicomte!

— Merci du souhait; mais la route est longue, répondit le vicomte avec un reste d'angoisse que ne pouvait dissiper l'air martial de Pompée.

— Bah! dit Richon, toute route a un commencement et une fin. Mes hommages à madame la princesse; dites-lui que je suis à elle et à M. de la Rochefoucauld jusqu'à la mort; et n'oubliez pas les deux mots en question : *Bordeaux, oui*. Moi, je vais retrouver M. de Canolles.

— Dites donc, Richon, reprit le vicomte en arrêtant celui-ci par le bras au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, si ce Canolles est aussi brave capitaine et aussi bon gentilhomme que vous le dites, pourquoi ne feriez-vous pas quelque tentative pour le débaucher à notre parti ? Il pourrait nous rejoindre soit à Chantilly, soit pendant le voyage ; le connaissant déjà un peu, je le présenterais.

Richon regarda le vicomte avec un si singulier sourire, que celui-ci, qui lut sans doute sur les traits du partisan ce qui se passait dans son esprit, se hâta de lui dire :

— Au reste, Richon, prenez que je n'ai rien dit, et faites là-dedans ce que vous croyez devoir faire. Adieu !

Et, lui tendant la main, il rentra vivement dans sa chambre, soit de crainte que Richon ne vît la rougeur subite qui avait couvert son visage, soit de crainte d'être entendu de Canolles, dont les éclats bruyants arrivaient jusqu'au premier étage.

Il laissa donc le partisan descendre l'escalier, suivi de Pompée, qui portait la valise avec une négligence apparente, pour ne pas laisser soupçonner ce qu'elle pouvait contenir ; et, ayant laissé passer quelques minutes, il se hâta pour voir s'il n'avait rien oublié, éteignit ses chandelles, descendit à son tour avec précaution, hasarda un coup d'œil timide à travers la fente lumineuse d'une porte du rez-de-chaussée ; puis, s'enveloppant d'un manteau épais que lui tendait Pompée, mit son pied dans la main de l'écuyer, sauta légèrement sur son cheval, gourmanda un instant en souriant la lenteur du vieux soldat, et disparut dans l'ombre.

Au moment où Richon était entré dans la chambre de Canolles, qu'il devait amuser tandis que le petit vicomte ferait ses préparatifs de départ, un hourra de joie poussé par le baron, à demi renversé sur sa chaise, prouva que celui-ci n'avait pas de rancune.

Sur la table, au milieu de deux corps diaphanes qui avaient

été des bouteilles pleines, s'élevait, trapue et orgueilleuse de sa rotondité, une fiole matelassée de roseaux, par les interstices desquels la vive lumière de quatre bougies faisait jaillir des étincelles de topazes et de rubis; c'était un flacon de ces vieux vins de Collioure dont un palais déjà échauffé aime à savourer l'épice mielleuse; de belles figues sèches, des amandes, des biscuits, des fromages piquants, des raisins confits révélaient le calcul intéressé de l'hôte, calcul dont deux bouteilles vides et une troisième à moitié pleine dénotaient la savante exactitude. En effet, il était certain que quiconque toucherait à ce dessert provocateur ferait nécessairement, quelque sobre qu'il fût, une large consommation de liquide.

Or, Canolles ne se piquait pas d'être un anachorète. Peut-être aussi, en sa qualité de huguenot (Canolles était de famille protestante et professait tant bien que mal la religion de ses pères), peut-être, disons-nous, en sa qualité de huguenot, Canolles ne croyait-il pas à la canonisation de ces pieux solitaires qui avaient gagné le ciel en buvant de l'eau et en mangeant des racines. Aussi, tout attristé, où même tout amoureux qu'il était, Canolles n'était-il jamais insensible au fumet d'un bon dîner et à la vue de ces bouteilles de forme particulière, et aux bouchons rouges, jaunes ou verts, qui emprisonnent, sous un liége fidèle, le plus pur du sang gascon, champenois ou bourguignon. Dans cette circonstance, Canolles avait donc, comme d'habitude, cédé aux charmes de la vue; de la vue, il avait passé à l'odorat; de l'odorat, au goût, et, comme, sur les cinq sens dont l'avait doué cette bonne mère commune qu'on nomme dame nature, trois étaient complétement satisfaits, les deux autres prenaient tout doucement patience et attendaient leur tour avec une résignation pleine de béatitude.

Ce fut dans ce moment que Richon entra et trouva Canolles se dodelinant sur sa chaise.

— Ah! tenez, s'écria celui-ci, vous arrivez bien, mon cher Richon! j'avais besoin de trouver quelqu'un à qui faire l'éloge de maître Biscarros, et j'allais être réduit à le vanter à ce bélître de Castorin, qui ne sait ce que c'est que de boire, et à qui je n'ai jamais pu apprendre à manger. Tenez, regardez cette étagère, cher ami, et jetez les yeux sur cette table à laquelle je vous invite à vous asseoir. N'est-ce pas un véritable artiste, un homme que je veux recommander à mon ami le duc d'Épernon, que l'hôtelier du Veau-d'or? Écoutez le détail de ce menu, et jugez, — vous, Richon, qui êtes un appréciateur: — Potage de bisques; hors-d'œuvre d'huîtres marinées, d'anchois, de petits pieds; chapon aux olives avec une bouteille de médoc dont voici le cadavre; — un perdreau truffé, des pois au caramel, une gelée de merises, arrosés d'une bouteille de chambertin ici gisante; — de plus, ce dessert et cette bouteille de collioure qui essaye de se défendre, et qui y passera comme les autres, surtout si nous nous mettons deux contre elle. —Sarpejeu! je suis de fort belle humeur, et Biscarros est un grand maître. Mettez-vous là, Richon; vous avez soupé, qu'importe! moi aussi, j'ai soupé; mais cela ne fait rien, nous recommencerons.

— Merci, baron, dit en riant Richon, je n'ai plus faim.

— J'admets cela à la rigueur; on peut n'avoir plus faim, mais on doit toujours avoir soif; goûtez-moi de ce collioure.

Richon tendit son verre.

— Ainsi, vous avez soupé, continua Canolles, soupé avec votre petit bélître de vicomte? — Ah! pardon, Richon... — Non pas, je me trompe, un charmant garçon, au contraire, auquel je dois le plaisir de savourer la vie par son beau côté, au lieu de rendre l'âme par trois ou quatre trous que comptait faire à ma peau ce brave duc d'Épernon. Je lui suis donc reconnaissant à ce joli vicomte, ce ravissant Ganymède. Ah! Richon, vous m'avez bien l'air d'être ce que l'on dit, c'est-à-dire le vrai serviteur de M. de Condé.

— Allons donc ! baron, s'écria Richon en éclatant ; n'ayez pas de ces idées-là, vous me feriez mourir de rire.

— Mourir de rire ! vous ? Allons donc ! non pas, très-cher.

Igne tantùm perituri
Quia estis. . . . .
Landeriri.

Vous connaissez la complainte, n'est-ce pas ? C'est un noël de votre patron, fait sur le fleuve germain *Rhenus*, un jour qu'il rassurait un de ses compagnons qui craignait de mourir par l'eau. Diable de Richon, va ! N'importe, j'ai horreur de votre petit gentilhomme ; s'intéresser ainsi au premier beau cavalier qui passe !

Et Canolles se renversa sur sa chaise en éclatant de rire, et en frisant sa moustache avec un paroxysme d'hilarité que Richon ne put s'empêcher de partager.

— Ainsi, dit Canolles, ainsi, sérieusement, mon cher Richon, vous conspirez, n'est-ce pas ?

Richon continua de rire, mais d'un rire moins franc.

— Savez-vous que j'avais bonne envie de vous faire arrêter, vous et votre petit gentilhomme ? Corbleu ! c'eût été drôle, et surtout facile. J'avais sous la main les porte-bâtons de mon compère d'Épernon. Ah ! Richon au corps de garde, et le petit gentilhomme aussi ! landeriri !

En ce moment, on entendit le galop de deux chevaux qui s'éloignaient.

— Ohé ! dit Canolles écoutant, qu'est-ce que ceci, Richon ? le savez-vous ?

— Je crois m'en douter.

— Dites, alors.

— C'est le petit gentilhomme qui part.

— Sans me dire adieu ? s'écria Canolles. Décidément, c'est un croquant.

— Non pas, mon cher baron ; c'est un homme pressé, voilà tout.

Canolles fronça le sourcil.

— Quelles singulières façons ! dit-il. Et où a-t-on élevé ce garçon-là ? Richon, mon ami, je vous préviens qu'il vous fait tort. On ne se conduit pas ainsi entre gentilshommes. Corbleu ! je crois que, si je le tenais, je lui frotterais les oreilles. Le diable emporte son bonhomme de père, qui, par lésinerie sans doute, ne lui a pas donné de précepteur !

— Ne vous fâchez pas, baron, dit Richon en riant ; le vicomte n'est pas si mal élevé que vous le croyez ; car il m'a, en partant, chargé de vous exprimer tous ses regrets, et m'a recommandé de vous dire mille choses flatteuses.

— Bon, bon ! dit Canolles, eau bénite de cour, qui fait d'une grande impertinence une petite impolitesse : voilà tout. Corbleu ! je suis d'une humeur féroce ; cherchez-moi donc querelle, Richon ! Vous ne voulez pas ? Attendez. Sarpejeu ! Richon, mon ami, je vous trouve fort laid !

Richon se mit à rire.

— Avec cette humeur-là, baron, dit-il, vous seriez, si nous jouions, capable de me gagner cent pistoles ce soir. Le jeu, vous le savez, favorise les grands chagrins.

Richon connaissait Canolles, et savait ce qu'il faisait en ouvrant ce débouché à la mauvaise humeur du baron.

— Ah ! pardieu ! le jeu ! s'écria-t-il. Oui, le jeu ! vous avez raison. Mon ami, voilà une parole qui me réconcilie avec vous. Richon, je vous trouve très-agréable ; Richon, vous êtes beau comme Adonis, et je pardonne à M. de Cambes. — Castorin, des cartes !

Castorin accourut, accompagné de Biscarros : tous deux dressèrent une table, et les deux compagnons se mirent à jouer. Castorin, qui rêvait depuis dix ans une martingale sur le trente-et-quarante, et Biscarros, qui couvait l'argent d'un œil de convoitise, restèrent debout, de chaque côté de la

table, à les regarder. En moins d'une heure, malgré la prédiction qu'il avait faite à Canolles, Richon gagna à son adversaire quatre-vingt pistoles. Alors Canolles, qui n'avait plus d'argent sur lui, commanda à Castorin d'en aller chercher dans sa valise.

— Inutile, dit Richon, qui avait entendu l'ordre ; je n'ai pas le temps de vous donner votre revanche.

— Comment ! vous n'avez pas le temps ? dit Canolles.

— Non. Il est onze heures, dit Richon, et, à minuit, il faut que je sois à mon poste.

— Allons donc ! vous voulez rire ? dit Canolles.

— Monsieur le baron, dit gravement Richon, vous êtes militaire, et, par conséquent, vous savez la rigueur du service.

— Alors que ne partiez-vous avant de me gagner mon argent ? reprit Canolles moitié riant, moitié bourru.

— Me reprochez-vous par hasard de vous avoir rendu visite ? demanda Richon.

— A Dieu ne plaise ! Cependant, voyons : je n'ai pas la moindre envie de dormir, et je vais m'ennuyer horriblement ici. Si je vous proposais de vous accompagner, Richon ?

— Je refuserais cet honneur, baron. Les affaires du genre de celles dont je suis chargé se traitent sans témoins.

— Fort bien ! Vous allez... de quel côté ?

— J'allais vous prier de ne pas me faire cette question.

— Et de quel côté est allé le vicomte ?

— Je dois vous répondre que je n'en sais rien.

Canolles regarda Richon pour s'assurer que la raillerie n'entrait pour rien dans ces réponses désobligeantes ; mais l'œil si bon et le sourire si franc du gouverneur de Vayres désarmèrent, sinon son impatience, du moins sa curiosité.

— Allons, dit Canolles, vous êtes, ce soir, tout confit de mystères, mon cher Richon ; mais liberté complète ; j'aurais été fort ennuyé, moi-même, que l'on me suivît, il y a trois

heures, quoique, au bout du compte, celui qui m'eût suivi eût été aussi désappointé que moi. Ainsi donc, un dernier verre de vin de Collioure et bon voyage !

Sur ce, Canolles remplit les verres, et Richon, après avoir trinqué et bu à la santé du baron, sortit, sans qu'il vînt même à la pensée de celui-ci de chercher à savoir par quel chemin il s'éloignait; mais, resté seul au milieu des bougies à demi consumées, des bouteilles vides, des cartes éparses, le baron ressentit une de ces tristesses qu'on ne comprend bien qu'en les éprouvant, car sa gaieté de toute la soirée avait été faite avec un désappointement sur lequel il avait cherché à s'étourdir, sans y être complétement parvenu.

Il se traîna donc vers sa chambre à coucher, en lançant à travers les vitres du corridor un regard plein de regret et de colère dans la direction de la petite maison isolée, dont une fenêtre, illuminée d'un reflet rougeâtre et traversée de temps en temps par des ombres, indiquait assez que mademoiselle de Lartigues passait une soirée moins solitaire que la sienne.

Sur la première marche de l'escalier, Canolles heurta quelque chose du bout de sa botte ; il se baissa et ramassa un des petits gants gris-perle du vicomte, que celui-ci avait laissé tomber dans sa précipitation à sortir de l'auberge de maître Biscarros, et qu'il n'avait sans doute pas jugé assez précieux pour perdre son temps à le chercher.

Quoi qu'en ait pensé Canolles dans un moment de misanthropie bien pardonnable chez un amant dépité, il n'y avait pas dans la maison isolée une plus vive satisfaction que dans l'hôtel du Veau-d'or.

Nanon, toute la nuit inquiète et agitée, roulant mille plans pour prévenir Canolles, avait mis en usage tout ce qu'il y a d'esprit et de fourberies dans une tête de femme bien organisée pour se tirer de la situation précaire où elle se trouvait. Il ne s'agissait que d'escamoter une minute au duc pour par-

ler à Francinette, ou deux minutes pour écrire une ligne à Canolles sur un morceau de papier.

Mais on eût dit que le duc, se doutant de tout ce qui se passait en elle et lisant l'inquiétude de son esprit à travers le masque joyeux dont elle avait couvert son visage, s'était juré à lui-même de ne pas lui laisser cette liberté d'un instant qui lui était cependant si nécessaire.

Nanon eut la migraine ; M. d'Épernon ne voulut point permettre qu'elle se levât pour prendre son flacon de sels, et alla le lui chercher lui-même.

Nanon se piqua d'une épingle, laquelle fit poindre tout à coup un rubis au bout de son doigt nacré, et voulut aller chercher dans son nécessaire une parcelle de ce fameux taffetas rose que l'on commençait à apprécier dès cette époque. M. d'Épernon, infatigable dans sa complaisance, se leva, découpa la parcelle de taffetas rose avec une adresse désespérante, et referma le nécessaire à double tour.

Nanon alors feignit de dormir profondément ; presque aussitôt le duc se mit à ronfler ; alors Nanon rouvrit les yeux, et, à la lueur de la veilleuse, placée sur la table de nuit dans son enveloppe d'albâtre, elle tâcha de tirer les tablettes mêmes du duc de son justaucorps, placé près du lit et à la portée de sa main ; mais, au moment où elle tenait déjà le crayon et venait de déchirer une feuille de papier, le duc ouvrit un œil.

— Que faites-vous, ma mie? dit-il.

— Je cherchais s'il n'y avait pas un calendrier dans vos tablettes, répondit Nanon.

— Pour quoi faire? demanda le duc.

— Pour voir à quelle époque tombe votre fête.

— Je m'appelle Louis, et ma fête tombe le 25 août, comme vous savez ; vous avez donc tout le temps de vous y préparer, chère belle.

Et il lui reprit les tablettes des mains et les replaça dans son justaucorps.

Nanon avait au moins, à cette dernière manœuvre, gagné un crayon et du papier. Elle fourra l'un et l'autre sous son traversin et renversa fort adroitement sa veilleuse, espérant pouvoir écrire dans les ténèbres; mais le duc sonna aussitôt Francinette et demanda de la lumière à grands cris, prétendant qu'il ne pouvait dormir sans y voir. Francinette accourut que Nanon n'avait pas encore eu le temps d'écrire la moitié de sa phrase, et le duc, de peur d'un accident pareil à celui qui venait d'arriver, ordonna à Francinette de placer les deux bougies sur la cheminée. Ce fut alors Nanon qui déclara qu'elle ne pouvait dormir en y voyant, et qui, toute fiévreuse d'impatience, tourna le nez contre le mur, attendant le jour avec une anxiété facile à comprendre.

Ce jour tant redouté finit par luire à la cime des peupliers et fit pâlir la lumière des deux bougies. M. le duc d'Épernon, qui se faisait un mérite de suivre les habitudes de la vie militaire, se leva au premier rayon qui filtra par les jalousies, s'habilla seul pour ne pas quitter d'un seul instant sa petite Nanon, passa une robe de chambre, et sonna pour savoir s'il n'y avait rien de nouveau.

Francinette répondit à cette demande en apportant au duc un paquet de dépêches que Courtauvaux, son piqueur favori, avait apportées pendant la nuit.

Le duc se mit à les décacheter et à les lire d'un œil; l'autre œil, auquel le duc essayait de donner l'expression la plus amoureuse possible, ne quittait pas Nanon.

Nanon eût mis le duc en morceaux si elle avait pu.

— Savez-vous, lui dit le duc après avoir lu une portion de ses dépêches, ce que vous devriez faire, chère amie?

— Non, monseigneur, répondit Nanon; mais, si vous vouliez donner vos ordres, on s'y conformerait.

— Ce serait d'envoyer chercher votre frère, dit le duc. Je reçois justement de Bordeaux une lettre qui contient les renseignements que je désirais, et il pourrait partir à l'instant

même, si bien qu'à son retour j'aurais un prétexte pour lui donner le commandement que vous désirez.

La figure du duc exprimait la plus franche bienveillance.

— Allons, se dit tout bas Nanon, du courage ! j'ai la chance que Canolles lira dans mes yeux ou comprendra à demi-mot.

Puis, tout haut :

— Envoyez vous-même, mon cher duc, répondit-elle ; car elle se doutait que, si elle voulait se charger de la commission, le comte ne la laisserait pas faire.

D'Épernon appela Francinette, et la dépêcha vers l'auberge du Veau-d'or sans autre instruction que ces mots :

— Dites à M. le baron de Canolles que mademoiselle de Lartigues l'attend à déjeuner.

Nanon lança un coup d'œil à Francinette ; mais, si éloquent que fût ce coup d'œil, Francinette ne pouvait pas y lire : « Dites à M. le baron de Canolles que je suis sa sœur. »

Francinette partit, comprenant qu'il y avait quelque anguille sous roche ; et que, peut-être, cette même anguille était un bel et bon serpent.

Pendant ce temps, Nanon se leva et se plaça derrière le duc, de façon à pouvoir, du premier regard, inviter Canolles à se tenir sur ses gardes, et elle s'occupa à préparer une phrase artificieuse à l'aide de laquelle, dès les premiers mots, le baron devait être instruit de tout ce qu'il devait savoir pour ne pas faire de notes discordantes dans le trio de famille qu'on allait exécuter.

Du coin de l'œil, elle embrassait toute la route, jusqu'à ce coude où s'était caché la veille M. d'Épernon avec ses sbires.

— Ah ! dit tout à coup le duc, voilà Francinette qui revient.

Et il fixa ses yeux sur ceux de Nanon, qui fut alors forcée de détourner la vue du chemin pour répondre aux regards du duc.

Le cœur de Nanon battait à rompre sa poitrine ; elle n'avait

pu voir que Francinette, et c'eût été Canolles qu'elle eût voulu voir, pour chercher sur sa physionomie quelque ligne rassurante.

On monta les degrés : le duc prépara un sourire à la fois noble et amical. Nanon repoussa la rougeur qui montait à ses joues, et s'anima au combat.

Francinette heurta légèrement à la porte.

— Entrez, dit le duc.

Nanon affila la fameuse phrase dont elle devait saluer Canolles.

La porte s'ouvrit; Francinette était seule. Nanon interrogea l'antichambre d'un regard avide; il n'y avait personne dans l'antichambre.

— Madame, dit Francinette avec l'imperturbable aplomb d'une soubrette de comédie, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du Veau-d'or.

Le duc ouvrit de grands yeux et s'assombrit.

Nanon renversa sa tête en arrière et respira.

— Comment! dit le duc, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du Veau-d'or?

— Vous vous trompez sûrement, Francinette, ajouta Nanon.

— Madame, dit Francinette, je répète ce que m'a dit M. Biscarros lui-même.

— Il aura tout deviné, ce cher Canolles, murmura tout bas Nanon. Aussi spirituel, aussi adroit que brave et beau!

— Allez chercher à l'instant même maître Biscarros, dit le duc avec sa mine des mauvais jours.

— Oh! je présume, dit précipitamment Nanon, qu'il aura su que vous étiez ici et qu'il aura craint de vous déranger. Il est si timide, ce pauvre Canolles!

— Timide, lui! dit le duc; ce n'est cependant pas la réputation qu'on lui a faite, ce me semble.

— Non, madame; dit Francinette, M. le baron est bien réellement parti.

— Mais, madame, dit d'Épernon, comment se fait-il que le baron ait eu peur de moi, puisque Francinette avait charge seulement de l'inviter de votre part? Vous lui avez donc dit que j'étais ici, Francinette? Répondez.

— Je n'ai pu le lui dire, monsieur le duc, puisqu'il n'y était pas.

Malgré cette riposte de Francinette, qui venait avec toute la rapidité de la franchise et de la vérité, le duc parut reprendre toute sa défiance. Nanon, joyeuse, ne trouvait plus la force de rien dire.

— Faut-il toujours que je retourne appeler maître Biscarros? demanda Francinette.

— Plus que jamais, dit le duc de sa grosse voix, ou plutôt, non, attendez. Restez ici; votre maîtresse pourrait avoir besoin de vous, et je vais envoyer Courtauvaux.

Francinette disparut. Cinq minutes après, Courtauvaux grattait à la porte.

— Allez dire à l'hôtelier du Veau-d'or, fit le duc, qu'il vienne me parler, et qu'en venant il apporte le menu d'un déjeuner. Donnez-lui ces dix louis, pour que le repas soit bon. Allez.

Courtauvaux reçut l'argent sur la basque de son habit, et sortit aussitôt pour aller exécuter les ordres de son maître.

C'était un valet de bonne maison et sachant son métier à en remontrer à tous les Crispins et à tous les Mascarilles du temps. Il alla trouver Biscarros et lui dit :

— J'ai persuadé à monsieur de vous commander un déjeuner fin; il m'a donné huit louis : j'en garde deux naturellement pour la commission; en voilà six pour vous : venez tout de suite.

Biscarros, tout frémissant de joie, noua autour de ses reins un tablier blanc, empocha les six louis, et, serrant la main à Courtauvaux, s'élança sur les traces du piqueur, qui le mena tout courant jusqu'à la petite maison.

VII

Cette fois, Nanon ne tremblait pas; l'assurance de Francinette l'avait complétement tranquillisée; elle éprouvait même le plus vif désir de causer avec Biscarros. Il fut donc introduit aussitôt son arrivée.

Biscarros entra, son tablier galamment retroussé dans sa ceinture et son bonnet à la main.

— Vous aviez hier chez vous un jeune gentilhomme, dit Nanon; M. le baron de Canolles, n'est-ce pas?

— Qu'est-il devenu? demanda le duc.

Biscarros, assez inquiet, car le piqueur et les six louis lui faisaient pressentir le grand personnage sous la robe de chambre, répondit évasivement :

— Mais, monsieur, il est parti.

— Parti, dit le duc, véritablement parti?

— Véritablement.

— Où est-il allé? demanda à son tour Nanon.

— Cela, je ne puis vous le dire, car, en vérité, je l'ignore, madame.

— Vous savez au moins quelle route il a prise?

— La route de Paris.

— Et à quelle heure a-t-il pris cette route? demanda le duc.

— Vers minuit.

— Et sans rien dire? demanda timidement Nanon.

— Sans rien dire; il a seulement laissé une lettre en recommandant de la remettre à mademoiselle Francinette.

— Et pourquoi n'avez-vous pas remis cette lettre, maraud? dit le duc; est-ce là le respect que vous avez pour la recommandation d'un gentilhomme?

— Je l'ai remise, monsieur, je l'ai remise!

— Francinette! vociféra le duc.

Francinette, qui se tenait aux écoutes, ne fit qu'un bond de l'antichambre dans la chambre à coucher.

— Pourquoi n'avez-vous pas rendu à votre maîtresse la lettre que M. de Canolles avait laissée pour elle? demanda le duc.

— Mais, monseigneur..., murmura la camériste tout épouvantée.

— Monseigneur! pensa Biscarros éperdu en se blottissant dans l'angle le plus éloigné de l'appartement; monseigneur! c'est quelque prince déguisé.

— Je ne la lui ai pas demandée, se hâta de dire Nanon toute pâle.

— Donnez, fit le duc en étendant la main.

La pauvre Francinette allongea lentement la lettre en tournant vers sa maîtresse un regard qui voulait dire :

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de ma faute; c'est cet imbécile de Biscarros qui a tout perdu.

Un double éclair jaillit de la prunelle de Nanon et alla poignarder Biscarros dans son angle.

Le malheureux suait à grosses gouttes, et eût donné les six louis qu'il avait dans sa poche pour être devant ses fourneaux, la queue d'une casserole à la main.

Pendant ce temps, le duc avait pris la lettre, l'avait ouverte, et lisait. Durant la lecture, Nanon, debout, plus pâle et plus froide qu'une statue, ne se sentait plus vivre qu'au cœur.

— Que signifie ce grimoire? dit le duc.

Nanon comprit, à ces quelques mots, que la lettre ne la compromettait pas.

— Lisez tout haut et je vous l'expliquerai peut-être, dit-elle.

« Chère Nanon, » lut le duc.

Et, après ces mots, il se tourna vers la jeune femme, qui, se remettant de plus en plus, supporta son regard avec une admirable audace.

« Chère Nanon, reprit le duc, je profite du congé que je vous dois, et je vais, pour me distraire, faire un temps de galop sur la route de Paris. Au revoir; je vous recommande ma fortune. »

— Ah çà! mais il est fou, ce Canolles!

— Fou! pourquoi? demanda Nanon.

— Est-ce que l'on part comme cela à minuit, sans motif? demanda le duc.

— En effet, dit Nanon en se parlant à elle-même.

— Voyons, expliquez-moi ce départ.

— Eh! mon Dieu! dit Nanon avec un sourire charmant, rien de plus facile, monseigneur.

— Elle aussi l'appelle monseigneur! murmura Biscarros. Décidément, c'est un prince.

— Voyons, dites!

— Comment! vous ne devinez pas ce dont il s'agit?

— Non, pas le moins du monde.

— Eh bien, Canolles a vingt-sept ans; il est jeune, beau, insouciant. A quelle folie pensez-vous qu'il donne la préférence? A l'amour. Eh bien, il aura vu passer à l'hôtel de maître Biscarros quelque jolie voyageuse, et Canolles l'aura suivie.

— Amoureux! vous croyez? s'écria le duc souriant à cette idée toute naturelle, que, si Canolles était amoureux d'une voyageuse quelconque, il n'était pas amoureux de Nanon.

— Eh! sans doute, amoureux. N'est-ce pas, maître Biscarros? dit Nanon enchantée de voir le duc adopter son idée. Voyons, répondez franchement : n'est-ce pas que j'ai deviné juste?

Biscarros pensa que le moment était venu de rentrer dans les bonnes grâces de la jeune femme en abondant dans son sens, et, tout en faisant fleurir sur ses lèvres un sourire de quatre pouces d'envergure :

— En effet, dit-il, madame pourrait bien avoir raison.

Nanon fit un pas vers l'aubergiste, et dit en frémissant malgré elle :

— N'est-ce pas ?

— Je le pense, madame, répondit Biscarros d'un air fin.

— Vous le pensez?

— Oui, attendez donc; en effet, vous m'ouvrez les yeux.

— Ah! contez-nous cela, maître Biscarros, reprit Nanon commençant à se laisser aller aux premiers soupçons de la jalousie; voyons, dites, quelles sont les voyageuses qui se sont arrêtées chez vous cette nuit ?

— Oui, dites, fit d'Épernon en allongeant ses jambes et en s'accoudant dans un fauteuil.

— Il n'est pas venu de voyageuses, dit Biscarros.

Nanon respira.

— Mais seulement, continua l'aubergiste sans se douter que chacune de ses paroles faisait bondir le cœur de Nanon, un petit gentilhomme blond, mignon, potelé, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas, et qui avait peur de se mettre en route la nuit... Un gentilhomme qui avait peur, continua Biscarros en faisant un petit mouvement de tête plein de finesse; vous comprenez, n'est-ce pas?

— Ah! ah! ah! fit avec une hilarité superbe le duc mordant franchement à l'hameçon.

Nanon répondit à ce rire par une espèce de grincement.

— Continuez, dit-elle, c'est charmant! Et sans doute le petit gentilhomme attendait M. de Canolles ?

— Non pas, non pas; il attendait à souper un grand monsieur à moustaches, et a même quelque peu rudoyé M. de Canolles quand il a voulu souper avec lui. Mais il ne se démonta point pour si peu de chose, le brave gentilhomme... C'est un compagnon entreprenant, à ce qu'il paraît... et, ma foi, après le départ du grand, qui avait tourné à droite, il a couru après le petit, qui avait tourné à gauche.

Et, sur cette conclusion rabelaisienne, Biscarros, voyant la

figure épanouie du duc, crut pouvoir se permettre de détonner sur une gamme d'éclats de rire tellement formidables, que les vitres en tremblèrent.

Le duc, entièrement rassuré, eût embrassé Biscarros, s'il eût été le moins du monde gentilhomme. Quant à Nanon, pâle et avec un sourire convulsif glacé sur les lèvres, elle écoutait chaque parole qui tombait des lèvres de l'aubergiste avec cette foi dévorante qui pousse les jaloux à boire à longs traits, et jusqu'à la lie, le poison qui les tue.

— Mais qui vous fait penser, dit-elle, que ce petit gentilhomme soit une femme, que M. de Canolles soit amoureux de cette femme, et qu'il ne court pas le grand chemin par ennui et par caprice?

— Ce qui me le fait penser? répondit Biscarros, qui tenait à faire passer la conviction dans l'esprit de ses auditeurs. Attendez; je vais vous le dire...

— Oui, dites-nous-le, mon cher ami, reprit le duc. Vous êtes, en vérité, fort réjouissant...

— Monseigneur est trop bon, dit Biscarros. Voici...

Le duc devint tout oreilles, Nanon écouta en serrant les poings.

— Je ne me doutais de rien, et j'avais pris tout bonnement le petit cavalier blond pour un homme, lorsque je rencontrai M. de Canolles au milieu de l'escalier, tenant de la main gauche sa bougie, et de la droite un petit gant qu'il examinait et flairait passionnément...

— Oh! oh! oh! fit le duc, dont, à mesure qu'il cessait de craindre pour lui, la rate se dilatait outre mesure.

— Un gant! répéta Nanon en cherchant à se rappeler si elle n'avait pas laissé pareil gage en la possession de son chevalier; un gant dans le genre de celui-ci?

Et elle montra à l'aubergiste un de ses gants.

— Non pas, dit Biscarros; un gant d'homme...

— Un gant d'homme?... M. de Canolles, regarder et

flairer passionnément un gant d'homme?... Vous êtes fou !

— Non pas, car c'était un gant du petit gentilhomme, du joli cavalier blond, qui ne buvait pas, qui ne mangeait pas, et qui avait peur la nuit... un tout petit gant, où la main de madame eût entré à peine, quoique madame ait, certes, une jolie main...

Nanon poussa un petit cri sourd, comme si elle eût été frappée par un dard invisible.

— J'espère, dit-elle avec un effort violent, que vous voilà suffisamment renseigné, monseigneur, et que vous savez tout ce que vous désiriez savoir.

Et, les lèvres frémissantes, les dents serrées, les yeux fixes, elle montrait du doigt la porte à Biscarros, qui, remarquant sur le visage de la jeune femme ces signes de colère, n'y comprenait plus rien, et restait la bouche béante et les yeux écarquillés.

— Si l'absence de ce gentilhomme, pensa-t-il, est une si suprême infortune, son retour serait un grand bonheur. Flattons ce noble seigneur d'un doux espoir, afin qu'il ait bon appétit.

En vertu de ce raisonnement, Biscarros prit son air le plus gracieux, et, portant par un mouvement plein de grâce sa jambe droite en avant :

— Après tout, dit-il, le cavalier est parti, et, d'un moment à l'autre, il peut revenir...

Le duc sourit à cette ouverture.

— C'est vrai, dit-il ; pourquoi ne reviendrait-il pas? Peut-être même est-il déjà revenu... Allez-y voir, monsieur Biscarros, et me rendez réponse.

— Mais le déjeuner? dit vivement Nanon. Je meurs de faim, moi...

— C'est juste, dit le duc, et Courtauvaux ira. Venez çà, Courtauvaux : allez jusqu'à l'auberge de maître Biscarros, et voyez si M. le baron de Cánolles ne serait pas de retour...

S'il n'y était pas, demandez, informez-vous, cherchez aux environs... Je tiens à déjeuner avec ce gentilhomme. Allez.

Courtauvaux partit. Et Biscarros, qui remarquait le silence embarrassé des deux personnages, fit mine d'émettre un nouvel expédient.

— Ne voyez-vous pas que madame vous fait signe de vous retirer? dit Francinette.

— Un moment! un moment! s'écria le duc; que diable! voilà que vous perdez la tête à votre tour, ma chère Nanon... Et le menu, donc!... Je suis comme vous, moi : j'ai une faim dévorante... Tenez, maître Biscarros, ajoutez ces six louis aux autres : c'est pour payer l'agréable histoire que vous venez de nous raconter.

Puis il ordonna à l'historien de faire place au cuisinier; et, hâtons-nous de le dire, maître Biscarros ne brilla pas moins dans le second emploi que dans le premier.

Cependant Nanon avait réfléchi et embrassé d'un coup d'œil toute la situation où la plaçait la supposition de maître Biscarros; d'abord cette supposition était-elle bien exacte? et puis, au bout du compte, le fût-elle, Canolles n'était-il pas excusable? En effet, quelle déception cruelle pour un brave gentilhomme comme lui que ce rendez-vous manqué, et quel affront que cet espionnage du duc d'Épernon, et cette nécessité imposée, à lui, Canolles, d'assister, pour ainsi dire, au triomphe de son rival! Nanon était si éprise, qu'attribuant cette fugue à un paroxysme de jalousie, non-seulement elle excusa, mais encore elle plaignit Canolles, s'applaudissant presque d'être assez aimée pour avoir provoqué de sa part cette petite vengeance. Mais aussi, avant toute chose, il fallait couper le mal dans sa racine, il fallait arrêter les progrès de cet amour à peine naissant.

Ici, une réflexion terrible passa par l'esprit de Nanon et pensa foudroyer la pauvre femme.

Si cette rencontre de Canolles et du petit gentilhomme etait un rendez-vous !

Mais non, elle était folle, puisque le petit gentilhomme attendait un monsieur à moustaches, puisqu'il a rudoyé Canolles, puisque Canolles lui-même n'a peut-être reconnu le sexe de l'inconnu qu'à ce petit gant trouvé par hasard.

N'importe! il fallait contre-carrer Canolles.

Alors, s'armant de toute son énergie, elle revint au duc qui venait de renvoyer Biscarros chargé de compliments et de recommandations.

— Quel malheur, monsieur, dit-elle, que l'étourderie de ce fou de Canolles le prive d'un honneur comme celui que vous alliez lui faire! Présent, son avenir était assuré; absent, il perd peut-être tout son avenir.

— Mais, dit le duc, si nous le retrouvons...

— Oh! il n'y a pas de danger, dit Nanon; s'il s'agit d'une femme, il ne sera pas revenu.

— Que voulez-vous que j'y fasse, ma mie? répondit le duc. La jeunesse est l'âge du plaisir : il est jeune et il s'amuse.

— Mais moi, dit Nanon, moi qui suis plus raisonnable que lui, je serais bien d'avis que l'on troublât quelque peu cette joie intempestive.

— Ah ! sœur grondeuse! s'écria le duc.

— Il m'en voudra peut-être dans le moment, continua Nanon ; mais, à coup sûr, il m'en remerciera plus tard.

— Eh bien, voyons, avez-vous un plan? Je ne demande pas mieux, si vous en avez un, que de l'adopter, moi.

— J'en ai un.

— Dites, alors.

— Ne voulez-vous pas l'envoyer à la reine pour porter une nouvelle pressée?

— Sans doute; mais, s'il n'est pas revenu...

— Faites courir après lui, et, puisqu'il est sur la route de Paris, ce sera toujours autant de chemin fait.

— Vous avez pardieu raison!

— Chargez-moi de cela, moi, et Canolles aura l'ordre dès ce soir ou demain au plus tard. Je vous en réponds.

— Vous avez pardieu raison!

— Mais qui enverrez-vous?

— Avez-vous besoin de Courtauvaux?

— Moi? Pas le moins du monde.

— Donnez-le-moi, alors, et je l'envoie avec mes instructions.

— Oh! la bonne tête de diplomate; vous irez loin, Nanon!

— Que je reste éternellement à faire mon éducation sous un si bon maître, dit Nanon, c'est tout ce que j'ambitionne.

Et elle passa son bras au cou du vieux duc, qui tressaillit de joie.

— Quelle délicieuse plaisanterie à faire à notre Céladon! dit-elle.

— Ce sera charmant à raconter, ma chère.

— En vérité, je voudrais courir moi-même après lui pour voir la figure qu'il fera au messager.

— Malheureusement, ou plutôt heureusement, ce n'est pas possible, et vous êtes forcée de rester près de moi.

— Oui, mais ne perdons pas de temps. Voyons, duc, écrivez votre ordre, et mettez Courtauvaux à ma disposition.

Le duc prit une plume et écrivit sur un morceau de papier ces deux seuls mots:

« Bordeaux. — Non. »

Et il signa.

Puis, sur l'enveloppe de cette dépêche laconique, il écrivit cette adresse :

« A Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, régente de France. »

Nanon, de son côté, écrivit deux lignes qu'elle adjoignit au papier après les avoir montrées au duc.

Voici ces deux lignes :

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine. Sur votre vie, portez-la à l'instant même ; il s'agit du salut du royaume !

» Votre bonne sœur,

» NANON. »

Nanon achevait à peine ce billet, que l'on entendit au bas de l'escalier un bruit pressé de pas, et que Courtauvaux, montant précipitamment, ouvrit la porte avec le visage épanoui d'un homme qui apporte une nouvelle qu'il sait être attendue avec impatience.

— Voici M. de Canolles, que j'ai rencontré à cent pas d'ici, dit le piqueur.

Le duc poussa une exclamation de bienveillante surprise. Nanon pâlit et s'élança vers la porte en murmurant :

— Il est donc écrit que je ne l'éviterai pas !

En ce moment, un nouveau personnage parut à la porte, vêtu d'un costume magnifique, tenant son chapeau à la main et souriant de l'air le plus gracieux.

VIII

La foudre tombée aux pieds de Nanon ne lui eût certes pas causé une plus grande surprise que cette apparition inattendue, et ne lui eût probablement pas arraché une exclamation plus douloureuse que celle qui s'échappa malgré elle de sa bouche.

— Lui ! s'écria-t-elle.

— Sans doute, ma bonne petite sœur, répondit une voix toute gracieuse. Mais pardon, continua le propriétaire de cette

voix en apercevant M. le duc d'Épernon; pardon! je vous importune peut-être?

Et il salua jusqu'à terre le gouverneur de la Guyenne, qui l'accueillait avec un geste bienveillant.

— Cauvignac! murmura Nanon, mais si bas, que ce nom fut plutôt prononcé du cœur que des lèvres.

— Soyez le bienvenu, monsieur de Canolles, dit le duc avec la meilleure mine du monde; votre sœur et moi, nous n'avons fait que parler de vous depuis hier au soir, et, depuis hier au soir, nous vous désirons.

— Ah! vous me désirez! en vérité? dit Cauvignac en tournant vers Nanon un regard où perçait une indéfinissable expression d'ironie et de doute.

— Oui, dit Nanon; M. le duc a eu cette bonté de désirer que vous lui fussiez présenté.

— La crainte seule d'être importun, monseigneur, dit Cauvignac en s'inclinant devant le duc, m'a empêché de réclamer plus tôt cet honneur.

— En effet, baron, dit le duc, j'ai admiré votre délicatesse; mais je vous en ferai un reproche.

— A moi, monseigneur, un reproche de ma délicatesse? Ah! ah!

— Oui, car, si votre bonne sœur n'avait pas soigné vos affaires...

— Ah! dit Cauvignac en jetant un regard d'éloquent reproche à Nanon; ah! ma bonne sœur a soigné les affaires... de monsieur...

— Son frère, dit vivement Nanon; quoi de plus naturel?

— Et, aujourd'hui même encore, à quoi dois-je le plaisir de vous voir?

— Oui, dit Cauvignac, à quoi devez-vous le plaisir de me voir, monseigneur?

— Eh bien, au hasard, au simple hasard, qui fait que vous êtes revenu.

— Ah ! fit Cauvignac en lui-même, il paraît que j'étais parti.

— Oui, vous étiez parti, mauvais frère ! et sans me prévenir autrement que par deux mots qui n'ont fait que redoubler mon inquiétude.

— Que voulez-vous, ma chère Nanon ! il faut bien passer quelque chose aux amoureux, dit le duc en souriant.

— Oh ! oh ! cela se complique, se dit Cauvaignac en lui-même. Je suis amoureux, à ce qu'il paraît.

— Allons, dit Nanon, avouez que vous l'êtes.

— Je ne le nierai pas, répliqua Cauvignac avec un sourire vainqueur et en cherchant à extraire de tous les yeux quelque petite bribe de vérité à l'aide de laquelle il pût confectionner un bon gros mensonge.

— Oui, oui, dit le duc ; mais déjeunons, s'il vous plaît. Vous nous conterez vos amours en déjeunant, baron. — Francinette, un couvert pour M. de Canolles. Vous n'avez pas déjeuné, j'espère, capitaine ?

— Non, monseigneur, et j'avoue même que l'air frais du matin m'a prodigieusement aiguisé l'appétit.

— Dites celui de la nuit, mauvais sujet, dit le duc ; car, depuis hier, vous courez sur les grands chemins.

— Ma foi ! pour le coup, se dit tout bas Cauvignac, le beau-frère a deviné juste. Eh bien, soit ! je l'avoue, l'air de la nuit...

— Eh bien, dit le duc en donnant le bras à Nanon et en passant dans la salle à manger, suivi de Cauvignac, voilà, je l'espère, de quoi faire face à votre appétit, de si bonne constitution qu'il soit.

En effet, Biscarros s'était surpassé : les mets n'étaient pas nombreux, mais exquis et succulents. Le vin jaune de la Guyenne et le vin rouge de la Bourgogne tombaient de la bouteille comme des perles d'or et des cascades de rubis.

Cauvignac dévorait.

— Ce garçon-là opère de très-bonne grâce, dit le duc. Et vous, ne mangez-vous point, Nanon ?

— Monseigneur, je n'ai plus faim.

— Cette chère sœur ! s'écria Cauvignac. Et quand je pense que c'est le plaisir de me voir qui lui a coupé l'appétit. En vérité, je lui en veux de m'aimer à ce point.

— Cette aile de gélinotte, Nanon ? dit le duc.

— Pour mon frère, monseigneur, pour mon frère, dit la jeune femme, qui voyait l'assiette de Cauvignac se vider avec une rapidité effrayante, et qui craignait les railleries après la disparition des vivres.

Cauvignac tendit l'assiette avec un sourire des plus reconnaissants. Le duc posa l'aile sur son assiette, et Cauvignac son assiette devant lui.

— Çà ! que faites-vous de bon, Canolles ? dit le duc avec une familiarité qui parut à Cauvignac du plus charmant augure. Il est entendu que je ne parle point de l'amour.

— Parlez-en, au contraire, monseigneur, parlez-en ; ne vous gênez pas, dit le jeune homme, à qui le médoc et le chambertin, combinés ensemble par doses successives et égales, commençaient à délier la langue, et qui, d'ailleurs, tout au contraire de ceux dont on prend le nom, ne craignait pas d'être dérangé par son sosie.

— Oh ! monseigneur, il entend fort bien la raillerie, dit Nanon.

— Nous pouvons donc le mettre sur le chapitre du petit gentilhomme ? demanda le duc.

— Oui, dit Nanon, du petit gentilhomme que vous avez rencontré hier au soir.

— Ah ! oui, sur mon chemin, dit Cauvignac.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, ajouta le duc.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, reprit Cauvignac ; c'est ma foi vrai.

— Ainsi, vous l'avez réellement rencontré ? demanda Nanon.

— Ce petit gentilhomme ?

— Oui.

— Comment était-il ? Voyons, dites-moi cela franchement.

— Ma foi, reprit Cauvignac, c'était un charmant petit bonhomme : blond, svelte, élégant, voyageant avec une manière d'écuyer.

— C'est cela même ! dit Nanon en se pinçant les lèvres.

— Et vous en êtes amoureux ?

— De qui ?

— Du petit gentilhomme blond, svelte et élégant.

— Oh ! monseigneur ! dit Cauvignac prêt à rompre la glace, que voulez-vous dire ?

— Avez-vous toujours le petit gant gris-perle sur votre cœur ? continua le duc en riant sournoisement.

— Le petit gant gris-perle ?

— Oui, celui que vous flairiez et baisiez si passionnément hier au soir.

Cauvignac comprit tout à ce seul mot.

— Ah ! s'écria-t-il, le gentilhomme était donc une femme ? Eh bien, parole d'honneur, je m'en étais douté !

— Plus de doute, murmura Nanon.

— Donnez-moi donc à boire, ma sœur, dit Cauvignac. Je ne sais pas qui a vidé la bouteille qui est de mon côté, mais il n'y a plus rien dedans.

— Allons, allons, dit le duc, il y a du remède, puisque son amour ne l'empêche ni de boire ni de manger ; et les affaires du roi n'en souffriront pas.

— Les affaires du roi en souffrir ? s'écria Cauvignac. Jamais ! Les affaires du roi avant toute chose ! les affaires du roi, c'est sacré ! A la santé de Sa Majesté, monseigneur.

— On peut donc compter sur votre dévouement, baron ?

— Sur mon dévouement au roi ?

— Oui.

— Je le crois bien, qu'on y peut compter. Je me ferais couper en quatre pour lui ! — par moments.

— Et c'est tout simple, dit Nanon craignant que, dans son enthousiasme pour le médoc et le chambertin, Cauvignac n'oubliât le personnage dont il jouait le rôle pour rentrer dans sa propre individualité ; — et c'est tout simple, n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de M. le duc ?

— Et je ne l'oublierai jamais ! dit Cauvignac avec une émotion larmoyante et en posant une main sur son cœur.

— Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir, dit le duc.

— Merci, monseigneur, merci !

— Et nous avons déjà commencé.

— Vraiment !

— Oui. Vous êtes trop timide, mon jeune ami, reprit le duc d'Épernon. Quand vous aurez besoin de protections, il faudra recourir à moi ; maintenant qu'il est inutile de prendre des détours, maintenant que vous n'avez plus besoin de vous cacher, maintenant que je sais que vous êtes le frère de Nanon...

— Monseigneur, s'écria Cauvignac, désormais je m'adresserai directement à vous.

— Vous me le promettez ?

— Je m'y engage.

— Vous ferez bien. En attendant, votre sœur va vous expliquer de quoi il est question : elle a une lettre à vous confier de ma part. Peut-être votre fortune est-elle dans le message que je vous confie sur sa recommandation. Prenez les avis de votre sœur, jeune homme; prenez ses avis : c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux. Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

— Monseigneur, s'écria Cauvignac avec explosion, ma sœur sait à quel point je l'aime, et que je ne désire rien tant que de la voir heureuse, puissante et... riche...

— Cette chaleur me plaît, dit le duc; restez donc avec

Nanon, tandis que je vais, moi, m'occuper de certain drôle. Mais, à propos, baron, continua le duc, peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements sur ce bandit?

— Volontiers, dit Cauvignac. Seulement, il faut que je sache de quel bandit vous parlez, monseigneur; il y en a beaucoup et de toute sorte par le temps qui court.

— Vous avez raison ; mais celui-là est un des plus impudents que j'aie rencontrés.

— Vraiment! dit Cauvignac.

— Imaginez-vous que ce misérable, en échange de la lettre que votre sœur vous avait écrite hier, et qu'il s'est procurée par une violence infâme, m'a extorqué un blanc-seing.

— Un blanc-seing! vraiment! Mais quel intérêt aviez-vous donc, demanda d'un air naïf Cauvignac, à posséder cette lettre d'une sœur à son frère?

— Oubliez-vous que j'ignorais cette parenté?

— Ah ! c'est vrai.

— Et que j'avais la sottise, — vous me pardonnez, n'est-ce pas, Nanon? continua le duc en tendant la main à la jeune femme, — et que j'avais la sottise d'être jaloux de vous?

— Vraiment! jaloux de moi! Ah! monseigneur, vous aviez bien tort!

— Je voulais donc vous demander si vous aviez quelque soupçon sur celui qui a joué près de moi le rôle de délateur.

— Non, en vérité... Mais, vous comprenez, monseigneur, de telles actions ne restent pas impunies, et, un jour, vous saurez quel est celui qui l'a commise.

— Oui, certainement, je le saurai un jour, dit le duc, et j'ai pris mes précautions pour cela; mais j'aurais mieux aimé le savoir tout de suite.

— Ah ! reprit Cauvignac en dressant l'oreille, ah! vous avez pris vos précautions pour cela, monseigneur?

— Oui, oui ! Et le drôle, continua le duc, aura bien du bonheur si son blanc-seing ne le fait pas pendre.

— Oh! dit Cauvignac; et comment reconnaîtrez-vous ce blanc-seing des autres ordres que vous donnez, monseigneur?

— A celui-là j'ai fait une marque.

— Une marque?

— Oui, invisible pour tous, mais que je reconnaîtrai, moi, à l'aide d'un procédé chimique.

— Tiens, tiens, tiens! dit Cauvignac, c'est du plus grand ingénieux, ce que vous avez fait là, monseigneur; mais il faut prendre garde qu'il ne se doute du piége.

— Oh! il n'y a pas de danger; qui voulez-vous qui le lui dise?

— Ah! c'est vrai, reprit Cauvignac; ce ne sera pas Nanon, ce ne sera pas moi...

— Ni moi, dit le duc.

— Ni vous! Ainsi vous avez raison, monseigneur, vous ne pouvez manquer de savoir un jour quel est cet homme, et alors...

— Et alors, comme je serai quitte de ma parole envers lui, puisque, en échange du blanc-seing, on lui aura donné ce qu'il désirait, alors je le ferai pendre.

— *Amen!* dit Cauvignac.

— Et maintenant, continua le duc, puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur ce drôle...

— Non, en vérité, monseigneur, je ne le puis pas.

— Eh bien, comme je vous le disais, je vous laisse avec votre sœur. Nanon, continua le duc, donnez à ce garçon des nstructions précises, et qu'il ne perde pas de temps surtout!

— Soyez tranquille, monseigneur.

— Ainsi, à vous deux.

Et le duc fit de la main un salut gracieux à Nanon, un geste amical à son frère, et descendit l'escalier en promettant qu'il serait probablement de retour dans la journée.

Nanon accompagna le duc sur le palier.

— Peste! dit Cauvignac, il a bien fait de me prévenir, le

digne seigneur! Allons, allons, il n'est pas encore aussi niais qu'il en a l'air. Mais que ferai-je du blanc-seing? Dame! ce qu'on fait d'un billet : je l'escompterai.

— Maintenant, monsieur, dit Nanon en rentrant et refermant la porte, maintenant, comme l'a dit tout à l'heure M. le duc d'Épernon, à nous deux.

— Oui, chère petite sœur, répondit Cauvignac, à nous deux, car je ne suis venu que pour causer avec vous; mais, pour bien causer, il faut être assis. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Et Cauvignac tira une chaise près de lui, et fit de la main signe à Nanon que cette chaise lui était destinée.

Nanon s'assit avec un froncement de sourcils qui n'annonçait rien de bon.

— D'abord, dit Nanon, pourquoi n'êtes-vous pas où vous devriez être?

— Ah! chère petite sœur, voilà qui n'est pas galant. Si j'étais où je dois être, je ne serais pas ici, et, par conséquent, vous n'auriez pas le plaisir de me voir.

— N'aviez-vous pas désiré entrer dans les ordres?

— Non, pas moi; dites que des personnes qui s'intéressent à moi, vous particulièrement, avez eu le désir de m'y faire entrer; mais, personnellement, je n'ai jamais eu pour l'Église une vocation bien intense.

— Cependant votre éducation a été toute religieuse?

— Oui, ma sœur, et je crois en avoir saintement profité.

— Pas de sacrilége, monsieur, et ne plaisantons pas avec les choses saintes!

— Je ne plaisante pas, chère petite sœur; je raconte; voilà tout. Écoutez : vous m'avez envoyé chez les frères minimes d'Angoulême pour y faire mes études.

— Eh bien?

— Eh bien, je les ai faites. Je sais le grec comme Homère, le latin comme Cicéron, et la théologie comme Jean Hus.

Aussi, n'ayant plus rien à apprendre chez ces dignes frères, je suis passé de chez eux, selon vos intentions toujours, chez les carmes de Rouen pour y faire profession.

— Vous oubliez de dire que j'avais promis de vous faire une rente annuelle de cent pistoles, et que j'ai tenu ma promesse. Cent pistoles pour un carme, c'était, ce me semble, plus que suffisant.

— Je ne le nie pas, ma chère sœur ; mais, sous prétexte que je ne l'étais pas encore, carme, c'est le couvent qui a constamment touché cette rente.

— Quand cela serait, n'avez-vous pas, en vous consacrant à l'Église, fait vœu de pauvreté?

— Ma sœur, si j'ai fait vœu de pauvreté, je vous jure que j'ai strictement accompli ce vœu : personne n'a été plus pauvre que moi.

— Mais comment êtes-vous sorti de leur couvent?

— Ah! voilà! comme Adam est sorti du paradis terrestre : c'est la science qui m'a perdu, ma sœur; j'étais trop savant.

— Comment! vous étiez trop savant?

— Oui. Imaginez-vous que, parmi les carmes, qui ont une tout autre réputation que d'être des Pic de la Mirandole, des Érasmes et des Descartes, je passais pour un prodige, de science bien entendu; il en résulta que, lorsque M. le duc de Longueville vint à Rouen pour solliciter cette ville de se déclarer en faveur du parlement, on me dépêcha vers M. de Longueville pour le haranguer; ce que je fis en termes si élégants et si choisis, que M. de Longueville se montra non-seulement très-satisfait de ma faconde, mais encore me demanda si je voulais être son secrétaire. C'était juste au moment où j'allais prononcer mes vœux.

— Oui, je me le rappelle, et même, sous prétexte de faire vos adieux au monde, vous me demandâtes cent pistoles que je vous fis parvenir en mains propres.

— Et ce sont les seules que j'aie touchées, foi de gentilhomme!

— Mais vous deviez renoncer au monde.

— Oui, telle était mon intention; mais telle n'a pas été celle de la Providence, qui probablement a des vues sur moi; elle a disposé de moi autrement, par l'organe de M. de Longueville; elle n'a pas voulu que je demeurasse moine. Je me suis donc conformé à la volonté de cette bonne Providence, et, je dois le dire, je ne m'en repens pas.

— Alors, vous n'êtes plus en religion?

— Non, pas pour le moment du moins, chère sœur. Vous dire que je n'y rentrerai point quelque jour, c'est ce que je n'ose; car quel est l'homme qui peut dire la veille ce qu'il fera le lendemain? M. de Rancé ne vient-il pas de fonder l'ordre de la Trappe? Peut-être ferai-je comme M. de Rancé et inventerai-je quelque ordre nouveau. Mais, pour le moment, j'ai tâté de la guerre, voyez-vous, et, pour quelque temps, cela m'a rendu profane et impur; à la première occasion, je me purifierai.

—Vous, homme de guerre! dit Nanon en haussant les épaules.

— Pourquoi pas? Dame! je ne vous dirai pas que je suis un Dunois, un Duguesclin, un Bayard, un chevalier sans peur et sans reproche. Non, je n'ai pas l'orgueil de dire que je n'ai pas quelques légers reproches à me faire, et je ne demanderai pas, comme l'illustre condottiere Sforza, ce que c'est que la peur. Je suis homme, et, comme dit Plaute : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto;* ce qui veut dire : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » J'ai donc peur, comme il est permis à un homme d'avoir peur; ce qui ne m'empêche pas d'être brave dans l'occasion. Je joue, même quand je suis forcé, assez agréablement de l'épée et du pistolet. Mais mon véritable penchant, ma vocation décidée, c'est la diplomatie, voyez-vous. Ou je me trompe fort, ma chère Nanon, ou je devien-

drai un grand politique. C'est une belle carrière que la politique; voyez M. de Mazarin, s'il n'est pas pendu, il ira loin. Eh bien, moi, je suis comme M. de Mazarin : aussi, une de mes peurs, la plus grande même, c'est d'être pendu. Heureusement que vous êtes là, chère Nanon, et que cela me donne une grande confiance.

— Ainsi, vous êtes homme de guerre?

— Et homme de cour au besoin. Ah! mon séjour près de M. de Longueville m'a bien profité.

— Et qu'avez-vous appris près de lui?

— Ce qu'on apprend près des princes : à guerroyer, à intriguer, à trahir.

— Et cela vous a mené?

— A la plus haute position.

— Que vous avez perdue?

— Dame! M. de Condé a bien perdu la sienne. On n'est pas maître des événements. Chère sœur, tel que vous me voyez, j'ai gouverné Paris, moi!

— Vous?

— Oui, moi!

— Combien de temps?

— Une heure trois quarts, montre à la main.

— Vous avez gouverné Paris?

— En empereur.

— Comment cela?

— D'une façon toute simple. Vous savez que M. le coadjuteur, M. de Gondy, l'abbé de Gondy...

— Très-bien!

— Était maître absolu de la ville. Eh bien, à ce moment-là, j'étais à M. le duc d'Elbœuf. C'est un prince lorrain, et il n'y a pas de honte à être à M. d'Elbœuf. Or, pour le moment, M. d'Elbœuf était l'ennemi du coadjuteur. J'ai donc fait une émeute en faveur de M. d'Elbœuf, émeute dans laquelle j'ai pris...

— Qui? le coadjuteur?

— Non pas, je n'aurais su qu'en faire, et j'en eusse été fort embarrassé. J'ai pris sa maîtresse, mademoiselle de Chevreuse.

— Mais c'est affreux! s'écria Nanon.

— N'est-ce pas que c'est affreux qu'un prêtre ait une maîtresse? C'est absolument ce que je me suis dit. Aussi, mon intention était de l'enlever et de la mener si loin, qu'il ne la revît jamais. Je lui fis donc dire mon intention; mais ce diable d'homme, il a des raisons auxquelles on ne résiste pas: il me fit offrir mille pistoles.

— Pauvre femme! se voir ainsi marchandée!

— Comment donc! elle a dû être enchantée, au contraire: cela lui a prouvé combien M. de Gondy l'aimait! il n'y a que les hommes d'église pour avoir de ces dévouements-là pour leur maîtresse. Je crois que cela tient à ce qu'il leur est défendu d'en avoir.

— Alors vous êtes riche?

— Moi! fit Cauvignac.

— Sans doute, au moyen de ces brigandages.

— Ne m'en parlez pas; tenez, Nanon, j'ai eu du malheur! La fille d'atours de mademoiselle de Chevreuse, que personne n'avait pensé à me racheter et qui, par conséquent, était restée près de moi, m'a enlevé cet argent.

— Au moins vous reste-t-il, je l'espère, l'amitié de ceux que vous serviez, en offensant le coadjuteur.

— Ah! Nanon, qu'on voit bien que vous ne connaissez pas les princes. M. d'Elbœuf s'est raccommodé avec le coadjuteur. Dans le traité qu'ils ont fait entre eux, j'ai été sacrifié. Je me suis donc vu forcé d'entrer à la solde de M. de Mazarin; mais M. de Mazarin est un pleutre. De sorte que, comme il ne proportionnait pas la récompense au service, j'acceptai l'offre qui me fut faite d'entreprendre une nouvelle émeute en l'honneur du conseiller Broussel, et qui

avait pour but de nommer le chancelier Séguier. Mais mes hommes, les maladroits! ne l'assommèrent qu'à moitié. Ce fut au milieu de cette bagarre que je courus le plus grand danger qui m'ait jamais menacé. M. de la Meilleraie tira sur moi un coup de pistolet presque à bout portant. Heureusement, je me baissai; la balle passa au-dessus de ma tête, et l'illustre maréchal ne tua qu'une vieille femme.

— Quel tissu d'horreurs! s'écria Nanon.

— Mais non, chère sœur; ce sont les nécessités de la guerre civile.

— Je comprends maintenant qu'un homme capable de pareilles choses ait osé faire ce que vous avez fait hier.

— Qu'ai-je donc fait? demanda Cauvignac de l'air le plus innocent du monde; qu'ai-je osé?

— Vous avez osé mystifier en face un personnage aussi considérable que M. d'Épernon! Mais ce que je ne comprends pas, ce que je n'eusse jamais pensé, je l'avoue, c'est qu'un frère comblé de mes bontés ait froidement conçu le projet de perdre sa sœur.

— Perdre ma sœur?... moi? dit Cauvignac.

— Oui, vous! répliqua Nanon. Je n'ai pas eu besoin d'attendre le récit que vous venez de me faire, et qui me prouve que vous êtes capable de tout, pour reconnaître l'écriture de ce billet. Tenez! nierez-vous que cette lettre anonyme soit de votre écriture?...

Et Nanon, indignée, plaça sous les yeux de son frère la lettre de délation que lui avait remise le duc, la veille au soir.

Cauvignac la lut sans se déconcerter.

— Eh bien, dit-il, qu'avez-vous contre cette lettre? La trouveriez-vous mal tournée, par hasard? J'en serais fâché pour vous; cela prouverait que vous n'avez point de littérature.

— Il ne s'agit pas de sa rédaction, monsieur; il s'agit du fait même. Est-ce vous ou n'est-ce pas vous qui avez écrit cette lettre?

— C'est moi, sans aucun doute. Si j'eusse voulu nier le fait, j'eusse contrefait mon écriture ; mais c'était chose inutile : je n'ai jamais eu l'intention de me cacher à vos yeux ; je désirais même que vous reconnussiez que la lettre venait de moi.

— Oh ! fit Nanon avec un geste d'horreur, vous l'avouez !

— C'est un reste d'humilité, chère sœur ; oui, il faut bien que je vous le dise, j'étais poussé par une sorte de vengeance...

— De vengeance ?

— Oui, bien naturelle...

— De la vengeance envers moi, malheureux ! Mais songez donc à ce que vous dites... Que vous ai-je fait de mal, pour que cette idée se présente à votre esprit, de vous venger de moi ?

— Ce que vous m'avez fait ? Ah ! Nanon, mettez-vous à ma place... Je quitte Paris parce que j'y avais trop d'ennemis : c'est le malheur de tous les hommes politiques... Je reviens à vous... je vous implore... Vous en souvient-il ? Vous avez reçu trois lettres... Vous ne direz pas que vous n'avez pas reconnu mon écriture... c'était exactement la même du billet anonyme, et, d'ailleurs, les lettres étaient signées... Je vous écris trois lettres pour vous demander cent malheureuses pistoles... cent pistoles ! à vous qui avez des millions ! c'était une misère... Mais, vous le savez, cent pistoles, c'est mon chiffre... Eh bien, ma sœur me repousse... je me présente chez ma sœur, ma sœur me fait éconduire !... Naturellement, je m'informe... « Peut-être est-elle dans la détresse, me dis-je ; c'est le moment de lui prouver que ses bienfaits ne sont point tombés sur une terre ingrate... Peut-être même n'est-elle plus libre... En ce cas, elle est pardonnable... » Vous le voyez, mon cœur vous cherchait des excuses, et c'est alors que j'apprends que ma sœur est libre, heureuse, riche, richissime ! et qu'un baron de Canolles, un étranger, usurpe

mes priviléges et se fait protéger à ma place... Alors la jalousie m'a tourné la tête...

— Dites la cupidité... Vous m'avez vendue à M. d'Épernon, comme vous avez vendu mademoiselle de Chevreuse au coadjuteur... Que vous importait, je vous le demande un peu, que j'eusse des relations avec M. le baron de Canolles?

— A moi? Rien; et je n'eusse pas même songé à m'en inquiéter, si vous aviez continué d'avoir des relations avec moi.

— Savez-vous bien que, si je disais un seul mot à M. le duc d'Épernon, si je lui faisais un aveu sans détour, vous seriez perdu?

— Certainement.

— Vous avez entendu vous-même tout à l'heure, et de sa propre bouche, quel est le sort qu'il destine à celui qui lui a enlevé ce blanc-seing.

— Ne m'en parlez pas; j'en ai frissonné jusqu'à la moelle des os, et il m'a fallu toute la puissance que j'ai sur moi-même pour ne pas me trahir.

— Et vous ne tremblez pas, vous qui avouez cependant que vous connaissez la peur?

— Non; car cet aveu sans détour prouverait que M. de Canolles n'est point votre frère; car alors les mots de votre épître étant adressés à un étranger, prennent une fâcheuse signification. Il vaut mieux, croyez-moi, avoir fait un aveu avec détours comme celui que vous venez de faire, ingrate, je n'ose pas dire aveugle, je vous connais trop pour cela; mais réfléchissez donc combien d'avantages prévus par moi résultent de ce petit éclat préparé par mes soins. D'abord, vous étiez fort embarrassée, et vous trembliez de voir arriver M. de Canolles, qui, n'étant pas prévenu, aurait affreusement pataugé au milieu de votre petit roman de famille. Ma présence, au contraire, a tout sauvé. Votre frère n'est plus un mystère. M. d'Épernon l'a adopté, et même fort galamment, je dois le dire. Maintenant, le frère n'a plus besoin de se

cacher : il est de la maison; de là, correspondance, rendez-vous extérieurs et même intérieurs; pourvu toutefois que le frère aux cheveux et aux yeux noirs n'aille pas pousser l'inconvenance jusqu'à venir regarder M. le duc d'Épernon en plein visage. Un manteau ressemble énormément à un autre manteau, que diable! et, lorsque M. d'Épernon verra un manteau sortir de chez vous, qui lui dira si c'est ou si ce n'est pas un manteau de frère? Vous voilà libre comme le vent. Seulement, pour vous rendre service, je me suis débaptisé : je m'appelle Canolles; c'est gênant. Vous devriez me savoir gré du sacrifice.

A ce flux redondant, résultat d'une incroyable impudence, Nanon, pétrifiée, ne savait plus quelles raisons opposer. Aussi Cauvignac, profitant de cette victoire enlevée d'assaut, continua-t-il :

— Et même, chère sœur, puisque, après une si longue absence, nous voilà réunis; puisque, après tant de traverses, vous avez retrouvé un vrai frère, avouez que désormais vous allez dormir sur les deux oreilles, grâce au bouclier que l'amour étendra sur vous; vous allez vivre aussi tranquille que si toute la Guyenne vous adorait, ce qui n'est pas, vous le savez; mais il faudra qu'elle en passe par où nous voudrons. En effet, je m'installe à votre seuil; M. d'Épernon me fait nommer colonel; au lieu de six hommes, j'en ai deux mille. Avec ces deux mille hommes, je renouvelle les douze travaux d'Hercule; on me nomme duc et pair : madame d'Épernon meurt; M. d'Épernon vous épouse...

— Avant tout cela, deux choses, dit Nanon d'une voix brève.

— Lesquelles, chère sœur? Parlez, je vous écoute.

— D'abord, vous rendrez le blanc-seing au duc; sans quoi, vous êtes pendu. Vous avez entendu l'arrêt de sa propre bouche. Ensuite, vous sortirez d'ici à l'instant même, ou sans cela je suis perdue, ce qui n'est rien pour vous; mais vous

vous perdez avec moi, raison qui, je l'espère, vous fera prendre ma perte en considération.

— Deux réponses, chère dame ; ce blanc-seing est ma propriété, et vous ne pouvez pas m'empêcher de me faire pendre si tel est mon bon plaisir.

— Qu'à cela ne tienne !

— Merci ! Il n'en sera rien, soyez tranquille. Je vous ai tout à l'heure exprimé ma répugnance sur ce genre de mort. Je garde donc le blanc-seing, à moins que vous n'ayez quelque velléité de me l'acheter, auquel cas nous pourrons traiter ensemble.

— Je n'en ai pas besoin. Les blancs-seings, c'est moi qui les donne.

— Heureuse Nanon!

— Ainsi, vous le gardez?

— Oui.

— Au risque de ce qui peut en résulter pour vous ?

— Ne craignez rien, j'ai son placement. Quant à me retirer, je ne commettrai pas une telle faute, étant ici de par le duc. Il y a plus : dans votre désir de vous débarrasser de moi, vous oubliez une chose.

— Laquelle?

— Cette commission importante dont m'a parlé le duc, et qui doit faire ma fortune.

Nanon pâlit.

— Mais, malheureux, dit-elle, vous savez bien que cette commission ne vous est pas destinée. Vous savez bien qu'abuser de cette position serait un crime, et un crime qui, un jour ou l'autre, porterait sa punition.

—Aussi ne veux-je pas abuser. Je désirerais user; voilà tout.

—D'ailleurs, M. de Canolles est désigné dans la commission.

—Eh bien, est-ce que je ne m'appelle pas le baron de Canolles?

— Oui; mais on connaît là-bas non-seulement son nom,

mais encore sa figure. M. de Canolles a été plusieurs fois à la cour.

— A la bonne heure! voilà une bonne raison; c'est la première que vous me donnez: aussi, vous le voyez, je m'y rends.

— D'ailleurs, vous y retrouveriez vos ennemis politiques, dit Nanon, et peut-être votre figure, à vous, quoique sous un autre aspect, est-elle non moins connue que celle de M. de Canolles.

— Oh! cela ne ferait rien à la chose, si, comme l'a dit le duc, la mission a pour but de rendre un grand service à la France. Le message fera passer le messager. Un service de cette importance implique grâce, et l'amnistie du passé est toujours la condition première des conversions politiques. Ainsi, croyez-moi, chère sœur, ce n'est point à vous de m'imposer vos conditions, mais à moi de vous proposer les miennes.

— Voyons, quelles sont-elles?

— D'abord, comme je vous le disais tout à l'heure, la première de tout traité, c'est-à-dire amnistie générale.

— Est-ce tout?

— Puis le solde de nos comptes.

— Alors je vous redois quelque chose, à ce qu'il paraît?

— Vous me devez les cent pistoles que je vous ai demandées, et que vous m'avez inhumainement refusées.

— En voici deux cents.

— A la bonne heure; voilà où je vous reconnais, Nanon.

— Mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous reparerez le mal que vous avez fait.

— C'est trop juste. Que faut-il faire pour cela?

— Vous allez monter à cheval et courir sur la route de Paris, jusqu'à ce que vous ayez trouvé M. de Canolles.

— Alors je perds son nom?

— Vous le lui rendez.

— Et que dois-je lui dire?

— Vous devez lui remettre l'ordre que voici, et vous assurer qu'il est parti à l'instant même pour l'exécuter.

— Voilà tout?

— Absolument.

— Est-il nécessaire qu'il sache qui je suis?

— Au contraire, il est de toute importance qu'il l'ignore.

— Ah! Nanon, rougiriez-vous de votre frère?

Nanon ne répondit pas; elle réfléchissait.

— Mais, dit-elle au bout d'un instant, comment serai-je sûre que vous ferez fidèlement ma commission? S'il y avait quelque chose de sacré pour vous, je vous demanderais un serment.

— Faites mieux.

— Quoi?

— Promettez-moi cent autres pistoles après la commission faite.

Nanon haussa les épaules.

— C'est conclu, dit-elle.

— Eh bien, regardez. Je ne vous demande pas de serment, moi, et votre parole me suffit. Ainsi, nous disons cent pistoles à la personne qui vous remettra de ma part le reçu de M. de Canolles.

— Oui; mais vous parlez d'un tiers : compteriez-vous ne pas revenir vous-même, par hasard?

— Qui sait? Une affaire m'appelle moi-même dans les environs de Paris.

Nanon laissa échapper un mouvement de joie involontaire.

— Ah! voilà qui n'est pas gentil, dit Cauvignac en riant; mais n'importe, chère sœur, sans rancune.

— Sans rancune; mais à cheval.

— A cheval à l'instant même : le temps seulement de boire le coup de l'étrier.

Cauvignac versa dans son verre le reste de la bouteille de chambertin, salua sa sœur avec un geste plein de déférence, et, sautant à cheval, disparut au bout d'un instant dans un nuage de poussière.

IX

La lune commençait à se lever quand le vicomte, suivi du fidèle Pompée, sortit de l'auberge de maître Biscarros et se lança sur la route de Paris.

Après un quart d'heure environ, que le vicomte donna tout entier à ses réflexions, et pendant lequel une lieue et demie à peu près se trouva faite, celui-ci se retourna vers l'écuyer, qui rebondissait gravement sur sa selle, à trois pas en arrière du cavalier son maître.

— Pompée, demanda le jeune homme, auriez-vous par hasard mon gant de main droite?

— Pas que je sache, monsieur, dit Pompée.

— Que faites-vous donc à votre valise?

— Je regarde si elle est bien attachée, et j'en serre les courroies de peur qu'elle ne sonne. Le son de l'or est fatal, monsieur, et il attire les mauvaises rencontres, surtout la nuit.

— C'est fort bien fait, Pompée, reprit le vicomte, et j'aime à vous voir ainsi soigneux et prudent.

— Ce sont des qualités toutes naturelles dans un vieux soldat, monsieur le vicomte, et qui se concilient admirablement avec le courage; cependant, comme le courage n'est point la témérité, j'avoue que je regrette que M. Richon n'ait pu nous accompagner; car vingt mille livres sont d'une garde difficile, surtout dans des temps aussi orageux que les nôtres.

— Ce que vous dites là est plein de sens, Pompée, répondit le vicomte, et je suis en tout point de votre avis.

— J'oserai même dire, continua Pompée, enhardi dans sa peur par l'approbation du vicomte, qu'il est imprudent de s'aventurer comme nous le faisons. Rangeons-nous donc, s'il vous plaît, que je visite mon mousqueton.

— Eh bien, Pompée?

— Le rouet est en bon état, et celui qui voudrait nous arrêter passerait un mauvais quart d'heure. Oh ! oh! que vois je donc là-bas?

— Où cela?

— Devant nous, à cent pas à peu près, vers notre droite, tenez, dans cette direction.

— Je vois quelque chose de blanc.

— Oh! oh! dit Pompée, du blanc : quelque buffleterie, peut-être. J'ai bien envie, sur mon honneur, de gagner cette haie à gauche; en termes de guerre, on appelle cela se retrancher; retranchons-nous, monsieur le vicomte.

— Si ce sont des buffleteries, Pompée, elles sont portées par des soldats du roi, et les soldats du roi ne détroussent pas les passants.

— Détrompez-vous, monsieur le vicomte, détrompez-vous; on n'entend, au contraire, parler que de coureurs qui se font une égide de l'uniforme de Sa Majesté pour commettre mille vilenies plus damnables les unes que les autres, et dernièrement, à Bordeaux, on a roué deux chevau-légers qui... Je crois que je reconnais l'uniforme des chevau-légers, monsieur.

— L'uniforme des chevau-légers est bleu, Pompée, et ce que nous voyons est blanc.

— Oui; mais souvent ils mettent une blouse par-dessus leur uniforme, c'est ce qu'avaient fait les misérables qu'on a roués dernièrement à Bordeaux. Ceux-ci gesticulent fort, ce me semble ; ils menacent : c'est leur tactique, voyez-vous, monsieur le vicomte; ils s'embusquent comme cela, par le chemin, et, de loin, la carabine au poing, ils forcent le voyageur à jeter sa bourse.

— Mais, mon bon Pompée, dit le vicomte, qui, quoique fort effrayé de son côté, gardait sa présence d'esprit, s'ils menacent de loin avec leur carabine, faites-en autant avec la vôtre.

— Oui; mais ils ne me voient pas, moi, dit Pompée; ma démonstration serait donc inutile.

— S'ils ne vous voient pas, ils ne peuvent pas vous menacer, ce me semble, dit le vicomte.

— Vous n'entendez absolument rien à la guerre, répliqua l'écuyer de mauvaise humeur. Il va m'arriver ici la même chose qui m'est arrivée à Corbie.

— Il faut espérer que non, Pompée; car, si je me le rappelle bien, c'est à Corbie que vous fûtes blessé?

— Oui, et une terrible blessure. J'étais avec M. de Cambes, un téméraire. Nous faisions une patrouille de nuit pour reconnaître le lieu où se donnerait la bataille. Nous apercevons des buffleteries. Je l'engage à ne pas faire de vaillantise inutile; il s'obstine et marche droit aux buffleteries. Je tourne le dos de dépit. En ce moment, une maudite balle... Vicomte, soyons prudents!

— Soyons prudents, Pompée, je ne demande pas mieux. Cependant ils me semblent bien immobiles.

— Ils flairent leur proie. Attendons.

Les voyageurs, heureusement pour eux, n'attendirent pas longtemps. Au bout d'un instant, la lune se dégagea d'un nuage noir dont elle argentait les franges et éclaira splendidement, à une cinquantaine de pas des deux compagnons, deux ou trois chemises séchant derrière une haie, les manches étendues.

C'étaient là les buffleteries qui avaient rappelé à Pompée sa fatale patrouille de Corbie.

Le vicomte poussa un éclat de rire et piqua son cheval; Pompée le suivit en s'écriant :

— Quel bonheur que je n'aie pas suivi ma première inspi-

ration ! j'allais envoyer une balle de ce côté, et j'aurais eu l'air d'un don Quichotte. Voyez, vicomte, à quoi servent la prudence et l'expérience de la guerre !

Après les grandes émotions, il y a toujours un temps de repos ; les chemises dépassées, les voyageurs firent deux lieues assez tranquillement ; le temps était magnifique ; l'ombre tombait large et noire comme l'ébène du sommet d'un bois qui bordait un des côtés du chemin.

— Décidément, je n'aime pas le clair de lune, dit Pompée. Quand on est vu de loin, on risque d'être pris au dépourvu. J'ai toujours entendu dire aux gens de guerre que, de deux hommes qui se cherchent, la lune n'en favorise jamais qu'un seul. Nous sommes en pleine lumière, monsieur le vicomte, c'est imprudent.

— Eh bien, passons à l'ombre, Pompée.

— Oui ; mais, si des hommes étaient embusqués à la lisière de ce bois, nous irions littéralement nous jeter dans la gueule... En campagne, on n'approche jamais d'un bois qu'on ne l'ait fait reconnaître.

— Malheureusement, reprit le vicomte, nous manquons d'éclaireurs. N'est-ce pas ainsi que l'on nomme ceux qui reconnaissent les bois, mon brave Pompée ?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura l'écuyer. Diable de Richon, pourquoi n'est-il pas venu ? Nous l'aurions envoyé en avant-garde, tandis que nous aurions formé, nous, le corps d'armée.

— Eh bien, Pompée, que décidons-nous ? restons-nous au clair de lune ? passons-nous à l'ombre ?

— Passons à l'ombre, monsieur le vicomte ; c'est encore le plus prudent, à ce que je crois.

— Passons à l'ombre.

— Vous avez peur, n'est-ce pas, monsieur le vicomte ?

— Non pas, mon cher Pompée, je vous jure.

— Vous auriez tort, car je suis là et je veille : si j'étais

seul, vous comprenez, cela m'inquiéterait fort peu. Un vieux soldat ne craint ni Dieu ni diable. Mais vous êtes un compagnon aussi difficile à garder que le trésor que j'ai en croupe, et cette double responsabilité m'effraye... Ah! ah! qu'est-ce que cette ombre noire que j'aperçois là-bas? Cette fois, elle marche.

— C'est incontestable, dit le vicomte.

— Voyez ce que c'est que d'être dans l'obscurité : nous voyons l'ennemi et il ne nous voit pas. Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce malheureux porte un mousquet?

— Oui. Mais cet homme est seul, Pompée, et nous sommes deux.

— Monsieur le vicomte, ceux qui marchent seuls sont les plus à craindre, car la solitude indique les caractères résolus. Le fameux baron des Adrets marchait toujours seul. Eh! tenez, il nous ajuste, ce me semble! il va tirer, baissez-vous!

— Mais non, Pompée, il change seulement son mousquet d'épaule.

— N'importe, baissons-nous toujours, c'est l'usage; essuyons le feu le nez sur l'arçon.

— Mais vous voyez bien qu'il ne tire pas, Pompée.

— Il ne tire pas? dit l'écuyer en se relevant. Bon! il aura eu peur et notre mine résolue l'aura intimidé. Ah! il a peur! Laissez-moi lui parler alors, et vous parlerez après moi en enflant votre voix.

L'ombre s'avançait toujours.

— Holà! l'ami, qui êtes-vous? cria Pompée.

L'ombre s'arrêta avec un mouvement de terreur fort visible.

— Criez donc à votre tour, dit Pompée.

— Inutile, dit le vicomte; le pauvre diable a déjà assez peur.

— Ah! il a peur! dit Pompée en s'élançant la carabine au poing.

— Grâce! monsieur, dit l'homme en tombant à genoux, grâce! je suis un pauvre marchand forain qui, depuis huit

jours, n'a pas vendu un seul mouchoir de poche et qui n'a pas un denier sur soi.

Ce que Pompée avait pris pour un mousquet était l'aune avec laquelle le pauvre diable mesurait sa marchandise.

— Apprenez, mon ami, dit majestueusement Pompée, que nous ne sommes point des voleurs, mais des gens de guerre, qui voyagent la nuit parce qu'ils ne craignent rien; passez donc votre chemin tranquillement, vous êtes libre.

— Tenez, mon ami, ajouta la voix plus douce du vicomte, voici une demi-pistole pour la peur que nous vous avons faite, et que Dieu vous conduise !

Et le vicomte donna de sa blanche petite main une demi-pistole au pauvre diable, qui s'éloigna en remerciant le ciel de l'heureuse rencontre qu'il avait faite.

— Vous avez eu tort, monsieur le vicomte, vous avez eu grand tort, dit Pompée au bout de vingt pas.

— Tort, tort! en quoi ?

— En donnant une demi-pistole à cet homme. La nuit, il ne faut jamais avouer qu'on a de l'argent; voyez, le premier cri de ce poltron n'a-t-il pas été qu'il n'avait pas un denier sur lui ?

— C'est vrai, dit le vicomte en souriant; mais c'était un poltron, comme vous le dites, tandis que nous, comme vous l'avez dit, nous sommes des gens de guerre qui ne craignons rien.

— Entre craindre et se défier, monsieur le vicomte, il y a aussi loin qu'il y a de la peur à la prudence. Or, il n'est pas prudent, je le répète, de faire voir à un inconnu qu'on rencontre sur une grande route que l'on possède de l'or.

— Mais quand cet inconnu est seul et désarmé?

— Il peut appartenir à une bande armée; il peut n'être qu'un espion jeté en avant pour reconnaître le terrain... Il peut revenir avec des masses, et que voulez-vous que fassent deux hommes seuls, si braves qu'ils soient, contre des masses?

Le vicomte, cette fois, reconnut la vérité du reproche que lui faisait Pompée, ou plutôt, pour abréger la mercuriale, sembla passer condamnation, et l'on arriva sur les bords de la petite rivière de Saye, près de Saint-Genès.

Il n'y avait pas de pont, et il fallait traverser à gué.

Pompée fit alors au vicomte une savante théorie du passage des rivières ; mais, comme une théorie n'est point un pont, il n'en fallut pas moins, la théorie faite, traverser à gué.

Heureusement, la rivière n'était pas profonde, et ce nouvel incident fut une nouvelle preuve au vicomte que, vues de loin, et surtout la nuit, les choses sont beaucoup moins effrayantes que vues de près.

Le vicomte commençait donc à se rassurer réellement, et, d'ailleurs, une heure encore à peu près, et le jour allait venir, lorsque, parvenus au milieu du bois qui entoure Marsas, les deux voyageurs s'arrêtèrent tout à coup; en effet, ils venaient d'entendre, loin derrière eux, mais distinctement, le galop de plusieurs chevaux.

En même temps leurs propres chevaux relevèrent la tête, et l'un d'eux hennit.

— Cette fois, dit Pompée d'une voix étouffée en saisissant la bride du cheval de son compagnon, cette fois, monsieur le vicomte, vous allez un peu, j'espère, montrer de la docilité et abandonner l'événement à l'expérience d'un vieux soldat. J'entends une troupe de gens à cheval : on nous poursuit. Eh! tenez, c'est la bande de votre faux marchand; je vous l'avais bien dit, imprudent que vous êtes! Allons, pas de bravade inutile, sauvons notre vie et notre argent! La fuite est souvent un moyen de vaincre : Horace fit semblant de fuir.

— Eh bien, fuyons, Pompée, dit le vicomte tout tremblant.

Pompée piqua des deux : sa monture, excellent cheval rouan, bondit sous l'éperon avec un zèle qui enflamma l'ardeur du cheval barbe du vicomte, et tous deux à l'envi firent

rouler comme un tonnerre sur le pavé, d'où jaillissaient les étincelles, les coups cadencés de leurs fers.

Cette course dura une demi-heure, à peu près; mais, loin de gagner du terrain, il semblait aux deux fugitifs que leurs ennemis s'approchaient.

Tout à coup une voix s'éleva du sein des ténèbres, voix qui, mêlée au sifflement produit par le vent que fendaient les deux cavaliers, semblait la lugubre menace des esprits de la nuit.

Cette voix fit dresser les cheveux gris sur la tête de Pompée.

— Ils crient : « Arrêtez ! » murmura-t-il; ils crient : « Arrêtez! »

— Eh bien, faut-il arrêter? demanda le vicomte.

— Bien au contraire, s'écria Pompée; doublons de vitesse, si c'est possible. En avant! en avant!...

— Oui, oui, en avant! en avant! s'écria le vicomte aussi effrayé cette fois que son défenseur.

— Ils gagnent, ils gagnent, disait Pompée; les entendez-vous?

— Hélas! oui...

— Ils sont plus de trente... Tenez, ils nous appellent encore... Nous sommes perdus!

— Crevons les chevaux, s'il le faut, dit le vicomte plus mort que vif.

— Vicomte! vicomte! criait la voix, arrêtez!... arrêtez!... Arrête, vieux Pompée!

— C'est quelqu'un qui nous connaît, c'est quelqu'un qui sait que nous portons de l'argent à madame la Princesse, c'est quelqu'un qui sait que nous conspirons : nous allons être roués vifs?

— Arrêtez! arrêtez! continuait la voix.

— Ils crient qu'on nous arrête, dit Pompée; ils ont du monde en avant; nous sommes cernés!

— Si nous nous jetions de côté, dans ce champ, et que nous laissions passer ceux qui nous poursuivent?

— C'est une idée, dit Pompée; allons.

Les deux cavaliers firent sentir à la fois la bride et le genou à leurs montures, qui tournèrent à gauche : le cheval du vicomte, habilement enlevé, sauta le fossé; mais le cheval plus lourd de Pompée prit trop peu de bord, la terre s'écroula sous ses pieds, et il tomba, entraînant son maître dans sa chute. Le pauvre écuyer jeta un cri de profond désespoir.

— Le vicomte, qui avait déjà fait cinquante pas dans les terres, entendit cet appel de détresse, et, bien que fort épouvanté lui-même, il tourna bride et revint vers son compagnon.

— Merci! criait Pompée. Rançon! je me rends; j'appartiens à la maison de Cambes.

Un énorme éclat de rire répondit seul à cette lamentable appellation; et le vicomte, arrivant en ce moment, vit Pompée embrassant l'étrier du vainqueur, qui, d'une voix étranglée par le rire, essayait de le rassurer.

— M. le baron de Canolles! s'écria le vicomte.

— Eh! oui, sarpejeu! Allons donc, vicomte, ce n'est pas bien de faire courir ainsi les gens qui vous cherchent.

— M. le baron de Canolles! reprit Pompée doutant encore de sa fortune; M. le baron de Canolles et M. Castorin!

— Eh! oui, monsieur Pompée, dit Castorin se dressant sur ses étriers pour voir par-dessus l'épaule de son maître, qui se couchait en riant sur l'arçon de sa selle. Que faites-vous donc dans ce fossé?

— Vous le voyez! dit Pompée. Mon cheval s'est abattu au moment où, vous prenant pour des ennemis, je me retranchais afin de faire une vigoureuse défense! Monsieur le vicomte, continua Pompée en se relevant et en se secouant, c'est M. de Canolles.

— Quoi! monsieur, vous ici? murmura le vicomte avec une espèce de joie qui perça malgré lui dans son intonation.

— Ma foi, oui, moi-même, répondit Canolles en considérant le vicomte avec une ténacité qu'explique la trouvaille du gant. Je m'ennuyais à mourir dans cette auberge. Richon m'avait quitté après m'avoir gagné mon argent. J'appris que vous étiez parti par la route de Paris. J'avais par fortune affaire du même côté, je me suis alors mis en route pour vous rejoindre; je ne me doutais pas que, pour en arriver là, il me faudrait brûler le pavé! Peste! mon gentilhomme, quel cavalier vous faites!

Le vicomte sourit en balbutiant quelques mots.

— Castorin, continua Canolles, aidez donc M. Pompée à se remettre en selle. Vous voyez bien que, malgré son habileté, il ne peut en venir à bout.

Castorin descendit, et donna un coup de main à Pompée, qui finit par reconquérir ses arçons.

— Et maintenant, dit le vicomte, remettons-nous en chemin, s'il vous plaît.

— Un instant, dit Pompée assez embarrassé, un instant, monsieur le vicomte, il me semble qu'il me manque quelque chose.

— Je le crois bien, dit le vicomte; il vous manque la valise.

— Ah! mon Dieu! dit Pompée feignant un profond étonnement.

— Malheureux! s'écria le vicomte, auriez-vous perdu?...

— Elle ne peut être loin, monsieur, répondit Pompée.

— N'est-ce point cela? demanda Castorin en ramassant l'objet demandé et en le soulevant avec peine.

— Justement! dit le vicomte.

— Justement! s'écria Pompée.

— Il n'y a pas de sa faute, dit Canolles voulant se faire un ami du vieil écuyer; dans la chute, les courroies se seront rompues et la valise se sera détachée.

— Les courroies ne sont pas rompues, monsieur, mais coupées, dit Castorin; voyez!

— Oh! oh! monsieur Pompée, dit Canolles, que veut dire ceci?

— Cela veut dire, reprit sévèrement le vicomte, que, dans la crainte d'être poursuivi par des voleurs, M. Pompée aura adroitement coupé la valise pour n'avoir pas la responsabilité d'être le trésorier. En terme de guerre, comment s'appelle cette ruse, monsieur Pompée?

Pompée voulut s'excuser sur son couteau de chasse qu'il avait imprudemment tiré; mais, comme il ne put donner une explication suffisante, il demeura entaché, aux yeux du vicomte, de ce soupçon d'avoir voulu sacrifier la valise à sa sûreté.

Canolles fut de meilleure composition.

— Bon! bon! bon! dit-il, cela s'est vu; — mais rattachez cette valise. — Tenez, Castorin, aidez M. Pompée; vous aviez raison, maître Pompée, de craindre les voleurs; la sacoche est lourde et serait de bonne prise.

— Ne plaisantez pas, monsieur, dit Pompée en frissonnant; toute plaisanterie nocturne est équivoque.

— Vous avez raison, Pompée, toujours raison; aussi, continua Canolles, je veux vous servir d'escorte, à vous et au vicomte : ce renfort de deux hommes ne vous sera pas inutile.

— Non, certes! s'écria Pompée; le nombre, c'est la sécurité.

— Et vous, vicomte, que pensez-vous de mon offre? dit Canolles, qui voyait que le vicomte accueillait l'offre gracieuse qu'il lui faisait avec moins d'enthousiasme que son écuyer.

— Moi, monsieur, dit le vicomte, je reconnais là votre obligeance habituelle, et vous remercie bien sincèrement; mais nous ne suivons pas le même chemin, et je craindrais de vous déranger.

— Comment! dit Canolles désappointé et voyant que la lutte de l'auberge allait recommencer sur la grande route;

comment, nous ne suivons pas le même chemin? N'allez-vous point à...?

— A Chantilly, se hâta de dire Pompée tout tremblant à l'idée de continuer son voyage sans autre compagnon que le vicomte.

Quant à celui-ci, il fit un geste d'impatience bien marqué, et, s'il eût fait jour, on eût pu voir le rouge de la colère monter à ses joues.

— Eh! mais, s'écria Canolles sans paraître remarquer le regard furibond avec lequel le vicomte foudroyait le pauvre Pompée; eh! mais Chantilly, c'est justement mon chemin. Je vais à Paris, moi, ou plutôt, ajouta-t-il en riant, tenez, vicomte, je n'ai rien à faire, et ne sais point où je vais. Allez-vous à Paris, je vais à Paris; allez-vous à Lyon, je vais à Lyon; allez-vous à Marseille, j'ai depuis longtemps une passion de voir la Provence, et je vais à Marseille; allez-vous à Stenay, où sont les armées de Sa Majesté, allons à Stenay. Quoique né dans le Midi, j'ai toujours eu une prédilection pour le Nord.

— Monsieur, reprit le vicomte avec une certaine fermeté qu'il devait sans doute à l'irritation où l'avait mis Pompée, faut-il vous le dire? je voyage sans compagnie, pour affaires personnelles de la plus haute importance, pour des raisons tout à fait sérieuses, et, pardonnez-moi, si vous insistez, vous me forcez, à mon grand regret, de vous dire que vous me gênez dans mes démarches.

Il ne fallait pas moins que le souvenir du petit gant que Canolles tenait caché sur sa poitrine, entre son justaucorps et sa chemise, pour que le baron, vif et impétueux comme un Gascon, n'éclatât point. Cependant il se contint.

— Monsieur, reprit-il plus sérieusement, je n'ai jamais ouï dire que la grande route appartînt plus particulièrement à une personne qu'à une autre. On l'appelle même, si je ne me trompe, le chemin du roi, en preuve que tous les sujets de

Sa Majesté ont un droit égal à s'en servir. Je suis donc sur le chemin du roi, sans intention de vous gêner : j'y suis même pour vous rendre service, car vous êtes jeune, faible et sans grande défense. Je ne croyais pas avoir l'air d'un détrousseur de passants. Mais, puisque vous vous déclarez ainsi, je passerai condamnation sur ma fâcheuse mine. Pardonnez-moi donc mon importunité, monsieur. J'ai bien l'honneur de vous présenter mes compliments. Bon voyage!

Et Canolles, faisant faire un léger écart à son cheval, passa, après avoir salué le vicomte, de l'autre côté de la route, où Castorin le suivit de fait et Pompée d'intention.

Canolles joua cette scène avec tant de politesse gracieuse, avec un geste si séduisant, en recouvrant de son large feutre un front si pur, ombragé de cheveux si soyeux et si noirs, que le vicomte fut touché de son procédé moins encore que de sa haute mine : il s'était éloigné comme nous l'avons dit; Castorin le suivait droit et ferme sur ses étriers. Pompée, resté de l'autre côté du chemin, poussait des soupirs à fendre les cailloux de la route; alors le vicomte, qui avait fait de nombreuses réflexions, pressa de son côté le pas de son cheval, et, rejoignant Canolles, qui feignait de ne pas voir et de ne pas entendre, il lui glissa ces deux mots d'une voix à peine intelligible.

— Monsieur de Canolles!

Canolles tressaillit et se retourna : un frisson de plaisir courut dans ses veines, il lui sembla que toutes les musiques des sphères célestes se réunissaient pour lui donner un divin concert.

— Vicomte! dit-il à son tour.

— Écoutez, monsieur, répondit celui-ci d'une voix douce et veloutée, je crains, en vérité, d'être impoli envers un gentilhomme de votre mérite. Pardonnez-moi ma timidité; j'ai été élevé par des parents pleins de frayeurs nées de leur affection pour moi : je vous le répète, pardonnez-moi donc,

je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, et, en preuve de notre réconciliation sincère, permettez-moi de marcher à vos côtés.

— Comment donc! s'écria Canolles, mais cent fois, mais mille fois! Je suis sans rancune, moi, vicomte, et la preuve...

Il lui tendit sa main, dans laquelle tomba ou plutôt glissa une main fine, légère et fugitive, comme la charmante serre d'un passereau.

Le reste de la nuit se passa en causeries folles de la part du baron. Le vicomte écoutait toujours et riait quelquefois.

Les deux valets venaient derrière; Pompée expliquant à Castorin comment la bataille de Corbie avait été perdue quand elle aurait parfaitement pu être gagnée, si l'on n'avait pas négligé de l'appeler au conseil qui avait eu lieu le matin.

— Mais, dit le vicomte à Canolles quand parurent les premières lueurs du matin, comment avez-vous terminé votre affaire avec M le duc d'Épernon?

— La chose n'a pas été difficile, répondit Canolles. D'après ce que vous m'avez dit, vicomte, c'était lui qui avait affaire à moi, et non pas moi qui avais affaire à lui : ou il se sera lassé de m'attendre, et se sera retiré, ou il se sera entêté, et il m'attend encore.

— Mais mademoiselle de Lartigues? ajouta le vicomte avec une légère hésitation.

— Mademoiselle de Lartigues, vicomte, ne peut être à la fois chez elle avec M. d'Épernon et au *Veau d'or* avec moi. Il ne faut pas exiger des femmes l'impossible.

— Ce n'est pas répondre, baron. Je vous demande comment, amoureux comme vous l'êtes de mademoiselle de Lartigues, vous avez pu vous séparer d'elle.

Canolles regarda le vicomte avec des yeux déjà trop clairvoyants, car il faisait jour et il n'y avait plus sur le visage du jeune homme d'autre ombre que celle de son feutre.

Alors il se sentit pris d'une envie folle de répondre comme

il le pensait; mais Pompée, mais Castorin, mais l'air grave du vicomte le retinrent; puis, d'ailleurs, il fut arrêté par un doute.

— Si je me trompais, si, malgré ce petit gant et cette petite main, c'était un homme; en vérité, dit-il, ce serait à mourir écrasé sous ma bévue!

Il patienta donc et répondit à la question du vicomte par un de ces sourires qui répondent à tout.

On s'arrêta à Barbezieux pour déjeuner et pour faire souffler les chevaux. Canolles, cette fois, déjeuna avec le vicomte, et, au déjeuner, il admira cette main dont l'enveloppe musquée lui avait causé une si vive émotion. De plus, force fut au vicomte, au moment de se mettre à table, d'ôter son chapeau et de découvrir des cheveux si lisses, si beaux et plantés si fièrement dans une peau si fine, que tout autre qu'un homme amoureux et, par conséquent, déjà aveugle, eût été affranchi de son incertitude; mais Canolles avait trop peur de se réveiller pour ne pas prolonger la durée du rêve. Il trouvait quelque chose de charmant dans cet incognito du vicomte, qui lui permettait une foule de petites familiarités qu'une reconnaissance entière ou qu'un aveu complet lui eussent interdites. Il ne dit donc pas un mot qui pût faire soupçonner au vicomte que son incognito était trahi.

Après le déjeuner, on se remit en route, et l'on marcha jusqu'au dîner. De temps en temps, une fatigue qu'il commençait à ne plus pouvoir dissimuler amenait sur le visage du vicomte une teinte nacrée, ou dans tout son corps de petits frissons dont Canolles lui demandait amicalement la cause. Alors M. de Cambes souriait et paraissait ne plus souffrir, proposant même de doubler le pas, ce que refusait Canolles, disant qu'il y avait une longue route à faire, et qu'il était, par conséquent, essentiel de ménager les chevaux.

Après le dîner, le vicomte éprouva quelque difficulté à se lever. Canolles s'élança et lui vint en aide.

— Vous avez besoin de repos, mon jeune ami, lui dit-il; une route continuée ainsi vous tuerait à la troisième étape. Nous ne chevaucherons pas cette nuit; mais, au contraire, nous nous coucherons. Je veux que vous dormiez bien, et la meilleure chambre de l'auberge sera pour vous, ou que je meure!

Le vicomte regarda Pompée d'un air tellement effaré, que Canolles ne put réprimer son envie de rire.

— Quand on entreprend, comme nous le faisons, un long voyage, dit Pompée, on devrait avoir chacun sa tente.

— Ou une tente pour deux, dit Canolles de l'air le plus naturel du monde; cela suffirait bien.

Un frisson courut par tout le corps du vicomte.

Le coup était porté, et Canolles s'en aperçut : du coin de l'œil, il vit le vicomte qui faisait signe à Pompée. Pompée s'approcha de son maître; celui-ci lui dit quelques mots tout bas, et bientôt Pompée, sous un prétexte quelconque, prit les devants et disparut.

Une heure et demie après cette pointe, dont Canolles ne demanda pas même l'explication, les voyageurs, en entrant dans un gros bourg, aperçurent l'écuyer sur le seuil d'une hôtellerie de bonne apparence.

— Ah! ah! dit Canolles, il paraît que c'est ici que nous passerons la nuit, vicomte?

— Mais oui, si vous le voulez bien, baron.

— Comment donc! je veux tout ce que vous voudrez. Je vous l'ai dit, je voyage pour mon plaisir, moi, tandis que vous, vous me l'avez dit, vous voyagez pour vos affaires. Seulement, je crains que vous ne soyez bien mal dans cette bicoque!

— Oh! dit le vicomte, une nuit est bientôt passée.

On s'arrêta, et, plus prompt que Canolles, Pompée s'élança et prit l'étrier de son maître : d'ailleurs, Canolles réfléchit qu'un pareil empressement serait ridicule de la part d'un homme envers un autre homme.

— Vite, ma chambre, dit le vicomte. En vérité, vous avez raison, monsieur de Canolles, continua-t-il en se retournant vers son compagnon, et je suis véritablement très-fatigué.

— La voici, monsieur, dit l'hôtesse en montrant une assez grande pièce au rez-de-chaussée et donnant sur la cour, mais dont les fenêtres étaient grillées, tandis qu'au-dessus régnaient les greniers de la maison.

— Et la mienne, s'écria Canolles, où est-elle donc?

Et il jetait avec convoitise les yeux sur une porte contiguë à celle du vicomte, et dont la mince cloison était un bien fragile rempart contre une curiosité aussi aiguisée que la sienne.

— La vôtre? dit l'hôtesse. Venez par ici, monsieur, et je vais vous y conduire.

Et, en effet, sans paraître remarquer la maussaderie de Canolles, elle le conduisit à l'extrémité d'un corridor extérieur tout peuplé de portes et séparé de la chambre du vicomte par la largeur de la cour.

Le vicomte avait suivi la manœuvre du seuil de sa chambre.

— A présent, dit Canolles, je suis sûr de mon fait; mais j'ai agi comme un sot. Allons, allons, faire mauvaise mine me perdrait sans retour; affectons notre air le plus gracieux.

Et, revenant sur l'espèce de balcon que formait, comme nous l'avons dit, le corridor extérieur :

— Bonsoir, cher vicomte, cria-t-il; dormez bien! vous en avez véritablement besoin. Voulez-vous que, demain, je vous réveille? Non. Eh bien, ce sera vous qui me réveillerez à votre heure. Bonne nuit!

— Bonne nuit, baron! dit le vicomte.

— A propos, continua Canolles, ne manquez-vous de rien, et voulez-vous que je vous prête Castorin pour délacer vos aiguillettes?

— Merci, j'ai Pompée; il couche dans la chambre voisine.

— Bonne précaution; j'en vais faire autant de Castorin. Mesure de prudence, n'est-ce pas, Pompée? on ne peut pas prendre trop de précautions dans une auberge... Bonsoir, vicomte!

Le vicomte répondit par un souhait pareil, et la porte se referma.

— C'est bon, c'est bon, vicomte, murmura Canolles; demain, ce sera mon tour de préparer les logements, et j'aurai ma revanche... Bien! continua-t-il, il ferme jusqu'aux doubles rideaux; il étend un drap devant pour intercepter jusqu'à son ombre. Peste! c'est un garçon fort pudibond que ce petit gentilhomme; mais c'est égal. A demain

Et Canolles rentra tout en grommelant, se déshabilla de fort mauvaise humeur, se coucha tout maussade, et rêva que Nanon trouvait dans sa poche le gant gris-perle du vicomte.

X

Le lendemain, Canolles fut d'une humeur encore plus rieuse que la veille; de son côté, le vicomte de Cambes se laissait aller aussi à une gaieté plus franche. Pompée lui-même folâtrait en racontant ses campagnes à Castorin. Toute la matinée se passa en gracieusetés de part et d'autre.

Au déjeuner, Canolles s'excusa de quitter le vicomte; mais il avait, disait-il, une longue lettre à écrire à l'un de ses amis, qui demeurait dans les environs, et il le prévint, en outre, qu'il aurait une visite à faire chez un autre de ses amis, dont la maison devait être située à trois ou quatre lieues de Poitiers, presque sur le bord de la grande route Canolles s'informa de cet ami, dont il dit le nom à l'aubergiste, et il lui fut répondu qu'un peu avant le village de Jaulnay, il

trouverait la maison de cet ami, et la reconnaîtrait à deux tourelles.

Alors, comme Castorin devait quitter la petite troupe pour porter la lettre, comme Canolles lui-même devait faire une pointe de son côté, le vicomte fut prié d'avance de désigner le lieu où l'on coucherait; le vicomte jeta les yeux sur une petite carte que Pompée portait dans un étui, et proposa le village de Jaulnay. Canolles ne fit aucune objection, et poussa même la perfidie jusqu'à dire tout haut :

— Pompée, si l'on vous envoie, comme hier, en maréchal des logis, retenez, s'il est possible, ma chambre près de celle de votre maître, afin que nous soyons à portée de causer un peu.

Le sournois écuyer échangea un coup d'œil avec le vicomte et sourit, bien déterminé à ne rien faire de ce que lui disait Canolles. Quant à Castorin, qui avait d'avance reçu ses instructions, il vint prendre la lettre et reçut l'ordre de rejoindre à Jaulnay.

Quant à se tromper d'auberge, il n'y avait pas de danger, Jaulnay ne possédant que la seule auberge du *Grand Charles-Martel.*

On se mit en route. A cinq cents pas de Poitiers, où l'on avait dîné, Castorin prit un chemin de traverse à droite. On marcha encore deux heures, à peu près. Enfin, Canolles, à son tour, reconnut, aux indications prises, la maison de son ami : il la montra au vicomte, prit congé de lui, renouvela à Pompée l'invitation de s'occuper de son logis, et enfila un chemin de traverse à gauche.

Le vicomte était complétement tranquillisé; la scène de la veille avait passé sans conteste, et il avait vu s'écouler la journée sans la plus légère allusion : il ne craignait donc plus de la part de Canolles le moindre obstacle à ses volontés, et, du moment que le baron demeurait pour lui un simple compagnon de voyage, bon, joyeux et spirituel, il ne demandait

pas mieux que d'achever la route dans sa société. Aussi, soit que le vicomte jugeât la précaution inutile, soit qu'il ne voulût pas se séparer de son écuyer et demeurer seul sur le grand chemin, Pompée ne fut-il pas même envoyé en avant.

On arriva dans le village à la nuit; la pluie tombait par torrents. Le bonheur voulut qu'une chambre se trouvât chauffée; le vicomte, pressé de changer de vêtements, la prit, et chargea Pompée de s'occuper du logis de Canolles.

— C'est déjà fait, dit l'égoïste Pompée, qui brûlait d'envie d'aller se coucher lui-même : l'hôtesse a promis de s'en occuper.

— C'est bien... Mon nécessaire ?

— Le voici.

— Mes flacons ?

— Les voilà.

— Merci... Où couchez-vous, Pompée ?

— Au bout du corridor.

— Et si j'ai besoin d'appeler?

— Voici une clochette : l'hôtesse viendra...

— Il suffit. Cette porte ferme bien, n'est-ce pas?

— Monsieur peut voir.

— Il n'y a pas de verrous!

— Non; mais il y a une serrure.

— Bon; je m'enfermerai en dedans. Il n'y a pas d'autre entrée ?

— Non, que je sache.

Et Pompée prit la bougie, et fit le tour de la chambre.

— Voyez si les contrevents sont solides.

— Les crochets sont mis.

— Bien. Allez, Pompée.

Pompée sortit, et le vicomte donna un tour de clef à la serrure.

Une heure après, Castorin, qui était arrivé le premier à l'hôtel et qui logeait près de Pompée sans qu'il s'en doutât,

sortit de sa chambre sur la pointe du pied, et vint ouvrir la porte à Canolles.

Canolles, le cœur palpitant, se glissa dans l'auberge, et, laissant à Castorin le soin de refermer la porte, se fit désigner la chambre du vicomte et monta.

Le vicomte allait se mettre au lit, lorsqu'il entendit des pas dans le corridor.

Le vicomte, on a pu le remarquer déjà, était fort craintif: aussi ces pas le firent-ils tressaillir et prêta-t-il l'oreille avec attention.

Ces pas s'arrêtèrent devant sa porte.

Une seconde après, on frappa.

— Qui est là? demanda une voix tellement effrayée, que Canolles n'en eût pas reconnu le timbre, si plusieurs fois déjà il n'avait eu l'occasion d'étudier les variations de cette voix.

— Moi! dit Canolles.

— Comment, vous? reprit la voix passant de l'effroi à l'épouvante.

— Oui... Figurez-vous, vicomte, qu'il n'y a plus de place dans votre hôtel, pas une seule chambre libre... Votre imbécile de Pompée n'a pas songé à moi... Pas d'autre hôtel dans tout le village... et, comme votre chambre est une chambre à deux lits...

Le vicomte jeta avec terreur les yeux sur deux lits jumeaux placés côte à côte dans une alcôve, et séparés seulement par une table.

— Eh bien, vous comprenez? continua Canolles. J'en viens réclamer un. Ouvrez-moi donc vite, je vous prie, car je meurs de froid...

On entendit alors un grand remue-menage dans la chambre, un froissement d'habits et des pas précipités.

— Oui, oui, baron, dit la voix de plus en plus effarée du vicomte; oui, j'y vais, j'y cours...

— J'attends... Mais, par grâce, cher ami, hâtez-vous, si vous ne voulez pas me trouver gelé.

— Pardon; mais c'est que je dormais, voyez-vous...

— Tiens, il me semblait que vous aviez de la lumière?

— Non, vous vous trompiez.

Et la lumière fut éteinte aussitôt : Canolles ne s'en plaignit pas.

—Me voici... Je ne trouve pas la porte, continua le vicomte.

—Je le crois bien, dit Canolles. J'entends votre voix à l'autre bout de la chambre... Par ici, donc...

— Ah! c'est que je cherche la clochette pour appeler Pompée.

— Pompée est à l'autre bout du corridor et ne vous entendra point... J'ai voulu le réveiller pour en tirer quelque chose, mais, bah! impossible... Il dort comme un sourd qu'il est.

— Alors, je vais appeler l'hôtesse...

— Bah! l'hôtesse a cédé son lit à un voyageur et est allée coucher au grenier... Personne ne viendrai donc, cher ami... D'ailleurs, pour quoi faire appeler du monde? Je n'ai besoin de personne.

— Mais moi...

— Vous, vous m'ouvrez la porte, je vous remercie. Je cherche à tâtons mon lit, je me couche, et voilà tout. Ouvrez donc, je vous en prie.

— Mais enfin, dit le vicomte désespéré, on doit trouver d'autres chambres, fussent-elles sans lit... Il est impossible qu'il n'y ait pas d'autres chambres. Appelons, cherchons...

—Mais, cher vicomte, dix heures et demie viennent de sonner... Vous allez réveiller tout l'hôtel... On croira que le feu est à la maison... Ce sera un événement à ne plus dormir de toute la nuit, et ce serait dommage, car je meurs de sommeil...

Ces dernières paroles semblèrent rassurer un peu le vicomte. De petits pas se rapprochèrent de la porte, et la porte s'ouvrit.

Canolles entra et referma la porte derrière lui. Le vicomte, après avoir ouvert, s'était éloigné précipitamment.

Le baron se trouva alors dans une chambre à peu près obscure, car les derniers charbons du foyer, qui allait s'éteignant, ne jetaient qu'une lueur insuffisante. L'atmosphère était tiède et parfumée de toutes ces odeurs qui dénoncent la plus excessive recherche de toilette.

— Ah! merci! vicomte, dit Canolles; car, en vérité, on est mieux ici que dans le corridor.

— Vous avez envie de dormir, baron? dit le vicomte.

— Oui, certainement... Indiquez-moi donc mon lit, vous qui connaissez la chambre... ou laissez-moi rallumer la bougie.

— Non, non, inutile! dit vivement le vicomte. Votre lit est ici à gauche.

Comme la gauche du vicomte était la droite du baron, le baron alla à droite, rencontra une fenêtre, près de cette fenêtre une petite table, et sur cette petite table la sonnette que le vicomte éperdu avait tant cherchée. A tout hasard, il mit la sonnette dans sa poche.

— Mais, que dites-vous? s'écria-t-il. Voyons, vicomte, nous jouons donc au colin-maillard?... Vous deviez crier casse-cou, au moins! Mais que diable fourragez-vous ainsi dans l'ombre?

— Je cherche la clochette pour appeler Pompée.

— Mais que diable voulez-vous donc à Pompée?

— Je veux... je veux qu'il fasse un lit près du mien...

— Pour qui?

— Pour lui.

— Pour lui!... Que dites-vous donc là, vicomte?... Des laquais dans notre chambre? Allons donc! vous avez des habitudes de petite fille peureuse. Fi!... nous sommes assez grands garçons pour nous défendre nous-mêmes. Non; donnez-moi seulement la main et guidez-moi vers mon lit, que je ne puis trouver... ou bien... rallumons la bougie.

— Non, non, non, s'écria le vicomte.

— Puisque vous ne voulez pas me donner la main, dit Canolles, vous devriez me passer au moins un bout de fil; car je suis dans un véritable labyrinthe.

Et il s'avança, les bras étendus, du côté où il avait entendu la voix; mais, près de lui, il vit glisser comme une ombre et sentit passer comme un parfum; il referma les bras; mais, pareil à l'Orphée de Virgile, il n'avait embrassé que l'air.

— La! la! dit le vicomte à l'autre bout de l'appartement: vous touchez à votre lit, baron.

— Lequel des deux est le mien?

— Peu importe! je ne me coucherai pas, moi.

— Comment! vous ne vous coucherez pas? dit Canolles se retournant à cette parole imprudente; et que ferez-vous donc?

— Je passerai la nuit sur une chaise.

— Allons donc! dit Canolles, je ne souffrirai certainement pas un pareil enfantillage; venez, vicomte, venez!

Et Canolles, guidé par un dernier rayon de lumière qui jaillit du foyer et mourut, aperçut le vicomte blotti dans un angle entre la fenêtre et la commode, enveloppé dans son manteau.

Ce rayon ne fut qu'un éclair; mais il suffit pour guider le baron et pour faire comprendre au vicomte qu'il était perdu. Canolles s'avança droit à lui les bras tendus, et, quoique la chambre fût rentrée dans l'obscurité, le pauvre gentilhomme comprit que, cette fois, il n'échapperait pas à celui qui le poursuivait.

— Baron! baron! balbutia le vicomte, n'avancez pas, je vous en supplie; baron, ne quittez pas la place où vous êtes; pas un pas de plus, si vous êtes gentilhomme.

Canolles s'arrêta; le vicomte était si proche de lui, qu'il entendait battre son cœur, et qu'il sentait la tiède vapeur de son souffle haletant; en même temps, un parfum délicieux.

enivrant, composé de toutes les émanations qui s'échappent de la jeunesse et de la beauté, parfum mille fois plus doux que celui des fleurs, sembla l'envelopper pour lui ôter toute possibilité d'obéir au vicomte, en eût-il eu l'envie.

Cependant il demeura un instant où il était, les mains étendues vers ces mains qui le repoussaient d'avance, et sentant qu'il n'avait plus qu'un mouvement à faire pour toucher ce corps charmant dont tant de fois, depuis deux jours, il avait admiré la souplesse...

— Grâce, grâce! murmura le vicomte d'une voix dans laquelle un commencement de volupté se mêlait à la terreur. Grâce! et la voix expira sur ses lèvres, et Canolles sentit ce corps charmant glisser le long du lambris et tomber à genoux.

Sa poitrine se dilata; il y avait dans la voix qui l'implorait un accent qui lui fit comprendre que son adversaire était déjà à moitié vaincu.

Il fit donc un pas encore, étendit les mains et rencontra les deux mains jointes et suppliantes du jeune homme, qui, cette fois, n'ayant plus même la force de jeter un cri, laissa échapper un soupir presque douloureux.

Tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre sous la fenêtre, des coups précipités retentirent à la porte de l'auberge; ces coups furent suivis de cris et de rumeurs. On appelait et l'on frappait alternativement.

— M. le baron de Canolles! criait une voix.

— Oh! merci, mon Dieu! je suis sauvé, murmura le vicomte.

— Peste soit de l'animal! dit Canolles; ne pouvait-il venir demain matin?

— M. le baron de Canolles! criait la voix. M. le baron de Canolles! Il faut que je lui parle à l'instant même.

— Voyons, qu'y a-t-il? demanda le baron en faisant un pas en arrière.

— Monsieur! monsieur! dit Castorin à la porte, on vous demande... on vous cherche.

— Mais qui cela, bélître?

— Un courrier.

— De la part de qui?

— De la part de M. le duc d'Épernon.

— Que me veut-il?

— Service du roi.

A ce mot magique et auquel il fallait obéir, Canolles, tou en maugréant, ouvrit la porte et descendit l'escalier.

On entendait ronfler Pompée.

Le courrier était entré et attendait dans une salle basse; Canolles alla le trouver et lut en pâlissant la lettre de Nanon; car, ainsi que le lecteur l'a déjà déviné, le courrier était Courtauvaux lui-même, qui, parti près de dix heures après Canolles, n'avait pu, quelque diligence qu'il eût faite, le rejoindre qu'à la seconde étape.

Quelques questions faites à Courtauvaux ne laissèrent à Canolles aucun doute sur la nécessité de la diligence à faire. Il relut une seconde fois la lettre, et la formule *Votre bonne sœur Nanon*, lui fit comprendre ce qui était arrivé, c'est-à-dire que mademoiselle de Lartigues s'était tirée d'affaire en le faisant passer pour son frère.

Canolles avait plusieurs fois entendu parler à Nanon elle-même, en termes peu flatteurs, de ce frère dont il avait pris a place. Cela n'ajouta point peu à la mauvaise grâce qu'il mit à obéir à ce message du duc.

— C'est bien, dit-il à Courtauvaux, sans lui ouvrir un crédit dans l'hôtel et sans lui vider sa bourse dans les mains, ce qu'il n'eût pas manqué de faire en toute autre occasion; c'est bien : dites à votre maître que vous m'avez rattrapé et que j'ai obéi à l'instant même.

— Et à mademoiselle de Lartigues, ne lui dirai-je rien?

— Si fait; vous lui direz que son frère apprécie le senti-

ment qui l'a fait agir, et lui est fort obligé. — Castorin, sellez les chevaux!

Et, sans dire autre chose au messager, tout ébahi de cette rude réception, Canolles remonta chez le vicomte, qu'il trouva pâle, tremblant et rhabillé. Deux bougies brûlaient sur la cheminée.

Canolles jeta un regard de profond regret sur cette alcôve, et surtout sur ces deux lits jumeaux dont l'un dénonçait une légère et courte pression. Le jeune homme suivit ce regard avec un sentiment de pudeur qui lui fit monter le rouge au visage.

— Soyez content, vicomte, dit Canolles, vous voici débarrassé de moi pour tout le reste du voyage. Je pars en poste pour le service du roi.

— Et quand cela? demanda le vicomte d'une voix encore mal assurée.

— A l'instant même ; je vais à Mantes, où est la cour, à ce qu'il paraît.

— Adieu, monsieur, put à peine répondre le jeune homme, qui se laissa tomber sur un siége sans oser lever les yeux sur son compagnon.

Canolles fit un pas vers lui.

— Je ne vous verrai sans doute plus, dit-il avec une voix pleine d'émotion.

— Qui sait? dit le vicomte en essayant de sourire.

— Promettez une chose à un homme qui gardera éternellement votre souvenir, dit Canolles en mettant la main sur son cœur, et cela avec une harmonie de voix et de geste qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

— Laquelle?

— C'est que vous penserez à lui quelquefois.

— Je vous le promets.

— Sans... colère?...

— Oui.

— Une preuve à l'appui de cette promesse ? dit Canolles.

Le vicomte lui tendit la main.

Canolles prit cette main toute tremblante sans autre intention que de la serrer entre les siennes ; mais, par un mouvement plus fort que sa volonté, il la pressa ardemment sur ses lèvres, et s'élança hors de la chambre en murmurant :

— Ah ! Nanon ! Nanon ! pourrez-vous me dédommager jamais de ce que vous me faites perdre ?

XI

Maintenant, si nous suivons les princes de la maison de Condé dans cet exil de Chantilly dont Richon a fait au vicomte une peinture assez effrayante, voici ce que nous allons voir.

Sous ces belles allées de marronniers, saupoudrées d'une neige de fleurs, sur ces pelouses gazonneuses qui s'étendent jusqu'aux étangs bleus, s'agite incessamment un essaim de promeneurs, riant, devisant et chantant. Çà et là, au milieu des grandes herbes, quelques figures de lecteurs apparaissent perdues dans des flots de verdure, où l'on ne voit distinctement que la page blanche qu'ils dévorent et qui appartient soit à la *Cléopâtre*, de M. de la Calprenède, soit à l'*Astrée*, de M. d'Urfé, soit au *Grand Cyrus*, de mademoiselle de Scudéry ; au fond des berceaux de chèvrefeuilles et de clématites, on entend accorder les luths et chanter des voix invisibles. Enfin, dans la grande allée qui conduit au château, passe, par intervalles, avec la rapidité de l'éclair, un cavalier qui court porter un ordre.

Pendant ce temps, sur la terrasse, trois femmes vêtues de satin et suivies à distance par des écuyers muets et respectueux, se promènent gravement avec des gestes pleins de cé-

rémonie et de majesté; au milieu, une dame, de noble tournure malgré ses cinquante-sept ans, disserte magistralement sur les affaires d'État; à sa droite, une jeune femme toute roide d'ajustements sombres écoute en fronçant le sourcil la docte théorie de sa voisine; à sa gauche, enfin, une autre vieille, la plus rapide et la plus compassée des trois, parce qu'elle est de qualité moins illustre, parle, écoute et médite tout à la fois.

La dame du milieu est madame la princesse douairière, mère du vainqueur de Rocroy, de Norlingen et de Lens, que l'on commence, depuis qu'il est persécuté, et que cette persécution l'a conduit à Vincennes, à appeler le grand Condé, nom que la postérité lui conserva : cette dame, sur les traits de laquelle on peut reconnaître encore les restes de cette beauté qui la fit les dernières et peut-être les plus folles amours de Henri IV, vient d'être blessée à la fois dans son amour de mère et dans son orgueil de princesse, par un *facchino italiano* que l'on nommait Mazarini quand il était domestique du cardinal Bentivoglio, et qu'on appelle maintenant Son Éminence le cardinal Mazarin, depuis qu'il est l'amant d'Anne d'Autriche et le premier ministre du royaume de France.

C'est lui qui a osé emprisonner Condé, et exiler à Chantilly la mère et la femme du noble prisonnier.

La dame de droite est Claire-Clémence de Maillé, princesse de Condé, que, par une habitude aristocratique du temps, on appelle madame la Princesse tout court, pour signifier que la femme du chef de la famille des Condé est la première princesse du sang, la princesse par excellence : elle a toujours été fière; mais, depuis qu'elle est persécutée, sa fierté a grandi de sa persécution, et elle est devenue orgueilleuse.

En effet, condamnée à jouer un rôle secondaire tant que monsieur le Prince était libre, la prison de son mari l'a éle-

vée à l'état d'héroïne : elle est devenue plus lamentable qu'une veuve, et son fils, le duc d'Enghien, qui va atteindre sa septième année, est plus intéressant qu'un orphelin. On a les yeux sur elle, et, sans la crainte du ridicule, elle s'habillerait de deuil. Depuis l'exil imposé par Anne d'Autriche à ces deux dames éplorées, leurs cris perçants se sont changés en sourdes menaces : d'opprimées qu'elles sont, elles vont devenir rebelles. Madame la Princesse, Thémistocle en cornette, a son Miltiade en jupe, et les lauriers de madame de Longueville, un instant reine de Paris, l'empêchent de dormir.

La duègne de gauche est la marquise de Tourville, qu n'ose écrire des romans, mais qui compose en politique : elle n'a pas fait la guerre en personne comme ce brave Pompée, et, comme lui, n'a pas reçu une balle à la bataille de Corbie; mais son mari, qui était un capitaine assez estimé, a été blessé à La Rochelle et tué à Fribourg; il en résulte, qu'héritière de sa fortune patrimoniale, elle a cru hériter en même emps de son génie militaire. Depuis qu'elle est venue rejoindre mesdames les princesses à Chantilly, elle a déjà fait trois plans de campagne qui ont successivement excité l'admiration des femmes de la suite, et qui ont été, non pas abandonnés, mais ajournés au moment où l'on tirera l'épée, et où l'on jettera le fourreau. Elle n'ose mettre l'uniforme de son mari, quoiqu'elle en ait bonne envie parfois; mais elle possède son épée suspendue dans sa chambre, au-dessus du chevet de son lit, et, de temps en temps, lorsqu'elle est seule, elle la tire hors de sa gaîne d'un air fort martial.

Chantilly, malgré son air de fête, pourrait donc n'être au fond qu'une vaste caserne, et, si l'on cherchait bien, on trouverait de la poudre dans les caves, et des baïonnettes dans les charmilles.

Les trois dames, dans leur lugubre promenade, se dirigent à chaque tour vers la principale porte du château, et semblent guetter l'arrivée de quelque messager d'importance

Déjà plusieurs fois madame la princesse douairière a dit, en secouant la tête et en soupirant :

— Nous échouerons, ma fille; nous serons humiliées.

— Il faut un peu payer beaucoup de gloire, dit madame de Tourville sans rien perdre de son maintien anguleux; et il n'y a point de victoire sans combat !

— Si nous échouons, si nous sommes vaincues, dit la jeune princesse, nous nous vengerons.

— Madame, dit la princesse douairière, si nous échouons, ce sera Dieu qui aura vaincu M. le Prince. Voudriez-vous donc vous venger de Dieu ?

La jeune princesse s'inclina devant la superbe humilité de sa belle-mère, et ces trois personnages, se saluant ainsi et se donnant un mutuel encens, ne ressemblaient pas mal à un évêque assisté de deux diacres, qui prennent Dieu pour prétexte des hommages qu'ils se rendent chacun à chacun.

Ni M. de Turenne, ni M. de la Rochefoucauld, ni M. de Bouillon, murmura la douairière; tout manque à la fois !

— Ni argent ! répondit madame de Tourville.

— Et sur qui compter, reprit madame la Princesse, si Claire elle-même nous oublie ?

— Qui vous dit, ma fille, que madame de Cambes vous oublie?

— Elle ne revient pas.

— Peut-être en est-elle empêchée; les chemins sont gardés par l'armée de M. de Saint-Aignan, vous le savez.

— Elle pourrait au moins écrire.

— Comment voulez-vous qu'elle confie au papier une réponse si importante : l'adhésion de toute une ville comme Bordeaux au parti de MM. les princes ?... Non, ce côté-là n'est donc pas celui qui m'inquiète le plus.

— D'ailleurs, reprit madame de Tourville, l'un des trois plans que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse avait pour but immanquable un soulèvement dans la Guyenne.

— Oui, oui, et nous y reviendrons s'il est besoin, répondit madame la Princesse; mais je me range à l'avis de madame ma mère, et je commence à croire que Claire aura essuyé quelque disgrâce : autrement, elle serait déjà ici. Peut-être ses fermiers lui ont-ils manqué de parole : un croquant saisit toujours l'occasion de ne pas payer lorsqu'il peut s'en dispenser. Sait-on aussi ce que les gens de Guyenne auront fait ou n'auront pas fait, malgré leurs promesses? Des Gascons!...

— Des bavards! dit madame de Tourville; braves individuellement, c'est vrai, mais mauvais soldats en troupe; bons à crier : « Vive M. le Prince! » quand ils ont peur de l'Espagnol; voilà tout.

— Ils détestaient bien M. d'Épernon, cependant, dit la princesse douairière; car ils l'ont pendu en effigie à Agen, et ont promis de le pendre en personne à Bordeaux, s'il y rentrait jamais.

— Il y sera rentré, et les aura fait pendre eux-mêmes, dit madame la Princesse avec dépit.

— Et tout cela, reprit madame de Tourville, c'est la faute de M. Lenet, de M. Pierre Lenet, répéta-t-elle avec affectation, de cet opiniâtre conseiller que vous vous obstinez à garder, et qui n'est bon qu'à contrecarrer tous nos projets. S'il n'avait pas repoussé mon second plan, qui avait pour but, vous vous le rappelez, d'enlever par surprise le château de Vayres, l'île Saint-Georges et le fort de Blaye, nous tiendrions maintenant Bordeaux assiégé, et il faudrait bien que Bordeaux capitulât.

— J'aime mieux, sauf l'avis de Leurs Altesses, qu'il s'offre de plein gré, dit derrière madame de Tourville une voix dont l'accent respectueux n'était point exempt d'une teinte d'ironie. Ville qui capitule cède à la force et ne s'engage à rien; ville qui s'offre se compromet, et est obligée de suivre jusqu'au bout la fortune de ceux à qui elle s'est offerte.

Les trois dames se retournèrent, et aperçurent Pierre Lenet, qui, tandis qu'elles faisaient une de leurs allées vers cette grande porte du château sur laquelle revenaient constamment leurs regards, était sorti, lui, par une petite porte donnant de plain-pied sur la terrasse, et s'était approché par derrière.

Ce qu'avait dit madame de Tourville était vrai en partie. Pierre Lenet, conseiller de M. le Prince, homme froid, savant et grave, avait mission du prisonnier de surveiller amis et ennemis, et, il faut le dire, il avait bien plus de peine à empêcher les amis de M. le Prince de compromettre sa cause qu'à combattre les mauvaises intentions de ses ennemis. Mais, habile et retors comme un avocat, habitué aux chicanes et aux ruses du palais, il triomphait ordinairement, soit par quelque heureuse contre-mine, soit par quelque inébranlable inertie. C'était, au reste, à Chantilly même qu'il livrait ses batailles les plus savantes. L'amour-propre de madame de Tourville, l'impatience de madame la Princesse, l'inflexibilité aristocratique de la douairière valaient bien l'astuce de Mazarin, l'orgueil d'Anne d'Autriche, et les indécisions du parlement.

Lenet, chargé de la correspondance par les princes, s'était imposé la loi de ne donner les nouvelles aux princesses qu'en temps utile, et c'était lui qui se faisait juge de cette opportunité; car la diplomatie féminine ne procédant pas toujours par le mystère, premier principe de la diplomatie masculine, bon nombre des plans de Lenet avaient ainsi été livrés par ses amis à ses ennemis.

Les deux princesses, qui n'en reconnaissaient pas moins, malgré l'opposition qu'elles rencontraient en lui, le dévouement et surtout l'utilité de Pierre Lenet, accueillirent le conseiller avec un geste amical; un léger sourire se dessina même sur les lèvres de la douairière.

— Eh bien, mon cher Lenet, vous l'entendiez, dit-elle,

madame de Tourville se plaignait ou plutôt nous plaignait. — Tout va de mal en pis. — Ah! nos affaires, mon cher Lenet, nos affaires!

— Madame, dit Lenet, je suis loin de voir les choses aussi en noir que les voit Votre Altesse. J'espère beaucoup du temps et des retours de la fortune. Vous connaissez le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

— Le temps, les retours de la fortune, c'est de la philosophie, cela, monsieur Lenet, et non de la politique! s'écria madame la Princesse.

Lenet sourit à son tour.

— La philosophie est utile en toutes choses, madame, et surtout en politique. Elle apprend à ne point s'enorgueillir du succès et à ne point perdre patience dans les revers.

— N'importe! dit madame de Tourville, j'aimerais mieux un bon courrier que toutes vos maximes. N'est-il pas vrai, madame la Princesse?

— Oui, je l'avoue, répondit madame de Condé.

— Votre Altesse sera donc satisfaite, car elle en recevra trois aujourd'hui, répliqua Lenet avec le même sang-froid.

— Comment, trois?

— Oui, madame. Le premier a été vu sur la route de Bordeaux, le second vient de Stenay, et le troisième arrive de la Rochefoucauld.

Les deux princesses poussèrent une exclamation de surprise joyeuse. Madame de Tourville se pinça les lèvres.

— Il me semble, mon cher monsieur Pierre, dit-elle en minaudant pour dissimuler son dépit et envelopper d'une feuille dorée l'amertume du mot qu'elle allait lancer, il me semble qu'un habile nécromancien comme vous ne devrait pas demeurer en si beau chemin, et qu'après nous avoir annoncé les courriers, il devrait nous dire le contenu des dépêches.

— Ma science, madame, ne va pas si loin que vous le

croyez, dit-il modestement, elle se borne à être un serviteur fidèle. J'annonce, mais ne devine pas.

Au même instant, comme si, en effet, Lenet eût été servi par un démon familier, on aperçut deux cavaliers qui franchissaient la grille du château et qui s'avançaient au galop de leurs montures. Aussitôt une volée de curieux, désertant les parterres et la pelouse, s'abattit près des rampes pour avoir sa part des nouvelles.

Les deux cavaliers mirent pied à terre, et l'un des deux abandonnant à l'autre, qui semblait être son laquais, la bride de son cheval trempé de sueur, courut plutôt qu'il ne marcha vers les princesses, qui venaient au-devant de lui et qu'il aperçut à l'extrémité de la galerie, tandis qu'il entrait par l'autre.

— Claire! s'écria madame la Princesse.

— Oui, Votre Altesse. Agréez mes très-humbles respects, madame.

Et, mettant un genou en terre, le jeune homme essaya de saisir la main de madame la Princesse pour la baiser respectueusement.

— Dans mes bras! chère vicomtesse, dans mes bras! s'écria madame de Condé la relevant.

Et, après s'être laissé embrasser, avec toutes les marques de respect possibles, par madame la Princesse, le cavalier se tourna vers la princesse douairière, qu'il salua profondément.

— Vite, parlez, chère Claire? dit celle-ci.

— Oui, parle, reprit madame de Condé. As-tu vu Richon?

— Oui, Votre Altesse, et il m'a chargée pour vous d'une mission.

— Bonne, ou mauvaise?

— Je l'ignore moi-même; elle se compose de deux mots.

— Lesquels? Vite! je meurs d'impatience.

Et l'anxiété la plus vive se peignit sur le visage des deux princesses.

— *Bordeaux*, — *Oui!* dit Claire, inquiète elle-même de l'effet que ces deux mots allaient produire.

Mais elle fut bientôt rassurée, car les princesses répondirent à ces deux mots par un cri de triomphe qui fit accourir Lenet du bout de la galerie.

— Lenet! Lenet! venez, venez! s'écria madame la Princesse, vous ne savez pas quelle nouvelle nous apporte cette bonne Claire?

— Si fait, madame, dit Lenet en souriant, je le sais; et voilà pourquoi je ne me hâtais pas.

— Comment, vous le savez?

— *Bordeaux!* — *Oui!* N'est-ce pas cela? dit Lenet.

— En vérité, mon cher Pierre, vous êtes sorçier! dit madame la douairière.

— Mais, si vous le saviez, Lenet, dit d'un ton de reproche madame la Princesse, pourquoi, voyant notre inquiétude, ne pas nous en avoir tirées par ces deux mots?

— Parce que je voulais laisser à madame la vicomtesse de Cambes la récompense de ses fatigues, répondit Lenet en s'inclinant devant Claire tout émue, et puis aussi parce que je craignais, sur la terrasse et à la vue de tout le monde, l'explosion de joie de Vos Altesses.

— Vous avez raison, toujours raison, Pierre, mon bon Pierre! dit madame la Princesse. Taisons-nous!

— Et c'est pourtant à ce brave Richon que nous devons cela, dit la princesse douairière. N'est-ce pas que vous êtes content de lui, et qu'il a bien manœuvré, dites, mon compère Lenet?

Compère était le mot caressant de la princesse douairière, laquelle avait retenu ce mot du roi Henri IV, qui l'employait fréquemment.

— Richon est un homme de tête et d'exécution, madame,

dit Lenet, et que Votre Altesse croie bien que, si je n'en eusse pas été sûr comme de moi-même, je ne le lui eusse pas recommandé.

— Que ferons-nous pour lui ? dit madame la Princesse.

— Il faudra lui donner quelque poste important, dit la douairière.

— Quelque poste important?... Votre Altesse n'y pense pas, dit aigrement madame de Tourville, et elle oublie que M. Richon n'est pas gentilhomme!

— Ni moi non plus, madame, je ne le suis pas, répondit Lenet; ce qui n'empêche pas M. le Prince d'avoir, je le supposé, quelque confiance en moi. Certes, j'admire et je respecte la noblesse de France; mais il y a des circonstances où j'oserai dire qu'un grand cœur vaut mieux qu'un vieux blason.

— Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même annoncer cette riche nouvelle, ce bon Richon? dit madame la Princesse.

— Il est resté en Guyenne pour réunir un certain nombre d'hommes. Il m'a dit qu'il pouvait déjà compter sur près de trois cents soldats : seulement, il dit qu'ils seront, faute de temps, mal dressés pour tenir la campagne, et il aimerait mieux qu'on obtînt pour lui le commandement d'une place comme Vayres ou l'île Saint-Georges. Là, dit-il, il serait sûr d'être parfaitement utile à Leurs Altesses.

— Mais comment obtenir cela? demanda la Princesse. Nous sommes trop mal en cour, à cette heure, pour recommander quelqu'un, et celui que nous recommanderions deviendrait à l'instant même suspect.

— Peut-être, madame, dit la vicomtesse, y aurait-il un moyen que M. Richon m'a suggéré lui-même.

— Et lequel ?

— M. d'Épernon est, à ce qu'il paraît, continua la vicomtesse en rougissant, affolé d'une certaine demoiselle.

— Ah! oui, la belle Nanon, dit avec dédain madame la Princesse; nous savons cela.

— Eh bien, il paraît que le duc d'Épernon n'a rien à refuser à cette femme, et que cette femme accorde tout ce qu'on lui achète. Ne pourrait-on pas lui acheter un brevet pour M. Richon?

— Ce serait de l'argent bien placé, dit Lenet.

— Oui; mais la caisse est à sec, vous le savez bien, monsieur le conseiller, dit madame de Tourville.

Lenet se tourna en souriant du côté de madame de Cambes.

— Voilà le moment, madame, lui dit-il, de prouver à Leurs Altesses que vous avez pensé à tout.

— Que voulez-vous dire, Lenet?

— Il veut dire, madame, que je suis assez heureuse pour pouvoir vous offrir une faible somme, que j'ai tirée à grand'-peine de mes fermiers; l'offrande est bien modeste, mais je n'ai pu faire davantage. Vingt mille livres! continua la vicomtesse en baissant les yeux et en hésitant, toute honteuse qu'elle était d'offrir une si petite somme aux deux premières dames du royaume après la reine.

— Vingt mille livres! s'écrièrent les deux princesses.

— Mais c'est une fortune dans des temps comme les nôtres, continua la douairière.

— Cette chère Claire! s'écria madame la Princesse, comment nous acquitterons-nous jamais avec elle?

— Votre Altesse y songera plus tard.

— Et où est cette somme? demanda madame de Tourville.

— Dans la chambre de Son Altesse, où mon écuyer Pompée a reçu l'ordre de la porter.

— Lenet, dit madame la Princesse, vous vous souviendrez que nous devons cette somme à madame de Cambes.

— Elle est déjà portée à notre passif, dit Lenet en tirant ses tablettes et en montrant, à la date du jour, les vingt mille livres de la vicomtesse chiffrées à une colonne dont le total eût quelque peu effrayé les princesses si elles s'étaient donné la peine de l'additionner.

— Mais comment avez-vous fait pour passer, chère belle? dit madame la Princesse; car on nous dit ici que M. de Saint-Aignan tient la route et visite hommes et choses, ni plus ni moins qu'un préposé de la gabelle.

— Grâce à la sagesse de Pompée, madame, nous avons évité ce danger, dit la vicomtesse, en faisant un énorme circuit, lequel nous a retardés d'un jour et demi, mais a assuré notre voyage. Sans cet incident, je serais près de Votre Altesse depuis avant-hier.

— Rassurez-vous, madame, dit Lenet, il n'y a pas encore de temps de perdu; il s'agit seulement de bien employer la journée d'aujourd'hui et de demain. Aujourd'hui, que Vos Altesses s'en souviennent, nous attendons trois courriers : l'un est déjà arrivé, restent les deux autres.

— Et peut-on savoir le nom de ces deux autres, monsieur? demanda madame de Tourville espérant toujours prendre en faute le conseiller, auquel elle faisait une guerre qui, pour n'être pas déclarée, n'en était pas moins réelle.

— Le premier, si mes prévisions ne me trompent pas, répondit Lenet, sera Gourville; il vient de la part du duc de la Rochefoucauld.

— De la part du prince de Marsillac, voulez-vous dire, reprit madame de Tourville.

— M. le prince de Marsillac est maintenant duc de la Rochefoucauld, madame.

— Son père est donc mort?

— Il y a huit jours.

— Et où cela?

— A Verteuil.

— Et le second? demanda madame la Princesse.

— Le second est Blanchefort, le capitaine des gardes de M. le Prince. Il arrive de Stenay, et vient de la part de M. de Turenne.

— Je crois, dans ce cas, dit madame de Tourville, que,

pour éviter toute perte de temps, on pourrait s'en rapporter au premier plan que j'avais fait, dans le cas probable de l'adhésion de Bordeaux et de l'alliance de MM. de Turenne et de Marsillac.

Lenet sourit comme à son ordinaire.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il du ton le plus poli; mais les plans arrêtés par M. le Prince lui-même sont à cette heure en voie d'exécution et promettent un entier succès.

— Les plans arrêtés par M. le Prince, dit aigrement madame de Tourville, par M. le Prince, qui est au donjon de Vincennes et qui ne communique avec personne!...

— Voici les ordres de Son Altesse, écrits de sa main même, datés d'hier, fit Lenet tirant de sa poche une lettre du prince de Condé, et que j'ai reçus ce matin. Nous sommes en correspondance.

Le papier fut presque arraché des mains du conseiller par les deux princesses, qui dévorèrent avec des larmes de joie tout ce qu'il renfermait.

— Ah çà! mais les poches de Lenet contiennent donc tout le royaume de France? dit en riant madame la princesse douairière.

— Pas encore, madame, pas encore, répondit le conseiller; mais, Dieu aidant, je ferai en sorte de les agrandir assez pour cela. Maintenant, continua-t-il en montrant avec intention la vicomtesse, maintenant madame la vicomtesse doit avoir besoin de repos; car cette longue route...

La vicomtesse comprit le désir qu'avait Lenet de rester seul avec les deux princesses, et, sur un sourire de la douairière qui la confirma dans cette idée, elle fit un respectueux salut et s'éloigna.

Madame de Tourville demeurait et se promettait ample moisson de renseignements mystérieux; mais, sur un signe imperceptible de madame la douairière à sa bru, les deux princesses spontanément, par une révérence auguste, et exé-

cutée dans toutes les règles de l'étiquette, annoncèrent à madame de Tourville que le terme de la séance politique à laquelle elle était appelée à prendre part était arrivé. La dame aux théories comprit parfaitement l'invitation, rendit aux deux dames une révérence plus grave et plus cérémonieuse encore que les leurs, et se retira en prenant Dieu à témoin de l'ingratitude des princes.

Les deux princesses passèrent dans leur cabinet, et Pierre Lenet les y suivit.

— Maintenant, dit Lenet après s'être assuré que la porte était bien fermée, si Vos Altesses veulent recevoir Gourville, il est arrivé et change d'habits, n'osant pas se présenter à vous dans son costume de voyage.

— Et quelle nouvelle apporte-t-il?

— La nouvelle que M. de la Rochefoucauld sera ici ce soir ou demain, avec cinq cents gentilshommes.

— Cinq cents gentilshommes! s'écria la princesse; mais c'est une véritable armée!

— Qui rendra notre passage difficile. J'aurais mieux aimé cinq ou six serviteurs seulement que tout cet attirail; nous nous serions dérobés plus facilement à M. de Saint-Aignan. Maintenant, il sera presque impossible de gagner le Midi sans être inquiétés.

— Tant mieux si l'on nous inquiète, s'écria la princesse; car, si l'on nous inquiète, nous combattrons et nous serons vainqueurs : l'esprit de M. de Condé marchera avec nous.

Lenet regarda la princesse douairière comme pour prendre aussi son avis; mais Charlotte de Montmorency, élevée dans les guerres civiles de Louis XIII, qui avait vu tant de hautes têtes se courber pour entrer en prison, ou rouler sur les échafauds pour avoir voulu rester droites, passa tristement la main sur son front lourd de souvenirs pénibles.

— Oui, dit-elle, nous en sommes réduits là : nous cacher ou combattre; l'horrible chose! Nous vivions tranquilles,

avec un peu de gloire que Dieu avait envoyée à notre maison ; nous ne cherchions, du moins j'espère que nul de nous n'avait eu d'autre intention, qu'à rester au rang où nous sommes nés, et voilà que les hasards du temps nous poussent à combattre notre maître...

— Madame! dit avec impétuosité la jeune princesse, je vois avec moins de peine que Votre Altesse la nécessité où nous sommes réduits. Mon époux et mon frère souffrent une indigne captivité ; cet époux et ce frère sont vos fils ; en outre, votre fille est proscrite. Voilà qui excuse bien certainement toutes les entreprises que nous pourrons tenter.

— Oui, dit la douairière avec une tristesse pleine de résignation ; oui, je supporte cela avec plus de patience que vous, madame ; mais c'est qu'il semble aussi que ce soit devenu notre destinée, d'être proscrits ou prisonniers. A peine ai-je été la femme du père de votre mari, qu'il m'a fallu quitter la France, poursuivie par l'amour du roi Henri IV. A peine y sommes-nous revenus, qu'il nous a fallu entrer à Vincennes, poursuivis par la haine du cardinal de Richelieu. Mon fils, en prison aujourd'hui, est venu au monde en prison, et a pu revoir, au bout de trente-deux ans, la chambre où il est né. Hélas! votre beau-père, M. le Prince, avait donc raison dans ses sombres prophéties ; lorsqu'on lui annonça le gain de la bataille de Rocroy, lorsqu'on le conduisit dans la salle tapissée des drapeaux pris sur les Espagnols : « Dieu sait la joie que cette action de mon fils me donne, dit-il en se retournant vers moi ; mais souvenez-vous, madame, que plus notre maison acquerra de gloire, plus il lui arrivera de malheurs. Si je ne m'armais de France, ce qui est un trop beau blason pour l'abandonner, je voudrais prendre pour armoiries un faucon que ses sonnettes dénoncent et aident à reprendre, avec cette devise : *Fama nocet.* » Nous avons fait trop de bruit, ma fille, et voilà ce qui nous nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, Lenet?

— Madame, reprit Lenet affligé par les souvenirs que venait d'évoquer la princesse, Votre Altesse a raison; mais nous nous sommes trop avancés pour reculer maintenant; il y a plus : dans les circonstances pareilles à celles où nous sommes, il s'agit de prendre une résolution prompte : il ne faut pas nous dissimuler notre situation. Nous ne sommes libres qu'en apparence, la reine a les yeux sur nous, et M. de Saint-Aignan nous bloque. Eh bien, il s'agit de sortir de Chantilly malgré la vigilance de la reine et le blocus de M. de Saint-Aignan.

—Sortons de Chantilly, mais sortons la tête haute! s'écria madame la Princesse.

— Je suis de cet avis, dit la princesse douairière : les Condés ne sont pas des Espagnols et ne trahissent pas. Ils ne sont pas des Italiens et ne rusent pas... Ce qu'ils font, ils le font au grand jour et le front levé.

— Madame, dit Lenet avec l'accent de la conviction, Dieu m'est témoin que je serai le premier à exécuter l'ordre de Votre Altesse, quel qu'il soit; mais, pour sortir de Chantilly comme vous voulez le faire, il faut livrer bataille... Vous n'avez sans doute pas l'intention d'être femmes le jour du combat, après avoir été hommes dans le conseil... Vous marcherez en tête de vos partisans, et ce sera vous qui jetterez à vos soldats le cri de guerre... Mais vous oubliez qu'à côté de vos précieuses existences commence à poindre une existence non moins précieuse : c'est celle de M. le duc d'Enghien, votre fils et petit-fils... Risquerez-vous d'ensevelir dans le même tombeau le présent et l'avenir de votre maison?... Croyez-vous que le père ne servira point d'otage au Mazarin, lors des entreprises téméraires qu'on exécutera au nom du fils? Ne connaissez-vous plus les secrets du donjon de Vincennes, si lugubrement approfondis par M. le grand prieur de Vendôme, par le maréchal d'Ornano et par Puylaurens?... Avez-vous oublié cette chambre fatale, qui, au

dire de madame de Rambouillet, vaut son pesant d'arsenic?... Non, mesdames, continua Lenet en joignant les mains, non; vous écouterez l'avis de votre vieux serviteur : vous sortirez de Chantilly comme il convient à des femmes qu'on persécute... Rappelez-vous que votre arme la plus sûre est la faiblesse... Un enfant qu'on prive de son père, une femme qu'on prive de son mari, une mère qu'on prive de son fils, échappent comme ils peuvent au piége où on les retenait... Attendez, pour agir et parler hautement, que vous ne serviez plus de garantie au plus fort... Captives, vos partisans resteront muets; libres, ils se déclareront, n'ayant plus à craindre qu'on leur dicte les conditions de votre rachat... Notre plan est concerté avec Gourville... Nous sommes sûrs d'une bonne escorte, avec laquelle nous éviterons les insultes du chemin... car, aujourd'hui, vingt partis différents tiennent la campagne, et vivent indistinctement sur l'ami et sur l'ennemi... Consentez. Tout est prêt.

— Partir en cachette! partir comme des malfaiteurs! s'écria la jeune duchesse. Oh! que dira M. le Prince, lorsqu'il apprendra que sa mère, sa femme et son fils ont subi une pareille honte!

— Je ne sais pas ce qu'il dira; mais, si vous réussissez, il vous devra sa liberté; si vous échouez, vous ne compromettez pas vos ressources, et surtout votre position, comme vous le feriez par une bataille.

La douairière réfléchit un instant, et, avec un visage plein d'affectueuse mélancolie :

— Cher monsieur Lenet, dit-elle, persuadez ma fille; car, pour moi, je suis forcée de demeurer ici. J'ai lutté jusqu'à présent, mais enfin je succombe; la douleur qui me consume et que j'essaye en vain de cacher pour ne pas décourager ceux qui m'entourent, va me clouer sur un lit de douleur, qui sera peut-être mon lit de mort; mais, vous l'avez dit, il faut, avant toute chose, sauver la fortune des Condés. Ma fille

et mon petit-fils quitteront Chantilly, et, j'espère, seront assez sages pour se conformer à vos conseils, je dis plus, à vos ordres. Ordonnez, Lenet, on exécutera!

— Vous pâlissez, madame! s'écria Lenet en soutenant la douairière, que déjà madame la Princesse, alarmée de cette pâleur, avait prise dans ses bras.

— Oui, dit la douairière de plus en plus faiblissante; oui, les bonnes nouvelles d'aujourd'hui m'ont fait plus de mal que les angoisses des jours derniers. Je sens que la fièvre me dévore; mais ne témoignons rien : cela, dans un pareil moment, pourrait nous faire du tort.

— Madame, dit Lenet à voix basse, l'indisposition de Votre Altesse serait un bienfait du ciel, si votre personne ne souffrait point. Gardez le lit, répandez le bruit de cette maladie. Vous, madame, continua-t-il en s'adressant à la jeune princesse, faites appeler votre médecin Bourdelot, et, comme nous allons avoir besoin de mettre les écuries et les équipages en réquisition, annoncez partout que votre intention est de faire courre un daim dans le parc. De cette façon, personne ne sera surpris de voir hommes, armes et chevaux en activité.

— Faites vous-même, Lenet. Mais comment un homme aussi prévoyant que vous n'a-t-il pas senti que l'on pourra s'étonner de cette étrange partie de chasse, au moment même où madame ma mère tombe malade?

— Aussi tout est-il prévu, madame. N'est-ce point après-demain que M. le duc d'Enghien prend sept ans, et doit sortir des mains des femmes?

— Oui.

— Eh bien, nous disons que cette partie de chasse est donnée pour la prise du premier haut-de-chausses du jeune prince, et que Son Altesse a insisté de telle façon pour que sa maladie ne portât point préjudice à cette solennité, que vous avez dû céder à ses instances.

— Excellente idée! s'écria avec un sourire joyeux la douairière, toute orgueilleuse de cette première proclamation de la virilité de son petit-fils; oui, le prétexte est bon, et, en vérité, Lenet, vous êtes un digne et bon conseiller.

- Mais, pour suivre la chasse, M. le duc d'Enghien sera donc en voiture? demanda la princesse.

— Non, madame, à cheval. Oh! que votre cœur maternel ne s'effraye pas. J'ai imaginé une petite selle que Vialas, son écuyer, appliquera devant l'arçon de la sienne; de cette façon, monseigneur le duc d'Enghien sera en vue, et, le soir, nous pourrons partir en toute sécurité; car, supposez qu'il faille gagner à pied, à cheval, M. le duc d'Enghien passera partout; en carrosse, il sera arrêté au premier obstacle.

— Vous êtes donc d'avis de partir?

— Après-demain au soir, madame, si Votre Altesse n'a aucun motif de retarder son départ.

— Oh! non, tout au contraire, éloignons-nous de notre prison le plus tôt possible, Lenet.

— Et, une fois sortis de Chantilly, que faites-vous? demanda la douairière.

— Nous traversons l'armée de M. de Saint-Aignan, à qui nous trouvons bien moyen de mettre un bandeau sur les yeux. Nous rejoignons M. de la Rochefoucauld et son escorte, et nous arrivons à Bordeaux, où l'on nous attend. Une fois dans la seconde ville du royaume, dans la capitale du Midi, nous pouvons négocier et guerroyer, selon qu'il conviendra à Votre Altesse; toutefois, j'aurai l'honneur de vous rappeler, madame, que, même à Bordeaux, nous n'aurons pas chance de tenir longtemps, si nous n'avons pas autour de nous quelques places qui forcent les troupes royales à faire diversion. Deux de ces places surtout sont de grande importance : Vayres, qui commande la Dordogne et permet aux subsistances d'arriver à la ville, et l'île Saint-Georges, qui est regardée par les Bordelais eux-mêmes

comme la clef de leur ville. Mais nous penserons à cela plus tard; pour le moment, ne songeons qu'à sortir d'ici.

— Rien ne sera plus aisé, je le pense, dit madame la Princesse. Nous sommes seuls et maîtres ici, quoi que vous en disiez, Lenet.

— Ne comptez sur rien, madame, avant d'être à Bordeaux; rien n'est aisé avec l'esprit diabolique de M. de Mazarin, et, si j'ai attendu que nous fussions seuls pour exposer mon plan à Votre Altesse, c'est pour l'acquit de ma conscience, je vous le jure; car je crains en ce moment même pour la sûreté du projet que ma seule tête a conçu et que vos seules oreilles viennent de recevoir. M. de Mazarin n'apprend pas les nouvelles, il les devine.

— Oh! je le défie de déjouer celui-ci, dit la princesse; mais aidons madame ma mère à regagner son appartement; dès aujourd'hui, je propagerai le bruit de notre partie de chasse d'après-demain. Chargez-vous des invitations, Lenet.

— Reposez-vous-en sur moi, madame.

La douairière rentra chez elle et se mit au lit. Bourdelot, médecin de la maison de Condé et précepteur de M. le duc d'Enghien, fut appelé : la nouvelle de cette indisposition inattendue se répandit aussitôt à Chantilly, et, en une demi-heure, les bosquets, les galeries, les parterres furent déserts, les hôtes des deux princesses s'empressant dans l'antichambre de madame la douairière.

Lenet passa toute la journée à écrire, et, le soir même, plus de cinquante invitations étaient portées dans toutes les directions par les nombreux serviteurs de cette royale maison.

XII

Le surlendemain, désigné pour l'accomplissement des projets de maître Pierre Lenet, fut un des plus sombres jours

de ce printemps qu'on appelle traditionnellement la plus belle saison de l'année, et qui en est presque toujours, en France surtout, la plus désagréable.

La pluie tombait fine et drue dans les parterres de Chantilly, rayant une brume grise qui estompait les massifs du jardin et les futaies du parc. Dans les vastes cours, rangés autour de leurs poteaux d'attente, cinquante chevaux tout sellés attendaient, l'oreille basse, l'œil triste, et grattant impatiemment la terre du pied; — des meutes de chiens accouplés et réunis par groupes de douze, attendaient en soufflant une haleine bruyante mêlée de longs bâillements, et essayaient, par un effort commun, d'entraîner le valet qui essuyait les oreilles trempées de pluie de ses favoris.

Çà et là erraient, les mains derrière le dos et la trompe en sautoir, les piqueurs en uniforme chamois. Quelques officiers, endurcis aux intempéries par les bivacs de Rocroy ou de Lens, bravaient l'eau du ciel, adoucissant les ennuis de l'attente en causant par groupes sur les terrasses ou les escaliers extérieurs.

Chacun était prévenu que c'était jour de cérémonie et avait pris son air solennel pour voir M. le duc d'Enghien, vêtu de son premier haut-de-chausses, courre son premier daim. Tout officier au service du prince, tout client de cette illustre maison, invité par la circulaire de Lenet, avait accompli ce qu'il regardait comme un devoir en accourant à Chantilly. Les inquiétudes qu'avait d'abord données la santé de madame la princesse douairière étaient, en outre, dissipées par un bulletin favorable de Bourdelot : la princesse, saignée, avait pris le matin même l'émétique, panacée universelle de cette époque.

A dix heures, tous les convives personnels de madame de Condé étaient arrivés : chacun avait été introduit en présentant sa lettre, et ceux qui, par hasard, l'avaient oubliée, reconnus par Lenet, avaient été introduits sur un signe de lui

au suisse. Ces invités pouvaient, réunis aux serviteurs de la maison, composer une troupe de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes, dont le plus grand nombre était rassemblé autour du magnifique cheval blanc qui, avec une sorte d'orgueil, portait en avant de sa grande selle à la française un petit siége de velours, avec dossier, destiné à M. le duc d'Enghien, et où il devait prendre sa place lorsque Vialas, son écuyer, aurait lui-même pris place sur la selle principale.

Cependant on ne parlait point encore de se mettre en chasse, et l'on semblait attendre d'autres invités.

Vers dix heures et demie, trois gentilshommes, suivis de six valets tous armés jusqu'aux dents et porteurs de valises tellement gonflées qu'on eût dit qu'ils allaient faire le tour de l'Europe, entrèrent dans le château, et, apercevant dans la cour des poteaux qui semblaient dressés à cet effet, voulurent y attacher leurs chevaux.

Aussitôt un homme vêtu de bleu, avec un baudrier d'argent, s'approcha, la hallebarde en main, des nouveaux venus, qu'à leur équipage trempé de pluie, à leurs bottes souillées de fange, on reconnaissait pour des voyageurs de long cours.

— D'où venez-vous, messieurs? dit cette espèce de suisse en croisant la hallebarde.

— Du Nord, répondit un des cavaliers.

— Et où allez-vous?

— A l'enterrement.

— La preuve?

— Voyez notre crêpe.

En effet, les trois maîtres avaient, chacun, un crêpe à son épée.

— Excusez-moi, messieurs, dit alors le suisse, le château est à votre disposition; il y a une table préparée, un promenoir chauffé, des laquais qui attendent vos ordres; quant à vos gens, ils seront traités à l'office.

Les gentilshommes, francs campagnards affamés et curieux, saluèrent, mirent pied à terre, jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs laquais, et, s'étant fait montrer le chemin de la salle à manger, s'acheminèrent de ce côté. Un chambellan les attendait à la porte, et leur servit de guide.

Pendant ce temps, les chevaux étaient, par les mains des laquais de la maison, tirés des mains des laquais étrangers, conduits aux écuries, étrillés, brossés, bouchonnés, et mis à même d'une auge garnie d'avoine et d'un râtelier garni de paille.

A peine les trois gentilshommes étaient-ils attablés, que six autres cavaliers, suivis de six laquais armés et équipés à l'instar de ceux que nous avons déjà décrits, entrèrent comme eux, et, comme eux, voyant des poteaux, voulurent attacher leurs montures aux anneaux. Mais l'homme à la hallebarde, qui avait reçu une rigide consigne, s'approcha d'eux, et, renouvelant ses questions :

— D'où venez-vous? dit-il.

— De Picardie. Nous sommes officiers dans Turenne.

— Où allez-vous ?

— A l'enterrement.

— La preuve?

— Voyez notre crêpe.

Et, comme les premiers, ils montrèrent le crêpe qui pendait à la poignée de leur rapière.

Mêmes politesses furent faites à ces derniers, qui allèrent prendre leurs places à table; mêmes soins furent donnés à leurs chevaux, qui allèrent prendre leurs places à l'écurie.

Derrière eux, quatre autres se présentèrent, et la même scène se renouvela.

De dix heures à midi, deux par deux, quatre par quatre, cinq par cinq, seuls ou en troupes, somptueux ou mesquins, mais tous bien montés, bien armés, bien équipés, arrivé-

rent cent cavaliers, que le hallebardier interrogea de la même manière, et qui répondirent en disant d'où ils venaient, en ajoutant qu'ils allaient à l'enterrement, et en montrant leur crêpe.

Lorsque tous eurent dîné et fait connaissance, tandis que leurs gens se rafraîchissaient et que leurs chevaux se reposaient, Lenet entra dans la salle où ils se trouvaient réunis, et leur dit :

— Messieurs, madame la Princesse vous remercie, par ma voix, de l'honneur que vous lui avez fait de passer chez elle en allant rejoindre M. le duc de la Rochefoucauld, qui vous attend pour célébrer les obsèques de monsieur son père... Regardez cette demeure comme vôtre, et veuillez prendre votre part du divertissement d'une chasse à courre, commandée pour cette après-dînée par M. le duc d'Enghien, lequel prend aujourd'hui son premier haut-de-chausses.

Un murmure d'approbation et de remercîments flatteurs accueillit cette première partie du discours de Lenet, qui, en habile orateur, avait interrompu sa harangue sur un effet certain.

— Après la chasse, continua-t-il, vous trouverez à souper à la table de madame la Princesse, qui désire vous remercier elle-même ; après quoi, vous aurez toute liberté de continuer votre route.

Quelques-uns des gentilshommes prêtèrent une attention particulière à l'énoncé de ce programme, qui semblait quelque peu porter atteinte à leur libre arbitre ; mais, sans doute, prévenus par M. le duc de la Rochefoucauld, ils s'attendaient à quelque chose de pareil, car personne ne réclama. Les uns s'en allèrent visiter leurs chevaux ; les autres recoururent à leurs valises pour se mettre en état de paraître dignement devant les princesses ; d'autres, enfin, continuèrent à tenir table, causant des affaires du temps, qui paraissaient avoir, avec les événements de la journée, une certaine affinité.

Beaucoup se promenaient au-dessous du grand balcon sur lequel, sa toilette terminée, devait paraître M. le duc d'Enghien, confié pour la dernière fois aux soins des femmes. Le jeune prince, au fond de ses appartements avec ses nourrices et ses berceuses, ignorait son importance. Mais, déjà plein d'orgueil aristocratique, il contemplait, d'un regard impatient, le costume riche et pourtant sévère dont, pour la première fois, il allait être revêtu : c'était un habit de velours noir, brodé d'argent mat, qui donnait à sa parure l'air sombre du deuil : sa mère, voulant à tout prix passer pour veuve, et ayant médité d'insérer, dans certaine harangue, ces mots : *Pauvre prince orphelin.*

Mais ce n'était pas le prince qui regardait avec plus de convoitise ces habits splendides, insignes de sa virilité tant attendue ; à deux pas de lui, un autre enfant, plus âgé de quelques mois à peine, aux joues roses, aux cheveux blonds, tout éblouissant de santé, de force et de pétulance, dévorait du regard le faste qui entourait son heureux compagnon ; déjà même, plusieurs fois, ne pouvant résister à sa curiosité, il avait osé s'approcher de la chaise sur laquelle étaient préparés les beaux habits, et avait sournoisement manié l'étoffe et caressé les broderies, tandis que le petit prince regardait d'un autre côté. Mais il arriva qu'une fois le duc d'Enghien ramena les yeux à temps, et que Pierrot retira sa main trop tard.

— Prends garde ! s'écria le petit prince avec aigreur, prends donc garde, Pierrot ! tu vas gâter mon haut-de-chausses : c'est du velours brodé, vois-tu !... et cela se fane lorsqu'on le touche... Je te défends de toucher à mon haut-de-chausses.

Pierrot cacha la main coupable derrière le dos, en tournant et en retournant ses épaules par ce mouvement de mauvaise humeur familier aux enfants de toutes les conditions.

— Ne vous fâchez pas, Louis, dit madame la Princesse à

son fils, que défigurait une assez laide grimace. Si Pierrot touche encore à votre habit, nous le ferons fouetter.

Pierrot changea sa moue boudeuse en une moue menaçante et dit :

— Monseigneur est prince ; mais, moi, je suis jardinier... et, si monseigneur veut m'empêcher de toucher à ses habits, je l'empêcherai, moi, de jouer avec mes pintades... Ah! mais... c'est que je suis plus fort que monseigneur, moi... il le sait bien...

A peine avait-il prononcé ces imprudentes paroles, que la nourrice du prince, mère de Pierrot, saisit l'indépendant bambin par le poignet et lui dit :

— Pierrot, vous oubliez que monseigneur est votre maître, le maître de tout ce qui est dans le château et autour du château, et que, par conséquent, vos pintades sont à lui.

— Tiens! moi, dit Pierrot, je croyais qu'il était mon frère...

— Votre frère de lait, oui.

— Alors, s'il est mon frère, nous devons partager; et, si mes pintades sont à lui, ses habits sont à moi.

La nourrice allait répliquer par une démonstration sur la différence qu'il y a entre un frère utérin et un frère de lait, mais le jeune prince, qui voulait que Pierrot assistât à son triomphe tout entier, car c'était de Pierrot surtout qu'il désirait exciter l'admiration et l'envie, ne lui en laissa pas le temps.

— N'aie pas peur, Pierrot, dit-il, je ne suis pas fâché contre toi, et tu me verras tout à l'heure sur mon beau cheval blanc et sur ma belle petite selle!... Je vais courir la chasse, et c'est moi qui tuerai le daim !

— Ah! oui, répondit l'irrévérencieux Pierrot avec le plus impertinent signe d'ironie, vous y resterez longtemps, à cheval!... Vous avez voulu monter l'autre jour sur mon âne, et mon âne vous a jeté à terre !

— Oui... mais, aujourd'hui, reprit le jeune prince avec toute la majesté qu'il put appeler à son aide et trouver dans ses souvenirs, aujourd'hui, je représente mon papa, et je ne tomberai point... D'ailleurs, Vialas me tiendra dans ses bras.

— Allons, allons, dit madame la Princesse, pour couper court à la discussion de Pierrot et de M. le duc d'Enghien, allons, qu'on habille le prince! Voici une heure qui sonne, et tous nos gentilshommes attendent avec impatience. Lenet, faites sonner le départ.

XIII

Au même instant, le son du cor retentit dans les cours et pénétra jusqu'au fond des appartements. Alors chacun courut à son cheval frais et reposé, grâce aux soins qu'on en avait pris, et se mit en selle; le veneur avec ses limiers, les piqueurs avec leurs compagnies de chiens partirent les premiers. Puis les gentilshommes se rangèrent en haie, et le duc d'Enghien, monté sur un cheval blanc, soutenu par Vialas, son écuyer, parut entouré de dames d'honneur, d'écuyers, de gentilshommes et suivi de sa mère, éblouissante de parure et montée sur un cheval noir comme le jais; près d'elle, sur un cheval qu'elle maniait avec une grâce charmante, était la vicomtesse de Cambes, adorable sous ses habits de femme, qu'elle avait enfin repris à sa grande joie.

Quant à madame de Tourville, on la cherchait vainement des yeux depuis la surveille; elle avait disparu: comme Achille, elle s'était retirée sous sa tente.

Cette brillante cavalcade fut accueillie par des acclamations unanimes. On se montrait, en se haussant sur les étriers, madame la Princesse et M. le duc d'Enghien, inconnus à la

plupart des gentilshommes qui n'étaient jamais venus à la cour, et qui étaient étrangers à toutes ces pompes royales. L'enfant saluait avec un charmant sourire, madame la Princesse avec une douce majesté : c'étaient la femme et le fils de celui que ses ennemis eux-mêmes appelaient le premier capitaine de l'Europe. Ce premier capitaine de l'Europe était poursuivi, persécuté, emprisonné par ceux-là mêmes qu'il avait sauvés de l'ennemi à Lens et défendus contre les rebelles à Saint-Germain. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme. Aussi l'enthousiasme fut-il à son comble.

Madame la Princesse savoura à longs traits toutes ces preuves de sa popularité; puis, sur quelques mots que lui glissa Lenet à l'oreille, elle donna le signal du départ, et bientôt l'on passa des parterres dans le parc, dont toutes les portes étaient gardées par des soldats du régiment de Condé. Derrière les chasseurs, les grilles furent refermées, et, comme si cette précaution était encore insuffisante pour qu'aucun faux frère ne se mêlât à la fête, les soldats restèrent en sentinelle derrière les grilles, et à chacune d'elles un suisse, vêtu comme celui de la cour et armé d'une hallebarde comme lui, se tenait debout, ayant ordre de n'ouvrir qu'à ceux qui pourraient répondre aux trois questions qui composaient le mot d'ordre.

Un instant après que les grilles furent fermées, le son du cor et les aboiements furieux des chiens annoncèrent que le daim était lancé.

Cependant, de l'autre côté du parc, en face du mur d'enceinte, bâti par le connétable Anne de Montmorency, sur le revers de la route, six cavaliers, dressant l'oreille au bruit des trompes et aux aboiements des chiens, s'étaient arrêtés, caressant leurs chevaux en haleine, et semblaient tenir conseil.

A voir leurs costumes entièrement neufs, les harnais brillants de leurs montures, les manteaux lustrés qui retombaient galamment de leurs épaules sur la croupe de leurs

chevaux, le luxe des armes que des ouvertures artistement ménagées laissaient apercevoir, on pouvait s'étonner de l'isolement de ces gentilshommes, si beaux et si pimpants à l'heure où toute la noblesse des environs était réunie dans le château de Chantilly.

Ces gentilshommes si brillants étaient éclipsés toutefois par le luxe de leur chef ou de celui qui paraissait être leur chef: plumes au chapeau, baudrier doré, bottes fines éperonnées d'or, longue épée à poignée ciselée à jour, tel était, avec l'accompagnement d'un splendide manteau bleu de ciel à l'espagnole, l'équipement de ce cavalier.

— Pardieu ! dit-il au bout d'un instant de réflexions profondes, pendant lequel les six cavaliers s'étaient entre-regardés d'un air assez embarrassé, par où entre-t-on dans un parc? Par la porte ou par la grille. Présentons-nous à la première grille ou à la première porte, et nous entrerons. Ce n'est point des cavaliers de notre tournure qu'on laisse dehors, lorsque entrent dedans des hommes vêtus comme ceux que nous rencontrons depuis ce matin.

— Je vous répète, Cauvignac, répondit un des cinq cavaliers auxquels s'adressait le discours de leur chef, que ces gens mal vêtus, et qui, malgré leur costume et leur tournure de croquants, sont à cette heure dans le parc, avaient sur nous un avantage : c'était de posséder le mot de passe. Nous ne l'avons pas et nous n'entrerons pas.

— Vous croyez, Ferguzon? dit, avec une certaine déférence pour l'opinion de son lieutenant, celui qui avait parlé le premier, et que nos lecteurs reconnaissent pour l'aventurier qu'ils ont rencontré dès les premières pages de cette histoire.

— Si je le crois? J'en suis sûr. Croyez-vous donc que ces gens-là chassent pour chasser? Tarare ! ils conspirent, c'est positif.

— Ferguzon a raison, dit un troisième; ils conspirent, et nous n'entrerons pas.

— La chasse au daim est cependant bonne à prendre quand on la rencontre sur son chemin.

— Surtout quand on est las de la chasse à l'homme; n'est-ce pas, Barrabas? reprit Cauvignac. Eh bien, il ne sera pas dit que celle-là nous passera devant le nez. Nous avons tout ce qu'il faut pour figurer dignement à cette fête; nous sommes brillants comme des écus neufs. S'il faut des soldats à M. le duc d'Enghien, où en trouvera-t-il de plus beaux? s'il lui faut des conspirateurs, où en trouvera-t-il de plus élégants? Le moins somptueux de nous a la mine d'un capitaine.

— Et vous, Cauvignac, reprit Barrabas, vous passeriez au besoin pour un duc et pair.

Ferguzon ne disait rien, il réfléchissait.

— Malheureusement, continua en riant Cauvignac, Ferguzon n'est point d'avis de chasser aujourd'hui.

— Peste! dit Ferguzon, je ne suis pas si dégoûté; la chasse est un plaisir de gentilhomme qui me va de toute façon. Aussi je n'en fais pas fi pour moi, et n'en dissuade pas les autres. Je dis seulement que l'entrée de ce parc où l'on chasse vous est défendue par les portes et par les grilles.

— Tenez, s'écria Cauvignac, voici les trompes qui sonnent la vue.

— Mais, continua Ferguzon, cela ne veut pas dire que nous ne chasserons pas.

— Et comment veux-tu que nous chassions, tête d'âne, si nous ne pouvons pas entrer?

— Je ne dis pas que nous ne pouvons pas entrer, reprit Ferguzon.

— Et comment veux-tu que nous entrions, puisque les portes et les grilles, ouvertes pour les autres, sont, selon toi, fermées pour nous?

— Pourquoi ne ferions-nous pas à ce petit mur, et pour nous seuls, une brèche par où nous passerions, nous et nos

chevaux, et derrière laquelle nous ne trouverions certainement personne pour nous demander raison?

— Hourra! s'écria Cauvignac en secouant avec joie son chapeau. — Réparation entière! Ferguzon, tu es l'homme de ressource parmi nous! Et, quand j'aurai renversé le roi de France de son trône pour y mettre M. le Prince, je demande pour toi la place d'el signor Mazarino Mazarini. A l'ouvrage, compagnons, à l'ouvrage!

A ces mots, Cauvignac sauta à bas de sa monture, et, aidé de ses compagnons, dont un seul suffit pour tenir le chevaux de tous, il se mit à démolir les pierres déjà ébranlées du mur d'enceinte.

En un clin d'œil, les cinq travailleurs eurent pratiqué une brèche de trois ou quatre pieds de large. Alors ils remontèrent sur leurs chevaux, et, guidé par Cauvignac, s'élancèrent dans la place.

— Maintenant, leur dit celui-ci se dirigeant du côté où il entendait le son des trompes, maintenant soyez polis et de bon goût, et je vous invite à souper chez M. le duc d'Enghien.

XIV

Nous avons dit que nos six gentilshommes de nouvelle fabrique étaient bien montés; leurs chevaux avaient, en outre, sur ceux des cavaliers venus le matin, l'avantage d'être frais. Ils rejoignirent donc bientôt le gros de la chasse, et prirent rang parmi les chasseurs sans contestation aucune. La plupart des invités venaient de provinces différentes et ne se connaissaient pas entre eux; les intrus, une fois dans le parc, pouvaient donc passer pour des invités.

Tout aurait été à merveille s'ils se fussent tenus à leur

rang, et même s'ils se fussent contentés de dépasser les autres, et de se mêler aux piqueurs et aux officiers de vénerie. Mais il n'en fut pas ainsi. Au bout d'un instant, Cauvignac parut convaincu que la chasse se donnait en son honneur; il arracha un cor des mains d'un valet de chiens qui n'osa le lui refuser, s'élança à la tête des veneurs, croisa le capitaine des chasses en tous sens, coupa à travers bois et taillis, sonnant de la trompe à tort et à travers, confondant la vue avec le lancer, le débuché avec le rembuché, écrasant les chiens, renversant les valets, saluant coquettement les dames lorsqu'il passait devant elles, jurant, criant, s'animant lui-même quand il les avait perdues de vue, et arrivant sur le daim au moment où l'animal, après avoir traversé le grand étang, était sur ses abois.

— Hallali! hallali! cria Cauvignac, à nous le daim! Corbleu! nous le tenons.

— Cauvignac, disait Ferguzon, qui le suivait à une longueur de cheval, Cauvignac, vous allez nous faire mettre tous à la porte. Au nom de Dieu, modérez-vous!

Mais Cauvignac n'entendait rien, et, voyant que l'animal faisait tête aux chiens, il mit pied à terre et tira son épée en criant de toute la force de ses poumons :

— Hallali! hallali!

Et ses compagnons, moins le prudent Ferguzon, encouragés par son exemple, se préparaient à fondre sur leur proie, quand le capitaine des chasses, écartant Cauvignac avec son couteau :

— Doucement, monsieur, dit-il, c'est madame la Princesse qui dirige la chasse. C'est donc à elle de couper la gorge du daim ou de concéder cet honneur à qui bon lui semble.

Cauvignac fut rappelé à lui par cette rude semonce; et, comme il reculait d'assez mauvaise grâce, il se vit enveloppé tout à coup par la foule des chasseurs, à qui les cinq minutes de halte de Cauvignac avaient suffi pour rejoindre, et

qui formaient un grand cercle autour de l'animal, acculé au pied d'un chêne et entouré de tous les chiens réunis et acharnés sur lui.

Au même moment, par une longue avenue, on vit accourir madame la Princesse, précédant M. le duc d'Enghien, les gentilshommes et les dames qui avaient tenu à honneur de ne pas la quitter. Elle était fort animée, et l'on comprenait qu'elle préludait à une guerre véritable par ce simulacre de guerre.

En arrivant au milieu du cercle, elle s'arrêta, jeta un coup d'œil princier autour d'elle, et aperçut Cauvignac et ses compagnons, dévorés par les regards inquiets et soupçonneux des piqueurs et des officiers des chasses.

Le capitaine s'approcha d'elle, son couteau à la main : c'était un couteau qui servait d'ordinaire à M. le Prince, dont la lame était du plus fin acier et la poignée de vermeil.

— Son Altesse connaît-elle ce gentilhomme? dit-il à voix basse et en indiquant Cauvignac du coin de l'œil.

— Non, dit-elle; mais, s'il est entré, il est sans doute connu de quelqu'un.

— Il n'est connu de personne, Altesse, et tous ceux que j'ai interrogés le voient aujourd'hui pour la première fois.

— Mais il n'a pu franchir les grilles sans avoir le mot de passe?

— Non, sans doute, reprit le capitaine; cependant j'oserai donner à Votre Altesse le conseil de s'en défier.

— Il faut d'abord connaître qui il est, dit la princesse.

— On le saura tout à l'heure, madame, répondit avec son sourire habituel Lenet, qui avait accompagné la princesse. Je lui ai dépêché un Normand, un Picard et un Breton, et il va être questionné d'importance; mais, pour le moment, que Votre Altesse n'ait pas l'air de faire attention à lui, où il nous échappera.

— Vous avez raison, Lenet; revenons à notre chasse.

— Cauvignac, dit Ferguzon, je crois qu'il est question de nous en haut lieu. Nous ne ferions pas mal de nous éclipser.

— Tu crois? dit Cauvignac. Ah! ma foi, tant pis! Je veux voir l'hallali; il en arrivera ce qu'il pourra.

— C'est un beau spectacle, je le sais bien, dit Ferguzon; mais nous pourrions payer nos places plus cher qu'à l'hôtel de Bourgogne.

— Madame, dit le capitaine des chasses en présentant le couteau à la princesse, à qui Votre Altesse veut-elle accorder l'honneur de mettre l'animal à mort?

— Je le réserve pour moi, monsieur, dit la princesse; une femme de mon rang doit s'habituer à toucher au fer et à voir couler le sang.

— Namur, dit le capitaine des chasses à l'arquebusier, apprêtez-vous.

L'arquebusier sortit des rangs et vint, son arquebuse au poing, se ranger à vingt pas de l'animal. Cette manœuvre avait pour but de tuer le daim avec une balle, si le daim, poussé au désespoir, comme cela arrive quelquefois, au lieu d'attendre madame la Princesse, fonçait sur elle.

Madame la Princesse descendit de cheval, prit le couteau, et, les yeux fixes, les joues ardentes, les lèvres à demi relevées, s'avança vers la bête, qui, presque entièrement ensevelie sous les chiens, semblait couverte d'un tapis bariolé de mille couleurs. Sans doute, l'animal ne crut pas que la mort venait à lui sous les traits de cette belle princesse, dans la main de laquelle il était venu manger plus de dix fois; aussi, tombé sur les genoux qu'il était, essayait-il de faire un mouvement en laissant tomber de ses yeux cette grosse larme qui accompagne l'agonie du cerf, du daim et du chevreuil. Mais il n'en eut pas le temps : la lame du couteau, sur laquelle se reflétait un rayon de soleil, disparut tout entière dans sa gorge; le sang jaillit jusqu'au visage de ma-

dame la Princesse; le daim leva la tête, brama douloureusement, et, jetant un dernier regard de reproche sur sa belle maîtresse, tomba et mourut.

Au même instant, toutes les trompes sonnèrent la mort, et mille cris retentirent de « Vive madame la Princesse! » tandis que le jeune prince, s'agitant sur sa selle, battait joyeusement des mains.

Madame la Princesse retira le couteau de la gorge de l'animal, tourna avec un regard d'amazone les yeux tout autour d'elle, rendit l'arme ensanglantée au capitaine des chasses, et remonta à cheval. Alors Lenet s'approcha d'elle.

— Madame la Princesse veut-elle que je lui dise, fit-il avec son sourire habituel, à qui elle pensait en coupant la gorge de la pauvre bête?

— Oui, Lenet, dites, vous me ferez plaisir.

— Elle pensait à M. de Mazarin, et aurait voulu qu'il fût à la place du daim.

— Oui, s'écria madame la Princesse, c'est bien cela, et je l'eusse égorgé sans pitié, je vous le jure; mais, en vérité, Lenet, vous êtes sorcier!

Puis, se retournant vers le reste de la compagnie :

— Maintenant que la chasse est finie, messieurs, dit-elle, veuillez me suivre. Il est trop tard maintenant pour attaquer un autre daim, et, d'ailleurs, le souper nous attend.

Cauvignac répondit à cette invitation par un geste des plus gracieux.

— Que faites-vous donc, capitaine? demanda Ferguzon.

— J'accepte, pardieu! Ne vois-tu pas que madame la Princesse vient de nous inviter à souper, comme je vous l'avais promis?

— Cauvignac, vous me croirez si vous voulez, dit le lieutenant; mais, à votre place, je regagnerais la brèche.

— Ferguzon, mon ami, votre perspicacité naturelle vous fait défaut, N'avez-vous pas remarqué les ordres qu'a donnés

ce monsieur vêtu de noir, et qui a un faux air du renard, quand il rit, et du blaireau quand il ne rit pas. Ferguzon, la brèche est gardée, et aller du côté de la brèche, c'est indiquer que nous voulons sortir par où nous sommes entrés.

— Mais alors, qu'allons-nous devenir?...

— Sois tranquille!... Je réponds de tout...

Et, sur cette assurance, les six aventuriers prirent leur rang au milieu des gentilshommes, et s'acheminèrent avec eux vers le château.

Cauvignac ne s'était pas trompé : on ne les perdait pas de vue. Lenet marchait sur le flanc. Il avait à sa droite le capitaine des chasses, à sa gauche l'intendant de la maison de Condé.

— Vous êtes sûrs, disait-il, que personne ne connaît ces cavaliers?

— Personne. Voilà plus de cinquante gentilshommes que nous interrogeons, et toujours même réponse : parfaitement étrangers à tout le monde.

Le Normand, le Picard et le Breton revinrent joindre Lenet sans pouvoir en dire davantage. Seulement, le Normand avait découvert une brèche dans le parc, et, en homme intelligent, l'avait fait garder.

— Alors, dit Lenet, nous allons recourir au moyen le plus efficace. Il ne faut pas qu'une poignée d'espions nous fasse congédier en pure perte cent braves gentilshommes. Ayez soin, vous, monsieur l'intendant, que personne ne puisse sortir de la cour ni de la galerie où la cavalerie va entrer... Vous, monsieur le capitaine, une fois la porte de la galerie refermée, disposez un piquet de douze hommes avec des armes chargées, en cas d'événement... Maintenant, allez; je ne les perds pas de vue.

Au reste, Lenet n'avait pas grand'peine à remplir la charge qu'il s'était imposée à lui-même. Cauvignac et ses compa-

gnons ne manifestaient aucune envie de fuir. Cauvignac marchait au premier rang, frisant galamment sa moustache ; Ferguzon le suivait, rassuré par sa promesse, car il connaissait trop son chef pour ne pas être sûr qu'il ne se serait pas fourré dans ce terrier, si le terrier n'avait pas une seconde issue ; quant à Barrabas et à ses trois autres compagnons, ils suivaient le lieutenant et le capitaine, sans penser à autre chose qu'à l'excellent souper qui les attendait : c'étaient, en somme, des hommes fort matériels, qui abandonnaient avec une parfaite insouciance la partie intellectuelle des relations sociales à leurs deux chefs, dans lesquels ils avaient pleine et entière confiance.

Tout se passa selon la prévision du conseiller et s'exécuta selon son ordre. Madame la Princesse s'assit dans le grand salon de réception, sous un dais qui lui servait de trône : elle avait près d'elle son fils, vêtu comme nous l'avons dit.

Tout le monde se regardait : on avait promis un souper, et il était évident qu'on allait faire un discours.

En effet, la princesse se leva et prit la parole. Sa harangue (1) fut entraînante. Cette fois, Clémence de Maillé-Brézé ne garda aucune mesure, et rompit en visière avec le Mazarin ; de leur côté, les assistants, électrisés par le souvenir de l'affront fait à toute la noblesse de France dans la personne des princes, et peut-être, mieux encore, par l'espoir de bonnes conditions à faire à la cour en cas de succès, interrompirent deux ou trois fois le discours de madame la Princesse, jurant à grands cris de servir fidèlement la cause de l'illustre maison de Condé, et de l'aider à sortir de l'abaissement où Mazarin la voulait réduire.

(1) Les amateurs de discours pourront retrouver entièrement celui-ci dans les Mémoires de Pierre Lenet. Quant à nous, nous sommes de l'avis de Henri IV, qui prétendait que c'était aux longs discours qu'il avait été forcé d'entendre qu'il devait ses cheveux blancs.

— Ainsi donc, messieurs, s'écria la princesse en terminant sa harangue, c'est le concours de votre bravoure, c'est l'offrande de votre dévouement que demande à vos cœurs généreux l'orphelin que voici... Vous êtes nos amis... vous vous êtes présentés comme tels, du moins... Que pouvez-vous faire pour nous?

Alors, après un silence d'un instant, silence plein de solennité, commença la scène à la fois la plus grande et la plus touchante qui se pût voir.

L'un des gentilshommes s'inclina, saluant respectueusement la princesse.

— Je me nomme Gérard de Montalent, dit-il; j'amène avec moi quatre gentilshommes mes amis. Nous avons, entre nous tous, cinq bonnes épées et deux mille pistoles que nous mettons au service de M. le Prince... Voici notre lettre de créance, signée de M. le duc de la Rochefoucauld.

La princesse salua à son tour, prit la lettre de créance des mains du donateur, la remit à Lenet, et fit signe aux gentilshommes de passer à sa droite.

A peine eurent-ils pris la place indiquée, qu'un autre gentilhomme se leva.

— Je me nomme Claude-Raoul de Lessac, comte de Clermont, dit-il. Je viens avec six gentilshommes de mes amis. Nous avons chacun mille pistoles, que nous demandons la faveur de verser au trésor de Votre Altesse... Nous sommes armés et équipés, et une simple solde journalière nous suffira... Voici notre lettre de créance signée de M. le duc de Bouillon.

— Passez à ma droite, messieurs, dit la princesse prenant la lettre de M. de Bouillon, qu'elle lut comme la première, et que, comme la première, elle passa à Lenet, et croyez à ma reconnaissance.

Les gentilshommes obéirent.

— Je me nomme Louis-Ferdinand de Lorges, comte de

Duras, dit alors un troisième gentilhomme. J'arrive sans amis et sans argent, riche et fort de ma seule épée, avec laquelle je me suis ouvert un chemin à travers l'ennemi, car j'étais assiégé dans Bellegarde. Voici ma lettre de créance, de M. le vicomte de Turenne.

— Venez, venez, monsieur, dit madame la Princesse en prenant d'une main la lettre de créance et en lui donnant l'autre à baiser. Venez, et tenez-vous près de moi; je vous fais un de mes brigadiers.

L'exemple fut imité par tous les gentilshommes : chacun venait avec une lettre de créance, soit de M. de la Rochefoucauld, soit de M. de Bouillon, soit de M. de Turenne; il remettait la lettre et passait à droite de la Princesse. Quand le côté droit fut plein, la Princesse fit passer à gauche.

Ainsi, le fond de la salle se dégarnissait peu à peu. Bientôt il ne resta plus que Cauvignac et ses sbires, formant un groupe solitaire sur lequel chacun, murmurant avec défiance, tournait un regard de colère et de menace.

Lenet jeta un coup d'œil vers la porte. La porte était bien fermée. Il savait que, derrière cette porte, se tenait le capitaine avez douze hommes bien armés. Alors, ramenant son œil sur les inconnus :

— Et vous, messieurs, dit-il, qui êtes-vous? Nous ferez-vous l'honneur de vous nommer et de nous montrer vos lettres de créance?

Le début de la scène, dont, avec l'intelligence qu'on lui connaît, l'issue l'inquiétait fort, avait jeté une ombre d'inquiétude sur le visage de Ferguzon, et cette inquiétude s'était tout doucement communiquée à ses compagnons, qui, comme Lenet, regardaient du côté de la porte; mais leur chef, majestueusement drapé dans son manteau, était resté impassible, et, à l'invitation de Lenet, faisant deux pas en avant et saluant la Princesse avec infiniment de grâce prétentieuse :

— Madame, dit-il, je me nomme Roland de Cauvignac, e

j'amène pour le service de Votre Altesse ces cinq gentilshommes, qui appartiennent aux premières familles de la Guyenne, mais qui désirent garder l'incognito.

— Mais vous n'êtes sans doute pas venus à Chantilly sans être recommandés par quelqu'un, messieurs? dit madame la Princesse, émue du tumulte affreux qui allait résulter de l'arrestation de ces six hommes suspects. Où est votre lettre de créance?

Cauvignac s'inclina en homme qui reconnaît la justesse de la demande, fouilla dans son pourpoint et en tira un papier plié en quatre qu'il passa à Lenet avec le salut le plus profond.

Lenet ouvrit, lut, et l'expression la plus joyeuse vint dérider ses traits, contractés par une appréhension bien naturelle.

Pendant que Lenet lisait, Cauvignac promenait sur les assistants un regard de triomphateur.

— Madame, dit-il à voix basse en se penchant à l'oreille de la princesse, regardez quelle fortune : un blanc-seing de M. d'Épernon!

— Monsieur, dit la princesse avec le plus gracieux sourire, merci trois fois : merci pour mon époux! merci pour moi! merci pour mon fils!

La surprise avait rendu muets tous les spectateurs.

— Monsieur, dit Lenet, cette pièce est trop précieuse pour que votre intention soit de nous l'abandonner sans condition. Ce soir, après le souper, nous causerons, s'il vous plaît, et vous me direz en quoi nous pouvons vous être agréables.

Et Lenet mit dans sa poche le blanc-seing, que Cauvignac eut la délicatesse de ne lui pas redemander.

— Eh bien, dit Cauvignac à ses compagnons, ne vous avais-je pas dit que je vous invitais à souper avec M. le duc d'Enghien?

— Et maintenant, à table! dit la princesse.

— Les doubles battants de la porte latérale s'ouvrirent à ces mots, et l'on vit un magnifique souper servi dans la grande galerie du château.

Le souper fut des plus bruyants; la santé de M. le Prince, proposée plus de dix fois, fut toujours portée par les convives à genoux, l'épée à la main, et avec des imprécations contre le Mazarin à faire crouler les murailles.

Chacun fit honneur à la bonne chère de Chantilly. Ferguzon lui-même, le prudent Ferguzon, se laissa aller à l'appât des vins de Bourgogne, avec lesquels, pour la première fois, il faisait connaissance. Ferguzon était Gascon et n'avait jusque-là été en position que d'apprécier les vins de son pays, qu'il trouvait excellents, mais qui, à cette époque, s'il faut en croire le duc de Saint-Simon, n'avaient pas encore grande renommée.

Mais il n'en était pas ainsi de Cauvignac. Cauvignac, tout en appréciant à leur juste valeur les crus de Moulin-à-Vent, de Nuits et de Chambertin, n'en faisait qu'une raisonnable consommation. Il n'avait point oublié le sourire retors de Lenet, et il pensait qu'il avait besoin de toute sa raison pour faire avec le rusé conseiller un marché dont il n'eût pas à se repentir; aussi excita-t-il l'admiration de Ferguzon, de Barrabas et de ses trois autres compagnons, qui, ignorant les causes de cette tempérance, furent assez simples pour croire que leur chef faisait un retour sur lui-même.

Vers la fin du repas, et comme les santés commençaient à devenir plus fréquentes, la princesse s'éclipsa, emmenant avec elle M. le duc d'Enghien, et laissant toute liberté à ses convives de prolonger le festin aussi avant dans la nuit qu'il leur conviendrait. Tout, au reste, s'était passé selon ses désirs, et elle fit un récit circonstancié de la scène du salon et du repas de la galerie, n'omettant qu'une seule chose, c'était le mot que Lenet lui avait glissé à l'oreille au moment où elle se levait de table :

— Que Votre Altesse n'oublie pas que nous partons à dix heures.

Il allait être neuf heures; madame la Princesse commença ses préparatifs.

Pendant ce temps, Lenet et Cauvignac échangèrent un regard. Lenet se leva. Cauvignac en fit autant; Lenet sortit par une petite porte située à l'angle de la galerie; Cauvignac comprit la manœuvre et le suivit.

Lenet conduisit Cauvignac dans son cabinet : l'aventurier marchait derrière lui, l'air insouciant et confiant. Cependant sa main, tout en marchant, jouait négligemment avec le manche d'un long poignard passé à sa ceinture, et son œil, ardent et rapide, fouillait les portes entr'ouvertes et les tapisseries flottantes.

Il ne craignait pas précisément qu'on le trahît, mais il avait pour principe de toujours se tenir en mesure contre la trahison.

Une fois entré dans le cabinet, à demi éclairé par une lampe, mais dont un seul coup d'œil lui assura la solitude, Lenet indiqua de la main un siége à Cauvignac. Cauvignac s'assit d'un côté de la table où brûlait la lampe, et Lenet de l'autre.

— Monsieur, dit Lenet pour capter du premier coup la confiance du gentilhomme, voici d'abord et avant toute chose votre blanc-seing que je vous rends. Il est bien à vous n'est-ce pas?

— Il est, monsieur, répondit Cauvignac, à celui qui le possède, puisque, comme vous pouvez le voir, il n'y a d'autre nom dessus que celui de M. le duc d'Épernon.

— Quand je demande s'il est bien à vous, je demande si vous le possédez du consentement de M. le duc d'Épernon.

— Je le tiens de sa propre main, monsieur.

— Ainsi, il n'est ni soustrait ni extorqué par violence? Je ne dis point par vous, mais par quelque autre de qui vous

l'auriez reçu; peut-être ne le tenez-vous que de seconde main?

— Il m'a été, vous dis-je, donné par le duc, de plein gré et à titre d'échange contre un papier que je lui ai remis.

— Avez-vous pris avec M. le duc d'Épernon l'obligation de faire de ce blanc-seing une chose plus qu'une autre?

— Je n'ai pris avec M. le duc d'Épernon aucun engagement.

— Celui qui le possédera peut donc en user en toute sécurité?

— Il le peut.

— Pourquoi, alors, n'en usez-vous pas vous-même?

— Parce qu'en gardant ce blanc-seing je n'en puis tirer qu'une chose, tandis qu'en vous le cédant j'en puis tirer deux.

— Et quelles sont ces deux choses?

— De l'argent, d'abord.

— Nous n'en avons guère.

— Je serai raisonnable.

— Et la seconde?

— Un grade dans l'armée de MM. les princes.

— MM. les princes n'ont point d'armée.

— Ils vont en avoir une.

— N'aimeriez-vous pas mieux un brevet pour lever quelque compagnie?

— J'allais vous proposer cet accommodement.

— Reste donc l'argent?

— Oui, reste l'argent.

— Quelle somme désirez-vous?

— Dix mille livres. Je vous ai dit que je serais raisonnable.

— Dix mille livres?

— Oui. Il me faut bien quelques avances pour armer et équiper mes hommes.

— En effet, ce n'est pas trop.

— Vous consentez donc?

— C'est marché fait.

Lenet tira un brevet tout signé, le remplit des noms que lui indiqua le jeune homme, y apposa le sceau de madame

la Princesse, et le remit au titulaire; puis, ouvrant une espèce de caisse à secret où était renfermé le trésor de l'armée rebelle, il en tira dix mille livres en or qu'il aligna en piles de vingt louis chacune.

Cauvignac les compta scrupuleusement les unes après les autres; puis, à la dernière, il fit de la tête signe à Lenet que le blanc-seing était à lui. Lenet le prit et le renferma dans la caisse à secret, pensant sans doute qu'un papier si précieux ne pouvait être trop soigneusement gardé.

Au moment où Lenet remettait dans la poche de son justaucorps la clef de la caisse, un valet tout effaré vint lui dire qu'on le demandait pour affaire d'importance.

En conséquence, Lenet et Cauvignac sortirent du cabinet : Lenet, pour suivre le domestique; Cauvignac, pour rentrer dans la salle du festin.

Pendant ce temps, madame la Princesse faisait ses préparatifs de départ, qui consistaient à changer sa robe d'apparat contre une robe d'amazone, bonne à la fois pour la voiture et pour le cheval, à trier ses papiers, afin de brûler les inutiles et d'emporter les précieux; enfin, à réunir ses diamants, qu'elle avait fait démonter afin qu'ils tinssent moins de place, et qu'elle pût, dans une occasion pressante, plus facilement en tirer parti.

Quant à M. le duc d'Enghien, il devait partir dans le costume avec lequel il avait couru la chasse, attendu qu'on n'avait encore eu le temps de lui faire faire que celui-là. Son écuyer, Vialas, devait se tenir constamment à la portière de la voiture, monté sur le cheval blanc, qui était un pur coursier de sang, afin de le prendre sur sa petite selle et de l'emporter au galop si besoin était. On avait d'abord craint qu'il ne s'endormît, et l'on avait fait venir Pierrot pour jouer avec lui; mais la précaution était inutile : l'orgueil de se voir habillé en homme le tenait éveillé.

Les voitures, attelées en cachette et comme pour recon-

duire à Paris madame la vicomtesse de Cambes, avaient été conduites sous une sombre allée de marronniers où il était impossible de les apercevoir, et où elles se tenaient, portières ouvertes et cochers sur le siége, à vingt pas seulement de la grille principale. On n'attendait plus que le signal, qui devait être une fanfare de cors. Madame la Princesse, les yeux fixés sur la pendule, qui marquait dix heures moins cinq minutes, se levait déjà et s'avançait vers M. le duc d'Enghien pour le prendre par la main, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit précipitamment, et Lenet fondit plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

Madame la Princesse, voyant sa figure pâle et son regard troublé, pâlit et se troubla à son tour.

— Oh! mon Dieu! lui dit-elle en allant à lui, qu'avez-vous et qu'y a-t-il?

— Il y a, dit Lenet d'une voix étranglée par l'émotion, qu'un gentilhomme vient d'arriver et demande à vous parler de la part du roi.

— Grand Dieu! s'écria madame la Princesse, nous sommes perdus! Mon cher Lenet, que faire?

— Une seule chose.

— Laquelle?

— Faire déshabiller M. le duc d'Enghien tout de suite et revêtir Pierrot de ses habits.

— Mais je ne veux pas qu'on m'ôte mes habits pour les donner à Pierrot! s'écria le jeune prince tout prêt à fondre en larmes à cette seule idée, tandis que Pierrot, au comble de la joie, craignait d'avoir mal entendu.

— Il le faut, monseigneur, dit Lenet de cet accent puissant que l'on trouve dans les occasions graves, et qui est capable d'impressionner même un enfant, ou l'on va, à l'instant même, vous conduire, vous et votre maman, dans la même prison que M. le Prince votre père.

Le duc d'Enghien se tut, tandis que Pierrot, au contraire,

incapable de maîtriser ses sentiments, se laissait aller à une indicible explosion de joie et d'orgueil; on les emmena tous deux dans une salle basse voisine de la chapelle, où la métamorphose devait s'opérer.

— Heureusement, dit Lenet, que madame la douairière est ici; sans quoi, nous étions battus par le Mazarin.

— Pourquoi cela?

— Parce que le messager a dû commencer par visiter madame la douairière, et qu'il est dans son antichambre en ce moment.

— Mais ce messager du roi n'est qu'un surveillant sans doute, un espion que la cour nous envoie?

— Votre Altesse l'a dit.

— Alors sa consigne est de nous garder à vue.

— Oui; mais que vous importe, si ce n'est pas vous qu'il garde?

— Je ne vous comprends pas, Lenet.

Lenet sourit.

— Je me comprends, moi, madame, et je réponds de tout. Faites habiller Pierrot en prince et le prince en jardinier, je me charge de faire la leçon à Pierrot.

— Oh! mon Dieu! laisser partir mon fils seul!

— Votre fils, madame, partira avec sa mère.

— Impossible!

— Pourquoi? Si l'on a trouvé un faux duc d'Enghien, on trouvera bien une fausse princesse de Condé.

— Oh! maintenant, à merveille! Je comprends, mon bon Lenet, mon cher Lenet; mais qui me représentera? ajouta la princesse avec une certaine inquiétude.

— Soyez tranquille, madame, répondit l'imperturbable conseiller, la princesse de Condé, dont je veux me servir et que je destine à être gardée à vue par l'espion de M. de Mazarin, vient de se déshabiller en toute hâte, et, dans ce moment même, entre dans votre lit.

Voici comment s'était passée la scène dont Lenet venait de rendre compte à la princesse.

Tandis que les gentilshommes continuaient, dans la salle du festin, de boire en portant des santés à MM. les princes et en maudissant le Mazarin, tandis que Lenet traitait dans son cabinet avec Cauvignac de l'échange du blanc-seing, tandis qu'enfin madame la Princesse faisait ses derniers préparatifs de départ, un cavalier s'était présenté à la grille principale du château, suivi de son laquais, et avait sonné.

Le concierge avait ouvert; mais, derrière le concierge, le nouveau venu avait trouvé le hallebardier que nous connaissons.

— D'où venez-vous? demanda celui-ci.

— De Mantes, répondit le cavalier.

Jusque-là, tout allait bien.

— Où allez-vous? continua le hallebardier.

— Chez madame la princesse douairière de Condé, chez madame la Princesse ensuite, et enfin chez M. le duc d'Enghien.

— On n'entre pas! dit le hallebardier en mettant sa hallebarde en travers.

— Ordre du roi! répondit le cavalier en tirant un papier de sa poche.

A ces mots redoutables, la hallebarde s'était abaissée, la sentinelle avait appelé, un officier de la maison était accouru, et le messager de Sa Majesté, ayant remis sa lettre de créance, avait été immédiatement introduit dans les appartements.

Heureusement que Chantilly était grand, et que les appartements de madame la duchesse douairière étaient loin de la galerie où se passaient les dernières scènes du bruyant festin dont nous avons esquissé la première partie.

Si le messager eût demandé à voir d'abord madame la Princesse et son fils, tout était bien réellement perdu. Mais l'étiquette voulait qu'il saluât d'abord madame la princesse

mère. Le premier valet de chambre le fit donc entrer dans un grand cabinet, attenant à la chambre à coucher de Son Altesse.

— Veuillez excuser, monsieur, lui dit-il, mais Son Altesse s'est sentie subitement indisposée avant-hier, et vient d'être saignée, il y a moins de deux heures, pour la troisième fois. Je vais lui annoncer votre arrivée, et, dans une minute, j'aurai l'honneur de vous introduire.

Le gentilhomme fit un signe de tête en manière d'assentiment, et demeura seul, sans s'apercevoir que, par le trou des serrures, trois têtes curieuses guettaient sa contenance et essayaient de le reconnaître.

C'étaient d'abord Pierre Lenet, puis Vialas, l'écuyer du prince, puis la Roussière, le capitaine des chasses. Au cas où l'un ou l'autre eût reconnu le gentilhomme, il entrait, et, sous prétexte de lui tenir compagnie, il l'abordait pour l'amuser et gagner du temps.

Mais aucun d'eux n'avait pu reconnaître celui qu'on avait tant d'intérêt à gagner. C'était un beau jeune homme en costume d'infanterie; il regarda, avec une nonchalance qu'on eût facilement pu traduire en dégoût de la mission dont il était chargé, les portraits de famille et l'ameublement du cabinet, s'arrêtant tout particulièrement devant le portrait de la douairière, chez laquelle il allait être introduit, et qui avait été fait au plus beau moment de sa jeunesse et de sa beauté.

Fidèle, d'ailleurs, à sa promesse, le valet de chambre, au bout de quelques minutes à peine, vint chercher le cavalier pour le conduire chez la princesse douairière.

Charlotte de Montmorency s'était mise sur son séant. Son médecin, Bourdelot, venait de quitter son chevet; il rencontra l'officier au seuil de la porte, et lui fit un salut très-cérémonieux, que l'officier lui rendit de la même manière.

Lorsque la princesse entendit les pas du visiteur et les paroles qu'il échangeait avec le médecin, elle fit un signe rapide du côté de la ruelle, et alors la tapisserie à lourdes

franges qui enveloppait le lit, excepté du côté que la douairière avait ouvert pour recevoir sa visite, s'agita imperceptiblement pendant deux ou trois secondes.

Il y avait, en effet, dans la ruelle de la douairière, la jeune princesse de Condé, entrée par une porte secrète pratiquée dans la boiserie, et Lenet, impatient de savoir, dès le début de l'entretien, ce que pouvait venir faire à Chantilly le messager du roi près les princesses.

L'officier fit trois pas dans la chambre et s'inclina avec un respect qui n'était pas seulement commandé par l'étiquette.

Madame la douairière avait dilaté ses grands yeux noirs avec l'air superbe d'une reine qui va se mettre en colère : son silence était gros de tempêtes. Sa main, d'une blancheur mate, rendue plus blanche encore par la triple saignée, fit signe au messager de remettre la dépêche dont il était porteur.

Le capitaine allongea sa main vers celle de la princesse, et y déposa respectueusement la lettre d'Anne d'Autriche; puis il attendit que la princesse eût lu les quatre lignes qu'elle renfermait.

— Fort bien, murmura la douairière en fermant ce papier avec un sang-froid trop grand pour n'être point affecté : je comprends l'intention de la reine, tout enveloppée qu'elle est de paroles polies : je suis votre prisonnière.

— Madame!... fit l'officier embarrassé.

— Prisonnière facile à garder, monsieur, reprit madame de Condé, car je ne suis pas en état de fuir bien loin; et j'ai, comme vous avez pu le voir en entrant ici, un gardien sévère : c'est mon médecin, M. Bourdelot.

En disant ces mots, la douairière arrêta plus fixement son regard sur le messager, dont la physionomie lui parut assez agréable pour qu'elle diminuât quelque chose de l'amer accueil dû au porteur d'une pareille injonction.

— Je savais, continua-t-elle, M. de Mazarin capable de

bien des violences indignes; mais je ne le croyais pas encore assez peureux pour craindre une vieille femme malade, une pauvre veuve et un enfant, car je présume que l'ordre dont vous êtes porteur concerne aussi la princesse ma fille et le duc mon petit-fils?

— Madame, dit le jeune homme, je serais au désespoir que Votre Altesse me jugeât d'après la mission que j'ai le malheur d'être forcé de remplir. Je suis arrivé à Mantes porteur d'un message pour la reine. Le *post-scriptum* du message recommandait le messager à Sa Majesté : la reine alors a eu la bonté de me dire de demeurer près d'elle, attendu qu'elle aurait, selon toute probabilité, besoin de mes services. Deux jours après, la reine m'a envoyé ici; mais, tout en acceptant, et c'était mon devoir, la mission quelle qu'elle fût, dont Sa Majesté daignait me charger, j'oserai dire que je n'ai pas sollicité et que j'eusse refusé même, si les rois étaient personnes qui pussent essuyer un refus.

Et, en disant ces mots, l'officier s'inclina une seconde fois aussi respectueusement que la première.

— J'augure bien de votre explication, et j'espère, depuis que vous me l'avez donnée, pouvoir être malade en repos. Cependant, point de fausse honte, monsieur; dites-moi tout de suite la vérité. Me veillera-t-on jusque dans ma chambre, comme on a fait pour mon pauvre fils à Vincennes? Aurai-je le droit d'écrire et visitera-t-on ou ne visitera-t-on point mes lettres? Si, contre toute apparence, cette maladie me permet de me lever jamais, bornera-t-on mes promenades?

— Madame, répondit l'officier, voici la consigne que la reine m'a fait l'honneur de me donner elle-même : « Allez, m'a dit Sa Majesté, assurer ma cousine de Condé que je ferai pour MM. les princes tout ce que la sûreté de l'État me permettra de faire. Je la prie, par cette lettre, de recevoir un de mes officiers, qui puisse servir d'intermédiaire entre elle et moi pour les messages qu'elle me fera. Cet officier, a

ajouté la reine, ce sera vous. » Voilà, madame, continua le jeune homme, toujours avec les mêmes démonstrations respectueuses, quelles ont été les propres paroles de Sa Majesté.

La princesse avait écouté ce récit avec l'attention qu'on met à surprendre dans une note diplomatique les sens qui résultent souvent d'un mot placé dans telle ou telle condition, ou d'une virgule placée dans tel ou tel endroit.

Puis, après un instant de réflexion, la princesse, voyant sans doute dans ce message tout ce qu'elle avait craint d'y voir dès l'abord, c'est-à-dire un espionnage à bout portant, se pinça les lèvres et dit :

— Vous logerez à Chantilly, monsieur, selon les désirs de la reine, et, de plus, vous direz quel appartement vous sera plus agréable et plus commode pour exercer votre charge, et cet appartement sera le vôtre.

— Madame, répondit le gentilhomme en fronçant légèrement le sourcil, j'ai eu l'honneur d'expliquer à Votre Altesse bien des choses qui n'étaient pas dans mes instructions. Entre la colère de Votre Altesse et la volonté de la reine, je suis dangereusement placé, moi pauvre officier et surtout mauvais courtisan; toutefois, il me semble que Votre Altesse pourrait faire preuve de générosité en s'abstenant de mortifier un homme qui n'est qu'un instrument passif. Il est fâcheux pour moi, madame, d'avoir à faire ce que je fais. Mais la reine ayant ordonné, c'est à moi d'obéir religieusement aux ordres de la reine. Je n'eusse pas demandé l'emploi, je serais heureux qu'on l'eût donné à un autre : il me semble que c'est beaucoup dire...

Et l'officier redressa la tête avec une rougeur qui appela une rougeur semblable sur le front altier de la princesse.

— Monsieur, répliqua-t-elle, à quelque rang de la société que nous soyons placés, vous l'avez dit, nous devons obéissance à Sa Majesté. Je suivrai donc l'exemple que vous me donnez et j'obéirai comme vous; mais vous devez compren-

dre, toutefois, combien il est dur de ne pouvoir recevoir chez soi un digne gentilhomme comme vous sans être libre de lui faire à son gré les honneurs de sa maison. A partir de ce moment, c'est vous qui êtes le maître ici. Commandez.

L'officier salua profondément la princesse et répliqua :

— Madame, à Dieu ne plaise que j'oublie la distance qui me sépare de Votre Altesse et le respect que je dois à sa maison! Votre Altesse continuera d'ordonner chez elle et je serai le premier de ses serviteurs.

Et, à ces mots, le jeune gentilhomme se retira sans embarras, sans servilité, sans hauteur, laissant la douairière agitée d'une colère d'autant plus intense qu'elle ne pouvait s'en prendre à un messager si discrèt et si respectueux.

Aussi Mazarin fit-il, ce soir-là, les frais de la conversation, qui, du fond de cette ruelle, eût foudroyé le ministre, si des malédictions avaient le pouvoir de tuer comme des projectiles.

Le gentilhomme retrouva dans l'antichambre le laquais qui l'avait annoncé.

— Maintenant, monsieur, dit celui-ci s'approchant du messager, madame la princesse de Condé, à laquelle vous avez demandé audience de la part de la reine, consent à vous recevoir; veuillez me suivre.

L'officier comprit ce détour qui servait à sauver l'orgueil des princesses, et il parut aussi reconnaissant de la faveur qu'on lui faisait que si cette faveur n'eût pas été imposée par ordre supérieur. Traversant donc les appartements sur les pas du valet de chambre, il arriva à la porte de la chambre à coucher de la princesse.

Arrivé là, le valet de chambre se retourna.

— Madame la Princesse, dit-il, s'est mise au lit au retour de la chasse, et, comme elle est fatiguée, elle vous recevra couchée. Qui annoncerai-je à Son Altesse?

— Annoncez M. le baron de Canolles de la part de Sa Ma-

jesté la reine régente, répondit ce jeune gentilhomme.

A ce nom, que la prétendue princesse entendit de son lit, elle fit un mouvement de surprise qui, s'il eût été vu, eût singulièrement compromis son identité, et, rabattant précipitamment de la main droite ses coiffes sur ses yeux, tandis que, de la gauche, elle ramenait jusqu'à son menton la riche courtine de son lit :

— Faites entrer, dit-elle d'une voix altérée.

L'officier entra.

MADAME DE CONDÉ

On introduisit Canolles dans une vaste chambre tendue d'une tapisserie sombre, et éclairée seulement par une lampe de nuit placée sur une console entre les deux fenêtres : à ce peu de lumière qu'elle répandait, on pouvait distinguer cependant, au-dessus de la lampe, un grand tableau représentant une femme, peinte en pied, tenant par la main un enfant. Aux corniches des quatre angles étincelaient les trois fleurs de lis d'or, auxquelles il ne fallait ôter que la bande posée en cœur pour en faire les trois fleurs de lis de France. Enfin, dans l'enfoncement d'une vaste alcôve où la faible et tremblante lueur pénétrait à peine, on distinguait, sous les lourdes courtines d'un lit, la femme sur laquelle le nom du baron de Canolles avait produit un si singulier effet.

Le gentilhomme recommença les formalités d'usage, c'est-à-dire qu'il fit vers le lit les trois pas de rigueur, salua, fit trois pas encore; puis deux femmes de chambre qui, sans doute, avaient aidé madame de Condé à se mettre au lit, s'étant retirées, le valet de chambre referma la porte et Canolles se trouva seul avec la princesse.

Ce n'était point à Canolles d'entamer la conversation : il

attendit donc qu'on lui adressât la parole ; mais, comme la princesse, de son côté, paraissait vouloir garder un obstiné silence, le jeune officier pensa qu'il valait mieux passer par-dessus les convenances que de rester plus longtemps dans une position si embarrassée. Cependant, il ne se dissimulait pas que l'orage, encore contenu dans ce dédaigneux silence, allait sans doute éclater aux premiers mots qui le rompraient, et qu'il allait avoir à subir une seconde colère d'une princesse plus redoutable encore que la première, en ce qu'elle était plus jeune et plus intéressante.

Mais l'excès même de l'affront qu'on lui faisait enhardit le jeune gentilhomme, et, s'inclinant une troisième fois, selon la circonstance, c'est-à-dire avec un salut roide et compassé, présage de la mauvaise humeur qui chauffait dans son cerveau de Gascon :

— Madame, dit-il, j'ai eu l'honneur de demander, de la part de Sa Majesté la reine régnante, une audience à Votre Altesse ; Votre Altesse a daigné me l'accorder. Maintenant, veut-elle mettre le comble à ses bontés en me faisant connaître, par un mot, par un signe, qu'elle a bien voulu s'apercevoir de ma présence, et qu'elle est prête à m'entendre?

Un mouvement dans les rideaux et sous les couvertures avertit Canolles qu'on allait lui répondre.

En effet, une voix se fit entendre presque étouffée, tant elle était pleine d'émotion.

— Parlez, monsieur, dit cette voix, je vous écoute.

Canolles prit le ton oratoire et commença.

— Sa Majesté la reine, dit-il, m'envoie près de vous, madame, pour assurer Votre Altesse du désir qu'elle a de continuer avec elle ses bonnes relations d'amitié.

Un mouvement visible s'opéra dans la ruelle du lit, et la princesse, interrompant l'orateur :

— Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, ne parlez plus de l'amitié qui règne entre Sa Majesté la reine et la mai-

son de Condé; il y a des preuves du contraire dans les cachots du donjon de Vincennes.

— Allons, pensa Canolles, il paraît qu'ils se sont donné le mot et qu'ils répéteront tous la même chose.

Pendant ce temps, un nouveau mouvement que le messager ne remarqua point, grâce à l'embarras de la situation, s'opérait dans la ruelle du lit. La princesse continua :

— Au fait, monsieur, dit-elle, que voulez-vous?

— Je ne veux rien, moi, madame, dit Canolles en se redressant. C'est Sa Majesté la reine qui veut que je pénètre dans ce château, que je tienne, si indigne que je sois de cet honneur, société à Votre Altesse, et que je contribue de tout mon pouvoir à rétablir la bonne harmonie entre les deux princes du sang royal, désunis sans cause en un temps si douloureux.

— Sans cause? s'écria la princesse; vous prétendez que notre rupture n'a pas de cause?

— Pardon, madame, reprit Canolles. Je ne prétends rien, je ne suis pas juge, je ne suis qu'interprète.

— Et, en attendant que cette bonne harmonie se rétablisse, la reine me fait espionner, sous prétexte...

— Ainsi, dit Canolles exaspéré, je suis un espion! Voilà enfin le mot lâché! Je remercie Votre Altesse de sa franchise.

Et, dans le désespoir qui commençait à s'emparer de lui, Canolles fit un de ces beaux mouvements que cherchent avec tant d'avidité les peintres pour leurs tableaux inanimés, les acteurs pour leurs tableaux vivants.

— Ainsi, c'est dit, c'est arrêté, je suis un espion! continua Canolles. Eh bien, madame, veuillez me traiter comme on traite de pareils misérables; oubliez que je suis l'envoyé d'une reine, que cette reine répond de tous mes actes, que je ne suis qu'un atome obéissant à son souffle. Faites-moi chasser par vos laquais, faites-moi tuer par vos gentilshommes, mettez en face de moi des gens auxquels je puisse

répondre avec le bâton ou l'épée; mais veuillez ne pas insulter aussi cruellement un officier qui remplit à la fois son devoir de soldat et de sujet, vous, madame, qui êtes si haut placée par la naissance, le mérite et le malheur!

Ces mots échappés du cœur, douloureux comme un gémissement, stridents comme un reproche, devaient produire et produisirent leur effet. En les écoutant, la princesse se souleva, appuyée sur son coude, les yeux brillants, la main tremblante, et, faisant un geste plein d'angoisse vers le messager :

— A Dieu ne plaise, dit-elle, que mon intention soit d'inculter un si brave gentilhomme que vous. Non, monsieur de Canolles, non, je ne suspecte pas votre loyauté; reprenez mes paroles, elles sont blessantes, j'en conviens, et je ne voulais pas vous blesser. Non, non, vous êtes un noble cavalier, monsieur le baron, et je vous rends pleine et entière justice.

Et, comme, pour prononcer ces mots, entraînée sans doute par le mouvement généreux qui les lui arrachait du cœur, la princesse, malgré elle, s'était avancée hors de l'ombre du dais formé par les épais rideaux; comme on avait pu voir son front blanc sous ses coiffes, ses blonds cheveux déroulés en tresses, ses lèvres d'un rouge ardent, ses yeux humides et doux, Canolles tressaillit, car il venait de lui passer devant les yeux comme une vision, car il crut respirer de nouveau un parfum dont le souvenir seul l'enivrait. Il lui sembla qu'une de ces portes d'or, par lesquelles passent les beaux rêves, s'ouvrait pour lui ramener l'essaim envolé des riantes pensées et des joies de l'amour. Son regard tomba plus sûr et plus clair sur le lit de la princesse, et, dans le court espace d'une seconde, pendant la lueur rapide d'un éclair qui illuminait tout le passé, dans la princesse couchée devant lui il reconnut le vicomte de Cambes.

Au reste, depuis quelques instants, son agitation était telle,

que la fausse princesse put la mettre sur le compte du reproche fâcheux qui l'avait tant fait souffrir, et, comme le mouvement qu'elle avait fait n'avait eu, comme nous l'avons dit, que la durée d'un instant, comme elle avait eu le soin de rentrer presque aussitôt dans la pénombre, de voiler de nouveau ses yeux, de cacher à l'instant même sa main blanche et effilée qui pouvait trahir son incognito, elle essaya, non sans émotion, mais du moins sans inquiétude, de reprendre la conversation où elle l'avait laissée.

— Vous disiez donc, monsieur? fit la jeune femme.

Mais Canolles était ébloui, fasciné; les visions passaient et repassaient devant ses yeux, ses idées tourbillonnaient; il perdait la mémoire, le sens; il allait perdre le respect et interroger. Un seul instinct, peut-être celui que Dieu mit dans le cœur des gens qui aiment, que les femmes appellent timidité, et qui n'est que de l'avarice, conseilla à Canolles de dissimuler encore et d'attendre, de ne pas perdre son rêve, de ne pas compromettre, par un mot imprudent et trop vite échappé, le bonheur de toute sa vie.

Il n'ajouta plus un geste, plus un mot, à ce qu'il voulait strictement dire ou faire. Que deviendrait-il, grand Dieu! si cette grande princesse le reconnaissait tout à coup; si elle allait le prendre en horreur, dans son château de Chantilly, comme elle l'avait pris en défiance dans l'auberge de maître Biscarros; si elle allait revenir sur l'accusation déjà abandonnée, et si elle allait croire qu'il voulait, grâce à un titre officiel, grâce à un ordre royal, continuer des poursuites pardonnables envers le vicomte ou la vicomtesse de Cambes, mais insolentes et presque criminelles lorsqu'il s'agissait d'une princesse du sang?

— Mais, pensa-t-il tout à coup, est-il possible qu'une princesse de ce nom et de ce rang ait voyagé seule ainsi avec un unique serviteur?

Et, comme il arrive toujours en pareille occasion où l'es-

prit chancelant et troublé cherche à s'appuyer sur quelque chose, Canolles, éperdu, regarda tout autour de lui, et ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait de cette femme tenant son fils par la main.

A cette vue, une illumination subite passa par son esprit, et, malgré lui, il fit un pas pour se rapprocher du tableau.

De son côté, la fausse princesse ne put retenir un léger cri, et, lorsqu'à ce cri Canolles se retourna, il vit que son visage, déjà voilé, était maintenant masqué tout à fait.

— Oh! oh! se demanda Canolles en lui-même, que veut dire cela? Ou c'est la princesse que j'ai rencontrée sur le chemin de Bordeaux, ou je suis dupe d'une ruse, et ce n'est pas elle qui est dans ce lit... En tout cas, nous verrons bien.

— Madame, dit-il tout à coup, je ne sais que penser maintenant de votre silence, et j'ai reconnu...

— Qu'avez-vous reconnu? s'écria vivement la dame du lit.

— J'ai reconnu, reprit Canolles, que j'avais eu le malheur de vous inspirer la même opinion que j'ai déjà inspirée à madame la princesse douairière.

— Ah! ne put s'empêcher de faire la voix avec un soupir de soulagement.

La phrase de Canolles n'était peut-être pas bien logique, et faisait même hors-d'œuvre dans la conversation; mais le coup était porté. Canolles avait remarqué le mouvement d'angoisse qui l'avait interrompu, et le mouvement de joie qui avait accueilli ses dernières paroles.

— Seulement, continua l'officier, je n'en suis pas moins forcé de dire à Votre Altesse, si désagréable que lui soit la chose, que je dois rester au château et accompagner Votre Altesse partout où il lui plaira d'aller.

— Ainsi donc, s'écria la princesse, je ne pourrai être seule même dans ma chambre? Oh! monsieur, c'est plus que de l'indignité, cela!

— J'ai dit à Votre Altesse que telles étaient mes instructions; mais que Votre Altesse se rassure, ajouta Canolles en fixant un regard perçant sur la dame du lit et en pesant sur chaque parole, elle doit connaître mieux que personne que je sais obéir à la prière d'une femme.

— Moi? s'écria la princesse avec un accent où il y avait encore plus d'embarras que d'étonnement. En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire; j'ignore à quelles circonstances vous faites allusion.

— Madame, continua l'officier en s'inclinant, je croyais que le valet de chambre qui m'a introduit avait dit mon nom à Votre Altesse. Je suis le baron de Canolles.

— Eh bien, dit la princesse d'une voix assez ferme, que m'importe, monsieur?

— Je pensais qu'ayant déjà eu le bonheur d'être agréable à Votre Altesse...

— A moi! et comment cela, je vous prie? reprit la voix avec une altération qui rappelait à Canolles certaine intonation très-irritée, mais très-craintive en même temps, qui était restée dans sa mémoire.

Canolles pensa qu'il avait été assez loin; d'ailleurs, il était à peu près fixé.

— En n'exécutant pas à la lettre mes instructions, reprit-il avec l'air du plus profond respect.

La princesse parut rassurée.

— Monsieur, dit-elle, je ne veux point vous mettre en faute; exécutez vos instructions quelles qu'elles soient.

— Madame, reprit Canolles, j'ignore encore, heureusement, comment on persécute une femme, à plus forte raison comment on offense une princesse. J'ai donc l'honneur de répéter à Votre Altesse ce que j'ai déjà dit à madame la princesse douairière, que j'étais son très-humble serviteur... Veuillez me donner votre parole que vous ne sortirez pas du château sans ma compagnie, et je vous délivre de ma

présence, qui, je le comprends bien, doit être odieuse à Votre Altesse.

— Mais, en ce cas, monsieur, dit vivement la princesse, vous n'exécuterez donc pas vos ordres?...

— Je ferai ce que ma conscience me dit que je dois faire.

— Monsieur de Canolles, dit la voix, je vous jure que je ne sortirai pas de Chantilly sans vous prévenir.

— En ce cas, madame, dit Canolles en s'inclinant jusqu'à terre, pardonnez-moi d'avoir été la cause involontaire de votre colère d'un instant. Votre Altesse ne me reverra plus que lorsqu'elle me fera appeler.

— Je vous remercie, baron, dit la voix avec une expression de joie qui parut avoir son écho dans la ruelle. Allez, allez, je vous remercie; demain, j'aurai le plaisir de vous revoir.

Cette fois, le baron reconnut, à ne s'y plus méprendre, la voix, les yeux et le sourire indiciblement voluptueux de l'être charmant qui lui avait, pour ainsi dire, glissé entre les mains pendant cette soirée où le cavalier inconnu était venu lui apporter l'ordre du duc d'Épernon. C'étaient ces insaisissables émanations qui parfument l'air que respire la femme aimée, c'était cette tiède vapeur qui est un corps dont l'âme éprise croit embrasser les contours; suprême effort de l'imagination, cette capricieuse fée qui se nourrit par l'idéalité, comme la matière par le positif.

Un dernier coup d'œil sur le portrait, si mal éclairé qu'il fût, montra au baron, dont les yeux, d'ailleurs, commençaient à s'habituer à cette demi-obscurité, le nez aquilin des Maillé, les cheveux noirs et l'œil enfoncé de la princesse; tandis que, devant lui, la femme qui venait de jouer le premier acte du rôle si difficile qu'elle avait entrepris avait l'œil à fleur de tête, le nez droit à narines dilatées, la bouche creusée au coin par l'habitude du sourire, et ces joues arrondies qui éloignent toute idée des laborieuses méditations.

Canolles savait tout ce qu'il voulait savoir; il salua donc avec le même respect que s'il avait cru avoir toujours affaire à la princesse et se retira dans son appartement.

II

Canolles n'avait aucune résolution arrêtée; aussi, en rentrant chez lui, se mit-il à marcher rapidement en long et en large, comme ont l'habitude de le faire les gens indécis, sans remarquer que Castorin, qui attendait son retour, s'était levé en l'apercevant et le suivait, tenant entre ses mains une robe de chambre tout étendue, derrière laquelle il disparaissait.

Castorin heurta un meuble, Canolles se retourna.

— Eh bien, lui dit-il, que faites-vous là avec cette robe de chambre?

— J'attends que monsieur ôte son habit.

— Je ne sais pas quand j'ôterai mon habit. Posez cette robe de chambre sur un fauteuil et attendez.

— Comment! monsieur n'ôte pas son habit? demanda Castorin, qui, valet capricieux de sa nature, semblait, ce soir-là, plus revêche que d'habitude. Monsieur ne compte donc pas se coucher tout de suite?

— Non.

— Et quand monsieur compte-t-il se coucher, alors?

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup, attendu que je suis très-fatigué.

— Ah! vraiment! dit Canolles s'arrêtant et regardant Castorin en face, vous êtes très-fatigué?

Et le gentilhomme lut visiblement sur le visage de son laquais cette expression impertinente des domestiques qui meurent d'envie de se faire mettre à la porte.

— Très-fatigué! dit Castorin.

Canolles haussa les épaules.

— Sortez, lui dit-il; tenez-vous dans l'antichambre; quand j'aurai besoin de vous, je sonnerai.

— Je préviens monsieur que, s'il tarde longtemps, il ne me trouvera plus dans l'antichambre.

— Et où serez-vous, s'il vous plaît?

— Dans mon lit. Il me semble qu'après avoir fait deux cents lieues, il est bien temps de se coucher.

— Monsieur Castorin, dit Canolles, vous êtes un maroufle.

— Si monsieur trouve qu'un maroufle n'est pas digne d'être son laquais, monsieur n'a qu'à dire un seul mot, et je le débarrasserai de mon service, répondit Castorin en prenant son air le plus majestueux.

Canolles n'était pas dans un moment de patience, et, si Castorin eût eu la faculté d'entrevoir seulement l'ombre de l'orage qui grossissait dans l'esprit de son maître, il est évident que, si pressé qu'il fût de se trouver libre, il eût attendu à un autre moment pour lui faire la proposition qu'il venait de hasarder. Aussi le gentilhomme marcha-t-il droit à son laquais, et, prenant un des boutons de son justaucorps entre le pouce et l'index, mouvement devenu, depuis, familier à un plus grand homme que ne le fut jamais le pauvre Canolles :

— Répétez, lui dit-il.

— Je répète, répondit Castorin avec la même impudence, que, si monsieur n'est pas content de moi, je délivrerai monsieur de mes services.

Canolles lâcha Castorin et alla gravement prendre sa canne. Castorin comprit de quoi il était question.

— Monsieur, s'écria-t-il, prenez garde à ce que vous allez

faire. Je ne suis plus un simple laquais; je suis au service de madame la Princesse!

— Ah! ah! fit Canolles en abaissant la canne déjà levée; ah! vous êtes au service de madame la Princesse?

— Oui, monsieur, depuis un quart d'heure, dit Castorin en se redressant.

— Et qui vous a engagé à ce service?

— M. Pompée, son intendant.

— M. Pompée?

— Oui.

— Eh! que ne disais-tu cela tout de suite! s'écria Canolles. Oui, oui, tu as raison de quitter mon service, mon cher Castorin, et voilà deux pistoles pour t'indemniser des coups que j'ai été sur le point de te donner.

— Oh! fit Castorin n'osant prendre l'argent, que veut dire cela? Monsieur se moque-t-il de moi?

— Non pas. Au contraire, fais-toi laquais de madame la Princesse, mon ami. Seulement, quand devait commencer ton service?

— A compter du moment où monsieur m'aurait rendu ma liberté.

— Eh bien, je te rends ta liberté à compter de demain matin.

— Et d'ici à demain matin?

— D'ici à demain matin, tu es toujours mon laquais, et tu dois m'obéir.

— Volontiers! Qu'ordonne monsieur? dit Castorin se décidant à prendre les deux pistoles.

— J'ordonne, puisque tu as envie de dormir, que tu te déshabilles et que tu te mettes dans mon lit.

— Comment! que veut dire monsieur? Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, mais d'obéir, voilà tout. Déshabille-toi, je vais t'aider.

— Comment! monsieur va m'aider?

— Sans doute : puisque tu vas jouer le rôle du chevalier de Canolles, il faut bien que je joue celui de Castorin.

Et, sans attendre la permission de son laquais, le baron lui enleva son justaucorps, qu'il revêtit, son chapeau, qu'il mit sur sa tête, et, l'enfermant à double tour avant qu'il fût revenu de sa surprise, il descendit rapidement l'escalier.

Canolles commençait enfin à voir clair dans tout ce mystère, quoiqu'une partie des événements demeurât encore pour lui enveloppée d'un nuage. Depuis deux heures, il lui avait semblé que rien de ce qu'il avait vu, rien de ce qu'il avait entendu n'était parfaitement naturel. L'attitude de chacun à Chantilly était compassée : toutes les personnes qu'il rencontrait lui semblaient jouer un rôle, et les détails cependant se fondaient dans une harmonie générale qui indiquait au surveillant envoyé par la reine que, s'il ne voulait pas être dupe de quelque grande mystification, il lui fallait redoubler de surveillance.

La réunion de Pompée au vicomte de Cambes éclaircissait bien des doutes.

Ce qu'il en restait à Canolles acheva de se dissiper quand, à peine sorti de la cour, il vit, malgré la profonde obscurité de la nuit, quatre hommes s'avancer et s'apprêter à entrer par la porte même qu'il venait de franchir; ces quatre hommes étaient conduits par le même valet de chambre qui l'avait introduit chez les princesses. Un autre homme, enveloppé d'un manteau, suivait par derrière.

Sur le seuil de la porte, la petite troupe s'arrêta, attendant les ordres de l'homme au manteau.

— Vous savez où il loge, dit celui-ci d'une voix impérieuse en s'adressant au valet de chambre; vous le connaissez, puisque c'est vous qui l'avez conduit. Surveillez-le donc de manière à ce qu'il ne puisse sortir ; placez vos hommes dans l'escalier, dans le corridor, où vous voudrez, peu importe,

pourvu que, sans se douter de rien, il soit gardé lui-même au lieu que ce soit lui qui garde Leurs Altesses.

Canolles se fit plus impalpable qu'une vision dans l'angle où la nuit jetait son ombre la plus épaisse; de là, sans être aperçu, il vit disparaître sous la voûte les cinq gardiens qu'on lui donnait, tandis que l'homme au manteau, après s'être assuré qu'ils exécutaient l'ordre donné, reprit le chemin par lequel il était venu.

— Cela n'indique encore rien de bien précis, se dit Canolles en le suivant des yeux, car le dépit peut les forcer à me rendre la pareille. Maintenant, pourvu que ce diable de Castorin n'aille pas crier, appeler, faire quelque sottise!... J'ai eu tort de ne pas le bâillonner. Malheureusement, il est trop tard maintenant. Allons, commençons ma ronde.

Aussitôt Canolles, après avoir jeté tout autour de lui un regard investigateur, traversa la cour et parvint à l'aile du bâtiment derrière laquelle étaient situées les écuries.

Toute la vie du château semblait s'être réfugiée dans cette partie des bâtiments. On entendait piaffer les chevaux et courir des gens pressés. La sellerie retentissait du cliquetis des mors et des harnais. On roulait des carrosses hors des remises, et des voix étouffées par la crainte, mais que cependant on pouvait surprendre en prêtant attentivement l'oreille, s'appelaient et se répondaient.

Canolles demeura un instant aux écoutes. Il n'y avait pas à en douter, on s'apprêtait pour un départ.

Il traversa tout l'espace compris entre une aile et l'autre, passa sous une voûte et parvint jusqu'à la façade du château.

Là, il s'arrêta.

En effet, les fenêtres du rez-de-chaussée brillaient d'une trop vive lumière pour qu'on ne devinât point qu'une quantité de flambeaux étaient allumés dans l'intérieur, et, comme ces flambeaux allaient et venaient, traçant de grandes om-

bres et de vastes raies lumineuses sur le gazon du jardin, Canolles comprit que là où était le centre de l'activité, là aussi était le siége de l'entreprise.

Canolles hésita d'abord à surprendre le secret que l'on essayait de lui cacher. Mais bientôt il réfléchit que son titre d'envoyé de la reine et la responsabilité que lui imposait cette mission excusaient bien des choses, même auprès des consciences les plus scrupuleuses.

S'avançant donc avec précaution en longeant la muraille, dont la base était d'autant plus obscure que les fenêtres, situées à six ou sept pieds du sol, étaient plus resplendissantes, il monta sur une borne, de la borne passa à une saillie de la muraille, se soutint d'une main à un anneau, de l'autre au rebord de la croisée, et, par un coin de vitre, il darda le regard le plus perçant et le plus attentif qui ait jamais pénétré dans le sanctuaire d'une conspiration.

Voici ce qu'il vit :

Près d'une femme debout et qui attachait la dernière épingle destinée à fixer sur sa tête son chapeau de voyage, quelques filles de service achevaient d'habiller un enfant en costume de chasse ; l'enfant tournait le dos à Canolles, qui ne distingua que sa chevelure blonde. Mais la dame, éclairée en plein visage par la lueur de deux flambeaux à six branches, que soutenaient, de chaque côté de la toilette, des valets de pied semblables à des cariatides, offrit à Canolles l'original exact de ce portrait qu'il avait aperçu naguère dans la pénombre de l'appartement de la princesse : c'était bien le visage allongé, la bouche sévère, le nez aux courbes impérieuses de la femme dont Canolles reconnaissait alors la vivante image ; tout en elle annonçait la domination : son geste hardi, son regard étincelant, ses brusques mouvements de tête.

Tout chez les assistants dénotait l'obéissance : leurs saluts, leur précipitation à apporter l'objet demandé, leur

promptitude à répondre à la voix de leur souveraine ou à interroger son regard.

Plusieurs officiers de la maison, parmi lesquels Canolles reconnut le valet de chambre, entassaient, dans des valises, dans des coffres, dans des malles, les uns des joyaux, les autres de l'argent, les autres cet arsenal des femmes qu'on appelle la toilette. Le petit prince, pendant ce temps, jouait et courait parmi les serviteurs empressés; mais, par une fatalité singulière, Canolles ne put apercevoir son visage.

— Je m'en étais douté, murmura-t-il; on me joue, et ces gens-là font les préparatifs du départ. Oui, mais je puis d'un geste changer cette scène de mystification en une scène de deuil; je n'ai qu'à courir sur la terrasse et à siffler trois fois dans ce sifflet d'argent, et, dans cinq minutes, au son aigre qu'il rendra, deux cents hommes auront pénétré dans ce château, arrêté les princesses, garrotté tous ces officiers qui rient sournoisement. Oui, continua Canolles, seulement, cette fois, il parlait du cœur et non des lèvres; oui, mais elle, elle qui dort là-bas, ou qui feint de dormir, je la perdrai sans retour, elle me prendra en haine, et, cette fois, dans une haine bien méritée. Il y a plus, elle me méprisera en disant que j'ai fait jusqu'au bout mon métier d'espion, et cependant, puisqu'elle obéit à la princesse, pourquoi, moi, n'obéirais-je point à la reine?

En ce moment, comme si le hasard eût voulu combattre ce retour de résolution, une porte de l'appartement où se faisait la toilette de madame la Princesse s'ouvrit, et deux personnages, un homme de cinquante ans et une femme de vingt, entrèrent tout joyeux et tout empressés. A cette vue, le cœur de Canolles passa tout entier dans ses yeux. Il venait de reconnaître les beaux cheveux, les lèvres fraîches, l'œil intelligent du vicomte de Cambes, qui, souriant encore, vint respectueusement baiser la main de Clémence de Maillé, princesse de Condé. Seulement, cette fois, le vicomte por-

tait les habits de son véritable sexe et faisait la plus charmante vicomtesse de la terre.

Canolles eût donné dix ans de sa vie pour entendre leur conversation; mais en vain il collait sa tête aux vitres; un bourdonnement inintelligible parvenait seul à son oreille. Il vit la princesse faire un geste d'adieu à la jeune femme, et la baiser au front en lui recommandant quelque chose qui fit rire tous les assistants, puis cette dernière regagner les appartements de cérémonie avec quelques bas officiers qui endossèrent des uniformes d'officiers supérieurs; il vit même le digne Pompée, gonflé d'orgueil dans un habit orange chamarré d'agent, se cambrant avec noblesse, et pesant, comme don Japhet d'Arménie, sur la poignée d'une énorme rapière, en accompagnant sa maîtresse, qui relevait gracieusement sa longue robe de satin; puis, à gauche, par une porte opposée, commença de défiler sans bruit l'escorte de la princesse, laquelle marchait d'abord, avec la démarche, non pas d'une fugitive, mais d'une reine; puis venait l'écuyer Vialas, portant dans ses bras le petit duc d'Enghien enveloppé d'un manteau; Lenet, tenant un coffre ciselé et des liasses de papier, et enfin le capitaine du château, fermant la marche, ouverte par deux officiers marchant l'épée nue.

Tout ce monde sortit par un couloir secret. Aussitôt Canolles sauta à bas de son observatoire et courut à la voûte, dont, pendant ce temps, les lumières avaient été éteintes; alors il vit passer tout le cortége se rendant silencieusement aux écuries : on allait partir.

En ce moment, l'idée des devoirs qui lui étaient imposés par la mission dont l'avait chargé la reine se présenta à l'esprit de Canolles. Cette femme qui allait sortir, c'était la guerre civile tout armée qu'il laissait échapper et qui allait de nouveau ronger les entrailles de la France. Sans doute il était honteux, à lui, homme, de se faire l'espion et le gardien d'une femme; mais c'était une femme aussi, cette dame

de Longueville qui avait mis le feu aux quatre coins de Paris !

Canolles s'élança vers la terrasse, qui dominait le parc, et approcha de ses lèvres le sifflet d'argent.

C'en était fait de tous ces préparatifs ; madame de Condé ne fût pas sortie de Chantilly, ou, si elle en fût sortie, elle n'aurait pas fait cent pas sans être enveloppée, elle et son escorte, par une force triple ; ainsi Canolles accomplissait sa mission sans courir le moindre danger ; ainsi, d'un seul coup, il détruisait la fortune et l'avenir de la maison de Condé, et, de ce même coup, sur leurs ruines, il établissait sa fortune et fondait son avenir comme avaient fait autrefois les Vitry et les Luynes, et récemment les Guitaut et les Miossens, dans des circonstances peut-être moins importantes encore pour le salut de la royauté.

Mais Canolles leva les yeux vers l'appartement où, sous des rideaux de velours rouge, brillait douce et mélancolique la lueur de la lampe de nuit qui brûlait chez la fausse princesse, et il crut voir l'ombre chérie se dessiner sur les grands stores blancs.

Alors toutes les résolutions du raisonnement, tous les calculs de l'égoïsme disparurent à ce rayon de douce lumière comme aux premières lueurs du jour disparaissent tous les rêves et tous les fantômes de la nuit.

— M. de Mazarin, se dit-il avec un élan passionné, est assez riche pour perdre tous ces princes et toutes ces princesses qui lui échappent ; mais je ne suis pas assez riche, moi, pour perdre le trésor qui dès à présent m'appartient, et que je garderai, jaloux comme un dragon. A présent, elle est seule, en ma puissance, dépendant de moi ; à toute heure du jour et de la nuit, je puis entrer dans son appartement ; elle ne fuira pas sans me le dire, car j'ai reçu sa parole sacrée Que m'importe à moi que la reine soit trompée, et que M. de Mazarin soit furieux ! On m'a dit de garder madame la prin-

cesse de Condé : je la garde. On n'avait qu'à me donner son signalement ou lancer après elle un espion plus habile que moi.

Et Canolles remit son sifflet dans sa poche, écouta grincer les verrous, rouler le tonnerre lointain des carrosses sur le pont du parc, et se perdre le bruit décroissant d'une cavalcade; puis, lorsque tout eut disparu, vision et rumeurs, sans songer qu'il venait de jouer sa vie contre l'amour d'une femme, c'est-à-dire contre l'ombre du bonheur, il se glissa dans la seconde cour déserte, et monta avec précaution son escalier, plongé, comme la voûte, dans l'obscurité la plus profonde.

Mais, quelque précaution que prît Canolles, il ne put faire qu'en arrivant dans le corridor, il ne se heurtât contre un personnage qui paraissait écouter à sa porte, lequel poussa un cri de terreur sourde.

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous? demanda le personnage d'une voix effrayée.

— Eh! pardieu! dit Canolles, qui êtes-vous vous-même qui vous glissez comme un espion dans cet escalier?

— Je suis Pompée!

— L'intendant de madame la Princesse?

— Oui, oui, l'intendant de madame la Princesse.

— Ah! cela tombe à merveille, dit le gentilhomme; moi, je suis Castorin.

— Castorin, le valet de M. le baron de Canolles?

— Lui-même.

— Ah! mon cher Castorin, dit Pompée, je parie que je vous ai fait grand'peur.

— A moi?

— Oui! Dame, quand on n'a pas été soldat... Puis-je quelque chose pour votre service, mon cher ami? continua Pompée en reprenant ses airs d'importance.

— Oui.

— Dites, alors.

— Vous pouvez annoncer sur-le-champ à madame la Princesse que mon maître désire lui parler.

— A cette heure?

— Précisément.

— Impossible!

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Alors elle ne recevra pas mon maître?

— Non.

— Ordre du roi, monsieur Pompée! Allez lui dire cela.

— Ordre du roi!... s'écria Pompée. J'y vais.

Et Pompée descendit impétueusement, mû à la fois par le respect et la peur, ces deux lévriers capables de faire courir une tortue à leur pas.

Canolles continua son chemin, rentra chez lui, trouva maître Castorin qui ronflait, magistralement étendu dans un grand fauteuil, reprit ses habits d'officier, et attendit l'événement que lui-même venait de se préparer.

— Ma foi! se dit-il, si je ne fais pas bien les affaires de M. de Mazarin, aussi me semble-t-il que je ne fais pas trop mal les miennes.

Canolles attendit inutilement le retour de Pompée; mais, au bout de dix minutes, voyant qu'il ne venait point, ni personne en son lieu, il résolut de se présenter tout seul.

En conséquence, il réveilla M. Castorin, dont une heure de sommeil avait calmé la bile, lui enjoignit de se tenir prêt à tout événement, d'un ton qui n'admettait point de réplique, et prit le chemin des appartements de la princesse.

A la porte, le baron trouva un valet de pied de fort mauvaise humeur, parce que la sonnette venait de l'appeler au moment où son service finissait, et où il croyait enfin, comme maître Castorin, qu'il allait commencer un somme réparateur après cette fatigante journée.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda le valet en apercevant Canolles.

— Je demande à présenter mes respects à madame la princesse de Condé.

— A cette heure, monsieur?

— Comment, à cette heure?

— Oui, il me semble qu'il est bien tard.

— Comment avez-vous dit cela, drôle?

— Cependant, monsieur... balbutia le laquais.

— Je ne demande plus, je veux, dit Canolles d'un ton de suprême hauteur.

— Vous voulez?... Il n'y a que madame la Princesse qui commande ici.

— Le roi commande partout... Ordre du roi!

Le laquais frémit et baissa la tête.

— Pardon, monsieur, dit-il tout tremblant; mais je ne suis, moi, qu'un pauvre serviteur; je ne puis donc prendre sur moi de vous ouvrir la porte de madame la Princesse; permettez-moi d'aller réveiller un chambellan.

— Les chambellans ont-ils l'habitude de se coucher à onze heures, au château de Chantilly?

— On a chassé toute la journée, balbutia le laquais.

— En effet, murmura Canolles, il leur faut bien le temps d'habiller quelqu'un en chambellan.

Puis, tout haut:

— C'est bien, dit-il; faites; j'attendrai.

Le laquais partit tout courant porter l'alarme dans le château, où déjà Pompée, effarouché par sa mauvaise rencontre, venait de semer une épouvante indicible.

Canolles, resté seul, prêta l'oreille et ouvrit les yeux.

Il entendit alors courir dans les salons et les corridors; il vit, à la lueur des lumières mourantes, des gens armés de mousquetons se placer aux angles des escaliers; enfin, partout il sentit un murmure menaçant remplacer le silence de

stupéfaction qui, un instant auparavant, régnait dans tout le château.

Canolles porta la main à son sifflet et s'approcha d'une fenêtre, à travers les vitres de laquelle il apercevait, se détachant comme une masse sombre et nuageuse, la cime des grands arbres au pied desquels il avait fait embusquer les deux cents hommes qu'il avait amenés avec lui.

— Non, dit-il, cela nous mènerait tout droit à la bataille, et ce ne serait pas mon compte; mieux vaut attendre : le pis qui puisse m'arriver en attendant, c'est d'être assassiné, tandis qu'en me hâtant je puis la perdre...

Canolles venait à peine, à part lui, de se faire cette réflexion, qu'il vit s'ouvrir une porte, et qu'un nouveau personnage parut.

— Madame la Princesse n'est pas visible, dit celui-ci avec une précipitation qui ne lui permit pas de saluer le gentilhomme; elle est au lit et a défendu de laisser pénétrer qui que ce fût chez elle.

— Qui êtes-vous? dit Canolles en toisant l'étrange personnage; et qui vous a donné cette insolence de parler à un gentilhomme le chapeau sur la tête?

Et, du bout de sa canne, Canolles fit sauter le chapeau de son interlocuteur.

— Monsieur! s'écria celui-ci en faisant fièrement un pas en arrière.

— Je vous ai demandé qui vous étiez, reprit Canolles.

— Je suis... répondit celui-ci, je suis, comme vous pouvez le voir à mon uniforme, le capitaine des gardes de Son Altesse.

Canolles sourit.

En effet, il avait eu le temps d'apprécier du regard celui qui lui parlait, et il avait reconnu qu'il avait affaire à quelque sommelier au ventre large comme ses bouteilles, à quelque Vatel florissant, emprisonné dans un justaucorps d'officie

que le défaut de temps, ou le trop d'abdomen, n'avaient pas permis d'agrafer suffisamment.

— C'est fort bien, monsieur le capitaine des gardes, dit Canolles, ramassez votre chapeau et répondez.

Le capitaine exécuta la première partie de l'injonction de Canolles en homme qui a étudié cette belle maxime de la discipline militaire : « Pour savoir commander, il faut savoir obéir. »

— Capitaine des gardes! reprit Canolles. Peste! c'est un beau poste.

— Mais, oui, monsieur, assez beau; après? fit l'individu en se redressant.

— Ne vous rengorgez pas tant, monsieur le capitaine, dit Canolles, ou vous allez faire casser votre dernière aiguillette, et votre haut-de-chausses vous tombera sur les talons, ce qui sera fort disgracieux.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous vous-même? demanda, interrogeant à son tour, le prétendu capitaine.

— Monsieur, j'imiterai l'exemple d'urbanité que vous m'avez donné, et je répondrai à votre question comme vous avez répondu à la mienne. Je suis capitaine dans Navaille, et je viens, au nom du roi, en ambassadeur revêtu d'un caractère pacifique ou violent, et je revêtirai l'un ou l'autre de ces deux caractères selon que l'on obéira ou que l'on n'obéira point aux ordres de Sa Majesté.

— Violent! monsieur! s'écria le faux capitaine. Un caractère violent?...

— Très-violent, je vous préviens.

— Même chez Son Altesse?...

— Pourquoi pas? Son Altesse n'est que la première sujette de Sa Majesté.

— Monsieur, n'essayez pas de la force; j'ai cinquante hommes d'armes tout prêts à venger l'honneur de Son Altesse.

Canolles ne voulut pas lui dire que ses cinquante hommes

étaient autant de laquais et de marmitons, dignes de servir sous un pareil chef, et que, quant à l'honneur de sa princesse, il courait avec elle à cette heure sur la route de Bordeaux.

Il répondit seulement avec ce sang-froid plus intimidant qu'une menace, et qui est habituel aux gens braves et accoutumés aux périls :

— Si vous avez cinquante hommes d'armes, monsieur le capitaine, moi, j'ai deux cents soldats qui sont l'avant-garde d'une armée royale. Comptez-vous vous mettre en rébellion ouverte contre Sa Majesté?

— Non, monsieur, non! répondit vivement le gros homme fort humilié; Dieu m'en garde! mais je vous prie de rendre témoignage que je ne cède qu'à la force.

— C'est bien le moins que je vous doive, en qualite de confrère.

— Eh bien, je vous conduirai donc chez madame la princesse douairière, qui n'est pas encore endormie.

Canolles n'eut pas besoin de réfléchir pour apprécier l'effroyable danger que lui offrait le piége; mais il s'en tira brusquement à l'aide de son omnipotence.

— J'ai ordre non pas de voir madame la princesse douairière, mais bien Son Altesse madame la princesse jeune.

Le capitaine des gardes baissa encore une fois la tête, imprima un mouvement rétrograde à ses grosses jambes, traîna sa longue épée sur le parquet et repassa majestueusement le seuil de la porte entre deux sentinelles qui tremblaient pendant cette scène, et auxquelles l'annonce de l'arrivée des deux cents hommes avait failli faire quitter leur poste, peu disposés qu'ils étaient à devenir des martyrs de fidélité dans le sac du château de Chantilly.

Dix minutes après, le capitaine, suivi de deux gardes, revenait, avec des cérémonies innombrables, prendre Canolles pour le conduire chez la princesse, dans la chambre de laquelle celui-ci fut introduit sans avoir à subir de nouveaux retards.

Canolles reconnut l'appartement, les meubles, le lit, et jusqu'au parfum de cette chambre qui s'était révélé à lui. Mais il chercha vainement deux choses : le portrait de la vraie princesse, qu'il avait remarqué lors de sa première visite, et qui avait jeté dans sa pensée la première lumière de cette ruse dont on voulait le faire dupe, et la figure de la fausse princesse, pour laquelle il venait de faire un si grand sacrifice.

Le portrait avait été enlevé ; et, par une précaution quelque peu tardive, et sans doute par suite de cette même précaution, le visage de la personne alitée était tourné vers la ruelle avec une impertinence toute princière.

Deux femmes se tenaient debout près d'elle, dans la ruelle du lit.

Le gentilhomme eût volontiers passé sur ce manque d'égards ; mais, comme il craignait que quelque nouvelle substitution ne permît à madame de Cambes de fuir comme avait fui la princesse, ses cheveux se dressèrent d'effroi sur sa tête, et il voulut aussitôt s'assurer de l'identité du personnage qui occupait le lit en appelant à son aide le pouvoir suprême dont le revêtait sa mission.

— Madame, dit-il en s'inclinant profondément, je demande pardon à Votre Altesse de me présenter ainsi devant elle, et surtout après lui avoir donné ma parole que j'attendrais ses ordres ; mais je viens d'entendre un grand bruit dans le château, et...

La personne couchée tressaillit, mais ne répondit pas. Canolles chercha quelque signe auquel il pût reconnaître si c'était bien celle qu'il cherchait qu'il avait devant les yeux ; mais, au milieu des flots de dentelles et dans la moelleuse épaisseur des édredons et des courtines, il lui fut impossible de reconnaître autre chose que la forme d'une personne couchée.

— Et, continua Canolles, je me dois à moi-même de m'as-

surer que ce lit renferme toujours la même personne avec laquelle j'ai eu l'honneur de causer une demi-heure.

Cette fois, ce ne fut pas un simple tressaillement, ce fut un véritable mouvement de terreur. Ce mouvement n'échappa point à Canolles, qui en fut effrayé.

— Si elle m'a trompé, pensa-t-il, si, malgré la parole solennellement donnée, elle a fui, je sors du château, je monte à cheval, je me mets à la tête de mes deux cents hommes, et je rattrape mes fugitifs, dussé-je mettre le feu à trente villages pour éclairer mon chemin.

Canolles attendit un instant encore; mais la personne couchée ne répondit ni ne se retourna; il était évident que l'on désirait gagner du temps.

— Madame, dit enfin Canolles avec une impatience qu'il n'avait plus le courage de dissimuler, je prie Votre Altesse de se rappeler que je suis l'envoyé du roi, et qu'au nom du roi je réclame l'honneur de voir son visage.

— Oh! c'est une insupportable inquisition, dit alors une voix tremblante et qui fit frissonner de joie le jeune officier, car il venait de reconnaître le timbre d'une voix qu'aucune autre voix ne pouvait imiter; si c'est, comme vous le dites, monsieur, le roi qui vous force à vous conduire ainsi, c'est que le roi, qui n'est qu'un enfant, ne connaît pas encore les devoirs d'un gentilhomme; forcer une femme à montrer son visage, c'est lui faire la même insulte que si on lui arrachait son masque.

— Madame, il y a un mot devant lequel se courbent les femmes quand ce mot vient des rois, et les rois quand ce mot vient du destin : *Il le faut.*

— Eh bien, puisqu'il le faut, dit la jeune femme, puisque je suis seule et sans défense contre l'ordre du roi et l'exigence de son messager, j'obéis, monsieur : regardez-moi.

Alors un brusque mouvement écarta le rempart d'oreillers, de couvertures et de dentelles qui défendait la belle

assiégée, et, à travers la brèche improvisée, rouge de pudeur plutôt que d'indignation, apparut la blonde tête et le charmant visage qu'avait d'avance dénoncé la voix. Avec le regard rapide de l'homme habitué à se rendre compte de situations sinon semblables, du moins équivalentes, Canolles s'assura que ce n'était pas la colère qui tenait baissés ces yeux voilés par des cils de velours et qui faisait trembler cette blanche main qui retenait, sur un cou de nacre, les flots d'une chevelure fugitive et la batiste des draps parfumés.

La fausse princesse resta un instant dans cette pose, qu'elle eût voulu rendre menaçante, et qui n'était qu'irritée, tandis que Canolles la regardait, respirant délicieusement et comprimant de ses deux mains les battements de son cœur bondissant de joie.

—Eh bien, monsieur, dit, après quelques secondes, la belle persécutée, l'humiliation est-elle assez grande? M'avez-vous examinée à votre loisir? Oui, n'est-ce pas, votre triomphe est complet? Eh bien, soyez donc vainqueur généreux, retirez-vous.

—Je le voudrais, madame; mais je dois remplir mes instructions jusqu'au bout. Je n'ai accompli, jusqu'à présent, que le côté de la mission qui concerne Votre Altesse; mais ce n'est point assez que de vous avoir vue, il faut maintenant que je voie M. le duc d'Enghien.

A ces paroles, prononcées du ton d'un homme qui sait qu'il a le droit de commander et qui veut être obéi, succéda un silence terrible. La fausse princesse se souleva, appuyée sur sa main, et fixa sur Canolles un de ces regards étranges qui semblaient n'appartenir qu'à elle, tant ils contenaient de choses à la fois. Celui-là voulait dire : « M'avez-vous reconnue? savez-vous qui je suis réellement? Si vous le savez, épargnez-moi, pardonnez-moi; vous êtes le plus fort, ayez pitié de moi. »

Canolles comprit tout ce que disait ce regard; mais il s'en-

durcit contre sa séduisante éloquence, et, répondant à ce regard avec la voix :

— Impossible, madame, dit-il, l'ordre est précis.

— Qu'il soit donc fait en tout comme vous le désirez, monsieur, puisque vous n'avez aucune condescendance ni pour la position ni pour le rang; allez, ces dames vous conduiront près du prince mon fils.

— Ces dames, dit Canolles, ne pourraient-elles pas, au lieu de me conduire près de votre fils, amener votre fils près de vous, madame? Cela, me semble, vaudrait infiniment mieux.

— Et pourquoi, monsieur? demanda la fausse princesse, évidemment plus inquiète de cette nouvelle demande qu'elle ne l'avait encore été d'aucune autre.

— Parce que, pendant ce temps, je ferais part à Votre Altesse d'une partie de ma mission qui ne peut être communiquée qu'à elle seule.

— A moi seule?

— A vous seule, répondit Canolles avec une révérence plus profonde qu'aucune de celles qu'il avait encore faites.

Cette fois, le regard de la princesse, qui avait successivement passé de la dignité à la supplication, et de la supplication à l'inquiétude, s'arrêta sur Canolles avec la fixité de la terreur.

— Qu'y a-t-il dans ce tête-à-tête qui puisse vous si fort effrayer, madame? dit Canolles. N'êtes-vous pas princesse, et ne suis-je pas gentilhomme?

— Oui, vous avez raison, monsieur, et j'ai tort de craindre. Oui, quoique j'aie le plaisir de vous voir pour la première fois, le bruit de votre courtoisie et de votre loyauté est venu jusqu'à moi. — Allez chercher M. le duc d'Enghien, mesdames, et revenez avec lui.

Les deux femmes quittèrent la ruelle du lit, s'avancèrent vers la porte, se retournèrent encore une fois pour savoir s

cet ordre était bien positif, et, sur un signe qui confirmait les paroles de leur maîtresse, ou du moins de celle qui tenai sa place, sortirent de l'appartement.

Canolles les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles eussent refermé la porte. Puis il ramena sur la fausse princesse ses yeux étincelants de joie.

— Voyons, dit celle-ci en se mettant sur son séant et en se croisant les mains, voyons, monsieur de Canolles, pourquoi me persécutez-vous ainsi?

Et, en disant cela, elle regardait le jeune officier, non pas avec ce regard hautain de princesse qu'elle avait essayé et qui ne lui avait pas réussi, mais, au contraire, avec un expression si touchante et si significative, que tous les détails charmants de leur première entrevue, tous les épisodes enivrants de la route, tous les souvenirs de cet amour naissant, enfin, surgirent en foule, enveloppant comme des vapeurs embaumées le cœur du baron.

— Madame, dit-il en faisant un pas vers le lit, c'est madame de Condé que je poursuis au nom du roi, et non pas vous, qui n'êtes point madame la Princesse.

Celle à qui ces paroles étaient adressées poussa un petit cri, devint fort pâle, et appuya une de ses mains contre son cœur.

— Que voulez-vous dire, alors, monsieur? et qui pensez-vous que je sois? s'écria-t-elle.

— Oh! quant à cela, répondit Canolles, je serais fort embarrassé de vous l'expliquer; car je jurerais presque que vous êtes le plus charmant vicomte, si vous n'étiez la plus adorable vicomtesse.

— Monsieur, dit la fausse princesse espérant imposer à Canolles en rappelant sa dignité; monsieur, je ne comprends de tout ce que vous me dites qu'une seule chose, c'est que vous me manquez de respect, c'est que vous m'insultez!

— Madame, dit Canolles, on ne manque pas de respect à

Dieu parce qu'on l'adore; on n'insulte pas les anges parce qu'on se met à genoux devant eux.

Et, à ces mots, Canolles s'inclina comme pour s'agenouiller.

— Monsieur, dit vivement la vicomtesse en arrêtant Canolles, monsieur, la princesse de Condé ne peut souffrir...

— La princesse de Condé, madame, répondit celui-ci, court à cette heure sur un bon cheval, côte à côte avec M. Vialas, son écuyer; avec M. Lenet, son conseiller; avec ses gentilshommes, ses capitaines; avec sa maison enfin, sur la route de Bordeaux, et n'a rien à faire dans ce qui se passe à cette heure entre le baron de Canolles et le vicomte ou la vicomtesse de Cambes.

— Mais que dites-vous donc là, monsieur? êtes-vous fou?

— Non, madame; je dis seulement ce que j'ai vu, je raconte seulement ce que j'ai entendu.

— Alors, si vous avez vu, si vous avez entendu ce que vous dites, votre mission doit être terminée.

— Vous croyez, madame? Il faut donc que je retourne à Paris et que j'avoue à la reine que, pour ne pas déplaire à une femme que j'aimais (je ne nomme personne, madame, ainsi n'armez pas vos yeux de colère), j'ai violé ses ordres, j'ai permis la fuite de son ennemie, fermé les yeux sur ce que je voyais; trahi, enfin, oui, trahi la cause de mon roi?...

La vicomtesse parut émue et regarda le baron avec une compassion presque tendre.

— N'avez-vous pas la meilleure excuse de toutes, dit-elle, l'impossibilité? Pouviez-vous, seul, arrêter l'escorte imposante de madame la Princesse? Vous avait-on ordonné de combattre seul cinquante gentilshommes?

— Je n'étais pas seul, madame, dit Canolles en secouant la tête; j'avais, et j'ai encore là, dans le bois, à cinq cents pas de nous, deux cents soldats que je puis rassembler et appeler à moi d'un seul coup de sifflet; il m'était donc facile d'arrêter madame la Princesse, qui, au contraire, elle, ne pou-

vait résister. Puis, enfin, mon escorte eût-elle été plus faible que la sienne, au lieu d'être quatre fois plus forte, je pouvais toujours combattre, je pouvais toujours me faire tuer en combattant; cela m'était aussi facile, continua le jeune homme en s'inclinant de plus en plus, qu'il me serait doux de toucher cette main si je l'osais.

En effet, cette main sur laquelle le baron fixait des yeux ardents, cette main fine, potelée et blanche, cette main intelligente était tombée hors du lit et palpitait à chaque mot du jeune homme. La vicomtesse, aveuglée elle-même par cette électricité de l'amour dont elle avait ressenti les effets dans la petite auberge de Jaulnay, ne put se rappeler qu'elle devait retirer cette main qui avait fourni à Canolles un si heureux point de comparaison; elle l'oublia donc, et le jeune homme, se laissant aller à genoux, appuya sa bouche avec une timidité voluptueuse sur la main, qui, au contact de ses lèvres, se retira comme si un fer rouge l'eût brûlée.

— Merci, monsieur de Canolles, dit la jeune femme; merci du fond du cœur de ce que vous avez fait pour moi; croyez que je ne l'oublierai jamais. Mais doublez le prix du service que vous me rendez en appréciant ma position et en vous retirant. Ne faut-il pas que nous nous quittions, puisque votre tâche est terminée?

Ce *nous*, prononcé avec une intonation si douce, qu'elle semblait contenir une nuance de regret, fit vibrer jusqu'à la douleur les fibres les plus secrètes du cœur de Canolles. En effet, le sentiment de la douleur existe presque toujours au fond des grandes joies.

— J'obéirai, madame, dit-il; seulement, je vous ferai observer, non pas pour ne point obéir, mais pour vous épargner à vous-même un remords peut-être, qu'en vous obéissant je suis perdu. Du moment que j'avouerai ma faute et que je n'aurai pas l'air d'avoir été la dupe de votre ruse, je deviens la victime de ma complaisance... On me déclare

traître, je suis embastillé... passé par les armes peut-être; et c'est tout simple, car j'ai trahi.

Claire poussa un cri et saisit elle-même la main de Canolles, qu'elle laissa aussitôt retomber avec une confusion charmante.

— Qu'allons-*nous* donc faire alors?

Le cœur du jeune homme se dilata; ce bienheureux *nous* devenait décidément la formule favorite de madame de Cambes.

— Vous perdre! vous, si bon, si généreux! continua-t-elle. Vous perdre, moi? Oh! jamais! A quel prix puis-je vous sauver? Parlez! parlez!

— Il faudrait, madame, que vous me permissiez de jouer mon rôle jusqu'au bout. Il faudrait, comme je vous l'ai dit, que je parusse être votre dupe, et que je rendisse compte à M. de Mazarin de ce que je vois, et non de ce que je sais.

— Oui; mais, si l'on savait que c'est pour moi que vous faites tout cela, si l'on apprenait que nous nous sommes déjà rencontrés, que vous m'avez déjà vue, c'est moi qui serais perdue à mon tour; songez-y!

— Madame, dit Canolles avec une mélancolie parfaitement jouée, je ne crois pas, à votre air si froid, à votre dignité qu'il vous coûte si peu de garder en ma présence, que vous laissiez échapper un secret qui, d'ailleurs, dans votre cœur du moins, n'existe pas.

Claire garda le silence; mais un regard fugitif, mais un imperceptible sourire, échappé malgré elle à la belle prisonnière, répondirent à Canolles de façon à le rendre le plus fortuné des hommes.

— Je resterai donc? dit-il avec un indicible sourire.

— Puisqu'il le faut! répondit la vicomtesse.

— En ce cas, je vais écrire à M. de Mazarin.

— Oui, allez.

— Comment cela?

— Je vous dis d'aller lui écrire.

— Non pas; il faut que je lui écrive d'ici, de votre chambre; il faut que je date ma lettre du pied de votre lit.

— Mais ce n'est pas convenable.

— Voici mes instructions, madame; lisez vous-même...

Et Canolles présenta un papier à la vicomtesse, qui lut:

« M. le baron de Canolles gardera à vue madame la Princesse et M. le duc d'Enghien, son fils. »

— A vue, dit Canolles.

— A vue, oui, cela y est.

Claire alors comprit tout le parti qu'un homme amoureux comme l'était Canolles pouvait tirer de pareilles instructions; mais elle comprit aussi quel service elle rendait à la princesse en prolongeant à son égard l'erreur de la cour.

— Écrivez donc, dit-elle en femme résignée.

Canolles l'interrogea du regard, et, du regard aussi, elle lui montra un nécessaire qui contenait tout ce qu'il fallait pour écrire; le jeune homme ouvrit le nécessaire, y prit du papier, une plume et de l'encre, les posa sur une table, tira la table le plus près possible du lit, demanda, comme si Claire était toujours madame la Princesse, la permission de s'asseoir, permission qui lui fut accordée, et écrivit à M. de Mazarin la dépêche suivante :

« Monseigneur,

» Je suis arrivé au château de Chantilly à neuf heures du soir; vous voyez que j'ai fait toute diligence, puisque j'avais eu l'honneur de prendre congé de Votre Éminence à six heures et demie.

» J'ai trouvé les deux princesses au lit : madame la douairière assez gravement malade, madame la Princesse fatiguée d'une grande chasse qu'elle avait faite dans la journée.

» Selon les instructions de Votre Éminence, je me suis présenté chez Leurs Altesses, qui ont à l'instant même con-

gédié tous leurs convives, et je garde à vue, en ce moment, madame la Princesse et son fils. »

— Et son fils, répéta Canolles en se retournant vers la vicomtesse. Diable! il me semble que je mens, et cependant je voudrais bien ne pas mentir.

— Rassurez-vous, répliqua Claire en riant; si vous n'avez pas encore vu mon fils, vous allez le voir.

— Et son fils, continua Canolles en riant.

Et, reprenant sa lettre où il l'avait abandonnée :

« C'est de la chambre même de madame la Princesse, et assis au chevet de son lit, que j'ai l'honneur d'écrire cette lettre à Votre Éminence. »

Il signa, et, après avoir demandé respectueusement la permission à Claire, il tira un cordon de sonnette : un valet de chambre entra.

— Appelez mon laquais, dit Canolles, et, lorsqu'il sera dans l'antichambre, prévenez-moi.

Cinq minutes après, l'on prévenait le baron que M. Castorin était à son poste.

— Tenez, lui dit Canolles, allez porter ce billet à l'officier qui commande mes deux cents hommes; dites-lui qu'il l'envoie à Paris par un exprès.

— Mais, monsieur le baron, répondit Castorin, à qui une pareille commission donnée au milieu de la nuit paraissait des plus désagréables à exécuter, je croyais vous avoir dit que M. Pompée m'avait engagé au service de madame la Princesse.

— Aussi est-ce au nom de madame la Princesse que je vous transmets cet ordre. Votre Altesse, dit Canolles en se retournant, veut-elle bien confirmer mes paroles? Elle sait de quelle importance il est que cette lettre soit remise à l'instant même.

— Allez, dit la fausse princesse avec une intonation et un geste pleins de majesté.

Castorin s'inclina jusqu'à terre et partit.

— Maintenant, dit Claire en tendant vers Canolles deux petites mains jointes et suppliantes, vous allez vous retirer, n'est-ce pas?

— Pardon, répondit Canolles; mais votre fils, madame?

— C'est juste, répondit Claire en souriant; vous allez le voir.

En effet, à peine madame de Cambes eut-elle achevé ces mots, que l'on gratta à sa porte, selon la coutume d'alors. C'était le cardinal de Richelieu, qui, sans doute dans son amour pour les chats, avait mis à la mode cette manière de frapper. Pendant sa longue faveur, on avait donc gratté à la porte de M. de Richelieu, puis à celle de M. de Chavigny, qui avait bien droit à cette succession, ne fût-ce qu'à titre d'héritier naturel; puis enfin à celle de M. de Mazarin. On pouvait donc bien gratter à celle de madame la Princesse.

— On vient, dit madame de Cambes.

— C'est bien... Je reprends mon caractère officiel, alors.

Et Canolles éloigna la table, tira la chaise, reprit son chapeau, et se tint respectueusement debout à quatre pas du lit de la princesse.

— Entrez, dit la vicomtesse.

Aussitôt le plus cérémonieux cortége qui se pût voir entra dans l'appartement.

C'étaient les femmes, les officiers, les chambellans, tout le service ordinaire de la princesse.

— Madame, dit le premier valet de chambre, on a réveillé monseigneur le duc d'Enghien. Il peut donc maintenant recevoir le messager de Sa Majesté.

Un regard de Canolles à madame de Cambes lui dit aussi clairement qu'aurait pu le faire la voix :

— Était-ce là ce dont nous étions convenus?

Ce regard, qui portait avec lui toutes les supplications

d'un cœur en détresse, fut compris à merveille, et, sans doute par reconnaissance pour tout ce qu'avait fait Canolles, puis peut-être un peu pour exercer cette malice cachée éternellement au plus profond même des meilleurs cœurs féminins :

— Amenez ici M. le duc d'Enghien, dit-elle. Monsieur verra mon fils en ma présence.

On se hâta d'obéir, et, un instant après, le jeune prince fut amené dans l'appartement.

Nous avons dit que, tout en suivant dans les moindres détails les derniers préparatifs du départ de madame la Princesse, le baron avait vu le jeune prince jouant et courant, mais sans apercevoir son visage; seulement, Canolles avait remarqué son costume, qui était un simple costume de chasse. Il pensa donc que ce n'était pas en son honneur qu'on lui avait fait revêtir le costume splendide sous lequel il se présentait à ses yeux. Cette idée qu'il avait déjà eue que le prince était parti avec sa mère devint donc presque une certitude. Il examina pendant quelque temps en silence l'héritier de l'illustre prince de Condé, et, sans rien ôter du respect empreint dans toute sa personne, un imperceptible sourire d'ironie effleura ses lèvres :

— Je suis trop heureux, dit-il en s'inclinant, d'être admis à l'honneur de présenter mes hommages à monseigneur le duc d'Enghien.

Madame de Cambes, sur qui l'enfant attachait ses gros yeux fixes, lui fit signe de saluer de la tête; et, comme il lui sembla que Canolles suivait tous les détails de cette scène d'un air trop narquois :

— Mon fils, dit-elle avec un calcul de méchanceté qui fit frémir Canolles, lequel devinait déjà, au mouvement des lèvres de la vicomtesse, qu'il allait être victime de quelque trahison féminine; mon fils, l'officier qui est devant vous est M. de Canolles, envoyé par Sa Majesté. Donnez votre main à baiser à M. de Canolles.

A cet ordre, Pierrot, dressé convenablement par Lenet, qui, ainsi qu'il l'avait promis à madame la Princesse, s'était chargé de son éducation, allongea une main qu'il n'avait eu ni le temps ni le moyen de changer en une main de gentilhomme, et force fut à Canolles d'imprimer, au milieu des rires étouffés des assistants, un baiser sur cette main, qu'un homme même moins expert en cette matière que ne l'était Canolles eût facilement reconnue pour ne point appartenir à l'aristocratie.

— Ah! madame de Cambes, murmura Canolles, vous me payerez ce baiser-là!

Et il s'inclina respectueusement devant Pierrot pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait.

Puis, comprenant qu'après cette épreuve, la dernière du programme, il lui était impossible de rester plus longtemps dans la chambre d'une femme :

— Madame, dit-il en se retournant vers le lit, ma mission de ce soir est accomplie, et il me reste à vous demander la permission de me retirer.

— Allez, monsieur, dit Claire; vous voyez que nous sommes bien tranquilles ici. Vous pouvez donc dormir tranquille.

— Il me reste auparavant une haute faveur à solliciter de vous, madame.

— Laquelle? demanda madame de Cambes inquiète, car elle comprenait, à l'intonation de la voix du baron, qu'il s'apprêtait à prendre une revanche.

— C'est de m'accorder la même grâce que je viens de recevoir du prince votre fils.

Cette fois, la vicomtesse était prise... Il n'y avait pas moyen de refuser à un officier du roi la cérémonieuse faveur qu'il réclamait ainsi en face de tous. Madame de Cambes allongea donc sa main tremblante vers Canolles.

Celui-ci s'avança vers le lit comme s'il se fût avancé vers

le trône d'une reine, prit du bout des doigts la main qu'on lui tendait, mit un genou en terre et appuya sur cette peau fine, blanche et frémissante, un long baiser que chacun attribua au respect, et qui, pour la vicomtesse seule, fut une ardente étreinte d'amour.

— Vous m'avez promis, vous m'avez juré même, dit à demi-voix Canolles en se relevant, de ne pas quitter le château sans me prévenir. Je compte sur votre promesse et sur votre serment.

— Comptez-y monsieur, dit madame de Cambes en retomtant sur son oreiller, près de s'évanouir.

Canolles, que l'expression de la voix avait fait tressaillir, essaya de chercher dans les yeux de la belle prisonnière la confirmation de l'espoir que lui avait donné son accent.

Mais les beaux yeux de la vicomtesse étaient hermétiquement fermés.

Canolles pensa que les coffres fermés sont ceux qui contiennent les plus précieux trésors, et se retira le paradis dans le cœur.

Dire comment cette nuit se passa pour notre gentilhomme, dire comment sa veille et son sommeil ne furent qu'un long rêve, pendant lequel il passa et repassa dans son esprit tous les détails de la chimérique aventure qui mettait en sa possession le trésor le plus précieux qu'un avare ait jamais pu couver sous les ailes de son cœur; dire les projets qu'il fit pour soumettre l'avenir aux calculs de son amour et aux caprices de sa fantaisie; dire les raisons qu'il se donna à lui-même pour se convaincre qu'il agissait bien, serait chose impossible, la folie étant une fatigue pour tout autre esprit que pour celui d'un fou.

Canolles s'était endormi tard, si toutefois on peut appeler sommeil le fiévreux délire qui succéda à la veille; et cependant le jour éclairait à peine la cime des peupliers et n'était pas encore descendu jusqu'à la surface des belles eaux où

dorment les nymphéas aux larges feuilles, dont les fleurs ne s'ouvrent qu'au soleil, que déjà Canolles sautait de son lit, et, s'habillant à la hâte, descendait au jardin. Sa première visite fut pour l'aile qu'habitait la princesse, son premier regard fut pour la fenêtre de son appartement; soit que la prisonnière ne fût pas encore endormie, soit qu'elle fût déjà éveillée, une lumière, trop forte pour être celle d'une lampe de nuit, rougissait les rideaux de damas, tirés hermétiquement. Canolles s'arrêta à cette vue, qui, sans doute, fit entrer à l'instant même, dans son esprit, bon nombre de conjectures insensées, et, sans pousser plus loin sa promenade, gagnant le socle d'une statue qui le cachait convenablement, il entama, seul à seul avec sa chimère, cet éternel dialogue des cœurs amoureux qui retrouvent l'objet aimé dans toutes les poétiques émanations de la nature.

Le baron était à son observatoire depuis une demi-heure, à peu près, et il regardait avec un indicible bonheur ces rideaux devant lesquels tout autre que lui eût passé indifférent, lorsqu'il vit une fenêtre de la galerie s'ouvrir, et cette fenêtre encadrer presque aussitôt l'honnête figure de maître Pompée. Tout ce qui avait rapport à la vicomtesse inspirait un puissant intérêt à Canolles; il détourna donc son regard de ces rideaux si attractifs, et crut remarquer que Pompée tentait d'établir avec lui une correspondance de signes. D'abord Canolles douta que ces signes lui fussent adressés, et regarda tout autour de lui; mais Pompée, qui remarqua le doute où était le baron, accompagna ces signes d'un sifflement appellatif qui eût paru assez peu convenable de la part d'un écuyer à l'ambassadeur de Sa Majesté le roi de France, si ce sifflement n'avait eu pour excuse une espèce de point blanc presque imperceptible à tout autre regard qu'à ceux d'un amoureux qui reconnaît immédiatement dans ce point blanc un papier roulé.

— Un billet! pensa Canolles; elle m'écrit. Que signifie cela?

Et il s'approcha tout tremblant, quoique son premier mouvement fût une grande joie; mais il y a, dans les grandes joies des amoureux, une certaine part d'appréhension qui en fait peut-être le plus grand charme : être convaincu de son bonheur, c'est déjà n'être plus heureux.

A mesure que Canolles approchait, Pompée se risquait davantage à montrer le papier; enfin Pompée tendit le bras, et Canolles tendit son chapeau. Ces deux hommes s'entendaient donc à merveille, comme on le voit; le premier laissa tomber le billet, et le second le reçut fort adroitement; puis aussitôt il s'enfonça sous une charmille pour le lire à son aise, et Pompée, qui sans doute craignait un rhume, referma aussitôt la fenêtre.

Mais on ne lit pas comme cela le premier billet de la femme qu'on aime, surtout quand ce billet inattendu n'a aucune raison de vous venir troubler, si ce n'est pour porter atteinte à votre bonheur. En effet, qu'avait à lui dire la vicomtesse, si rien n'était changé à l'espèce de programme arrêté entre eux la veille? Ce billet ne pouvait donc contenir que quelque fatale nouvelle.

Canolles était si bien convaincu de cela, qu'il n'approcha pas même le papier de ses lèvres, comme il est d'habitude qu'un amant fasse en pareille circonstance. Tout au contraire, il le tourna et le retourna avec un effroi croissant. Cependant, comme il fallait toujours l'ouvrir, soit à un moment, soit à l'autre, il rappela tout son courage, brisa le cachet et lut :

« Monsieur, rester plus longtemps dans la situation où nous sommes, et j'espère que vous le penserez comme moi, est chose tout à fait impossible; vous devez souffrir de passer aux yeux de tous les gens de la maison pour un surveillant désagréable; d'un autre côté, je puis craindre, si je vous accueille mieux que ne le ferait madame la Princesse à ma

place, que l'on ne devine que nous jouons une double comédie dont le dénoûment serait la perte certaine de ma réputation... »

Canolles s'essuya le front; ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Avec le jour, ce grand chasseur de fantômes, tous ses rêves dorés disparaissaient. Il secoua la tête, poussa un soupir et continua :

« Feignez de découvrir la ruse dont nous nous sommes servis; il y a, pour arriver à cette découverte, un moyen tout simple, et que je vous fournirai moi-même si vous promettez de vous rendre à ma prière. Vous le voyez, je ne vous dissimule pas à vous-même combien je dépends de vous. Si vous vous rendez à ma prière, je vous ferai passer un portrait de moi qui porte mon nom et mes armes sous le dessin de la figure. Vous direz que vous avez trouvé ce portrait dans une de vos rondes nocturnes, et que vous avez, par ce portrait, reconnu que je n'étais pas madame la Princesse.

» Ai-je besoin de vous dire que, comme un souvenir de la reconnaissance que je vous garderai au fond du cœur si vous partez ce matin même, je vous autorise, en supposant cependant que vous y attachiez quelque prix, à garder cette miniature?

» Quittez-nous donc sans me revoir, si c'est possible, et vous emporterez toute ma gratitude, tandis que, de mon côté, j'emporterai votre souvenir comme celui d'un des plus nobles et des plus loyaux gentilshommes que j'aie connus de ma vie. »

Canolles relut le billet et demeura pétrifié. Quelque faveur que contienne une lettre de congé, de quelque miel que l'on enveloppe un refus ou un adieu, adieu, refus, congé n'en sont pas moins une cruelle déception pour le cœur. C'était sans doute une douce chose que ce portrait; mais la cause qui

le faisait offrir lui enlevait une grande partie de sa valeur.

D'ailleurs, à quoi bon le portrait quand l'original est là, qu'on le tient sous sa main et qu'on ne peut pas le lâcher?

Oui, mais Canolles, qui n'avait pas reculé devant la colère de la reine et de Mazarin, tremblait devant un froncement de sourcil de madame de Cambes.

Cependant, comme cette femme l'avait joué, sur la route d'abord, puis à Chantilly, en prenant la place de madame la Princesse, puis en lui donnant, la veille, un espoir qu'elle lui ôtait le lendemain! Mais, de toutes ces déceptions, celle-ci était la plus cruelle. Sur la route, elle ne le connaissait pas, et se débarrassait d'un compagnon incommodé, voilà tout. En prenant la place de madame de Condé, elle obéissait à un ordre imposé, elle s'acquittait d'un rôle prescrit par sa suzeraine, elle ne pouvait faire autrement; mais, cette fois qu'elle le connaissait, après avoir paru apprécier son dévouement, après avoir prononcé deux fois ce *nous* qui avait été vibrer jusqu'au fond du cœur du jeune homme, revenir sur ses pas, désavouer sa bonté, renier sa reconnaissance, écrire enfin une pareille lettre, c'était, aux yeux de Canolles, plus que de la cruauté, c'était presque de la raillerie.

Aussi se dépita-t-il, s'emporta-t-il plein d'un douloureux dépit, sans remarquer que, derrière ces rideaux, où toute lumière s'était éteinte comme si le jour l'eût rendue inutile, une spectatrice, bien voilée par les damas, bien abritée par le panneau, regardait la pantomime de son désespoir, et le savourait peut-être.

— Oui, oui, pensa-t-il en accompagnant sa pensée de gestes analogues au sentiment qui le préoccupait, oui, c'est un congé bien en règle, bien en forme, un grand événement couronné d'un dénoûment vulgaire, une poétique espérance changée en brutale déception. Mais je n'accepterai pas ainsi le ridicule qu'on me garde. J'aime mieux sa haine que cette prétendue reconnaissance qu'elle me promet. Ah! oui, me

fier à sa promesse, maintenant!... Autant se fier à la constance du vent et au calme de la mer. Ah! madame, madame, continua Canolles en se retournant vers la fenêtre, voilà deux fois que vous m'échappez; mais, je vous le jure, que je trouve une occasion pareille, et vous ne m'échapperez pas la troisième.

Et Canolles remonta chez lui dans l'intention de s'habiller et d'entrer, fût-ce de force, chez la vicomtesse. Mais, en mettant le pied dans sa chambre, en jetant les yeux sur sa pendule, Canolles s'aperçut qu'il était sept heures à peine.

Personne encore n'était levé au château. Canolles se jeta sur un fauteuil, en fermant les yeux, pour rafraîchir ses idées et chasser, s'il était possible, les fantômes qui dansaient autour de lui, ne les rouvrant que pour consulter de cinq minutes en cinq minutes sa montre.

Huit heures sonnèrent; et le château commença de se réveiller, s'emplissant peu à peu de mouvement et de bruit. Canolles attendit encore une demi-heure avec une peine infinie; enfin, il n'y put tenir davantage, il descendit, et, abordant Pompée, qui humait avec orgueil l'air dans la grande cour, entouré de laquais auxquels il racontait ses campagnes de Picardie sous le feu roi:

— Vous êtes l'intendant de Son Altesse? lui dit-il comme s'il voyait le pauvre Pompée pour la première fois.

— Oui, monsieur, répliqua Pompée étonné.

— Veuillez prévenir Son Altesse que je désire avoir l'honneur de lui présenter mes respects.

— Mais, monsieur, Son Altesse...

— Est levée.

— Cependant...

— Allez.

— Je croyais que le départ de monsieur...

— Mon départ dépendra de l'entrevue que je vais avoir avec Son Altesse.

— Je dis cela parce que je n'ai pas d'ordre de ma maîtresse.

— Et moi, je dis cela, dit Canolles, parce que j'ai un ordre du roi.

Et Canolles, à ces mots, frappa majestueusemeet sur la poche de son justaucorps, geste qu'il adopta comme le plus satisfaisant de tous ceux qu'il avait pu employer depuis la veille.

Mais, tout en faisant ce coup d'État, notre négociateur sentait son courage l'abandonner. En effet, depuis la veille, son importance avait bien diminué : depuis près de douze heures, madame la princesse était partie; sans doute elle avait marché toute la nuit : elle devait donc être à vingt ou vingt-cinq lieues de Chantilly. Quelque diligence que Canolles essayât de faire faire à ses hommes, il n'y avait plus maintenant moyen de la rejoindre; et, la rejoignît-il, partie avec une centaine de gentilshommes déjà, qui lui assurait que l'escorte de la fugitive ne montait point, à cette heure, à trois ou quatre cents partisans? Il restait toujours à Canolles, comme il l'avait dit la veille, la ressource de se faire tuer; mais avait-il le droit de faire tuer avec lui les hommes qui l'accompagnaient, et de leur faire ainsi porter la sanglante peine de ses caprices amoureux? Madame de Cambes, s'il s'était trompé la veille sur ses sentiments à son égard, si son trouble n'était qu'une comédie, madame de Cambes pouvait donc se moquer ouvertement de lui; il y avait alors huée des laquais, huée des soldats cachés dans la forêt, disgrâce de Mazarin, colère de la reine, et, par-dessus tout cela, ruine de son amour naissant; car jamais femme n'a aimé celui qu'un seul instant elle a eu l'intention de rendre ridicule.

Comme il tournait et retournait toutes ces pensées dans son esprit, Pompée revint, l'oreille basse, lui dire que madame la princesse l'attendait.

Cette fois, tout cérémonial était banni; la vicomtesse l'at-

tendait dans un petit salon attenant à sa chambre, habillée et debout. Des traces d'insomnie qu'on avait vainement cherché à effacer étaient empreintes sur son charmant visage; une légère teinte de bistre surtout, en enveloppant ses yeux, indiquait que ces yeux ne s'étaient point fermés ou s'étaient fermés à peine.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit-elle sans lui laisser le temps de parler de premier, je me rends à votre désir, mais dans l'espérance, je l'avoue, que cette entrevue sera la dernière, et qu'à votre tour vous vous rendrez au mien.

— Pardon, madame, dit Canolles; mais, d'après notre entretien d'hier au soir, j'avais espéré moins de rigueur dans vos exigences, et je comptais qu'en échange de ce que j'avais fait pour vous, pour vous seule, car je ne connais pas madame de Condé, entendez-vous bien, vous daigneriez plus longtemps me souffrir à Chantilly.

— Oui, monsieur, je l'avoue, dit la vicomtesse, dans le premier moment... le trouble inséparable de la position où je me trouvais... la grandeur du sacrifice que vous me faisiez... l'intérêt de madame la Princesse, qui voulait que je gagnasse du temps, ont pu arracher de ma bouche quelques paroles mal d'accord avec ma pensée; mais, pendant cette longue nuit, j'ai réfléchi : un plus long séjour de vous ou de moi en ce château devient une chose impossible.

— Impossible, madame! dit Canolles. Vous oubliez donc que tout est possible à qui parle au nom du roi?

— Monsieur de Canolles, j'espère qu'avant toutes choses vous êtes gentilhomme, et que vous n'abuserez pas de la position où m'a placée mon dévouement pour Son Altesse.

— Madame, répondit Canolles, avant toutes choses, je suis fou; vous l'avez bien vu, mon Dieu! car il n'y a qu'un fou qui puisse faire ce que j'ai fait. Eh bien, prenez pitié de ma folie, madame; ne me renvoyez pas, je vous en supplie!

— C'est donc moi qui vous quitterai la place, monsieur;

c'est donc moi qui, malgré vous, vous rendrai à vos devoirs. Nous verrons si vous m'arrêterez de force, si vous nous exposerez tous deux à l'éclat d'un scandale. Non, non, monsieur, continua la vicomtesse avec un accent que Canolles entendait vibrer pour la première fois; non, vous réfléchirez que vous ne pouvez rester éternellement à Chantilly, vous vous souviendrez que vous êtes attendu ailleurs.

Ce mot, qui brilla comme un éclair aux yeux de Canolles, lui rappela la scène de l'auberge de Biscarros, la découverte que madame de Cambes avait faite de la liaison du jeune homme avec Nanon, et tout alors lui fut expliqué.

Cette insomnie, ce n'étaient pas les anxiétés du présent, c'étaient les souvenirs du passé qui l'avaient causée. Cette résolution matinale, qui faisait éviter Canolles, ce n'était pas le résultat de la réflexion, c'était l'expression de la jalousie.

Il y eut alors, entre ces deux personnes debout en face l'une de l'autre, un silence d'un instant; mais, pendant ce silence, chacun d'eux écoutait la parole de sa propre pensée qui parlait dans sa poitrine avec les battements de son cœur.

— Jalouse! disait Canolles, jalouse! Oh! dès ce moment, je comprends tout. Oui, oui, elle veut s'assurer que je l'aime assez pour lui sacrifier tout autre amour! C'est une épreuve!

De ce côté, madame de Cambes se disait :

— Je suis pour M. de Canolles une distraction d'esprit; il m'a rencontrée sur son chemin au moment sans doute où il était forcé de quitter la Guyenne, et il m'a suivie comme le voyageur suit un feu follet; mais son cœur est resté dans cette petite maison entourée d'arbres où il se rendait le soir où je l'ai rencontré. Il est donc impossible que je garde près de moi un homme qui en aime une autre, et que j'aurais, si je le voyais plus longtemps, la faiblesse d'aimer peut-être. Oh! ce serait non-seulement trahir mon honneur, mais encore trahir les intérêts de madame la Prin-

cesse, que d'être assez lâche pour aimer l'agent de ses persécuteurs!

Aussi, s'écria-t-elle tout à coup, répondant à sa propre pensée :

— Oh! non, non, il faut que vous partiez, monsieur; partez, ou je pars.

— Vous oubliez, madame, dit Canolles, que j'ai votre parole de ne point partir sans m'avoir averti de votre départ.

— Eh bien, monsieur, je vous avertis que je quitte Chantilly à l'instant même.

— Et vous croyez que je le permettrai? dit Canolles.

— Comment! s'écria la vicomtesse, vous me retiendriez de force?

— Madame, je ne sais pas ce que je ferai, mais ce que je sais, c'est qu'il m'est impossible de vous quitter.

— Alors, je suis votre prisonnière?

— Vous êtes une femme que j'ai déjà perdue deux fois, et que je ne veux pas perdre une troisième.

— Violence, alors?

— Oui, madame, violence, répondit Canolles, si c'est le seul moyen de vous garder.

— Oh! s'écria madame de Cambes, quelle félicité, en effet, de garder une femme qui gémit, qui appelle la liberté, qui ne nous aime pas, qui nous déteste!

Canolles tressaillit et essaya de démêler rapidement ce qu'il y avait dans la parole et ce qu'il y avait dans la pensée.

Il comprit que le moment était venu de jouer le tout pour le tout.

— Madame, dit-il, les mots que vous venez de prononcer, avec un accent si vrai, qu'il n'y a point à s'abuser sur leur signification, ont résolu toutes mes incertitudes. Vous gémissante, vous esclave? moi retenir une femme qui ne m'aime pas, qui me déteste? Non, madame, non, soyez tranquille, il n'en sera pas ainsi. J'avais cru, d'après le

bonheur que j'éprouvais à vous voir, que vous supporteriez ma présence; j'avais espéré, après avoir perdu considération, repos de conscience, avenir, honneur peut-être, que vous me dédommageriez, vous, de ce sacrifice, par le don de quelques heures que, sans doute, je ne retrouverai jamais. Tout cela était possible, si vous m'eussiez aimé... si je vous eusse été indifférent même; car vous êtes bonne, et vous eussiez fait par pitié ce qu'une autre eût fait par amour. Mais ce n'est plus à de l'indifférence que j'ai affaire, c'est à de la haine : dès lors, c'est autre chose; vous avez raison. Pardonnez-moi seulement, madame, de n'avoir pas compris que l'on pouvait être haï lorsque l'on aimait éperdument. C'est à vous de rester reine, maîtresse et libre dans ce château comme partout; c'est à moi de me retirer, et je me retire. Dans dix minutes, vous aurez reconquis toute liberté. Adieu, madame, adieu pour toujours!

Et Canolles, avec un désordre qui, de feint qu'il était au commencement, était devenu réel et douloureux avec la fin de la période, salua madame de Cambes, tourna sur lui-même, cherchant la porte qu'il ne trouvait pas, et répétant le mot : « Adieu!... adieu!... » avec un accent si profondément senti, que, parti du cœur, il allait au cœur. Les vraies afflictions ont leur voix comme les tempêtes.

Madame de Cambes ne s'attendait pas à cette obéissance de Canolles; elle avait amassé des forces pour une lutte, non pour une victoire, et, à son tour, elle fut bouleversée par tant de résignation mêlée à tant d'amour; et, comme le jeune homme avait déjà fait deux pas vers la porte en étendant les bras à l'aventure et avec une sorte de sanglot, il sentit tout à coup une main qui se posait sur son épaule avec la pression la plus significative; on ne le touchait pas seulement, on l'arrêtait.

Il se retourna.

Elle était toujours debout devant lui. Son bras, étendu

gracieusement, touchait encore son épaule, et l'expression de dignité, empreinte un instant auparavant sur son visage, s'était fondue dans un délicieux sourire.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, voilà comme vous obéissez à la reine! Vous partiriez quand vous avez l'ordre de rester ici, traître que vous êtes!

Canolles poussa un cri, tomba à genoux, et appuya son front brûlant sur les deux mains qu'elle lui tendait.

— Oh! c'est à mourir de joie! s'écria-t-il.

— Hélas! ne vous réjouissez pas encore, dit la vicomtesse; car, si je vous arrête, c'est pour que nous ne nous quittions pas ainsi, c'est pour que vous n'emportiez pas de moi cette idée que je suis une ingrate, c'est pour que vous me rendiez volontairement la parole que je vous ai donnée, c'est pour que vous voyiez du moins en moi une amie, puisque les partis opposés que nous suivons m'empêchent d'être jamais autre chose pour vous.

— Oh! mon Dieu! dit Canolles, je m'étais donc trompé encore une fois : vous ne m'aimez pas?

— Ne parlons pas de nos sentiments, baron; parlons du danger que nous courons tous deux à rester ici; voyons, partez, ou laissez-moi partir; il le faut.

— Que me dites-vous là, madame?

— La vérité. Laissez-moi ici; retournez à Paris; dites à Mazarin, dites à la reine ce qui vous est arrivé. Je vous aiderai autant qu'il sera en moi; mais partez, partez!

— Mais, faut-il vous le répéter? s'écria Canolles, vous quitter, c'est mourir!

— Non, non, vous ne mourrez pas, car vous garderez cet espoir qu'en des temps plus heureux nous nous retrouverons.

— Le hasard m'a jeté sur votre route, madame, ou plutôt vous a placée sur la mienne deux fois déjà; le hasard se lassera, et, si je vous quitte, je ne vous retrouverai plus.

— Eh bien, c'est moi qui vous chercherai.

— Oh! madame, demandez-moi de mourir pour vous; la mort, c'est un instant de douleur, voilà tout. Mais ne me demandez pas de vous quitter encore. A cette seule idée, mon cœur se brise. Mais, songez-y donc, je vous ai vue à peine, à peine si je vous ai parlé.

— Eh bien, si je vous permets de rester aujourd'hui encore, si toute la journée vous pouvez me voir et me parler, serez-vous content? Dites.

— Je ne promets rien.

— Moi non plus, alors. Seulement, j'avais pris un engagement avec vous, c'était de vous prévenir du moment où je partirais. Eh bien, dans une heure, je pars.

— Il faut donc faire tout ce que vous voulez? il faut donc vous obéir en tout point? il faut donc faire abnégation de moi-même pour suivre aveuglément votre volonté? Eh bien, s'il faut tout cela, soyez contente. Vous n'avez plus devant vous qu'un esclave prêt à vous obéir. Ordonnez, madame, ordonnez.

Claire tendit sa main au baron, et, de sa voix la plus douce et la plus caressante :

— Un nouveau traité en échange de ma parole, dit-elle : si je ne vous quitte pas de ce moment à ce soir neuf heures, à neuf heures partirez vous?

— Je vous le jure.

— Venez donc alors; le ciel est bleu, il nous promet une journée adorable; il y a de la rosée dans les gazons, des parfums dans l'air, du baume dans les bois. Holà! Pompée.

Le digne intendant, qui, sans doute, avait reçu l'ordre de se tenir à la porte, entra aussitôt.

— Mes chevaux de promenade, dit madame de Cambes avec son air de princesse; je vais ce matin aux étangs et je reviens par la ferme, où je déjeunerai... Vous m'accompagnez, monsieur le baron, continua-t-elle; c'est dans les at-

tributions de votre charge, puisque vous avez reçu de Sa Majesté la reine l'ordre de ne pas me perdre de vue.

Un nuage de joie suffocante aveuglait le jeune homme et l'enveloppait comme ces vapeurs qui autrefois ravissaient les dieux au ciel; il se laissa conduire, sans opposition et presque sans volonté : il était haletant, il était enivré, il était fou. Bientôt, au milieu d'un bois charmant, sous des allées mystérieuses dont les rameaux retombaient flottants sur son front nu, il rouvrit les yeux aux choses matérielles : il était à pied, muet, le cœur étreint par une joie presque aussi poignante que la douleur, marchant sa main enlacée à la main de madame de Cambes, aussi pâle, aussi muette et sans doute aussi heureuse que lui.

Pompée venait derrière, assez près pour tout voir, assez loin pour ne rien entendre.

II

La fin de cette enivrante journée arriva comme arrive toujours la fin d'un rêve; les heures avaient passé comme des secondes pour le bienheureux gentilhomme, et cependant il lui semblait qu'il amassait dans cette seule journée assez de souvenirs pour trois existences ordinaires. Chacune des allées de ce parc avait été enrichie d'un mot, d'un souvenir de la vicomtesse; un regard, un geste, un doigt posé sur la bouche, tout avait sa signification... En descendant dans la barque, elle lui avait serré la main; en remontant sur le rivage, elle s'était appuyée à son bras; en longeant le mur du parc, elle s'était sentie fatiguée et s'était assise; et, à chacun de ces éblouissements qui avaient passé comme des éclairs devant les yeux du jeune homme, le paysage, éclairé d'une lueur fantastique, était resté présent à son sou-

venir, non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses moindres détails.

Canolles ne devait pas quitter la vicomtesse de la journée : en déjeunant, elle l'invita a dîner, et, en dînant, à souper.

Au milieu de tout l'éclat que la fausse princesse dut déployer pour recevoir l'envoyé du roi, Canolles distingua les douces attentions de la femme éprise. Il oublia les valets, l'étiquette, le monde ; il oublia jusqu'à la promesse qu'il avait faite de se retirer, et se crut installé pour l'éternité bienheureuse dans ce paradis terrestre, dont il serait l'Adam et dont madame de Cambes serait l'Ève.

Mais, lorsque la nuit fut venue, lorsque le souper fut achevé à son tour comme s'étaient écoulés tous les autres actes de la journée, c'est-à-dire dans une ineffable joie, lorsqu'au dessert une dame d'honneur eut emmené M. Pierrot, toujours déguisé en duc d'Enghien, et qui avait profité de la circonstance pour manger comme eussent fait quatre princes du sang ensemble, lorsque le timbre de la pendule commença de retentir, et qu'en levant les yeux, madame de Cambes se fut assurée qu'il allait retentir dix fois :

— Maintenant, dit-elle avec un soupir, il est l'heure.

— Quelle heure? demanda Canolles en tâchant de sourire et en essayant de parer un grand malheur par une plaisanterie.

— L'heure de tenir la parole que vous m'avez donnée.

— Eh! madame, répliqua Canolles avec tristesse, vous n'oubliez donc rien, vous?

— Peut-être eussé-je oublié comme vous, dit madame de Cambes; mais voici qui me rend la mémoire.

Et elle tira de sa poche une lettre qu'elle avait reçue au moment de se mettre à table.

— De qui est cette lettre? demanda Canolles.

— De madame la Princesse, qui me rappelle près d'elle.

— Au moins, c'est un prétexte! Je vous remercie d'avoir eu ce ménagement pour moi.

— Ne vous abusez pas, monsieur de Canolles, répondit la vicomtesse avec une tristesse qu'elle ne prenait point la peine de cacher. Je n'eusse point reçu cette lettre, qu'à l'heure dite, je vous eusse, comme je viens de le faire, rappelé votre départ. Croyez-vous que les gens dont nous sommes entourés puissent être longtemps sans s'apercevoir de notre intelligence? Nos rapports, convenez-en, ne sont pas ceux d'une princesse persécutée avec son persécuteur. Mais, maintenant, si cette séparation vous est aussi cruelle que vous le prétendez, laissez-moi vous dire, monsieur le baron, qu'il ne tient qu'à vous que nous ne nous séparions pas.

— Parlez! oh! parlez! s'écria Canolles.

— Ne devinez-vous point?...

— Oh! si fait, madame! je devine, au contraire, et parfaitement! Vous voulez me parler de suivre avec vous ma la Princesse?...

— C'est elle-même qui m'en parle dans cette lettre, dit vivement madame de Cambes.

— Merci de ce que l'idée ne vient pas de vous, merci encore de l'embarras avec lequel vous avez abordé la proposition; non pas que ma conscience se révolte à l'idée de servir tel ou tel parti; non, je n'ai pas de conviction, moi; qui donc en a dans cette guerre, à part les intéressés? Quand l'épée sera tirée hors du fourreau, que le coup me vienne d'ici ou de là, que m'importe? je ne connais pas la cour, je ne connais pas les princes : indépendant de ma fortune sans ambition, je n'attends rien ni des uns ni des autres. Je suis officier, voilà tout.

— Alors vous consentiriez donc à me suivre?

— Non.

— Mais pourquoi donc, si les choses sont comme vous me le dites?

— Parce que vous m'estimeriez moins.

— C'est le seul obstacle qui vous arrête?

— Je vous le jure.

— Oh! alors ne craignez rien.

— Vous ne croyez pas vous-même à ce que vous dites en ce moment, reprit Canolles en levant le doigt et en souriant : un transfuge est toujours un traître; le premier mot est plus doux, mais les deux mots sont équivalents.

— Eh bien, vous avez raison, dit madame de Cambes, et je n'insisterai point davantage. Si vous eussiez été dans une position ordinaire, j'eusse essayé de vous gagner à la cause des princes; mais, envoyé du roi, chargé d'une mission de confiance par Sa Majesté la reine régente et par le premier ministre, honoré de la bienveillance de M. le duc d'Épernon, qui, malgré les soupçons que j'avais conçus d'abord, vous protége, m'a-t-on assuré, d'une façon toute particulière...

Canolles rougit.

— J'y mettrai toute discrétion, mais, écoutez-moi, baron : nous ne nous quittons pas pour toujours, soyez-en sûr; nous nous reverrons, mes pressentiments me le disent.

— Où cela? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien; mais nous nous reverrons certainement.

Canolles hocha tristement la tête.

— Je n'y compte pas, madame, dit-il : il y a entre nous la guerre; c'est trop, quand, en même temps, il n'y a pas l'amour.

— Et cette journée, demanda avec une intonation ravissante la vicomtesse, la comptez-vous donc pour rien?

— C'est la seule où je sois bien sûr d'avoir vécu depuis que je suis au monde.

— Alors vous voyez bien que vous êtes un ingrat.

— Accordez-moi une seconde journée pareille à celle-ci.

— Je ne puis, il faut que je parte ce soir.

— Je ne vous la demande pas pour demain, pas pour après-demain; je vous la demande pour un jour, dans l'avenir. Prenez le temps que vous voudrez, choisissez le lieu que vous voudrez, mais que je vive avec une certitude; je souffrirais trop de n'avoir qu'une espérance.

— Où allez-vous en me quittant?

— A Paris, rendre compte de ma mission.

— Et ensuite?

— A la Bastille, peut-être.

— Mais en supposant que vous n'y alliez pas?

— Je retourne à Libourne, où doit être mon régiment.

— Et moi à Bordeaux, où sera madame la Princesse. Connaissez-vous quelque village bien isolé qui soit sur la route de Bordeaux et de Libourne?

— J'en connais un dont le souvenir m'est presque aussi cher que Chantilly.

— Jaulnay? dit en souriant la vicomtesse.

— Jaulnay, répéta Canolles.

— Eh bien, il faut quatre jours pour aller à Jaulnay; nous sommes aujourd'hui à mardi : je m'y arrêterai dimanche toute la journée.

— Oh! merci, merci! s'écria Canolles en pressant sur ses lèvres une main que madame de Cambes n'eut pas le courage de lui retirer.

Puis, au bout d'un instant :

— Et maintenant, dit-elle, il nous reste à jouer notre petite comédie.

— Ah! oui, c'est vrai, madame, la comédie qui doit me couvrir de ridicule aux yeux de toute la France. Mais je n'ai rien à dire : c'est moi qui l'ai voulu ainsi, c'est moi qui ai, non pas choisi le rôle que j'y joue, mais ménagé le dénoûment qui la couronne.

Madame de Cambes baissa les yeux.

— Maintenant, apprenez-moi ce qui me reste à faire, dit impassiblement Canolles; j'attends vos ordres et je suis prêt à tout.

Claire était si émue, que Canolles pouvait voir se soulever le velours de sa robe sous les battements inégaux et précipités de son sein.

— Vous me faites un énorme sacrifice, je le sais; mais, au nom du ciel, croyez-moi! je vous en garde une reconnaissance éternelle. Oui, vous allez encourir pour moi la disgrâce de la cour; oui, vous allez être jugé sévèrement. Monsieur, je vous en prie, méprisez tout cela si vous avez quelque plaisir à penser que vous m'avez rendue heureuse.

— J'y tâcherai, madame.

— Croyez-moi, baron, continua madame de Cambes, cette froide douleur à laquelle je vous vois en proie est un affreux remords pour moi. D'autres vous récompenseraient plus complétement que je ne le fais peut-être; mais, monsieur, une récompense qui s'accorderait avec tant de facilité ne payerait pas dignement votre sacrifice.

Et, en disant ces mots, Claire baissa les yeux avec un soupir de pudique souffrance.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire? demanda Canolles.

— Tenez, dit la vicomtesse en tirant de sa poitrine un portrait qu'elle tendit à Canolles, tenez, prenez ce portrait, et, à chaque douleur que vous vaudra cette malheureuse affaire, regardez-le, dites-vous que vous souffrez pour celle dont voici l'image, et que chacune de vos souffrances est payée en regrets.

— Est-ce tout?

— En estime.

— Est-ce tout?

— En sympathie.

— Eh! madame, encore un mot! s'écria Canolles; qu'est-ce

que cela vous coûte donc de me rendre heureux tout à fait?

Claire fit un mouvement rapide vers le jeune homme, lui tendit la main, et ouvrit la bouche pour ajouter :

— En amour.

Mais, en même temps que la bouche, les portes s'ouvrirent, et le prétendu capitaine des gardes apparut sur la porte accompagné de Pompée.

— A Jaulnay, j'achèverai, dit la vicomtesse.

— Votre phrase, ou votre pensée?

— Toutes deux : l'une exprime toujours l'autre.

— Madame, dit le capitaine des gardes, les chevaux de Votre Altesse sont à la voiture.

— Faites l'étonné, dit tout bas Claire à Canolles.

Le gentilhomme fit un sourire de pitié qui s'adressait à lui-même.

— Où va donc Votre Altesse? demanda-t-il.

— Je pars.

— Mais Votre Altesse oublie-t-elle que j'ai mission de Sa Majesté de ne pas la quitter un instant?

— Monsieur, votre mission est finie.

— Qu'est-ce à dire?

— Que je suis non point Son Altesse madame la princesse de Condé, mais seulement madame la vicomtesse de Cambes, sa première dame d'honneur. Madame la Princesse est partie hier au soir, et moi, je vais la rejoindre.

Canolles demeura immobile; il répugnait visiblement à continuer de jouer cette comédie devant un parterre de laquais.

Madame de Cambes, pour encourager Canolles, l'enveloppa alors de son doux regard. Ce regard lui rendit quelque courage.

— Alors on a trompé le roi! dit-il; et M. le duc d'Enghien où est-il?

— J'ai donné l'ordre à Pierrot de retourner à ses plates-

bandes, dit une voix grave à l'entrée de l'appartement.

Cette voix, c'était celle de madame la princesse douairière, laquelle se tenait debout à la porte, soutenue par deux dames de compagnie.

— Retournez à Paris, à Mantes, à Saint-Germain, retournez à la cour, enfin; votre mission ici est terminée. Vous direz au roi que ceux que l'on persécute ont recours à la ruse, ce qui annule l'emploi de la force. Vous êtes libre cependant de rester à Chantilly pour veiller sur moi, qui n'ai point quitté et qui ne quitterai point le château, parce que tel n'est point mon dessein. Sur ce, monsieur le baron, je vous fais mes adieux.

Canolles, rouge de honte, trouva à peine la force de s'incliner en regardant la vicomtesse, et en murmurant d'un ton de reproche :

— Oh! madame! madame!

La vicomtesse comprit ce regard et entendit ces paroles.

— Que Votre Altesse me permette, dit-elle en s'adressant à la douairière, de jouer encore pendant une seconde le rôle de madame la Princesse. Je veux remercier M. le baron de Canolles, au nom des illustres hôtes qui ont abandonné cette maison, du respect qu'il a témoigné et de la délicatesse qu'il a mise dans l'accomplissement d'une mission si difficile : j'ose croire, madame, que Votre Altesse est de cet avis, et espérer, en conséquence, qu'elle joindra ses remercîments aux miens.

La douairière, touchée de ces paroles si fermes, et à qui sa profonde sagacité révélait peut-être une des faces de ce nouveau secret enté sur l'ancien, prononça alors d'une voix qui n'était point exempte d'une certaine émotion, les paroles suivantes :

— Pour tout ce que vous avez fait contre nous, monsieur, oubli; pour tout ce que vous avez fait pour ma maison, reconnaissance.

Canolles mit un genou en terre devant la princesse, qui lui donna à baiser cette main qu'avait tant de fois baisée Henri IV.

C'était le complément de la scène, c'était le congé irrémissible; il ne restait plus à Canolles qu'à partir, comme allait le faire madame de Cambes; il se retira donc chez lui, et se hâta d'écrire à Mazarin le bulletin le plus désespérant qu'il put trouver; — ce bulletin devait lui épargner les rebuffades du premier mouvement de surprise; — puis, traversant, avec quelque crainte d'être insulté par eux, les rangs des serviteurs du château, il pénétra jusque dans la cour, où on lui tenait prêt son cheval.

Au moment où il allait mettre le pied à l'étrier, une voix impérieuse fit entendre ces paroles :

— Faites honneur à l'envoyé de Sa Majesté le roi notre maître.

Ces mots firent courber tous les fronts devant Canolles, qui, après s'être incliné devant la fenêtre où se tenait madame la princesse, piqua son cheval et disparut la tête haute.

Castorin, désenchanté du beau rêve que Pompée, dans son faux rôle d'intendant, lui avait fait faire, suivit son maître le tête basse.

III

Il est temps maintenant de revenir à l'un des personnages les plus importants de cette histoire, qui, monté sur un bon cheval, suit la grande route de Paris à Bordeaux, entouré de cinq compagnons dont les yeux s'écarquillent au moindre choc d'un sac plein d'écus d'or que le lieutenant Ferguzon porte pendu à l'arçon de sa selle. Cette harmonie réjouit et récrée la troupe, comme le son des tambours et des instruments ranime le soldat dans les marches.

— N'importe, n'importe, disait l'un des hommes, dix mille livres, c'est un beau denier.

— C'est-à-dire, répondit Ferguzon, que ce serait un denier superbe, si ce denier ne devait rien à personne, mais ce denier doit une compagnie à madame la Princesse; *nimium satis est*, comme dit l'antiquité, ce qui peut se traduire par ces paroles : « Il n'y a que le trop qui soit assez. » Or, mon cher Barrabas, nous n'avons pas ce fameux *assez* qui correspond à *trop*.

— Qu'il en coûte cher pour paraître honnête homme! dit Cauvignac; toute la recette du percepteur royal a passé en harnais, en justaucorps et en broderies. Nous sommes flambants comme des seigneurs, et nous poussons le luxe jusqu'à avoir des bourses; il est vrai qu'il n'y a rien dedans. O apparence!

— Parlez pour nous, capitaine, et non pour vous, reprit Barrabas; vous avez la bourse et dix mille livres avec.

— Ami, dit Cauvignac, n'as-tu pas entendu ou as-tu mal compris ce que vient de dire Ferguzon à l'endroit de nos obligations envers madame la Princesse? Je ne suis pas de ceux qui s'engagent à une chose et qui en font une autre. M. Lenet m'a compté dix mille livres pour lever une compagnie, je la lèverai ou le diable m'emporte! Maintenant, il m'en redoit quarante mille autres le jour où elle sera levée. Alors, s'il ne paye pas ces quarante mille livres, nous verrons...

— Avec dix mille livres! s'écrièrent en chœur quatre voix ironiques; car Ferguzon, plein de confiance dans les ressources du chef, semblait de toute la troupe être le seul convaincu que Cauvignac arriverait au résultat promis; avec dix mille livres, vous lèverez une compagnie?

— Oui, dit Cauvignac, quand on voudra bien y ajouter quelque chose.

— Et qui est-ce qui y ajoutera quelque chose? demanda une voix.

— Ce ne sera pas moi, dit Ferguzon.

— Et qui donc alors? demanda Barrabas.

— Pardieu! le premier venu. Tenez, justement, j'aperçois un homme là-bas sur la route. Vous allez voir...

— Je comprends, dit Ferguzon.

— Est-ce tout? demanda Cauvignac.

— Et j'admire.

— Oui, dit l'un des cavaliers en se rapprochant de Cauvignac, oui, je comprends bien que vous teniez à remplir vos engagements, capitaine; cependant, nous pourrions bien perdre à être trop honnêtes. Aujourd'hui, nous sommes nécessaires; mais, si demain la compagnie est levée, on y mettra des officiers de confiance, et l'on nous congédiera, nous qui aurons eu la peine de la former.

— Vous êtes un sot, en trois lettres, mon ami Carrotel, et ce n'est pas la première fois que je vous le dis, reprit Cauvignac; le pitoyable raisonnement que vous venez de faire vous prive du grade que je vous destinais dans cette compagnie; car il est évident que nous serons les six officiers de ce noyau d'armée. Je vous eusse nommé sous-lieutenant d'emblée, Carrotel; vous ne serez que sergent. Grâce à la pauvreté que vous venez d'entendre, Barrabas, c'est vous, qui n'avez rien dit, qui occuperez ce poste, jusqu'à ce que, Ferguzon ayant été pendu, vous passiez lieutenant par droit d'ancienneté. Mais ne perdons pas de vue mon premier soldat, que j'aperçois là-bas.

— Avez-vous quelque idée de ce qu'est cet homme, capitaine? demanda Ferguzon.

— Aucune.

— Ce doit être un bourgeois; il porte un manteau noir.

— Tu es sûr?

— Eh! tenez, le vent le soulève, voyez-vous?

— S'il a un manteau noir, c'est un riche bourgeois; alors tant mieux : nous recrutons pour le service de MM. les

princes, et il est important que la compagnie soit bien composée. Si c'était pour ce pleutre de Mazarin, tout serait bon; mais pour les princes, peste!... Ferguzon, j'ai idée que ma compagnie me fera honneur, comme dit Falstaff.

Toute la troupe piqua pour rattraper le bourgeois, qui s'en allait paisiblement, suivant le milieu du pavé.

Quand le digne homme, qui était monté sur une bonne mule, aperçut les beaux cavaliers galopants, il se rangea respectueusement sur le revers du chemin et salua Cauvignac.

— Il est poli, dit celui-ci, c'est déjà bien; mais il ne connaît pas le salut militaire, on le lui apprendra.

Cauvignac lui rendit son salut; puis, se plaçant côté à côte avec lui :

— Monsieur, lui demanda-t-il, veuillez nous dire si vous aimez le roi.

— Parbleu! répondit le bourgeois.

— C'est admirable! dit Cauvignac en roulant des yeux ravis. Et la reine?

— La reine! j'ai la plus grande vénération pour elle.

— Excellent! Et M. de Mazarin?

— M. de Mazarin est un grand homme, monsieur, et je l'admire.

— Parfait! Alors, continua Cauvignac, nous avons eu le bonheur de rencontrer un bon serviteur de Sa Majesté?

— Monsieur, je m'en vante!

— Et prêt à lui témoigner son zèle?

— En toute occasion.

— Comme cela tombe heureusement! Il n'y a que les grandes routes pour offrir de ces rencontres-là.

— Que voulez-vous dire? demanda le bourgeois commençant à regarder Cauvignac avec une certaine inquiétude.

— Je veux dire, monsieur, qu'il faut nous suivre.

Le bourgeois fit sur sa selle un bond de surprise et d'effroi.

— Vous suivre!... Et où cela, monsieur?

— Mais je ne sais pas trop : où nous allons.

— Monsieur, je ne voyage que dans la compagnie de gens que je connais!

— C'est juste et c'est d'un homme prudent; je vais donc vous dire qui nous sommes.

Le bourgeois fit un mouvement indiquant qu'il croyait déjà l'avoir deviné. Cauvignac reprit, sans paraître s'apercevoir de ce mouvement :

— Je suis Roland de Cauvignac, capitaine d'une compagnie absente, c'est vrai, mais dignement représentée par Louis-Gabriel Ferguzon, mon lieutenant; par Georges-Guillaume Barrabas, mon sous-lieutenant; par Zéphirin Carrotel, mon sergent, et par ces deux messieurs, dont l'un est mon fourrier et l'autre mon maréchal des logis. Vous nous connaissez maintenant, monsieur, continua Cauvignac de l'air le plus souriant, et j'ose espérer que vous n'avez pas d'antipathie pour nous.

— Mais, monsieur, j'ai déjà servi Sa Majesté dans la garde urbaine, et je paye régulièrement mes impôts, taxes, charges, etc., répondit le bourgeois.

— Aussi, monsieur, continua Cauvignac, n'est-ce point au service de Sa Majesté que je vous engage, mais bien à celui de MM. les princes, dont vous voyez devant vous l'indigne représentant.

— Au service des princes ennemis du roi! s'écria le bourgeois de plus en plus étonné; mais d'où vient que vous me demandiez alors si j'aimais Sa Majesté?

— Parce que, monsieur, si vous n'eussiez pas aimé le roi, si vous aviez accusé la reine, si vous aviez blasphémé M. de Mazarin, je me fusse bien gardé de vous déranger de vos occupations; vous m'étiez sacré alors comme un frère.

— Mais enfin, monsieur, je ne suis pas un esclave, moi; je ne suis pas un serf.

— Non, monsieur, vous êtes soldat, c'est-à-dire parfaitement libre de devenir capitaine comme moi, ou maréchal de France comme M. de Turenne.

— Monsieur, j'ai beaucoup plaidé dans ma vie.

— Ah! tant pis, monsieur, tant pis! c'est une vilaine habitude que celle des procès. Je n'en ai jamais eu, moi; c'est peut-être parce que j'ai étudié pour être avocat.

— Mais, en plaidant, j'ai appris les lois du royaume.

— C'est bien long! Vous savez, monsieur, que, depuis les *Pandectes* de Justinien jusqu'à l'arrêt du parlement qui déclare, à propos de la mort du maréchal d'Ancre, que jamais un étranger ne pourra être ministre de France, il y a dix-huit mille sept cent soixante et douze lois, sans compter les ordonnances; mais enfin il y a des organisations privilégiées qui ont une mémoire étonnante : Pic de la Mirandole parlait douze langues à dix-huit ans. Et quel fruit avez-vous tiré de la connaissance de ces lois, monsieur?

— Le fruit de savoir qu'on ne racole pas sur le grand chemin sans autorisation.

— J'en ai une, monsieur, et la voici.

— De madame la Princesse?

— De Son Altesse elle-même.

Et Cauvignac leva respectueusement son chapeau.

— Mais il y a donc deux rois en France? s'écria le bourgeois.

— Oui, monsieur; voilà pourquoi je me fais l'honneur de vous demander la préférence pour le mien, et que je regarde comme un devoir de vous engager à mon service.

— Monsieur, j'en appellerai au parlement.

— C'est un troisième roi effectivement, et vous aurez probablement l'occasion de le servir aussi. Notre politique est large. En route, monsieur!

— Mais c'est impossible, monsieur : on m'attend pour affaires.

— Où cela?

— A Orléans.

— Qui cela?

— Mon procureur.

— Pourquoi cela?

— Pour affaires d'argent.

— La première affaire, c'est le service de l'État, monsieur!

— Ne peut-on se passer de moi?

— Nous comptions sur vous, et vous nous feriez faute, en vérité! — Cependant, si, comme vous le dites, vous vous rendiez à Orléans pour affaires d'argent...

— Oui, monsieur, pour affaires d'argent.

— De combien d'argent?

— De quatre mille livres.

— Que vous alliez recevoir?

— Non, que j'allais payer.

— A votre procureur?

— Justement, monsieur.

— Pour un procès gagné?

— Pour un procès perdu.

— En effet, cela mérite considération... Quatre mille livres!

— Quatre mille livres.

— C'est justement la somme que vous débourseriez au cas où MM. les princes consentiraient à remplacer vos services par ceux d'un mercenaire.

— Par exemple! J'aurai un remplaçant pour cent écus, moi...

— Un remplaçant de votre mine, un remplaçant qui monte à mulet les pieds en dehors comme vous, un remplaçant qui sache dix-huit mille sept cent soixante et douze lois? Allons donc, monsieur; pour un homme ordinaire, oui, cent écus suffiraient certainement; mais, si nous nous contentons d'hommes ordinaires, ce n'est point la peine de faire concur-

rence au roi. Il nous faut des hommes de votre mérite, de votre rang, de votre taille. Que diable! ne vous déprésiez pas; il me semble que vous valez bien quatre mille livres!

— Je vois bien où l'on veut en venir, s'écria le bourgeois; c'est un vol à main armée.

— Monsieur, vous nous insultez, dit Cauvignac, et nous vous écorcherions tout vif en réparation de cette insulte, si nous ne tenions à conserver une bonne réputation aux armes de MM. les princes; non, monsieur, donnez-moi vos quatre mille livres; mais n'allez pas croire que ce soit une extorsion, du moins: c'est une nécessité.

— Qui payera mon procureur, alors?

— Nous.

— Vous?

— Nous.

— Mais me rapporterez-vous un reçu?

— En règle.

— Signé de lui?

— Signé de lui.

— Alors, c'est autre chose.

— Vous voyez bien. Ainsi vous acceptez?

— Il le faut bien, puisque je ne puis pas faire autrement.

— Maintenant, donnez-nous l'adresse du procureur et quelques renseignements indispensables.

— Je vous ai dit que c'était une condamnation résultant d'un procès perdu.

— Contre qui?

— Contre un certain Biscarros, demandeur comme héritier de sa femme, qui était Orléanaise.

— Attention! dit Ferguzon.

Cauvignac fit du coin de l'œil un signe qui voulait dire: « Ne crains rien, je suis à l'affût. »

— Biscarros, répéta Cauvignac, n'est-ce point un aubergiste des environs de Libourne?

— Justement; qui habite entre cette ville et Saint-Martin-de-Cubzac.

— A l'hôtel du *Veau d'or?*

— C'est cela même. Le connaissez-vous?

— Un peu.

— Le misérable! me faire condamner au remboursement d'une somme...

— Que vous ne lui deviez pas?

— Si fait... mais que j'espérais bien ne jamais lui payer.

— Je comprends, c'est dur.

— Aussi, je vous donne ma parole que j'aimerais mieux voir cet argent dans vos mains que dans les siennes.

— Je crois que vous serez satisfait, alors.

— Mais mon reçu?

— Venez avec nous, et vous l'aurez en bonne forme.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Cela me regarde.

On continua de marcher vers Orléans, où l'on arriva deux heures après. Le bourgeois conduisit les racoleurs dans l'auberge la plus voisine de son procureur. C'était un effroyable coupe-gorge, à l'enseigne de *la Colombe de l'Arche*.

— Maintenant, dit le bourgeois, comment allons-nous faire? Je voudrais bien ne pas me dessaisir de mes quatre mille livres, si ce n'est contre mon reçu.

— Qu'à cela ne tienne. Connaissez-vous l'écriture de votre procureur?

— Parfaitement.

— Quand nous vous rapporterons son reçu, vous ne ferez donc aucune difficulté de nous remettre votre argent?

— Aucune! Mais, sans argent, mon procureur ne donnera pas de reçu; je le connais.

— Je fais l'avance de la somme, dit Cauvignac.

Et, à l'instant même, tirant de sa sacoche quatre mille livres, dont deux mille en louis et le reste en demi-pisto-

les, il aligna les piles sous les yeux étonnés du bourgeois.

— Maintenant, dit-il, comment se nomme votre procureur?

— Maître Rabodin.

— Eh bien, prenez une plume et écrivez.

Le bourgeois obéit.

« Maître Rabodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages et intérêts auxquelles je suis condamné envers maître Biscarros, que je soupçonne fort d'en vouloir faire un coupable usage. Ayez l'obligeance de remettre au porteur votre reçu en bonne forme... »

— Après? demanda le bourgeois.

— Après, datez et signez.

Le bourgeois data et signa.

— Maintenant, dit Cauvignac à Ferguzon, prends cette lettre, cet argent, déguise-toi en meunier et va-t'en chez le procureur.

— Que ferais-je, chez le procureur?

— Tu lui remettras cette somme et tu prendras son reçu.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux! la commission en sera mieux faite.

Ferguzon avait une grande confiance en son capitaine; aussi, sans répliquer, s'achemina-t-il vers la porte.

— Fais-nous monter du vin, et du meilleur, dit Cauvignac; monsieur doit être altéré.

Ferguzon salua en signe d'obéissance et sortit. Une demi-heure après, il revint, et trouva Cauvignac attablé avec le bourgeois, tous deux faisant honneur à ce fameux petit vin d'Orléans qui réjouissait tant le palais gascon de Henri IV.

— Eh bien? demanda Cauvignac.

— Eh bienv, oilà le reçu.

— Est-ce bien cela?

Et Cauvignac passa au bourgeois le chiffon de papier timbré.

— C'est cela même.

— Le reçu est-il en règle?

— Parfaitement.

— Vous ne faites donc aucune difficulté, contre ce reçu, de me donner votre argent?

— Aucune.

— Donnez, alors.

Le bourgeois compta les quatre mille livres; Cauvignac les mit dans sa sacoche, où elles remplacèrent les quatre mille livres absentes.

— Et, moyennant cela, je suis racheté? dit le bourgeois.

— Oh! mon Dieu, oui, à moins que vous ne teniez absolument à servir.

— Non pas personnellement; mais...

— Mais quoi? Voyons, dit Cauvignac. J'ai le pressentiment que nous ne nous quitterons pas sans faire une seconde affaire.

— C'est possible, dit le bourgeois complétement rasséréné par la possession de son reçu; mais j'ai un neveu...

— Ah! ah!

— Garçon rétif et tapageur.

— Et dont vous voudriez vous débarrasser?

— Non pas précisément, mais qui, je crois, ferait un excellent soldat.

— Envoyez-le-moi, j'en ferai un héros.

— Ainsi vous l'engagerez?

— Avec plaisir.

— J'ai aussi mon filleul, un garçon de mérite qui veut prendre les ordres, et pour lequel je suis forcé de payer une lourde pension.

— De sorte que vous préféreriez qu'il prît le mousquet, n'est-ce pas? Envoyez-moi le filleul et le neveu-

cela vous coûtera cinq cents livres pour les deux, voilà tout

— Cinq cents livres! Je ne comprends pas.

— Sans doute, on paye en entrant.

— Alors pourquoi voulez-vous me faire payer pour ne pas entrer?

— Ce sont raisons particulières; votre neveu et votre fil leul payeront chacun deux cent cinquante livres, et vous n'en entendrez jamais parler.

— Diable! c'est fort séduisant, ce que vous me dites là; et ils seront bien?

— C'est-à-dire qu'une fois qu'ils auront goûté du service sous mes ordres, ils ne changeraient pas leur position contre celle de l'empereur de la Chine. Demandez à ces messieurs comment je les nourris. Répondez, Barrabas; répondez, Carrotel.

— En vérité, dit Barrabas, nous vivons comme des seigneurs.

— Et comment sont-ils vêtus? Regardez.

Carrotel fit une pirouette sur lui-même, afin de montrer sur toutes faces son splendide ajustement.

— Le fait est, dit le bourgeois, qu'il n'y a rien à dire à la tenue.

— Alors, vous m'enverrez vos deux jeunes gens?

— J'en ai bien envie. Vous arrêtez-vous longtemps ici?

— Non; nous repartons demain matin; mais, pour les attendre, nous n'irons qu'au pas. Donnez-nous les cinq cents livres, et c'est une affaire faite.

— Je n'en ai que deux cent cinquante.

— Vous leur donnerez les deux cent cinquante autres: cela vous fera même un prétexte pour me les envoyer; car sans cela, si vous n'aviez pas de prétexte, vous comprenez, ils se douteraient de quelque chose.

— Mais, dit le bourgeois, peut-être me répondront-il, qu'un seul suffit à la commission.

— Vous leur direz que les chemins ne sont pas sûrs, et vous leur donnerez à chacun vingt-cinq livres, ce sera une avance faite sur leur solde.

Le bourgeois ouvrit des yeux émerveillés.

— En vérité, dit-il, il n'y a que les militaires pour n'être arrêtés par aucune difficulté.

Et, après avoir compté les deux cent cinquante livres à Cauvignac, il se retira enchanté d'avoir trouvé l'occasion de placer, pour cinq cents livres, un neveu et un filleul qui lui coûtaient plus de deux cents pistoles par an.

IV

— Maintenant, maître Barrabas, dit Cauvignac, avez-vous dans votre valise quelque habit un peu moins élégant que celui que vous portez et qui vous donne l'air d'un employé des aides et des gabelles?

— J'ai celui du percepteur, vous savez, que nous avons...

— Bien, très-bien! Et vous avez sans doute sa commission?

— Le lieutenant Ferguzon m'avait dit de ne point l'égarer, et je l'ai conservée avec soin.

— Le lieutenant Ferguzon est l'homme le plus prévoyant que je connaisse. Habillez-vous en percepteur, et prenez cette commission.

Barrabas sortit et revint dix minutes après complétement transformé.

Il trouva Cauvignac tout vêtu de noir, et ressemblant à s'y méprendre à un homme de justice.

Tous deux s'acheminèrent vers la maison du procureur : maître Rabodin demeurait au troisième étage, au fond d'un appartement composé d'une antichambre, d'une étude et

d'un cabinet : sans doute il y avait encore d'autres pièces; mais, comme elles n'étaient pas ouvertes aux clients, nous n'en parlerons pas.

Cauvignac traversa l'antichambre, laissa Barrabas dans l'étude, jeta en passant un regard appréciateur sur les deux clercs qui faisaient semblant de griffonner tout en jouant à la marelle, et passa dans le *sanctum sanctorum*.

Maître Rabodin était assis devant un bureau tellement chargé de dossiers, que le respectable procureur semblait véritablement enfoui sous les grosses, les expéditions et les jugements. C'était un homme grand, sec et jaune, portant un habit noir collé sur ses membres comme la peau d'une anguille est collée sur son corps. En entendant le bruit des pas de Cauvignac, il releva son long torse courbé et redressa sa tête, qui alors dépassa le rempart dont il était entouré.

Cauvignac crut un instant avoir retrouvé le basilic, animal que les savants modernes regardent comme fabuleux, tant les petits yeux du procureur brillaient du sombre éclat de l'avarice et de la cupidité.

— Monsieur, dit Cauvignac, je vous demande pardon si je me présente ainsi chez vous sans être annoncé; mais, ajouta-il en souriant de son plus charmant sourire, c'est un privilége de ma charge.

— Un privilége de votre charge! dit maître Rabodin; et quelle est votre charge, s'il vous plaît?

— Je suis exempt de Sa Majesté, monsieur.

— Exempt de Sa Majesté?

— J'ai cet honneur.

— Monsieur, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Vous connaissez M. Biscarros, n'est-ce pas?

— Certainement que je le connais; c'est mon client.

— Qu'en pensez-vous, s'il vous plaît?

— Ce que j'en pense?

— Oui.

— Mais je pense... je pense... je pense que c'est un très-brave homme.

— Eh bien, monsieur, vous vous trompez.

— Comment, je me trompe?

— Votre brave homme est un rebelle.

— Comment, un rebelle?

— Oui, monsieur, un rebelle qui profitait de la position isolée de son auberge pour en faire un foyer de conspirations.

— En vérité!

— Qui s'était engagé à empoisonner le roi, la reine et M. de Mazarin, si par hasard ils s'arrêtaient chez lui.

— En vérité!

— Et que je viens d'arrêter et de conduire dans les prisons de Libourne, sous la prévention du crime de lèse-majesté.

— Monsieur, vous me suffoquez, dit maître Rabodin se renversant dans son fauteuil.

— Il y a plus, monsieur, continua le faux exempt: c'est que vous êtes compromis dans cette affaire.

— Moi, monsieur! s'écria le procureur en passant du jaune-orange au vert-pomme; moi, compromis! et comment cela?

— Vous détenez une somme que cet infâme Biscarros destinait au payement d'une armée de rebelles.

— Il est vrai, monsieur, que j'ai reçu pour lui...

— Une somme de quatre mille livres; on lui a donné la torture des brodequins, et, au huitième coin, le lâche a avoué que cette somme devait se trouver chez vous.

— Elle y est, en effet, monsieur, mais depuis un instant seulement.

— Tant pis, monsieur, tant pis!

— Pourquoi cela, tant pis?

— Parce que je vais être forcé de m'assurer de votre personne.

— De ma personne?

— Sans doute : l'acte d'accusation vous désigne comme complice.

Le procureur passa du vert-pomme au vert-bouteille.

— Ah! si vous n'aviez pas reçu cette somme, continua Cauvignac, ce serait autre chose; mais vous avouez l'avoir reçue : c'est une pièce de conviction, vous comprenez.

— Monsieur, si je consens à la rendre, si je vous la remets à l'instant même, si je déclare que je n'ai aucun rapport avec le misérable Biscarros, si je le renie?

— De graves soupçons ne continueront pas moins de planer sur vous. Cependant, je dois vous dire que la remise immédiate de l'argent...

— Monsieur, à l'instant même! s'écria maître Rabodin. L'argent est encore là, dans le sac où on me l'a remis. J'ai vérifié la somme, voilà tout.

— Et elle est exacte?

— Comptez vous-même, monsieur, comptez vous-même.

— Non pas, s'il vous plaît, monsieur, car je n'ai pas pouvoir de toucher l'argent de Sa Majesté; mais j'ai avec moi le receveur de Libourne, qui m'a été adjoint pour toucher les différentes sommes que le malheureux Biscarros disséminait ainsi pour les réunir au besoin.

— En effet, il m'a bien recommandé, lorsque je toucherais ces quatre mille livres, de les lui faire parvenir sans retard.

— Voyez-vous! il sait déjà, sans doute, que madame la Princesse a fui de Chantilly et s'achemine vers Bordeaux, il rassemblait toutes ses ressources pour se faire chef de parti.

— Le misérable!

— Et vous ne vous doutiez de rien?

— De rien, monsieur, de rien.

— Personne ne vous avait averti?

— Personne.

— Que dites-vous donc là? fit Cauvignac en étendant le

doigt vers la lettre du bourgeois, qui était demeurée tout ouverte sur le bureau de maître Rabodin, au milieu d'une foule d'autres papiers; que dites-vous donc là, tandis que vous-même me fournissez la preuve du contraire?

— Comment, la preuve?

— Dame! lisez.

Rabodin lut d'une voix tremblante:

« Maître Rabodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages et intérêts auxquelles je suis condamné envers maître Biscarros, que je soupçonne fort d'en vouloir faire un coupable usage. »

— Un coupable usage! répéta Cauvignac; vous voyez bien que l'affreuse réputation de votre client s'était répandue jusqu'ici.

— Monsieur, je suis atterré, dit le procureur.

— Je ne puis vous cacher, monsieur, dit Cauvignac, que mes ordres sont sévères.

— Monsieur, je vous jure que je suis innocent.

— Pardieu! Biscarros en disait autant qué vous jusqu'à ce qu'on l'eût mis à la question; seulement, au cinquième coin, il a changé de langage.

— Je vous dis, monsieur, que je suis prêt à vous remettre l'argent; le voilà, prenez-le, il me brûle.

— Faisons les choses en règle, dit Cauvignac; je vous ai déjà répondu que je n'avais pas charge de toucher les deniers du roi.

Alors, s'avançant vers la porte :

— Venez ici, monsieur le receveur, dit-il; à chacun son office.

Barrabas s'avança.

— Monsieur avoue tout, continua Cauvignac.

— Comment, j'avoue tout? s'écria le procureur.

— Oui, vous avouez que vous étiez en correspondance avec Biscarros.

— Monsieur, je n'ai jamais reçu que deux lettres de lui, et je ne lui en ai jamais écrit qu'une.

— Monsieur avoue qu'il était détenteur de fonds appartenait à l'accusé.

— Les voici, monsieur; je n'ai jamais reçu pour lui que ses quatre mille livres, et je suis prêt à vous les remettre.

— Monsieur le percepteur, dit Cauvignac, justifiez de votre brevet, prenez cet argent, et donnez un reçu au nom de Sa Majesté.

Barrabas tendit son brevet au procureur, qui le repoussa de la main, ne voulant pas lui faire l'injure de le lire.

— Maintenant, dit Cauvignac, tandis que, crainte d'erreur, Barrabas comptait l'argent, maintenant, il faut me suivre.

— Vous suivre?

— Sans doute; ne vous ai-je pas dit que vous étiez suspect?

—Mais, monsieur, je vous jure que Sa Majesté n'a pas de plus fidèle serviteur que moi.

— Ce n'est pas le tout que d'affirmer, il faut des preuves.

— Des preuves, monsieur, j'en donnerai.

— Lesquelles?

— Toute ma vie passée!

— Ce n'est point assez; il faudrait une garantie pour l'avenir.

— Indiquez-moi ce que je puis faire, et je le ferai.

— Il y aurait bien un moyen de prouver d'une façon incontestable votre dévouement.

— Lequel?

— Il y a dans ce moment-ci, à Orléans même, un capitaine de mes amis qui lève une compagnie pour le roi.

— Eh bien?

— Eh bien, ce serait de vous engager dans cette compagnie.

— Moi, monsieur? un procureur?...

— Le roi a grand besoin de procureurs, monsieur, car ses affaires sont fort embrouillées.

— Je le ferais volontiers, monsieur; mais mon étude?

— Vous la ferez gérer par vos clercs.

— Impossible! et les signatures donc?

— Pardon, messieurs, si je me mêle de la conversation, dit Barrabas.

— Comment donc! dit le procureur; parlez, monsieur, parlez.

— Il me semble que si, à sa place, monsieur, qui ferait un assez triste soldat...

— Oui, monsieur, vous avez raison, fort triste, dit le procureur.

— Si monsieur offrait à votre ami, ou plutôt au roi...

— Quoi, monsieur? que puis-je offrir au roi?

— Ses deux clercs.

— Mais certainement, s'écria le procureur, certainement et avec grand plaisir; que votre ami les prenne tous les deux, je les lui donne : ce sont deux charmants garçons.

— L'un m'a paru un enfant.

— Quinze ans, monsieur, quinze ans! et de première force sur le tambour. Venez ici, Fricotin.

Cauvignac fit un signe de la main pour indiquer qu'il désirait qu'on laissât M. Fricotin où il était.

— L'autre? continua-t-il.

— Dix-huit ans, monsieur; cinq pieds six pouces, aspirant pour être suisse à Saint-Sauveur, et, par conséquent, connaissant déjà le maniement de la hallebarde. Venez ici, Chalumeau.

— Mais louchant horriblement, à ce qu'il m'a semblé, dit Cauvignac en faisant un second signe pareil au premier.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux! vous le placerez en sentinelle, et, comme il louche en dehors, il verra à droite et à gauche, tandis que les autres ne voient que devant eux.

— C'est un avantage, je le sais bien; mais vous compre-

nez, le roi est fort gêné ; quand on plaide à coups de canon, c'est encore plus cher qu'à coups de paroles ; le roi ne peut se charger de l'équipement de ces deux gaillards-là ; c'est bien assez qu'il se charge de leur instruction et de leur solde.

— Monsieur, dit maître Rabodin, s'il ne faut que cela pour prouver mon dévouement au roi... eh bien, je ferai un sacrifice !

Cauvignac et Barrabas se regardèrent.

—Que pensez-vous, monsieur le receveur ? demanda Cauvignac.

— Je pense que monsieur a l'air de bonne foi, répondit Barrabas.

— Et que, par conséquent, il faut avoir des égards pour lui ? Donnez à monsieur un reçu de cinq cents livres.

— Cinq cents livres !

— Un reçu motivé, pour l'équipement de deux jeunes soldats, que, dans son zèle, maître Rabodin offre à Sa Majesté.

— Mais, au moins, moyennant ce sacrifice, monsieur, pourrai-je demeurer tranquille ?

— Je le crois.

— Ne serais-je point inquiété ?

— Je l'espère.

— Et si, contre toute justice, on me poursuivait ?

— Vous en appelleriez à mon témoignage... Mais vos deux clercs consentiront-ils ?

— Ils seront enchantés.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Cependant il ne faudrait pas leur dire...

— L'honneur qu'on leur réserve, n'est-ce pas ?

— Cela serait plus prudent.

— Comment faire, alors ?

— C'est bien simple, je les envoie à votre ami... Comment s'appelle votre ami ?

— Le capitaine Cauvignac?

— Je les envoie à votre ami le capitaine Cauvignac sous un prétexte quelconque; il faudrait mieux que ce fût hors d'Orléans, pour ne pas faire d'esclandre.

— Oui, et pour qu'il ne prît pas l'envie aux Orléanais de vous fouetter de verges comme fit faire Camille à ce maître d'école de l'antiquité...

— Je les lui envoie donc hors de la ville.

— Sur la grande route d'Orléans à Tours, par exemple.

— A la première auberge.

— Oui, ils trouvent le capitaine Cauvignac à table; il leur offre un verre de vin, ils acceptent. Il leur propose la santé du roi, ils boivent d'enthousiasme, et les voilà soldats.

— Parfaitement; maintenant, vous pouvez les appeler.

Le procureur appela les deux jeunes gens. Fricotin était un petit drôle de quatre pieds à peine, vif, alerte et trapu; Chalumeau était un grand niais de cinq pieds six pouces, mince comme une asperge et rouge comme une carotte.

— Messieurs, dit Cauvignac, voici maître Rabodin, votre procureur, qui vous charge d'une mission de confiance: c'est de venir chercher demain matin, dans la première auberge qui se trouve sur la route d'Orléans à Tours, une liasse de pièces relatives à un procès que le capitaine Cauvignac a contre M. de la Rochefoucauld; maître Rabodin vous donnera à chacun vingt-cinq livres de gratification pour cette course.

Fricotin, garçon aux croyances faciles, fit un saut de trois pieds. Chalumeau, qui était d'un caractère défiant, regarda à la fois Cauvignac et le procureur avec une expression de doute qui le faisait loucher trois fois plus fort que de coutume.

— Mais, dit vivement maître Rabodin, un instant, un instant, je ne me suis pas engagé aux cinquante livres.

— De laquelle somme, continua le faux exempt, maître

Rabodin se couvrira dans les honoraires du procès entre le capitaine Cauvignac et le duc de la Rochefoucauld.

Maître Rabodin baissa la tête ; il était pris, il fallait passer par cette porte ou par celle de la prison.

— Allons, dit le procureur, j'y consens ; mais j'espère que vous me donnerez un reçu en conséquence.

— Tenez, dit le percepteur, voyez si je n'avais pas prévenu votre désir.

Et il lui remit un papier sur lequel étaient écrites ces lignes :

« Reçu de maître Rabodin, très-fidèle sujet de Sa Majesté, à titre d'offrande volontaire, une somme de cinq cents livres pour l'aider en sa guerre contre MM. les princes. »

— Si vous y tenez, dit Barrabas, je mettrai les deux clercs sur le reçu.

— Non, non, dit vivement le procureur, il est parfaitement ainsi.

— A propos, dit Cauvignac à maître Rabodin, dites à Fricotin de prendre son tambour et à Chalumeau de se munir de sa hallebarde ; ce sera toujours cela de moins à acheter.

— Mais sous quel prétexte voulez-vous que je leur fasse cette recommandation ?

— Pardieu ! sous prétexte de se distraire en route.

Sur quoi, le faux exempt et le faux receveur se retirèrent, laissant maître Rabodin tout étourdi du danger qu'il avait couru et trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

V

Le lendemain, les choses se passèrent comme l'avait prévu Cauvignac ; le neveu et le filleul arrivèrent d'abord tous deux montés sur le même cheval ; puis Fricotin et Chalumeau,

l'un avec son tambour et l'autre avec sa hallebarde. Il y eut bien, au moment où on leur expliqua qu'ils avaient l'honneur d'être enrôlés au service des princes, quelque difficulté faite de çà et de là ; mais les difficultés s'aplanirent devant les menaces de Cauvignac, les promesses de Ferguzon et la logique de Barrabas.

Le cheval du neveu et du filleul fut destiné à porter les bagages, et, comme c'était une compagnie d'infanterie de laquelle Cauvignac avait commission, les deux nouveaux enrôlés n'eurent rien à dire.

On se remit en route. La marche de Cauvignac ressemblait à un triomphe. L'ingénieux partisan avait trouvé moyen de mener à la guerre les plus opiniâtres partisans de la paix. A ceux-ci c'était la cause du roi qu'il faisait embrasser, à ceux-là c'était celle des princes. Quelques-uns croyaient servir le parlement, quelques autres le roi d'Angleterre, qui parlait d'une descente en Écosse pour reconquérir ses États. Il y avait bien eu d'abord quelque disparate dans les couleurs, quelque discordance dans les réclamations, que le lieutenant Ferguzon, malgré sa persuasion, avait eu peine à soumettre au diapason de l'obéissance passive. Cependant, à l'aide d'un mystère continuel, nécessaire, disait Cauvignac, au succès de l'opération, on avançait, soldats et officiers, sans savoir ce qu'on allait faire. Cauvignac, quatre jours après avoir quitté Chantilly, avait réuni vingt-cinq hommes : c'était déjà, comme on le voit, une assez jolie patrouille. Beaucoup de fleuves qui font grand bruit en se jetant dans la mer ont des origines moins imposantes.

Cauvignac cherchait un centre : il arriva à un petit village situé entre Châtellerault et Poitiers, et crut avoir trouvé là ce qu'il cherchait. C'était le village de Jaulnay ; Cauvignac le reconnut pour y être venu, un soir, apporter un ordre à Canolles, et il établit son quartier général dans l'auberge où il se rappelait avoir assez confortablement soupé ce soir-

là. D'ailleurs, il n'y avait pas à choisir : nous l'avons déjà dit, cette auberge était la seule.

Placé ainsi, à cheval, sur la route principale de Paris à Bordeaux, Cauvignac avait derrière lui les troupes de M. de la Rochefoucauld, qui assiégeait Saumur, et devant lui celles du roi, qui se concentraient en Guyenne. Tendant ainsi la main à chacun, se gardant bien d'arborer une couleur quelconque avant l'occasion, il s'agissait pour lui de composer un noyau d'une centaine d'hommes pour en tirer un parti avantageux : or, le recrutement allait bon train, et Cauvignac en était presque à la moitié de sa besogne.

Or, un jour que Cauvignac, après avoir passé toute sa matinée à la chasse à l'homme, se tenait par habitude à l'affût sur la porte de l'auberge, causant avec son lieutenant et son sous-lieutenant, il vit poindre, à l'extrémité de la rue, une jeune dame à cheval, suivie d'un écuyer à cheval comme elle, et de deux mulets chargés de bagages.

L'air facile avec lequel la belle amazone maniait son cheval, la tournure roide et fière de l'écuyer qui l'accompagnait, remirent un souvenir en tête de Cauvignac. Il posa sa main sur le bras de Ferguzon, qui, mal disposé ce jour-là, ruminait assez tristement, et lui dit en lui montrant la voyageuse :

— Voici le cinquantième soldat du régiment de Cauvignac, ou que je meure !

— Qui ? cette dame ?

— Précisément.

— Ah çà ! nous avons déjà un neveu qui devait être avocat, un filleul qui devait être homme d'Église, deux clercs de procureur, deux droguistes, un médecin, trois boulangers et deux gardeurs de dindons ; c'est assez de mauvais soldats comme cela, ce me semble, sans y ajouter encore une femme ; car, un jour, ou l'autre il faudra se battre.

— Oui, mais notre trésor ne se monte encore qu'à vingt-

cinq mille livres (on voit que le trésor comme la troupe avait fait la boule de neige), et, si on pouvait arriver à un chiffre rond, à trente mille livres, par exemple, il me semble que ce ne serait pas mal joué.

— Ah! c'est sous cet aspect que tu envisages la chose? Je n'ai rien à dire et t'approuve complétement.

— Silence! tu vas voir.

Cauvignac s'approcha de la jeune dame, qui, arrêtée devant une des fenêtres de l'auberge, interrogeait l'hôtesse, laquelle lui répondait de l'appartement.

— Serviteur, mon gentilhomme, dit-il d'un air fin et en portant cavalièrement la main à son chapeau.

— Gentilhomme, moi? dit la dame avec un sourire.

— Vous-même, beau vicomte.

La dame rougit.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondit-elle.

— Oh! que si, et la preuve, c'est que vous avez déjà un demi-pied de rouge sur les joues.

— A coup sûr, vous vous méprenez, monsieur.

— Non pas, non pas! et je sais à merveille ce que je dis, au contraire.

— Voyons, monsieur, trêve de railleries.

— Je ne raille pas, monsieur, et, si vous en voulez la preuve, je vais vous la donner. J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, voici tantôt trois semaines, sous le costume de votre sexe, un soir, sur les bords de la Dordogne, suivi de votre fidèle écuyer, M. Pompée... Avez-vous toujours M. Pompée? Eh! oui, justement le voilà, ce cher M. Pompée! Direz-vous aussi que je ne le connais pas?

L'écuyer et la jeune dame se regardaient stupéfaits.

— Oui, oui, continua Cauvignac, voilà qui vous étonne, mon beau vicomte; mais osez dire que ce n'est pas vous que j'ai rencontré, là, vous savez bien, sur la route de

Saint-Martin-de-Cubzac, à un quart de lieue de l'auberge de maître Biscarros.

— Je ne nie pas cette rencontre, monsieur.

— Ah! vous voyez bien.

— Seulement, c'est ce jour-là que j'étais déguisée.

— Non pas, non pas, c'est aujourd'hui que vous l'êtes. Au reste, je comprends que, le signalement du vicomte de Cambes étant donné dans toute la Guyenne, vous jugiez plus prudent, pour dérouter les soupçons, d'adopter momentanément ce costume, qui, au reste, c'est justice à vous rendre, mon gentilhomme, vous sied à merveille.

— Monsieur, dit la vicomtesse avec un trouble qu'elle cherchait inutilement à déguiser, si vous n'entremêliez votre conversation de quelques paroles sensées, en vérité, je vous croirais fou.

— Je ne vous ferai pas le même compliment, et je trouve fort raisonnable de se déguiser quand on conspire.

La jeune femme fixa sur Cauvignac un regard de plus en plus inquiet.

— En effet, monsieur, dit-elle, il me semble que je vous ai vu quelque part; mais je ne me rappelle plus où

— La première fois, je vous l'ai dit, c'est sur les bords de la Dordogne.

— Et la seconde?

— La seconde, c'est à Chantilly.

— Le jour de la chasse?

— Justement.

— Alors, monsieur, je n'ai pas à craindre, et vous êtes un des nôtres.

— Pourquoi cela?

— Puisque vous étiez chez madame la Princesse.

— Permettez-moi de vous dire que ce n'est point une raison.

— Il me semble cependant...

— Il y avait bien du monde pour être sûr que tous ceux qui se trouvaient là fussent des amis.

— Prenez garde, monsieur, vous me donneriez une singulière idée de vous.

— Oh! prenez celle que vous voudrez, je ne suis point susceptible.

— Mais enfin, que désirez-vous?

— Vous faire, si vous le voulez bien, les honneurs de cette auberge.

— Je vous rends grâce, monsieur, et n'ai point besoin de vous. J'attends quelqu'un.

— C'est bien; descendez, et, en attendant ce quelqu'un, eh bien, nous causerons.

— Que faut-il faire, madame? demanda Pompée.

— Descendre, demander une chambre, et commander le souper, dit Cauvignac.

— Mais, monsieur, reprit la vicomtesse, c'est à moi, ce me semble, à donner des ordres.

— C'est selon, vicomte, vu que je commande à Jaulnay et que j'ai cinquante hommes à ma disposition. Pompée, faites ce que j'ai dit.

Pompée baissa la tête et entra dans l'auberge.

— Mais, monsieur, vous m'arrêtez donc? demanda la jeune femme.

— Peut-être.

— Comment, peut-être?

— Oui, cela dépendra de la conversation que nous allons avoir ensemble; mais prenez donc la peine de descendre, vicomte; la, bien! Maintenant, acceptez mon bras : les gens de l'auberge conduiront votre cheval à l'écurie.

— J'obéis, monsieur; car, vous l'avez dit, vous êtes le plus fort. Je n'ai aucun moyen de résister; mais je vous préviens d'une chose, c'est que la personne que j'attends va venir, et que cette personne est un officier du roi.

— Eh bien, vicomte, vous me ferez l'honneur de me présenter à lui, et je serai enchanté de faire sa connaissance.

La vicomtesse comprit qu'il n'y avait pas de résistance à opposer, et marcha la première en faisant signe à son étrange interlocuteur qu'il était libre de la suivre.

Cauvignac l'accompagna jusqu'à la porte de la chambre que lui avait fait préparer Pompée, et il allait en franchir le seuil derrière elle, lorsque Ferguzon, montant rapidement l'escalier, s'approcha de son oreille et lui dit :

— Capitaine, une voiture à trois chevaux, un jeune homme masqué dans la voiture, deux laquais aux portières.

— Bon ! dit Cauvignac. C'est probablement le gentilhomme attendu.

— Ah ! l'on attend un gentilhomme?

— Oui, et je descends au-devant de lui. Toi, demeure dans ce corridor; ne perds pas de vue la porte : laisse entrer tout le monde, mais que personne ne sorte.

— Cela suffit, capitaine.

Une chaise de voyage venait, en effet, de s'arrêter à la porte de l'auberge, amenée par quatre hommes de la compagnie de Cauvignac qui l'avaient rencontrée à un quart de lieue de la ville, et qui, de ce moment, lui avaient fait escorte.

Un jeune gentilhomme vêtu de velours bleu, enveloppé d'un grand manteau fourré, était couché plutôt qu'assis au fond de la chaise. Depuis le moment où les quatre hommes avaient entouré son carrosse, il leur avait adressé bon nombre de questions; mais, voyant que, si pressantes que fussent ces questions, elles n'obtenaient aucune réponse, il paraissait s'être résigné à attendre, et seulement, de temps en temps, il soulevait sa tête pour voir si quelque chef ne s'approchait pas, auquel il pût demander l'explication de la conduite singulière que ses gens avaient tenue envers lui.

Au reste, il était impossible d'apprécier au juste l'impression produite sur le jeune voyageur par cet événement, at-

tendu qu'un de ces masques de satin noir que l'on appelait un loup, et qui étaient si fort à la mode à cette époque, lui cachait la moitié du visage. Ce que le masque laissait voir, c'est-à-dire le haut du front et le bas du visage, annonçait la jeunesse, la beauté et l'esprit; les dents étaient petites et blanches, et, à travers le masque, les yeux étincelaient.

Deux grands laquais, pâles et tremblants, quoiqu'ils portassent le mousqueton sur le genou, se tenaient de chaque côté de la voiture et semblaient cloués sur leurs chevaux aux deux portières; le tableau eût pu passer pour une scène de brigands arrêtant des voyageurs, moins le grand jour, l'auberge, la figure riante de Cauvignac et l'aplomb des prétendus voleurs.

A la vue de Cauvignac, qui, ainsi que nous l'avons dit, prévenu par Ferguzon, apparaissait à la porte, le jeune homme arrêté poussa un petit cri de surprise et porta vivement la main à son visage, comme pour s'assurer que son masque y était toujours. Cette assurance parut le rendre plus tranquille.

Si rapide qu'eût été ce mouvement, il n'avait point échappé à Cauvignac; il regarda le voyageur en homme habitué à épeler les signalements, même sur les traits les plus dissimulés; puis, malgré lui, il tressaillit d'un étonnement à peu près égal à celui qu'avait manifesté le cavalier vêtu de bleu; il se remit cependant, et, mettant le chapeau à la main avec une grâce toute particulière :

— Belle dame, dit-il, soyez la bienvenue.

Les yeux du voyageur brillèrent d'étonnement à travers les ouvertures de son masque.

— Où allez-vous donc comme cela? continua Cauvignac.

— Où je vais? répondit le voyageur laissant de côté la salutation de Cauvignac, et répondant seulement à sa question; où je vais? Vous devez le savoir mieux que moi,

puisque je ne suis plus libre de continuer mon voyage. Je vais où vous me conduirez.

— Permettez-moi de vous faire observer, continua Cauvignac avec une politesse croissante, que ceci n'est point répondre, belle dame ! Votre arrestation n'est que momentanée. Lorsque nous aurons causé un instant de nos petites affaires mutuelles, à cœur et à visage découverts, vous reprendrez votre route sans empêchement aucun.

— Pardon, reprit le jeune voyageur ; mais, avant d'aller plus loin, rectifions d'abord une erreur. Vous faites semblant de me prendre pour une femme, tandis qu'au contraire vous voyez très-bien à mes vêtements que je suis un homme.

— Vous connaissez le proverbe latin : *Ne nimium crede colori ;* le sage ne juge pas sur les apparences. — Or, j'ai la prétention d'être un sage ; il en résulte que, sous ce costume menteur, j'ai reconnu...

— Quoi ? demanda le voyageur avec impatience.

— Eh bien, je vous l'ai dit : une femme !

— Mais, si je suis une femme, pourquoi m'arrêtez-vous, alors ?

— Peste ! Parce que, dans le temps où nous vivons, les femmes sont plus dangereuses que les hommes ; aussi, notre guerre pourrait, à proprement parler, s'appeler la guerre des femmes. La reine et madame de Condé sont les deux puissances belligérantes. Elles ont pris pour lieutenants généraux mademoiselle de Chevreuse, madame de Montbazon, madame de Longueville... et vous. Mademoiselle de Chevreuse est le général de M. le coadjuteur ; madame de Montbazon est le général de M. de Beaufort ; madame de Longueville est le général de M. de la Rochefoucauld, et vous... vous m'avez tout à fait l'air d'être le général de M. le duc d'Épernon.

— Vous êtes fou, monsieur, dit le jeune voyageur en haussant les épaules.

— Je ne vous croirai pas plus, belle dame, que je ne croyais tout à l'heure un beau jeune homme qui me faisait le même compliment.

— Vous lui souteniez peut-être, à elle, qu'elle était un homme.

— Justement. Moi qui avais reconnu mon petit gentilhomme pour l'avoir vu, certain soir du commencement de mai, rôder autour de l'auberge de maître Biscarros, je ne me suis pas laissé tromper à ses jupes, à ses coiffes et à sa petite voix flûtée, pas plus que je me laisse tromper à votre pourpoint bleu, à votre feutre gris et à vos bottes à dentelles; et je lui ai dit : « Mon jeune ami, prenez le nom que vous voudrez, prenez le costume que vous voudrez, prenez la voix que vous voudrez, vous n'en serez pas moins le vicomte de Cambes. »

— Le vicomte de Cambes ! s'écria le jeune voyageur.

— Ah ! le nom vous frappe, à ce qu'il paraît ; le connaîtriez-vous aussi, par hasard ?

— Un jeune homme tout jeune, presque un enfant ?

— Dix-sept ou dix-huit ans, tout au plus.

— Très-blond ?

— Très-blond.

— De grands yeux bleus ?

— Très-grands, très-bleus.

— Il est ici ?

— Il est là.

— Et vous dites qu'il est ?...

— Déguisé en femme, le méchant, comme vous en homme, méchante.

— Et que vient-il faire ici ? s'écria le jeune cavalier avec une véhémence et un trouble qui devenaient de plus en plus visibles à mesure que Cauvignac, au contraire, devenait plus sobre de gestes et plus avare de paroles.

— Mais, répondit Cauvignac pesant sur chacune de ses

paroles, il prétend avoir rendez-vous avec un de ses amis.

— Un de ses amis ?

— Oui.

— Un gentilhomme ?

— Probablement.

— Baron ?

— Peut-être.

— Et dont le nom ?...

Le front de Cauvignac se plissa sous une pensée laborieuse qui, pour la première fois, se présentait à son esprit, et qui faisait, en y entrant, une révolution visible dans son cerveau.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, ce serait un joli coup de filet.

— Et dont le nom ?... répéta le jeune voyageur.

— Attendez donc, reprit Cauvignac, attendez donc... et dont le nom finit en *olles*.

— M. de Canolles ! s'écria le jeune voyageur, dont les lèvres se couvrirent d'une pâleur mortelle ; ce qui faisait, d'une façon sinistre, trancher son masque noir avec la blancheur de sa peau.

— C'est cela même : M. de Canolles, reprit Cauvignac en suivant sur les parties visibles du visage et sur tout le corps du jeune homme la révolution qui s'y opérait. M. de Canolles, vous avez bien dit ; vous connaissez M. de Canolles aussi ? Ah çà ! mais vous connaissez donc tout le monde ?

— Trêve de railleries ! balbutia le jeune homme, qui tremblait de tous ses membres et semblait prêt à s'évanouir. Où est cette dame ?

— Dans cette chambre ; tenez, la troisième fenêtre à partir de celle-ci, qui a des rideaux jaunes.

— Je veux la voir ! s'écria le jeune voyageur.

— Oh ! oh ! me serais-je trompé, dit Cauvignac, et seriez-vous ce M. de Canolles qu'elle attend ? ou plutôt M. de Canolles ne serait-il pas ce beau cavalier qui arrive trottant, suivi d'un laquais qui m'a l'air d'un maître fat ?

Le jeune voyageur s'élança vers la glace de devant la voiture avec tant de précipitation, qu'il la brisa du front.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-il sans même s'apercevoir que quelques gouttes de sang sortaient d'une légère blessure. Oh ! malheureuse ! Il vient, il va la retrouver, je suis perdue !...

— Ah ! vous voyez bien que vous êtes une femme !

— Ils s'étaient donné rendez-vous, continua le jeune homme en se tordant les bras. Oh ! je me vengerai !

Cauvignac voulut essayer d'une nouvelle raillerie ; mais le jeune homme lui fit un signe impérieux d'une main, tandis que, de l'autre, il arracha son masque, et l'on vit alors le pâle visage de Nanon apparaître, tout armé de menaces aux regards tranquilles de Cauvignac.

VI

— Bonjour, petite sœur, dit Cauvignac à Nanon, en tendant à la jeune femme la main avec le flegme le plus imperturbable.

— Bonjour ! Ainsi, vous m'aviez reconnue, n'est-ce pas?

— A l'instant même où je vous ai aperçue ; ce n'était point assez de cacher votre visage, il fallait encore voiler ce charmant petit signe et ces dents de perles. Mettez un masque tout entier, au moins, quand vous voudrez vous déguiser, coquette ! mais vous n'avez garde... *et fugit ad salices...*

— Assez, dit impérieusement Nanon ; parlons sérieusement.

— Je ne demande pas mieux ; ce n'est qu'en parlant sérieusement que l'on fait les bonnes affaires.

— Ainsi, vous dites que la vicomtesse de Cambes est ici ?

— En personne.

— Et que M. de Canolles entre dans l'auberge en ce moment?

— Pas encore; il descend de cheval, jette la bride aux mains de son laquais. Ah! il a été vu de ce côté-là aussi. Voici la fenêtre aux rideaux jaunes qui s'ouvre, voici la tête de la vicomtesse qui passe. Ah! elle pousse un cri de joie. M. de Canolles s'élance dans la maison; cachez-vous, petite sœur, ou tout serait perdu!

Nanon se rejeta en arrière, serrant convulsivement la main de Cauvignac, qui la regardait d'un air de paternelle compassion.

— Et moi qui allais le rejoindre à Paris! s'écria Nanon; moi qui risquais tout pour le revoir!

— Ah! des sacrifices, petite sœur, et pour un ingrat encore! En vérité, vous pouvez mieux placer vos bienfaits.

— Que vont-ils dire, maintenant que les voilà réunis? que vont-ils faire?

— En vérité, chère Nanon, vous m'embarrassez beaucoup en me faisant une pareille question, dit Cauvignac; ils vont, pardieu! ils vont s'aimer beaucoup, je suppose.

— Oh! cela ne sera pas! s'écria Nanon en mordant avec rage ses ongles polis comme l'ivoire.

— Je crois, au contraire, que cela sera, répondit Cauvignac. Ferguzon, qui avait ordre de ne laisser sortir personne, n'avait pas reçu celui d'empêcher d'entrer. En ce moment même, selon toute probabilité, la vicomtesse et le baron de Canolles échangent toutes sortes de mignardises plus charmantes les unes que les autres. Peste! ma chère Nanon, vous vous y êtes prise trop tard.

— Vous croyez? répliqua la jeune femme avec une indéfinissable expression de profonde ironie et de finesse haineuse; vous croyez? Eh bien, montez près de moi, pauvre diplomate!

Cauvignac obéit.

— Çà, Bertrand, continua Nanon s'adressant à l'un des porte-mousquetons, dites au cocher de tourner sans affectation et d'aller se ranger sous ce massif d'arbres que nous avons laissé à droite, en entrant dans le village.

Puis, se retournant vers Cauvignac :

— Ne serons-nous pas bien là pour causer ? dit-elle.

— Parfaitement ; mais permettez, à mon tour, que je prenne mes précautions.

— Prenez.

Cauvignac fit signe de le suivre à quatre de ses hommes qui flânaient autour de l'auberge, bourdonnant et s'épanouissant comme des frelons au soleil.

— Vous faites bien d'emmener ces hommes, dit Nanon, et, si vous m'en croyez, prenez-en plutôt six que quatre, nous pourrons leur tailler de la besogne.

— Bon! dit Cauvignac, de la besogne, c'est ce qu'il me faut, à moi.

— Alors vous serez satisfait, répondit la jeune femme.

Et la chaise, tournant sur elle-même, emmena Nanon, rouge du feu de sa pensée, et Cauvignac, calme et froid en apparence, mais ne s'apprêtant pas moins à accorder une profonde attention aux ouvertures que lui préparait sa sœur.

Pendant ce temps, Canolles, attiré par le cri de joie qu'avait, en l'apercevant, poussé madame de Cambes, s'était élancé dans l'auberge et avait gagné l'appartement de la vicomtesse, sans faire attention à Ferguzon, qu'il avait rencontré debout dans le corridor, mais qui, n'ayant reçu aucune consigne relativement à Canolles, ne fit point difficulté de le laisser entrer.

— Ah! monsieur, s'écria madame de Cambes en l'apercevant, arrivez donc vite, car je vous attends avec bien de l'impatience.

— Voilà des paroles qui me rendraient le plus heureux homme du monde, madame, si votre pâleur et votre trouble

ne me disaient clairement que ce n'est point pour moi seul que vous m'attendez.

— Oui, monsieur, vous avez raison, reprit Claire avec son charmant sourire, et je veux vous avoir une obligation de plus.

— Laquelle?

— Celle de me tirer de je ne sais quel danger qui me menace.

— Un danger?

— Oui. Attendez.

Claire alla à la porte et poussa le verrou.

— J'ai été reconnue, dit-elle en revenant.

— Et par qui?

— Par un homme dont je ne sais pas le nom, mais dont le visage ni la voix ne me sont étrangers. Il me semble que j'ai entendu sa voix le soir où, dans cette même chambre, vous avez reçu l'ordre de partir à l'instant même pour Mantes; il me semble que j'ai reconnu son visage à la chasse de Chantilly, le jour où j'ai pris la place de madame de Condé.

— Et pour qui tenez-vous cet homme?

— Pour un agent de M. le duc d'Épernon : par conséquent, pour un ennemi.

— Diable! fit Canolles, et vous dites que vous avez été reconnue?

— J'en suis sûre; il m'a appelée par mon nom en me soutenant seulement que j'étais un homme. Il y a partout, aux environs d'ici, des officiers du parti royal; on me sait du parti des princes, peut-être comptait-on m'inquiéter; mais vous voilà, je ne crains plus rien. Vous êtes officier vous-même, vous êtes du même parti qu'eux, vous me servirez de sauvegarde.

— Hélas! dit Canolles, j'ai bien peur de ne pouvoir vous offrir d'autre défense et d'autre protection que celle de mon épée.

— Comment cela?

— A partir de ce moment, madame, je ne suis plus au service du roi.

— Dites-vous vrai? s'écria Claire au comble de la joie.

— Je me suis promis d'envoyer ma démission datée du lieu où je vous rencontrerais. Je vous ai rencontrée, ma démission sera datée de Jaulnay.

— Oh! libre! libre! vous êtes libre! Vous pouvez embrasser le parti de la justice, de la loyauté; vous pouvez servir la cause de MM. les princes, c'est-à-dire celle de toute la noblesse. Oh! je savais bien que vous étiez un trop digne gentilhomme pour n'en pas venir là.

Et Claire tendit à Canolles une main qu'il baisa avec transport.

— Et comment cela s'est-il fait? comment cela s'est-il passé? Racontez-moi la chose dans tous ses détails.

— Oh! ce ne sera pas long. J'ai écrit d'avance à M. de Mazarin pour le prévenir de ce qui s'était passé; en arrivant à Mantes, j'ai reçu l'ordre de me rendre chez lui; il m'a appelé pauvre cervelle, je l'ai appelé pauvre cerveau; il a ri, je me suis fâché; il a élevé la voix, je l'ai envoyé de l'autre côté des monts. Je suis rentré à mon hôtel; j'ai attendu qu'il voulût bien me faire jeter à la Bastille; il a attendu qu'une bonne réflexion me fît sortir de Mantes. Au bout de vingt-quatre heures, cette bonne réflexion m'est venue. Et c'est encore à vous que je la dois, car j'ai songé à ce que vous m'aviez promis, et j'ai pensé que vous pourriez m'attendre, ne fût-ce qu'une seconde. Alors, respirant le grand air, dégagé de toute responsabilité, de tout devoir, sans parti, sans engagement et presque sans préférence, je me suis souvenu d'une seule chose, c'est que je vous aimais, madame, et que, maintenant, je pouvais vous le dire hautement et hardiment.

— Ainsi, vous avez perdu votre grade pour moi, vous êtes

disgracié pour moi, ruiné pour moi! Cher monsieur de Canolles, comment vous payerai-je jamais mes obligations? comment vous prouverai-je ma reconnaissance?

Et, avec un sourire et une larme qui lui rendaient cent fois plus qu'il n'avait perdu, madame de Cambes fit tomber Canolles à ses pieds.

— Ah! madame, lui dit-il, de ce moment, au contraire, je suis riche et heureux; car je vais vous suivre, car je ne vous quitterai plus, car je vais être heureux de votre vue et riche de votre amour.

— Rien ne vous arrête, alors?

— Non.

— Vous m'appartenez tout entier, et, en gardant votre cœur, je puis offrir votre bras à madame la Princesse?

— Vous le pouvez.

— Ainsi, vous avez envoyé votre démission?

— Pas encore; je voulais vous revoir auparavant; mais, comme je vous l'ai dit, maintenant que je vous ai revue, je vais l'écrire ici, à l'instant même. Je me réservais le bonheur d'avoir à vous obéir.

— Écrivez donc! écrivez avant toute chose! Si vous n'écrivez pas, vous serez regardé comme un transfuge; il faut même que vous attendiez, avant de faire aucune démarche décisive, que cette démission soit acceptée.

— Cher petit diplomate, ne craignez rien, ils me l'accorderont, et de grand cœur encore; ma maladresse de Chantilly ne leur laisse pas beaucoup de regrets. Ne m'ont-ils pas dit, ajouta Canolles en riant, que j'étais une pauvre cervelle!

— Oui; mais nous vous dédommagerons de l'opinion qu'ils ont prise de vous, soyez tranquille. Votre affaire de Chantilly aura plus de succès à Bordeaux qu'à Paris, croyez-moi. Mais écrivez, baron, écrivez vite, afin que nous partions! car je vous avoue, baron, que le séjour de cette auberge ne me rassure pas le moins du monde.

— Parlez-vous du passé, et vous effrayez-vous si fort de souvenirs? dit Canolles en promenant les yeux avec amour tout autour de lui et en les arrêtant sur cette petite alcôve à deux lits, qui déjà, plus d'une fois, avait attiré son regard.

— Non, je parle du présent, et vous n'êtes plus pour rien dans mes terreurs. Aujourd'hui, ce n'est plus vous que je crains.

— Et qui craignez-vous donc? qu'avez-vous à craindre?

— Eh! mon Dieu! qui sait?

En ce moment, comme pour justifier les craintes de la vicomtesse, trois coups retentirent à la porte : ils étaient frappés avec une gravité solennelle.

Canolles et la vicomtesse firent silence, se regardant avec inquiétude et s'interrogeant l'un l'autre.

— Au nom du roi! dit une voix, ouvrez!

Et soudain la porte fragile vola en éclats. Canolles voulait sauter sur son épée; mais déjà un homme s'était jeté entre son épée et lui.

— Qu'est-ce à dire? demanda le baron.

— Vous êtes M. le baron de Canolles, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Capitaine au régiment de Navailles?

— Oui.

— Envoyé en mission par M. le duc d'Épernon?

Canolles fit un signe de tête.

— En ce cas, au nom du roi et de Sa Majesté la reine régente, je vous arrête!

— Votre ordre?

— Le voici.

— Mais, monsieur, dit Canolles en rendant le papier après avoir jeté dessus un rapide regard, je vous connais, ce me semble.

— Parbleu! si vous me connaissez! N'est-ce pas dans ce même village où je vous arrête aujourd'hui, que je vous ai

apporté, de la part de M. le duc d'Épernon, commission de partir pour la cour? Votre fortune était dans cette commission, mon gentilhomme; vous l'avez manquée, tant pis pour vous.

Claire pâlit et tomba éplorée sur une chaise : elle avait, de son côté, reconnu l'indiscret questionneur.

— M. de Mazarin se venge, murmura Canolles.

— Allons, monsieur, partons! dit Cauvignac.

Claire ne bougeait plus. Canolles, indécis, semblait près de devenir fou. Son malheur était si grand, si lourd, si inattendu, qu'il succombait sous le poids : il courba la tête et se résigna.

D'ailleurs, à cette époque, ces mots : *Au nom du roi!* avaient encore leur magie, et nul n'essayait d'y résister.

— Où me conduisez-vous, monsieur? dit-il; vous est-il même défendu de me donner cette consolation de savoir où je vais?

— Non, monsieur, et je vais vous le dire : nous vous conduisons à la forteresse de l'île Saint-Georges

— Adieu, madame, dit Canolles en s'inclinant avec respect devant madame de Cambes; adieu!

— Allons, allons, se dit Cauvignac en lui-même, les choses sont moins avancées que je ne l'aurais cru. Je le dirai à Nanon, et cela lui fera plaisir.

Puis, allant sur le seuil de la porte :

— Quatre hommes pour escorter le capitaine! cria-t-il, et quatre autres hommes en avant.

— Et moi, s'écria madame de Cambes en étendant les bras vers le prisonnier, et moi, où me conduit-on? car, si le baron est coupable, oh! je le suis encore plus que lui.

— Vous, madame, répondit Cauvignac, vous pouvez vous retirer, vous êtes libre.

Et il sortit emmenant le baron.

Madame de Cambes se leva ranimée par un rayon d'espoir,

et prépara tout pour son départ, afin de ne pas laisser ces bonnes dispositions faire place à des ordres contraires.

— Libre! dit-elle; je pourrai donc veiller sur lui; partons.

Et, se jetant à la fenêtre, elle aperçut la cavalcade qui entraînait Canolles, échangea avec lui un dernier adieu de la main, et, appelant Pompée, qui, dans l'espérance d'une halte de deux ou trois jours, s'était déjà établi dans la meilleure chambre qu'il avait pu trouver, elle lui donna l'ordre de tout préparer pour le départ.

VII

Le chemin se fit pour Canolles plus tristement encore qu'il ne s'y était attendu. En effet, au cheval, qui donne au prisonnier même le mieux gardé un faux air de liberté, avait succédé la voiture, mauvaise patache de cuir dont on a conservé la forme et les cahots en Touraine; en outre, Canolles avait les genoux enchevêtrés dans ceux d'un homme au nez d'aigle, dont la main reposait avec une espèce d'amour-propre sur la crosse d'un pistolet de fer. Quelquefois, la nuit, car il dormait le jour, il espérait surprendre la vigilance du nouvel argus; mais, à côté du nez d'aigle, brillaient deux grands yeux de hibou, ronds, flamboyants et tout à fait propres aux observations nocturnes, de sorte que, de quelque côté qu'il se tournât, Canolles voyait toujours ces deux yeux ronds luire dans la direction de son regard.

Pendant qu'il dormait, un des deux yeux dormait aussi, mais un seul; c'était une faculté que la nature avait donnée à cet homme de ne dormir que d'un œil.

Deux jours et deux nuits se passèrent pour Canolles en funèbres réflexions; car la forteresse de l'île Saint-Georges,

forteresse assez innocente cependant, prenait aux yeux du prisonnier des proportions effrayantes, à mesure que la crainte et le remords envahissaient plus profondément son cœur.

Le remords, parce qu'il comprenait que sa mission près de madame la Princesse était une mission de confiance dont il avait fait bon marché à ses amours, et que le résultat de la faute qu'il avait commise en cette occasion était terrible. A Chantilly, madame de Condé n'était qu'une femme fugitive. A Bordeaux, madame de Condé était une princesse rebelle.

La crainte, parce qu'il savait par tradition les sombres vengeances d'une Anne d'Autriche en colère.

Autre remords plus sourd, mais peut-être plus poignant que le premier. Il y avait de par le monde une femme jeune, belle, spirituelle, une femme qui n'avait usé de son influence que pour le pousser en avant, qui n'avait usé de son crédit que pour le protéger ; une femme qui, par son amour pour lui, avait vingt fois risqué sa position, son avenir, sa fortune, eh bien, cette femme, non-seulement la plus charmante des maîtresses, mais encore la plus dévouée des amies, il l'avait quittée brutalement, sans excuse, sans cause, au moment où elle songeait à lui, et, au lieu de se venger, elle l'avait poursuivi de nouvelles grâces, et son nom, au lieu de se présenter à lui avec l'accent du reproche, avait résonné à son oreille avec la douceur caressante d'une faveur presque royale. Il est vrai que cette faveur était arrivée dans un mauvais moment, dans un moment où, certes, Canolles eût préféré une disgrâce ; mais était-ce la faute de Nanon ? Nanon n'avait vu dans cette mission près de Sa Majesté qu'un agrandissement de fortune et de considération pour l'homme auquel elle songeait incessamment.

Aussi tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois, et, j'en demande pardon à mes lectrices, ce phénomène incom-

préhensible pour elles, qui n'ont jamais qu'un amour, est commun chez nous autres hommes, aussi, dis-je, tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois comprendront-ils qu'à mesure que Canolles s'enfonçait dans ses réflexions, Nanon reprenait de plus en plus sur son esprit une influence qu'il croyait perdue. Les aspérités anguleuses du caractère, qui blessent dans le frottement de l'intimité, et font naître de passagers dépits, s'effacent à distance, tandis qu'au contraire certains souvenirs plus doux reprennent leur intensité avec la solitude. Enfin, c'est chose triste à dire, l'amour éthéré, qui ne promettait que des faveurs, se volatilise dans l'isolement, tandis que, dans l'isolement, au contraire, l'amour matériel se représente à la mémoire, armé de ses jouissances terrestres, qui ont bien leur prix. Belle et perdue, bonne et trompée, voilà ce que paraissait maintenant Nanon à Canolles.

C'est que Canolles descendait en lui-même avec naïveté, et non pas avec le mauvais vouloir de ces accusés qu'on force à une confession générale. Que lui avait fait Nanon pour qu'il l'abandonnât? Que lui avait fait madame de Cambes pour qu'il la suivît? Qu'y avait-il donc de si désirable et de si magnifiquement amoureux dans le petit cavalier de l'auberge du *Veau d'or?* Madame de Cambes l'emportait-elle d'une façon si triomphante sur Nanon? Est-ce que les cheveux blonds priment assez les cheveux noirs pour qu'on se rende parjure et ingrat envers sa maîtresse, traître et déloyal envers son roi, dans le seul but de changer ces tresses noires contre des tresses blondes? Et cependant, ô misère de l'organisation humaine! Canolles se faisait tous ces raisonnements pleins de sens, comme on voit, et Canolles ne se persuadait pas. Le cœur est plein de mystères pareils, qui font le bonheur des amants et le désespoir des philosophes. Cela n'empêchait pas Canolles de s'en vouloir à lui-même et de se gourmander d'importance.

— Je vais être puni, se disait-il pensant que la punition efface la faute ; je vais être puni, tant mieux ! il y aura là-bas quelque bon capitaine fort rude, fort insolent, fort brutal, qui me lira, du haut de sa dignité de geôlier en chef, un ordre de M. de Mazarin, qui m'indiquera du doigt un cul de basse-fosse, et qui m'enverra croupir à quinze pieds sous terre, avec les rats et les crapauds, tandis que j'aurais pu vivre au jour et fleurir au soleil, dans les bras d'une femme qui m'aimait, que j'ai aimée, et, ma foi, que j'aime peut-être encore. Maudit petit vicomte, va ! pourquoi servais-tu d'enveloppe à une si charmante vicomtesse ? Oui ; mais y a-t-il au monde une vicomtesse qui vaille ce que celle-ci va me coûter ? Car ce n'est pas le tout que le gouverneur et le cachot à quinze pieds sous terre ; si l'on me croit traître, on ne laissera pas les choses à moitié éclaircies ; on me cherchera noise sur ce séjour à Chantilly, que je n'expierais pas assez, j'en conviens, s'il avait été plus fructueux pour moi, mais qui m'a rapporté en tout, de compte fait, trois baisers sur la main. Triple sot qui, ayant la force et pouvant en abuser, n'en ai pas usé ! Pauvre cervelle ! comme dit M. de Mazarin, qui a trahi, et qui ne s'est pas fait payer sa trahison ! Or, qui me la payera maintenant ?

Et Canolles haussait les épaules, répondant avec mépris par ce mouvement à l'interrogation de sa pensée.

L'homme aux yeux ronds qui, si clairvoyant qu'il fût, ne pouvait rien comprendre à cette pantomime, le regardait avec étonnement.

— Si l'on m'interroge, continua Canolles, je ne répondrai pas ; car qu'aurais-je à répondre ? que je n'aimais pas M. de Mazarin ? Alors il ne fallait pas le servir ; que j'aimais madame de Cambes ? La belle raison à donner à une reine et à un premier ministre ! Je ne répondrai donc pas. Mais les juges sont personnages fort susceptibles ; lorsqu'ils interrogent, ils veulent qu'on réponde ; il y a des coins brutaux dans les geôles

de province; on me brisera ces petits genoux dont j'étais si fier, et l'on me renverra tout disloqué à mes rats et à mes crapauds. J'en resterai toute ma vie cagneux comme M. le prince de Conti, ce qui est fort laid, en supposant que la clémence de Sa Majesté me couvre de son aile, ce qu'elle se gardera bien de faire.

Il y avait encore, outre ce gouverneur, ces rats, ces crapauds, ces coins, certains échafauds où l'on décapite les rebelles, certains poteaux où l'on pend les traîtres, certaines places d'armes où l'on fusille les déserteurs. Mais cela, pour un beau garçon comme Canolles, ce n'était rien, on le comprend, en comparaison des genoux cagneux.

Il résolut donc d'en avoir le cœur net, et d'interroger son compagnon de route à ce sujet.

Les yeux ronds, le nez d'aigle, et l'air refrogné du personnage n'encourageaient que médiocrement le prisonnier à hasarder du dialogue. Cependant, comme, si impassible que soit une figure, il est impossible qu'il n'y ait pas des moments où elle se déride quelque peu, Canolles profita d'une seconde où une grimace, qui ressemblait à un sourire, passait sur le visage de l'exempt subalterne qui faisait si bonne garde.

— Monsieur! dit-il.

— Monsieur? répondit l'exempt.

— Excusez-moi si je vous arrache à vos réflexions.

— Il n'y a pas d'excuses, monsieur, je ne réfléchis jamais.

— Ah! diable! vous êtes doué là d'une heureuse organisation, monsieur.

— Aussi je ne me plains pas.

— Eh bien, ce n'est pas comme moi; car j'ai bonne envie de me plaindre.

— De quoi, monsieur?

— De ce qu'on m'enlève ainsi au moment où j'y pensais le moins, pour me conduire je ne sais où.

— Si fait, monsieur, vous le savez, car on vous l'a dit.

— C'est juste. Nous allons à l'île Saint-Georges, n'est-ce pas, monsieur?

— Parfaitement.

— Croyez-vous que j'y reste longtemps?

— Je l'ignore, monsieur; mais, à la manière dont vous m'êtes recommandé, je pense que oui.

— Ah! ah!... Et c'est fort laid, l'île Saint-Georges?

— Vous ne connaissez pas la forteresse?

— A l'intérieur, non; je n'y suis jamais entré.

— Monsieur, ce n'est pas beau; et, à part les appartements du gouverneur, qu'on vient de remettre à neuf, et qui sont fort agréables, à ce qu'il paraît, le reste de l'habitation forme une assez triste demeure.

— Bien... Pensez-vous qu'on m'interroge?

— C'est assez la coutume.

— Et si je ne réponds pas?

— Si vous ne répondez pas?

— Oui.

— Diable! dans ce cas, vous le savez, il y a la question.

— Ordinaire?

— Ordinaire ou extraordinaire, c'est selon l'accusation. De quoi êtes-vous accusé, monsieur?

— Mais, dit Canolles, j'ai peur d'être accusé de crime d'État.

— Ah! dans ce cas, vous jouissez de la question extraordinaire... Dix pots...

— Comment! dix pots?

— Oui.

— Que dites-vous?

— Je dis que vous aurez les dix coquemars.

— C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-Georges?

— Dame! monsieur, vous comprenez, sur la Garonne...

— C'est juste, on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars?

— Trois seaux, trois seaux et demi.

— J'enflerai alors ?

— Un peu. Mais, si vous avez la précaution de vous faire bien venir du geôlier...

— Eh bien ?

— Vous aurez bonne composition.

— Et en quoi consiste-t-il, s'il vous plaît, le service que le geôlier peut me rendre ?

— Il peut vous faire boire de l'huile.

— L'huile est donc un spécifique ?

— Souverain, monsieur !

— Vous croyez ?

— J'en parle par expérience : j'ai bu...

— Vous avez bu ?

— Pardon ; je voulais dire : j'ai vu. L'habitude de parler avec des Gascons fait que je prononce parfois les *b* comme les *v*, et *vice versâ*.

— Vous disiez donc, dit Canolles ne pouvant s'empêcher de sourire, malgré la gravité de la conversation, vous disiez donc que vous aviez vu ?...

— Oui, monsieur ; j'ai vu un homme boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait convenablement préparé les voies. Il est vrai qu'il enfla, comme c'est l'habitude ; mais, avec un bon feu, on le fit désenfler sans trop d'avaries. C'est là l'essentiel de la seconde partie de l'opération. Retenez bien ces deux mots : chauffer sans brûler.

— Je comprends, fit Canolles ; monsieur était exécuteur des hautes-œuvres, peut-être ?

— Non, monsieur, répliqua son interlocuteur avec une modestie confite de politesse.

— Aide, peut-être ?

— Non, monsieur ; curieux, amateur seulement.

— Ah ! ah ! et monsieur s'appelle ?

— Barrabas.

— Beau nom, vieux nom, connu avantageusement dans les Écritures.

— Dans la Passion, monsieur.

— C'est ce que je voulais dire; mais, par habitude, je me suis servi de l'autre locution.

— Monsieur préfère les Écritures. Monsieur est donc huguenot ?

— Oui, mais huguenot très-ignorant. Croiriez-vous que je sais à peine trois mille vers de psaumes ?

— En effet, c'est bien peu.

— Je retenais mieux la musique... On a été beaucoup pendu et brûlé dans ma famille.

— J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.

— Non, l'on est beaucoup plus tolérant aujourd'hui ; on me submergera, voilà tout.

Barrabas se mit à rire.

Le cœur de Canolles tressaillit de joie, il avait conquis son gardien. En effet, si ce geôlier par intérim devenait son geôlier permanent, il avait toute chance pour obtenir l'huile ; il résolut donc de reprendre la conversation où il l'avait laissée.

— Monsieur Barrabas, dit-il, sommes-nous destinés à être séparés bientôt, ou me ferez-vous l'honneur de me continuer votre compagnie?

— Monsieur, en arrivant à l'île Saint-Georges, j'aurai le regret bien vif de vous quitter ; il faut que je revienne à notre compagnie.

— Fort bien; vous faites partie alors d'une compagnie d'archers ?

— Non, monsieur, d'une compagnie de soldats.

— Levée par le ministre?

— Non, monsieur, par le capitaine Cauvignac, celui-là même qui a eu l'honneur de vous arrêter.

— Et vous servez le roi?

— Je crois que oui, monsieur.

— Que diable dites-vous donc là? n'en êtes-vous pas sûr?

— On n'est sûr de rien dans ce monde.

— Alors, si vous avez du doute, vous devriez, pour vous fixer, faire une chose.

— Laquelle?

— Me laisser aller.

— Impossible, monsieur!

— Mais je vous payerai honorablement votre complaisance.

— Avec quoi?

— Avec de l'argent, pardieu!

— Monsieur n'en a pas.

— Comment, je n'en ai pas?

— Non.

Canolles se fouilla vivement.

— En effet, dit-il, ma bourse a disparu; qui donc m'a pris ma bourse?

— Moi, monsieur, répondit Barrabas en saluant respectueusement.

— Et pourquoi cela?

— Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.

Canolles, stupéfait, regarda le digne recors avec admiration, et, l'argument lui ayant paru sans réplique, il ne répliqua absolument rien.

Il en résulta que, les voyageurs étant retombés dans le silence, le voyage reprit, vers sa fin, l'allure mélancolique qu'il avait eue à son commencement.

VIII

Il commençait de faire petit jour quand la patache arriva au village le plus rapproché de l'île où l'on se rendait. Ca-

nolles, sentant la voiture s'arrêter, passa la tête à travers la petite barbacane, guichet destiné à fournir de l'air à des gens libres, et tout à fait commode pour l'intercepter à des prisonniers.

Un joli petit village, composé d'une centaine de maisons groupées autour d'une église, sur le penchant d'une colline, et dominé par un château, se dessinait noyé dans l'air limpide du matin, et doré par les rayons du soleil, qui faisaient fuir devant eux des flocons de vapeurs pareils à des gazes.

En ce moment, la patache montait une côte, et le cocher, descendu de son siége, marchait auprès de la voiture.

— Mon ami, demanda Canolles, êtes-vous de ce pays-ci?

— Oui, monsieur, je suis de Libourne.

— En ce cas, vous devez connaître ce village. Quelle est cette maison blanche? quelles sont ces charmantes chaumières?

— Monsieur, répondit le paysan, ce château, c'est le domaine de Cambes, et le village forme une de ses dépendances

Canolles tressaillit et passa en un instant du pourpre le plus foncé à une pâleur presque livide.

— Monsieur, dit Barrabas, à l'œil rond duquel rien n'échappait, vous seriez-vous blessé par hasard à ce guichet?

— Non pas... Merci.

Puis, continuant d'interroger le paysan :

— Et à qui appartient cette propriété? demanda-t-il.

— A la vicomtesse de Cambes.

— Une jeune veuve?

— Fort belle et fort riche.

— Et, par conséquent, fort recherchée?

— Sans doute : belle dot, belle femme; avec cela, on ne manque point de prétendants.

— Bonne réputation?

— Oui, mais enragée pour MM. les princes.

— En effet, je crois l'avoir entendu dire.

— Un démon, monsieur, un vrai démon!

— Un ange! murmura Canolles, qui, toutes les fois qu'il revenait à Claire, y revenait avec des transports d'adoration. Un ange!

Puis, tout haut :

— Habite-t-elle donc ici quelquefois? ajouta-t-il

— Rarement, monsieur; mais elle y a demeuré longtemps. Son mari l'y avait laissée, et, tout le temps qu'elle y resta, ce fut la bénédiction de la contrée. Maintenant, elle est près de MM. les princes, à ce qu'on dit.

La voiture, après avoir monté, était prête à descendre : le conducteur fit de la main un signe pour solliciter la permission de se replacer sur son siége. Canolles, qui craignait de donner des soupçons en continuant l'interrogatoire, rentra sa tête dans la patache, et la lourde voiture reprit le petit trot, son allure extrême.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel, toujours sous le regard de Barrabas, Canolles était resté plongé dans les plus sombres réflexions, la patache fit halte.

— Nous arrêtons-nous ici pour déjeuner? demanda Canolles.

— Nous nous arrêtons tout à fait, monsieur. Nous sommes arrivés. Voici l'île Saint-Georges. Nous n'avons plus que la rivière à traverser.

— C'est vrai, murmura Canolles; si près et si loin!

— Monsieur, on vient à nous, dit Barrabas; veuillez vous apprêter à descendre.

Le second gardien de Canolles, qui se tenait sur le siége, près du cocher, mit pied à terre et ouvrit la portière fermant à serrure, et dont il avait la clef.

Canolles ramena ses yeux du petit château blanc, qu'il n'avait pas perdu de vue, sur la forteresse qui allait devenir son séjour. Il aperçut d'abord, de l'autre côté d'un bras de rivière assez rapide, un bac, et, près de ce bac, un poste de huit hommes et un sergent.

Derrière le poste s'élevaient les ouvrages de la citadelle.

— Bon! dit Canolles, j'étais attendu, les précautions sont prises. Ce sont mes nouveaux gardes? demanda-t-il tout haut à Barrabas.

— Je voudrais répondre pertinemment à monsieur, dit Barrabas ; mais, en vérité, je ne sais rien.

En ce moment, après avoir donné un signal qui fut répété par la sentinelle qui montait la garde à la porte du fort, les huit soldats et le sergent montèrent dans le bac, traversèrent la Garonne, et mirent pied à terre au moment même où Canolles quittait lui-même le marchepied.

Aussitôt le sergent, voyant un officier, s'approcha de lui et salua militairement.

— Est-ce à M. le baron de Canolles, capitaine au régiment de Navailles, que j'ai l'honneur de parler? demanda le sergent.

— A lui-même, répondit Canolles, étonné de la politesse de cet homme.

Le sergent se retourna aussitôt vers ses hommes, commanda une prise d'armes, montra du bout de sa pique le bateau à Canolles. Canolles s'y plaça entre ses deux gardes; les huit soldats et le sergent y descendirent après lui, et le bateau s'éloigna du bord, tandis que Canolles jetait un dernier regard vers Cambes, qui allait disparaître derrière un mouvement de terrain.

L'île presque entière était couverte d'escarpes, de contrescarpes, de glacis et de bastions; un petit fort en assez bon état dominait l'ensemble de tous ces ouvrages. On y pénétrait par une porte cintrée, devant laquelle se promenait de long en large la sentinelle.

— Qui vive? cria-t-elle.

La petite troupe fit halte, le sergent s'en détacha, s'avança vers la sentinelle et lui dit quelques mots.

— Aux armes ! cria la sentinelle.

Aussitôt, une vingtaine d'hommes, dont se composait le poste, sortirent d'un corps de garde, et, accourant fort empressés, se rangèrent en ligne devant la porte.

— Venez, monsieur, dit le sergent à Canolles.

Le tambour battit aux champs.

— Que veut dire ceci ? se demanda le jeune homme.

Et il s'avança vers le fort, ne comprenant plus rien à ce qui s'y passait ; car tous ces préparatifs ressemblaient à des honneurs militaires rendus à un supérieur, plutôt qu'à des précautions prises envers un prisonnier.

Ce n'était pas le tout : Canolles n'avait pas remarqué qu'au moment même où il descendait de voiture, une fenêtre des appartements du gouverneur s'était ouverte, et qu'un officier avait attentivement examiné les mouvements du bateau et la réception qu'on avait faite au prisonnier et à ses deux recors.

Cet officier, lorsqu'il vit que Canolles venait de mettre le pied dans l'île, descendit rapidement et vint à sa rencontre.

— Ah ! ah ! dit Canolles en l'apercevant, voici le commandant de la place qui vient reconnaître son locataire.

— En effet, dit Barrabas, il paraît, monsieur, que vous ne languirez pas comme certaines personnes qu'on laisse des huit jours entiers dans un vestibule : vous serez écroué tout de suite.

— Tant mieux ! dit Canolles.

Pendant ce temps, l'officier s'approchait. Canolles se posa dans l'attitude fière et digne d'un homme persécuté.

A quelques pas de Canolles, l'officier mit le chapeau à la main.

— C'est à M. le baron de Canolles que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le prisonnier, je suis en vérité confus de votre politesse. Oui, je suis le baron de Canolles ;

maintenant, traitez-moi, je vous prie, avec la courtoisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

— Monsieur, répondit l'officier, la demeure est tout spéciale ; mais, comme pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles.

— Et qui dois-je remercier de ces précautions inusitées ? demanda Canolles en souriant.

— Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasion surtout; cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

— Si vous l'ordonnez, monsieur, je suis à votre disposition ; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend pour vous faire reconnaître.

— Peste ! murmura Canolles, une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier qu'on enferme : voici bien des façons, ce me semble.

Puis, tout haut :

— C'est moi qui suis à vos ordres, monsieur, reprit-il, et tout prêt à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

— Permettez-moi donc, dit l'officier, de marcher devant vous pour vous faire les honneurs.

Canolles le suivit en se félicitant, à part lui, d'être tombé aux mains d'un homme si courtois.

— Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire : quatre coquemars seulement, lui glissa Barrabas en s'approchant de lui.

— Tant mieux ! dit Canolles, j'enflerai moitié moins.

En arrivant dans la cour de la citadelle, Canolles trouva une partie de la garnison sous les armes. Alors l'officier qui le conduisait tira son épée et s'inclina devant lui.

— Que de façons, mon Dieu ! murmura Canolles.

Au même instant, le tambour roula sous une voûte voi-

sine; Canolles se retourna, et une seconde file de soldats, sortant de cette voûte, vint se placer derrière la première.

En ce moment, l'officier présenta deux clefs à Canolles.

— Qu'est-ce que cela? demanda le baron, et que faites-vous?

— Nous accomplissons le cérémonial habituel, selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

— Mais pour qui me prenez-vous donc? demanda Canolles au comble de l'étonnement.

— Mais pour ce que vous êtes, ce me semble; pour M. le baron de Canolles.

— Après?

— Gouverneur de l'île Saint-Georges.

Un éblouissement faillit jeter Canolles à terre.

— J'aurai, continua l'officier, l'honneur de remettre dans un instant à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues ce matin, accompagnées d'une lettre qui m'annonce l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

Canolles regarda Barrabas, dont les deux yeux ronds étaient fixés sur lui avec une expression de stupéfaction impossible à dire.

— Ainsi, balbutia Canolles, je suis gouverneur de l'île Saint-Georges?

— Oui, monsieur, répondit l'officier, et Sa Majesté nous a rendus bien heureux par un tel choix.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur? demanda Canolles.

— Monsieur, répondit l'officier, daignez me suivre dans vos appartements, et vous trouverez vos titres.

Canolles, hébété d'un pareil événement, qui était si loin de ressembler à celui auquel il s'attendait, se mit en marche, suivant, sans dire un seul mot, l'officier, qui lui montrait le chemin, au milieu des tambours qui recommençaient à battre, des soldats qui présentaient les armes, et de tous les habitants de la forteresse qui faisaient retentir l'air d'accla-

mations ; saluant, pâle et palpitant, à droite et à gauche, et interrogeant Barrabas d'un œil effaré.

— Enfin, arrivé dans un salon assez élégant, et des fenêtres duquel il remarqua tout d'abord qu'on pouvait apercevoir le château de Cambes, il lut ses provisions, écrites en bonne forme, signées par la reine et contre-signées par le duc d'Épernon.

A cette vue, les jambes manquèrent tout à fait à Canolles, et il tomba stupéfait sur un fauteuil.

Cependant, après toutes les fanfares, les mousquetades, les bruyantes démonstrations des hommages militaires, et surtout après la première surprise que ces démonstrations avaient produite en lui, Canolles désira savoir à quoi s'en tenir au juste sur le poste que la reine lui avait confié, et releva les yeux, que, pendant quelque temps, il avait tenus fixés sur le parquet.

Il vit alors debout devant lui, non moins stupéfait que lui, son ex-geôlier, devenu son très-humble serviteur.

— Ah! c'est vous, maître Barrabas? lui dit-il.

— Moi-même, monsieur le gouverneur.

— M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer, et que j'ai toutes les peines du monde à ne pas prendre pour un rêve?

— Je vous expliquerai, monsieur, que, lorsque je vous parlais de la question extraordinaire, c'est-à-dire des huit coquemars, je croyais, foi de Barrabas, vous dorer la pilule.

— Vous étiez donc convaincu, alors?...

— Que je vous conduisais ici pour être roué, monsieur.

— Merci! dit Canolles frissonnant malgré lui. Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive?

— Oui, monsieur.

— Faites-moi la grâce de me l'exposer, alors.

— Monsieur, la voici. La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier

mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et, comme, à tout prendre, vous n'êtes point un homme haïssable, Sa gracieuse Majesté vous aura récompensé de ce qu'elle vous avait trop puni.

— Inadmissible, répondit Canolles.

— Inadmissible, vous croyez?

— Invraisemblable du moins.

— Invraisemblable?

— Oui.

— En ce cas, monsieur le gouverneur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très-humbles salutations; vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-Georges : excellent vin, gibier que fournit la plaine, poisson qu'à chaque marée apportent les barques de Bordeaux et les femmes de Saint-Georges, monsieur, ah! voilà qui est miraculeux!

— Très-bien : je tâcherai de suivre vos conseils; prenez ce bon signé de moi, et passez chez le payeur, qui vous comptera dix pistoles. Je vous les donnerais bien; mais, puisque, par prudence, vous m'avez pris mon argent...

— Et j'ai bien fait, monsieur, s'écria Barrabas; car enfin, si vous m'aviez corrompu, vous auriez fui, et, si vous aviez fui, vous auriez perdu tout naturellement la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

— Très-puissamment raisonné, maître Barrabas. J'ai déjà remarqué que vous étiez de première force sur la logique. En attendant, prenez ce papier comme un témoignage de votre éloquence. Les anciens, comme vous le savez, représentaient l'Éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient des lèvres.

— Monsieur, reprit Barrabas, si j'osais vous faire observer que je crois inutile de passer chez le payeur...

— Comment! vous refusez? s'écria Canolles étonné.

— Non pas, Dieu m'en garde! Je n'ai pas, grâce au ciel,

de ces fausses fiertés; mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur votre cheminée, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

— Vous vous connaissez en cordons, maître Barrabas, dit Canolles tout surpris; car, en effet, il y avait sur la cheminée un coffre de vieille faïence incrusté d'argent, avec des émaux de la renaissance. Nous allons voir si vos prévisions sont justes.

Canolles souleva le couvercle du coffre et trouva effectivement une bourse, et dans cette bourse mille pistoles avec ce petit billet :

« Pour la caisse particulière de M. le gouverneur de l'île Saint-Georges. »

— Corbleu! dit Canolles en rougissant, la reine fait bien les choses.

Et, malgré lui, les souvenirs de Buckingham lui revinren en tête; peut-être la reine avait-elle vu derrière quelque tapisserie la figure victorieuse du beau capitaine; peut-être le protégeait-elle d'un intérêt fort tendre; peut-être... On se souvient que Canolles était Gascon.

Malheureusement, la reine avait alors vingt ans de plus que du temps de M. de Buckingham.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'elle vînt, Canolles puisa dans la bourse et y prit dix pistoles, qu'il remit à Barrabas, lequel sortit en faisant les révérences les plus réitérées et les plus respectueuses.

IX

Barrabas sorti, Canolles appela l'officier et le pria de le guider dans la revue qu'il voulait passer de ses nouveaux États.

L'officier se mit aussitôt à ses ordres.

A la porte, il trouva une espèce d'état-major se composant des autres personnages principaux de la citadelle; conduit par eux, causant avec eux, se faisant expliquer toutes les demi-lunes, les casemates, les caves et les greniers. Enfin, à onze heures du matin, il rentra après avoir tout visité. Son escorte alors se dissipa, et Canolles resta seul avec le premier officier qu'il avait rencontré d'abord.

— Maintenant, lui dit celui-ci en s'approchant mystérieusement de lui, il ne reste plus à M. le gouverneur qu'un seul appartement et une seule personne à voir.

— Plaît-il? demanda Canolles.

— L'appartement de cette personne est là, dit l'officier en étendant le doigt vers une porte qu'en effet Canolles n'avait point encore ouverte.

— Ah! il est là? fit Canolles.

— Oui.

— Et la personne aussi?

— Oui.

— Très-bien. Mais, pardon, je suis très-fatigué d'avoir voyagé nuit et jour, et n'ai point ce matin la tête bien saine; expliquez-vous donc un peu plus clairement, je vous prie.

— Eh bien, monsieur le gouverneur, continua l'officier avec son sourire le plus fin, l'appartement...

— De la personne..., reprit Canolles.

— Qui vous attend, est là. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas?

Canolles fit un mouvement comme s'il revenait du pays des abstractions.

— Oui, oui, très-bien, dit-il; et je puis y entrer?

— Sans doute, puisqu'on vous y attend.

— Allons donc! dit Canolles.

Et, le cœur battant à rompre sa poitrine, n'y voyant plus, sentant se confondre ses craintes et ses désirs, au point de

devenir fou, Canolles poussa une seconde porte et aperçut derrière une tapisserie la rieuse et petillante Nanon, qui poussa un grand cri comme pour lui faire peur, et vint jeter ses deux bras au cou du gentilhomme.

Canolles demeura inerte, les bras pendants, l'œil atone.

— Vous? balbutia-t-il.

— Moi! dit-elle en redoublant ses rires et ses baisers.

Le souvenir de ses torts traversa l'esprit de Canolles, qui, devinant sur-le-champ le nouveau bienfait de cette fidèle amie, resta écrasé sous le poids du remords et de la reconnaissance.

— Ah! dit-il, c'est donc vous qui m'avez sauvé, pendant que je me perdais comme un insensé; vous veillez sur moi; vous êtes mon ange tutélaire.

— Ne m'appelez point votre ange, car je suis un diable, dit Nanon; seulement, je n'apparais qu'aux bons moments, avouez-le.

— Vous avez raison, chère amie; car, en vérité, je crois que vous me sauvez de l'échafaud.

— Je le pense aussi... Ah çà! baron, comment fîtes-vous, vous si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par ces mijaurées de princesses?

Canolles rougit jusqu'au blanc des yeux; mais Nanon avait pris le parti de ne rien voir de cet embarras.

— En vérité, dit-il, je ne sais; je ne comprends pas moi-même.

— Oh! c'est qu'elles sont rusées!... Ah! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes! Que m'a-t-on conté? On vous a montré, à la place de la jeune princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un soliveau... quoi donc?

Canolles sentait la fièvre monter de ses doigts tremblants à son cerveau extravasé.

— J'ai cru voir la princesse, dit-il, je ne la connaissais pas

— Et qui était-ce donc ?

— Une dame d'honneur, je crois.

— Ah ! pauvre garçon ! c'est la faute de ce traître de Mazarin... Que diable ! quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. Si vous eussiez eu ou vu seulement un portrait de madame la Princesse, vous l'eussiez certainement reconnue. Mais ne parlons plus de cela. Savez-vous que cet affreux Mazarin, sous prétexte que vous aviez trahi le roi, voulait vous faire jeter aux crapauds ?

— Je m'en doutais.

— Mais, moi, j'ai dit : « Faisons-le jeter aux Nanons. » Ai-je bien fait? Dites !

Canolles, tout préoccupé qu'il était du souvenir de la vicomtesse; Canolles, quoiqu'il portât sur son cœur le portrait de la vicomtesse; Canolles ne put tenir à cette bonté exquise, à cet esprit rayonnant dans les plus beaux yeux du monde : il baissa la tête et appuya ses lèvres sur la jolie main qu'on lui tendait.

— Et vous êtes venue m'attendre ici ?

— J'allais vous trouver à Paris pour vous ramener ici. Je vous apportais votre brevet ; cette absence m'était longue ; M. d'Épernon seul retombait de tout son poids sur ma vie monotone. J'appris votre déconvenue. A propos, j'avais oublié de vous dire : vous êtes mon frère, vous savez.

— J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

— Sans doute, on nous avait trahis. La lettre que je vous écrivais était tombée en de méchantes mains. Le duc est arrivé furieux. Je vous ai nommé, avoué pour mon frère, pauvre Canolles, et nous sommes maintenant protégés par la plus légitime union. Vous voilà presque marié, mon pauvre ami.

Canolles se laissa emporter par l'incroyable entraînement de cette femme. Après avoir baisé ses blanches mains, il

baisa ses yeux noirs... L'ombre de madame de Cambes dut s'enfuir en se voilant lugubrement la tête.

— Dès lors, continua Nanon, j'ai tout prévu, tout arrêté; j'ai fait de M. d'Épernon votre protecteur, ou plutôt votre ami; j'ai fléchi le courroux de Mazarin. Enfin, j'ai choisi pour retraite Saint-Georges; car, vous le savez, cher ami, on veut toujours me lapider. Il n'y a que vous au monde qui m'aimiez un peu, mon cher Canolles. Voyons, dites-moi donc que vous m'aimez!

Et la ravissante sirène, jetant ses deux bras au cou de Canolles, plongea son regard ardent dans les yeux du jeune homme, comme pour aller chercher sa pensée au plus profond de son cœur.

Canolles sentit dans ce cœur, où cherchait à lire Nanon, qu'il ne pouvait rester insensible à tant de dévouement. Un secret pressentiment lui disait qu'il y avait quelque chose de plus que de l'amour dans Nanon, qu'il y avait de la générosité, et que non-seulement elle aimait, mais encore qu'elle pardonnait.

Le jeune homme fit un signe de tête qui répondait à la demande de Nanon; car, de bouche, il n'eût osé lui dire qu'il l'aimait, quoique, au fond de sa poitrine, tous ses souvenirs plaidassent en sa faveur.

— J'ai donc choisi, continua-t-elle, l'île Saint-Georges, pour mettre en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne; quel autre que l'homme qui m'aime, me suis-je dit, peut défendre ma vie? quel autre que mon maître peut me conserver mes trésors? Tout est dans vos mains, cher ami, existence et richesses. Veillerez-vous soigneusement sur tout cela? serez-vous fidèle ami et gardien fidèle?

En ce moment, une trompette résonna dans la cour et vint vibrer dans le cœur de Canolles; il avait devant lui l'amour, plus éloquent qu'il n'avait jamais été; il avait à cent pas de lui la guerre menaçante, la guerre qui enflamme et qui enivre.

— Oh! oui, Nanon, s'écria-t-il. Votre personne et vos biens sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour vous sauver du moindre danger.

— Merci, dit-elle, mon noble chevalier; je suis aussi sûre de votre courage que de votre générosité. Hélas! ajouta-t-elle en souriant, je voudrais être aussi sûre de votre amour!

— Oh! murmura Canolles, soyez certaine...

— Bien, bien, dit Nanon, l'amour se prouve, non point par des serments, mais par des actions; par ce que vous ferez, monsieur, nous jugerons de votre amour.

Et, passant autour du cou de Canolles les plus beaux bras du monde, elle pencha sa tête sur la poitrine palpitante du jeune homme.

— Maintenant, il faut qu'il oublie... se dit-elle, et il oubliera...

X

Le même jour où Canolles avait été arrêté à Jaulnay sous les yeux de madame de Cambes, celle-ci était partie avec Pompée pour aller rejoindre madame le Princesse, qui était en vue de Coutras.

Le premier soin du digne écuyer fut d'essayer de prouver à sa maîtresse que, si la bande de Cauvignac n'avait exigé aucune rançon ni commis aucune violence à l'endroit de la belle voyageuse, c'était à sa mine résolue et à son expérience de la guerre qu'elle devait attribuer ce bonheur. Il est vrai que madame de Cambes, moins facile à persuader que Pompée ne l'avait espéré d'abord, lui fit observer que, pendant près d'une heure, il avait complétement disparu; mais Pompée lui expliqua que, pendant ce temps, il était resté caché dans un corridor où, à l'aide d'une échelle, il avait pré-

paré pour la vicomtesse une fuite certaine ; seulement, il lui avait fallu tenir tête à deux soldats effrénés qui lui disputaient la possession de cette échelle ; ce qu'il avait fait, on le devine, avec le courage indompté qu'on lui connaissait.

Cette conversation amena tout naturellement Pompée à l'éloge des soldats de son temps, farouches contre l'ennemi, comme ils l'avaient prouvé dans le siége de Montauban et à la bataille de Corbie ; mais doux et polis envers leurs compatriotes, qualités dont, il faut le dire, ne se piquaient pas les soldats contemporains.

Le fait est que, sans s'en douter, Pompée venait d'échapper à un immense danger, celui d'être racolé. Comme il marchait d'habitude avec des yeux étincelants, des écarts de poitrine tout à fait militaires et une cambrure de Nemrod, il avait tout d'abord donné dans l'œil de Cauvignac ; mais, grâce aux événements subséquents, qui avaient changé le cours des idées du capitaine ; grâce à deux cents pistoles qu'il avait reçues de Nanon pour ne s'occuper que du baron de Canolles ; grâce à cette réflexion philosophique, que la jalousie est la plus magnifique des passions, et qu'il faut creuser la jalousie quand on la trouve sur son chemin, le cher frère avait méprisé Pompée et laissé madame de Cambes continuer son chemin pour Bordeaux. En effet, aux yeux de Nanon, Bordeaux, c'était encore bien près de Canolles. Elle eût voulu la vicomtesse au Pérou, aux Indes, au Groënland.

D'un autre côté, lorsque Nanon songeait que désormais elle tiendrait seule entre bonnes murailles son cher Canolles, et que d'excellentes fortifications, fort peu accessibles aux soldats du roi, enfermeraient aussi madame de Cambes prisonnière dans sa rébellion, elle se sentait gonfler de ces joies infinies que les enfants et les amants connaissent seuls sur la terre.

Nous avons vu comment ce rêve s'était réalisé, et comment Canolles et Nanon s'étaient retrouvés à l'île Saint-Georges.

Donc, de son côté, madame de Cambes voyageait triste et tremblante. Pompée, malgré toutes ses vanteries, était loin de la rassurer, et ce ne fut pas sans une grande crainte que, vers le soir du jour où elle était partie de Jaulnay, elle vit venir, suivant une route transversale, une troupe considérable de cavaliers.

C'étaient ces mêmes gentilshommes qui revenaient de ce fameux enterrement du duc de la Rochefoucauld, enterrement qui avait, sous prétexte de rendre les honneurs convenables à son père, servi d'occasion à M. le duc de Marsillac pour tirer de France et de Picardie toute la noblesse, qui détestait encore plus Mazarin qu'elle n'était affectionnée aux princes. Mais une chose singulière frappa madame de Cambes et surtout Pompée, c'est que, parmi ces cavaliers, les uns portaient le bras en écharpe, les autres laissaient pendre à l'étrier une jambe empaquetée de compresses; plusieurs avaient des bandeaux sanglants au front; il fallait donc y regarder de bien près pour reconnaître dans ces gentilshommes si cruellement accommodés, ces lestes et pimpants chasseurs qui avaient couru le daim dans le parc de Chantilly.

Mais la peur a les yeux perçants : Pompée et madame de Cambes reconnurent, sous ces bandeaux sanglants, quelques figures de leur connaissance.

— Peste! madame, dit Pompée, voici un enterrement qui a eu lieu par de bien mauvais chemins. Il faut que ces gentilshommes soient tombés de cheval pour la plupart; regardez donc comme les voilà étrillés.

— C'est justement ce que je regardais, dit madame de Cambes.

— Cela me rappelle le retour de Corbie, dit Pompée avec orgueil; seulement, cette fois, je n'étais point au nombre des braves qui revenaient, mais au nombre des braves qu'on rapportait.

— Mais, demanda Claire avec une certaine inquiétude

pour une entreprise qui se présentait sous d'aussi tristes auspices; mais ces gentilshommes ne sont-ils pas commandés par quelqu'un? n'ont-ils pas un chef? ce chef est-il tué, qu'on ne le voit pas? Regardez donc!

— Madame, répondit Pompée en se posant fièrement sur sa selle, rien de plus facile à reconnaître qu'un chef parmi les gens qu'il commande. D'ordinaire, dans l'escadron, l'officier marche au centre avec ses sous-officiers; dans l'action, il marche derrière ou sur le flanc de la troupe. Jetez donc les yeux vers les différents endroits que je désigne, et vous jugerez par vous-même.

— Je ne vois rien, Pompée; mais il me semble qu'on nous suit. Regardez donc derrière nous...

— Hum, hum! non madame, dit Pompée en toussant, mais sans se retourner, de peur de voir effectivement quelqu'un. Non, personne; mais, attendez, le chef, ne serait-ce pas cette plume rouge?... Non... Cette épée dorée? Non... Ce cheval pie, pareil à celui de M. de Turenne?... Non. Voilà qui est bizarre; il n'y a pas de danger, cependant, et le chef pourrait bien se faire voir; ce n'est point ici comme à Corbie...

— Vous vous trompez, maître Pompée, dit derrière le pauvre écuyer, qu'elle faillit faire tomber à la renverse, une voix stridente et railleuse; vous vous trompez, c'est pire qu'à Corbie.

Claire tourna vivement la tête et aperçut à deux pas d'elle un cavalier d'une taille médiocre et d'une mise affectant la simplicité, qui la regardait avec de petits yeux brillants et enfoncés comme ceux du renard. Avec ses épais cheveux noirs, sa lèvre pincée et mobile, sa pâleur bilieuse et son front chagrin, ce cavalier inspirait la tristesse en plein jour; le soir, il eût peut-être inspiré l'effroi.

— M. le prince de Marsillac! s'écria Claire tout émue. Ah! soyez le bienvenu, monsieur.

— Dites M. le duc de la Rochefoucauld, madame; car,

maintenant que le duc mon père est mort, j'ai hérité de ce nom, sous lequel, bonnes ou mauvaises, vont s'inscrire les actions de ma vie.

— Vous revenez?... dit Claire avec hésitation.

— Nous revenons battus, madame.

— Battus, juste ciel! vous?

— Je dis que nous revenons battus, madame, parce que je suis peu fanfaron de ma nature, et que je me dis la vérité à moi-même comme je la dis aux autres; autrement, je pourrais prétendre que nous revenons vainqueurs; mais, en réalité, nous sommes battus, puisque notre dessein sur Saumur a échoué. Je suis arrivé trop tard; nous perdons cette place importante que Jarzé venait de rendre. Désormais, en supposant que madame la Princesse ait Bordeaux, comme la chose lui a été promise, toute la guerre va se concentrer en Guyenne.

— Mais, monsieur, demanda Claire, si, comme j'ai cru le comprendre, la capitulation de Saumur a eu lieu sans coup férir, que signifie ce que nous voyons, et pourquoi tous ces gentilshommes sont-ils donc blessés ainsi?

— Parce que, dit la Rochefoucauld avec une sorte d'orgueil qu'il ne put dissimuler malgré sa puissance sur lui-même, nous avons rencontré quelques troupes royales.

— Et l'on s'est battu? demanda vivement madame de Cambes.

— Oh! mon Dieu, oui, madame.

— Ainsi, murmura la vicomtesse, le premier sang français a déjà été répandu par des Français! Et c'est vous, monsieur le duc, qui avez donné l'exemple?

— C'est moi, madame.

— Vous, si calme, si froid, si sage?

— Lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens fort peu raisonnable.

— N'êtes-vous point blessé, au moins?

— Non. J'ai eu cette fois plus de bonheur qu'aux Lignes et à Paris. Je croyais même alors avoir assez reçu de la guerre civile pour ne plus rentrer en compte avec elle; mais je m'étais trompé. Que voulez-vous! l'homme bâtit toujours des projets sans consulter la passion, le seul et le véritable architecte de sa vie, qui vient réformer son édifice, quand elle ne le renverse pas tout à fait.

Madame de Cambes sourit; elle se rappelait que M. de la Rochefoucauld avait dit que, pour les beaux yeux de madame de Longueville, il avait fait la guerre aux rois, et la ferait aux dieux.

Ce sourire n'échappa pas au duc, et, ne laissant pas le temps à la vicomtesse de faire suivre ce sourire de la pensée qui l'avait fait naître :

— Mais vous, madame, continua-t-il, laissez-moi vous faire mes compliments; car, en vérité, vous êtes un modèle de bravoure.

— Et pourquoi?

— Comment donc! voyager seule ainsi, avec un seul écuyer, comme une Clorinde ou une Bradamante! Oh! à propos, j'ai appris votre charmante conduite à Chantilly. Vous avez, m'a-t-on assuré, joué admirablement un pauvre diable d'officier royal... Victoire aisée, n'est-ce pas? ajouta le duc avec ce sourire et ce regard qui, chez lui, voulaient dire tant de choses.

— Comment cela? demanda Claire tout émue.

— Je dis aisée, continua le duc, parce qu'il ne combattait point à armes égales avec vous. Toutefois, une chose m'a frappé, dans le récit qui m'a été fait de cette aventure...

Et, avec plus d'acharnement que jamais, le duc fixa ses petits yeux sur la vicomtesse.

Il n'y avait pas, pour madame de Cambes, moyen de battre honorablement en retraite. Elle se prépara, en conséquence,

à une défense qu'elle résolut de faire la plus vigoureuse possible.

— Parlez, monsieur le duc, dit-elle ; quelle est cette chose qui vous a frappé?

— C'est votre habileté extrême, madame, à jouer ce petit rôle comique; en effet, si j'en crois ce qu'on m'a dit, l'officier avait déjà vu votre écuyer et vous-même, je crois?

Ces derniers mots, quoique lancés avec toute l'habileté réservée d'un homme de tact, ne laissèrent pas de faire une profonde impression sur madame de Cambes.

— Il m'avait vue, monsieur, dites-vous?

— Un instant, madame, entendons-nous, ce n'est pas moi qui le dis : c'est toujours ce personnage indéfini qu'on appelle *On*, et à la puissance duquel les rois sont soumis auss bien que les derniers de leurs sujets.

— Et où m'avait-il vue?

— *On* dit que c'est sur la route de Libourne à Chantilly, dans un village qu'on appelle Jaulnay; seulement, l'entrevue n'a point été longue, le gentilhomme ayant reçu l'ordre de M. d'Épernon de partir à l'instant même pour Mantes.

— Mais, si ce gentilhomme m'avait vue, monsieur le duc, comment se serait-il fait qu'il ne m'eût pas reconnue?

— Ah! le fameux *On* dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a réponse à tout, disait que la chose était possible, attendu que l'entrevue avait eu lieu dans les ténèbres.

— Cette fois, monsieur le duc, reprit la vicomtesse toute palpitante, je ne sais plus, en vérité, ce que vous voulez dire.

— Alors, reprit le duc avec une feinte bonhomie, j'aurai été mal renseigné; puis, à tout prendre, qu'est-ce qu'une rencontre d'un instant?... Il est vrai, madame, ajouta galamment le duc, que vous êtes de tournure et de visage à laisser une profonde impression, ne fût-ce qu'après une entrevue d'un instant.

— Mais la chose ne serait pas possible, reprit la vicomtesse, puisque vous dites vous-même que l'entrevue a eu lieu dans les ténèbres.

— C'est juste, et vous parez habilement, madame. C'est donc moi qui me trompe, à moins cependant qu'avant cette entrevue ce jeune homme ne vous eût déjà remarquée. Alors, l'aventure de Jaulnay ne serait plus précisément une rencontre...

— Et que serait-ce donc? répondit Claire. Prenez garde à vos paroles, monsieur le duc.

— Aussi, vous le voyez, je m'arrête : notre chère langue française est si pauvre, que je cherche vainement un mot qui rende ma pensée. Ce serait un *appuntamento*, comme disent les Italiens; une *assignation*, comme disent les Anglais.

— Mais, si je ne me trompe, monsieur le duc, dit Claire, ces deux mots se traduisent en français par celui de *rendez-vous?*

— Allons reprit le duc, voilà que je dis une sottise en deux langues étrangères, et que je tombe justement sur une personne qui entend ces deux langues ! Madame, pardonnez-moi; il paraît décidément que l'italien et l'anglais sont aussi pauvres que le français.

Claire étreignit son cœur de sa main gauche pour respirer plus librement : elle étouffait. Une chose lui revenait à l'esprit dont elle s'était toujours doutée : c'est que M. de la Rochefoucauld avait fait pour elle, en pensée et en désir du moins, une infidélité à madame de Longueville, et que, s'il parlait ainsi, c'était un sentiment de jalousie qui le faisait parler. En effet, deux ans auparavant, le prince de Marsillac lui avait voué une cour aussi assidue que le permettaient ce caractère sournois, ces perpétuelles incertitudes et ces timidités éternelles, qui faisaient de lui le plus haineux ennemi, quand il n'était pas l'ami le plus reconnaissant. Aussi la vicomtesse préféra-t-elle ne pas rompre en visière à un homme qui me-

nait ainsi de front et les affaires publiques et les intérêts les plus familiers.

— Savez-vous, monsieur le duc, dit-elle, que vous êtes un homme précieux, dans les circonstances où nous nous trouvons surtout, et que M. de Mazarin, qui s'en pique cependant, n'a pas une police mieux faite que la vôtre?...

— Si je ne savais rien, madame, reprit le duc de la Rochefoucauld, je lui ressemblerais trop, à ce cher ministre, et alors je n'aurais aucun motif de lui faire la guerre. Aussi je tâche de me tenir à peu près au courant de tout.

— Même des secrets de vos alliées, si elles en avaient?

— Vous venez de dire là un mot qui s'interpréterait fort mal si on l'entendait : un secret de femme. Ce voyage et cette rencontre étaient donc un secret?

— Entendons-nous, monsieur le duc, car vous n'avez qu'à moitié raison. La rencontre était un accident. Le voyage était un secret, et même un secret de femmes, puisque, en effet, le voyage n'était connu que de moi et de madame la Princesse.

Le duc sourit. Cette bonne défense aiguisait sa perspicacité.

— Et de Lenet, dit-il, et de Richon, et de madame de Tourville, et même d'un certain vicomte de Cambes, que je ne connais pas, dont j'ai entendu parler pour la première fois en cette occasion... Il est vrai que, ce dernier étant votre frère, vous me direz que le secret ne sortait pas de la famille.

Claire se mit à rire pour ne pas irriter le duc, dont elle voyait déjà onduler le sourcil.

— Savez-vous une chose, duc? dit-elle.

— Non, mais apprenez-la moi; et, si c'est un secret, madame, je vous promets d'être aussi discret que vous et de ne le dire qu'à mon état-major.

— Eh bien, faites; je ne demande pas mieux, quoique je risque par là de me rendre ennemie une grande princesse dont il ne fait pas bon encourir la haine.

Le duc rougit imperceptiblement.

— Eh bien, ce secret? dit-il.

— Dans ce voyage qu'on m'a fait entreprendre, savez-vous quel est le compagnon que madame la Princesse me destinait?

— Non.

— C'était vous-même.

— En effet, je me rappelle que madame la Princesse m'avait fait demander si je pouvais servir d'escorte à une personne qui revenait de Libourne à Paris.

— Et vous avez refusé?

— J'étais retenu en Poitou par des affaires indispensables.

— Oui, vous aviez à recevoir les courriers de madame de Longueville.

La Rochefoucauld regarda vivement la vicomtesse, comme pour fouiller le fond de son cœur avant que la trace de ses paroles fût disparue, et, se rapprochant d'elle :

— M'en faites-vous un reproche? dit-il.

— Non pas; votre cœur est si bien placé en ce lieu, monsieur le duc, qu'au lieu de reproches, ce sont des compliments que vous avez droit d'attendre.

— Ah! dit le duc en soupirant malgré lui, plût au ciel que j'eusse fait ce voyage avec vous!

— Et pourquoi cela?

— Parce que je ne fusse point allé à Saumur, répondit le duc d'un ton qui signifiait qu'il avait une autre réponse prête, mais qu'il n'osait ou ne voulait pas faire.

— C'est Richon qui lui aura tout dit, pensa Claire.

— Mais, du reste, continua le duc, je ne me plains pas de mon malheur privé, puisqu'il en résulte un bonheur public.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc? Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que, si j'eusse été avec vous, vous n'eus-

siez pas fait la rencontre de cet officier qui s'est trouvé, tant il est clair que le ciel protége notre cause, être le même que le Mazarin a envoyé à Chantilly.

— Ah! monsieur le duc, dit Claire d'une voix étranglée par un douloureux et récent souvenir, ne plaisantez pas sur ce malheureux officier!

—Pourquoi? Est-ce une personne sacrée?

— Oui, maintenant, car les grands malheurs ont pour les nobles cœurs leur sacre comme les hautes fortunes. Cet officier est peut-être mort à cette heure, monsieur, et il aura payé son erreur ou son dévouement de sa vie.

— Mort d'amour? demanda le duc.

— Parlons sérieusement, monsieur; vous savez bien que, si je donnais mon cœur à quelqu'un, ce ne serait point aux gens qu'on rencontre par les grands chemins. Je vous dis que ce malheureux a été aujourd'hui même arrêté par ordre de M. de Mazarin.

— Arrêté! dit le duc; et comment savez-vous cela? encore par rencontre?

— Oh! mon Dieu, oui! Je passais à Jaulnay... Connaissez-vous Jaulnay?

— Parfaitement; j'y ai reçu un coup d'épée dans l'épaule... Vous passiez donc à Jaulnay; et puis n'est-ce pas dans ce même village que le récit assure?...

— Laissons là le récit, monsieur le duc, répondit Claire en rougissant. Je passais donc à Jaulnay, comme je vous le dis, lorsque je vis une troupe de gens armés qui arrêtait et emmenait un homme : cet homme, c'était lui.

— Lui, dites-vous? Ah! prenez-y garde, madame, vous avez dit *lui!*

— Lui, l'officier. Mon Dieu! monsieur le duc, que vous êtes profond! Laissez là vos finesses, et, si vous n'avez pas pitié de ce malheureux...

— Pitié, moi? s'écria le duc. Eh! madame, est-ce que j'ai le

temps d'avoir pitié, surtout des gens que je ne connais pas !...

Claire regarda à la dérobée le visage pâle de la Rochefoucauld et ses lèvres minces crispées par un sourire sans rayonnement, et elle frissonna malgré elle.

— Madame, continua le duc, je voudrais avoir l'honneur de vous escorter plus loin; mais je dois jeter une garnison dans Montrond; excusez-moi donc si je vous quitte. Vingt gentilshommes plus heureux que moi vous serviront de gardes jusqu'à ce que vous ayez rejoint madame la Princesse, à laquelle je vous prie de vouloir bien présenter mes respects.

— Ne venez-vous point à Bordeaux? demanda Claire.

— Non; pour le moment, je vais à Turenne prendre M. de Bouillon. Nous luttons de politesse à qui ne sera point général dans cette guerre; j'ai affaire à forte partie, mais je veux le vaincre et rester lieutenant.

Et, sur ces paroles, le duc salua cérémonieusement la vicomtesse et reprit à pas lents le chemin que suivait sa troupe de cavaliers. Claire le suivit des yeux en murmurant :

— Sa pitié ! j'invoquais sa pitié ! Il a dit le mot : il n'a pas le temps d'en avoir.

Elle vit alors un groupe de cavaliers se détacher vers elle, et le reste de la troupe s'enfoncer dans le bois voisin.

Derrière la troupe allait rêveur, et les rênes sur le cou de son cheval, cet homme au regard faux et aux mains blanches, qui inscrivait plus tard, en tête de ses mémoires, cette phrase assez étrange pour un philosophe moraliste :

« Je crois qu'il faut se contenter de témoigner de la compassion, mais se garder d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour faire les choses. »

Deux jours après, madame de Cambes était rendue près de la princesse.

XI

Madame de Cambes avait bien des fois instinctivement songé à ce qu'il arriverait d'une haine comme celle de M. de la Rochefoucauld; mais, se voyant jeune, belle, riche, en faveur, elle ne comprenait pas que cette haine, en supposant toutefois qu'elle existât, pût jamais avoir une funeste influence sur sa vie.

Cependant, quand madame de Cambes sut, à n'en pas douter, qu'il s'était inquiété d'elle au point d'avoir appris ce qu'il savait, elle prit les devants près de la princesse.

— Madame, lui dit-elle en réponse aux compliments qu'elle lui faisait, ne me félicitez pas trop sur la prétendue adresse que j'ai déployée en cette occasion; car certaines gens prétendent que l'officier, notre dupe, savait à quoi s'en tenir sur la vraie et sur la fausse princesse de Condé.

Mais, comme cette supposition ôtait à madame la Princesse la part de mérite qu'elle prétendait avoir déployée dans l'exécution de cette ruse, elle n'en voulut naturellement rien croire.

— Oui, oui, ma chère Claire, répondit-elle; oui, je comprends : aujourd'hui que notre gentilhomme voit que nous l'avons trompé, il voudrait se donner les airs de nous avoir favorisées; malheureusement, c'est s'y prendre un peu tard, que d'avoir attendu d'être disgracié pour cela. Mais, à propos, vous avez, m'avez-vous dit, rencontré M. de la Rochefoucauld par les chemins?

— Oui, madame.

— Que vous a-t-il conté de nouveau?

— Qu'il se rendait à Turenne pour se concerter avec M. de Bouillon.

— Oui, il y a lutte entre eux, je le sais bien; tout en ayant l'air de refuser cet honneur, c'est à qui des deux sera généralissime de nos armées. En effet, lorsque nous ferons la paix, plus le rebelle aura été à craindre, plus il aura le droit

de faire payer cher son retour. Mais j'ai, pour les mettre d'accord, un plan de madame de Tourville.

— Oh! oh! dit la vicomtesse souriant à ce nom, Votre Altesse s'est donc réconciliée avec sa conseillère ordinaire?

— Il l'a bien fallu; elle nous a rejoints à Montrond, apportant son rouleau de papier avec une gravité qui nous a fait mourir de rire, Lenet et moi.

— « Bien que Votre Altesse, a-t-elle dit, ne fasse aucun cas de ces réflexions, fruits de laborieuses veilles, j'apporte mon tribut à l'association générale... »

— Mais c'était donc un véritable discours?

— En trois points.

— Auquel Votre Altesse a répondu?

— Non pas, j'ai passé la parole à Lenet. « Madame, a-t-il dit, nous n'avons jamais douté de votre zèle, et encore moins de vos lumières : elles nous sont si précieuses, que nous les regrettions chaque jour, madame la Princesse et moi... » Bref, il lui a dit encore une foule de si belles choses, qu'il l'a séduite, et qu'elle a fini par lui donner son plan.

— Qui est?

— De ne nommer généralissime ni M. de Bouillon, ni M. de la Rochefoucauld, mais M. de Turenne.

— Eh bien, mais, dit Claire, il me semble que la conseillère conseillait assez bien, cette fois-là; qu'en dites-vous, monsieur Lenet?

— Je dis que madame la vicomtesse a raison et qu'elle apporte une bonne voix de plus à nos délibérations, répondit Lenet, qui justement entrait à cette heure avec un rouleau de papier qu'il tenait aussi gravement qu'aurait pu le faire madame de Tourville. Malheureusement, M. de Turenne ne peut pas quitter l'armée du Nord, et notre plan veut qu'il marche sur Paris, quand le Mazarin et la reine marcheront sur Bordeaux.

— Vous remarquerez, ma chère amie, que Lenet est l'homme des impossibilités. Aussi, n'est-ce ni M. de Bouil-

lon, ni M. de la Rochefoucauld, ni M. de Turenne qui est notre généralissime. Notre généralissime, c'est Lenet! — Que tient là Votre Excellence? est-ce une proclamation?

— Oui, madame.

— Celle de madame de Tourville, bien entendu?

— Absolument, madame; sauf quelques nécessités de rédaction. Le style de chancellerie, vous savez...

— Bon, bon! dit en riant la princesse; ne nous attachons point à la lettre; que l'esprit y soit, c'est tout ce qu'il faut.

— Il y est, madame.

— Et M. de Bouillon, où signera-t-il?

— Sur la même ligne que M. de la Rochefoucauld.

— Ce n'est pas me dire où signera M. de la Rochefoucauld, cela.

— M. de la Rochefoucauld signera au-dessous de M. le duc d'Enghien.

— M. le duc d'Enghien ne doit pas signer un pareil acte. Un enfant! songez-y donc, Lenet.

— J'y ai songé, madame. Quand le roi meurt, le dauphin lui succède, n'eût-il qu'un jour... Pourquoi n'en serait-il pas de la maison des Condé comme de la maison de France?

— Mais que dira M. de la Rochefoucauld? que dira M. de Bouillon?

— Le premier a dit, madame, et s'en est allé après avoir dit; le second saura la chose quand elle sera faite, et, par conséquent, dira ce qu'il voudra, peu nous importe.

— Voilà donc la cause de cette froideur que le duc vous a témoignée, Claire?

— Laissez-le froid, madame, dit Lenet; il se réchauffera aux premiers coups de canon que nous tirera le maréchal de la Meilleraie. Ces messieurs veulent faire la guerre : eh bien, qu'ils la fassent.

— Prenons garde de les mécontenter par trop, Lenet, dit la princesse, nous n'avons qu'eux....

— Et eux n'ont que votre nom; qu'ils essayent donc de

se battre pour leur compte, et vous verrez combien de temps ils tiendront : donnant, donnant.

Depuis quelques secondes déjà, madame de Tourville était entrée, et, à l'air radieux épanoui sur son visage, avait succédé une nuance d'inquiétude que redoublèrent encore les dernières paroles du conseiller son rival.

Elle s'avança vivement.

— Le plan que j'ai proposé à Votre Altesse aurait-il le malheur, dit-elle, de ne pas obtenir l'approbation de M. Lenet?

— Au contraire, madame, répondit Lenet en s'inclinant, et j'ai gardé soigneusement la majeure partie de votre rédaction; seulement, au lieu que la proclamation soit signée du duc de Bouillon ou du duc de la Rochefoucauld, elle sera signée de monseigneur le duc d'Enghien : le nom de ces messieurs viendra après celui du prince.

— Vous compromettez le jeune prince, monsieur.

— C'est trop juste qu'il soit compromis, madame, puisque c'est pour lui qu'on se bat.

— Mais les Bordelais aiment M. le duc de Bouillon, ils adorent M. le duc de la Rochefoucauld, et ils ne connaissent même pas le duc d'Enghien.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Lenet en tirant, selon son habitude, un papier de cette poche qui étonnait toujours madame la Princesse par sa contenance, car voici une lettre de M. le président de Bordeaux, dans laquelle il me prie de faire signer les proclamations par le jeune duc.

— Eh! moquez-vous des parlements, Lenet, s'écria la princesse; ce n'est pas la peine d'échapper au pouvoir de la reine et de M. de Mazarin, si nous retombons en celui des parlements.

— Votre Altesse veut-elle entrer à Bordeaux ? demanda Lenet.

— Sans doute.

— Eh bien, c'est la condition *sine quâ non;* ils ne brûleront

pas une amorce pour un autre que pour M. le duc d'Enghien.

Madame de Tourville se mordit les lèvres.

— Ainsi, dit la princesse, vous nous avez fait fuir de Chantilly, vous nous avez fait faire cent cinquante lieues pour nous faire recevoir un affront des Bordelais?

— Ce que vous prenez pour un affront, madame, est un honneur. Quoi de plus flatteur, en effet, pour madame la princesse de Condé que de voir que c'est elle qu'on reçoit, et non les autres?...

— Ainsi, les Bordelais ne recevront même pas les deux ducs?

— Ils ne recevront que Votre Altesse.

— Que puis-je faire seule?

— Eh! mon Dieu, entrez toujours; puis, en entrant, laissez les portes ouvertes, et les autres entreront derrière vous.

— Nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

— C'est mon avis, et, dans quinze jours, ce sera l'avis du parlement. Bordeaux repousse votre armée, dont elle a peur, et, dans quinze jours, elle l'appellera pour se défendre. Vous aurez alors le double mérite d'avoir fait deux fois ce que les Bordelais vous auront demandé; et alors, soyez tranquille, ils se feront tuer pour vous, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Bordeaux est-il donc menacé? demanda madame de Tourville.

— Très-menacé, répondit Lenet : voilà pourquoi il est urgent d'y prendre position. Tant que nous n'y serons pas, Bordeaux peut, sans que son honneur soit compromis, refuser de nous ouvrir ses portes; une fois que nous y serons, Bordeaux ne peut pas, sans se déshonorer, nous chasser hors de ses murailles.

— Et qui menace Bordeaux, s'il vous plaît?

— Le roi, la reine, M. de Mazarin... Les forces royales se recrutent; nos ennemis prennent position; l'île Saint-Georges, qui n'est qu'à trois lieues de la ville, vient de recevoir un renfort, un secours de munitions et un nouveau gouver-

neur. Les Bordelais vont essayer de prendre l'île, et se feront battre naturellement, attendu qu'ils auront affaire aux meilleures troupes du roi. Bien et dûment étrillés, comme il convient à des bourgeois qui veulent parodier des soldats, ils appelleront à grands cris les ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld... Alors, madame, c'est vous, qui tenez ces deux ducs dans vos deux mains, qui ferez vos conditions aux parlements...

— Mais ne vaut-il pas mieux essayer de gagner à nous ce nouveau gouverneur avant que les Bordelais aient essuyé une défaite qui les découragera peut-être?

— Si vous êtes dans Bordeaux quand cette défaite aura lieu, vous n'avez rien à craindre... Quant à gagner ce gouverneur, c'est chose impossible.

— Impossible! Et pourquoi cela?

— Parce que ce gouverneur est un ennemi personnel de Votre Altesse.

— Un ennemi personnel à moi?

— Oui...

— Et d'où vient son inimitié?

— De ce qu'il ne pardonnera jamais à Votre Altesse la mystification dont il a été victime à Chantilly... Oh! M. de Mazarin n'est pas un sot comme vous le croyez, mesdames, quoique je me tue à vous répéter sans cesse le contraire; et la preuve, c'est qu'il a mis à l'île Saint-Georges, c'est-à-dire dans la meilleure position du pays, devinez qui?

— Je vous ai déjà dit que j'ignorais complétement qui ce pouvait être.

— Eh bien, c'est l'officier dont vous avez tant ri, et qui, par une inconcevable maladresse, a laissé fuir Votre Altesse de Chantilly...

— M. de Canolles? s'écria Claire.

— Oui.

— M. de Canolles gouverneur de l'île Saint-Georges!

— En personne.

— Impossible! je l'ai vu arrêter devant moi, sous mes yeux.

— C'est vrai. Mais il est puissamment protégé, sans doute; et sa disgrâce s'est changée en faveur.

— Et vous qui le croyiez déjà mort, ma pauvre Claire, dit en riant madame la Princesse.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur? demanda Claire stupéfaite.

Lenet, selon son habitude, porta la main à la fameuse poche et en tira un papier.

— Voici une lettre de Richon, dit-il, qui me donne tous les détails de l'installation du nouveau gouverneur, et qui m'exprime son regret de ce que Votre Altesse ne l'a pas placé lui-même à l'île Saint-Georges.

— Madame la Princesse placer M. Richon à l'île Saint-Georges! dit madame de Tourville avec un rire triomphant. Est-ce que nous disposons des nominations de gouverneurs aux places de Sa Majesté?

— Nous disposions d'une, madame, répondit Lenet, et c'était assez.

— Et de laquelle donc?

Madame de Tourville frissonna en voyant Lenet approcher la main de sa poche.

— Le blanc-seing de M. le duc d'Épernon! s'écria la princesse. C'est vrai, je l'avais oublié.

— Bah! qu'est-ce que cela? dit dédaigneusement madame de Tourville. Un chiffon de papier, et pas autre chose.

— Ce chiffon de papier, madame, dit Lenet, c'est la nomination qu'il nous faut pour contre-balancer celle qui vient d'être faite. C'est le contre-poids à l'île Saint-Georges, c'est notre salut enfin, c'est quelque autre place sur la Dordogne, comme l'île Saint-Georges est sur la Garonne.

— Et vous êtes sûr, reprit Claire, qui n'avait rien écouté de ce qui se disait depuis cinq minutes, et qui en était restée à la nouvelle annoncée par Lenet et confirmée par Richon, et vous êtes sûr, monsieur, que c'est bien le même M. de

Canolles qui a été arrêté à Jaulnay qui est maintenant gouverneur à l'île Saint-Georges?

— J'en suis sûr, madame.

— M. de Mazarin a une singulière façon, continua-t-elle, de conduire ses gouverneurs à leurs gouvernements.

— Oui, dit la princesse, et, bien certainement, il y a quelque chose là-dessous.

— Sans doute, dit Lenet; il y a mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Nanon de Lartigues! s'écria la vicomtesse de Cambes, qu'un effroyable souvenir venait mordre au cœur.

— Cette fille! dit la princesse avec mépris.

— Oui, madame, répondit Lenet : cette fille que Votre Altesse a refusé de voir, alors qu'elle sollicitait l'honneur de vous être présentée, et que la reine, moins sévère que vous sur les lois de l'étiquette, avait reçue; ce qui fait qu'elle a répondu à votre chambellan qu'il était possible que madame la princesse de Condé fût plus grande dame qu'Anne d'Autriche, mais qu'à coup sûr Anne d'Autriche avait plus de prudence que la princesse de Condé.

— La mémoire vous manque, Lenet, ou bien vous voulez me ménager, s'écria la princesse. L'insolente ne s'est pas contentée de dire plus de prudence, elle a dit encore plus d'esprit.

— C'est possible, dit Lenet en souriant. Je passais dans l'antichambre à ce moment-là et n'ai point entendu la fin de la phrase.

— Mais, moi qui écoutais à la porte, dit madame la Princesse, moi, je l'ai entendue tout entière.

— Eh bien, vous comprenez, madame, dit Lenet, c'est une femme qui vous fera la guerre la plus acharnée. La reine vous eût envoyé des soldats à combattre; Nanon vous enverra des ennemis qu'il faudra terrasser.

—Peut-être, à la place de Son Altesse, dit aigrement madame de Tourville à Lenet, l'eussiez-vous reçue avec révérence?

— Non, madame, dit Lenet, je l'eusse reçue en riant, et je l'eusse achetée.

— Eh bien, s'il ne s'agit que de l'acheter, il est toujours temps.

— Sans doute, il est toujours temps ; seulement, à cette heure, ce sera probablement trop cher pour notre bourse.

— Combien donc vaut-elle ? demanda la princesse.

— Cinq cent mille livres avant la guerre.

— Mais aujourd'hui ?

— Un million.

— Mais, pour ce prix-là, j'achèterai M. de Mazarin !

— C'est possible, dit Lenet ; les choses qui ont déjà été vendues et revendues baissent de prix.

— Mais, dit madame de Tourville, qui était toujours pour les moyens violents, si l'on ne peut pas l'acheter, il faut la prendre !

— Vous rendriez, madame, un véritable service à Son Altesse en arrivant à ce but ; mais ce sera difficile d'y arriver, attendu que l'on ignore entièrement où elle est. Mais ne nous occupons point de cela ; entrons d'abord à Bordeaux, et ensuite nous entrerons à l'île Saint-Georges.

— Non, non ! s'écria Claire, non, entrons à l'île Saint-Georges auparavant !

Cette exclamation, partie du fond du cœur de la vicomtesse, fit retourner les deux femmes de son côté, tandis que Lenet regardait Claire avec autant d'attention qu'eût pu le faire M. de la Rochefoucauld, mais avec la bienveillance de plus.

— Mais tu es folle, dit la princesse ; tu vois bien que Lenet dit que la place est imprenable !

— C'est possible, dit Claire ; mais, moi, je crois que nous la prendrons.

— Auriez-vous un plan ? dit madame de Tourville avec l'air d'une femme qui craint de voir élever autel contre autel.

— Peut-être, dit Claire.

— Mais, dit en riant la princesse, si l'île Saint-Georges

est aussi chère à acheter que le dit Lenet, peut-être ne sommes-nous point assez riches.

— On ne l'achètera point, dit Claire, et cependant on l'aura de même.

— Par la force, alors, dit madame de Tourville; ma chère amie, vous rentrez dans mon plan.

— C'est cela, dit la princesse. Nous enverrons Richon assiéger Saint-Georges ; il est du pays, il connaît les localités, et, si un homme peut s'emparer de cette forteresse, que vous prétendez être si importante, c'est lui.

— Avant d'employer ce moyen, dit Claire, laissez-moi tenter l'aventure, madame. Et, si j'échoue, alors vous ferez la chose comme vous l'entendrez.

— Comment! dit la princesse étonnée, tu iras à l'île Saint-Georges ?

— J'irai.

— Seule ?

— Accompagnée de Pompée.

— Et tu ne crains rien ?

— J'irai comme parlementaire, si toutefois Votre Altesse veut bien me charger de ses instructions.

— Ah ! voilà qui est nouveau ! s'écria madame de Tourville ; il me semble, à moi, que les diplomates ne s'improvisent pas ainsi, et qu'il faut faire une longue étude de cette science que M. de Tourville, un des meilleurs diplomates de son époque, comme il en était un des plus grands guerriers, prétendait être la plus difficile de toutes.

— Quelle que soit mon insuffisance, madame, répondit Claire, j'essayerai cependant, si madame la Princesse veut bien le permettre.

— Certainement que madame la Princesse vous le permettra, dit Lenet en jetant un regard à madame de Condé, et je suis même persuadé que, s'il est au monde une personne qui puisse réussir dans une pareille négociation, c'est vous...

— Et que fera donc madame qu'un autre ne puisse pas faire?

— Elle marchandera tout simplement M. de Canolles, ce qu'un homme n'essayerait pas sans se faire jeter par les fenêtres.

— Un homme, soit! reprit madame de Tourville; mais une femme?

— Si c'est une femme qui va à l'île Saint-Georges, dit Lenet, autant vaut, et même mieux vaut que ce soit madame qu'une autre, puisque c'est madame qui, la première, en a eu l'idée.

En ce moment, un messager entra chez madame la Princesse. Il était porteur d'une lettre du parlement de Bordeaux.

— Ah! s'écria la princesse, la réponse à ma requête, sans doute.

Les deux femmes se rapprochèrent, mues par un sentiment de curiosité et d'intérêt. Quant à Lenet, il demeura à sa place avec son flegme ordinaire, sachant d'avance, sans doute, ce que contenait la lettre. La princesse lut avidement.

— Ils me demandent, ils m'appellent, ils m'attendent! s'écria-t-elle.

— Ah! fit madame de Tourville avec un accent de triomphe.

— Mais les ducs, madame? dit Lenet, mais l'armée?

— Ils ne m'en parlent pas.

— Alors, nous sommes dénués, dit madame de Tourville.

— Non, dit la duchesse; car, grâce au blanc-seing du duc d'Épernon, j'aurai Vayres, qui commande la Dordogne.

— Et moi, dit Claire, j'aurai Saint-Georges, qui est la clef de la Garonne.

— Et moi, dit Lenet, j'aurai les ducs et l'armée, si vous m'en laissez le temps, toutefois.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

NANON DE LARTIGUES. 1
MADAME DE CONDÉ. 195

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

LAGNY. — Imp. de A. VARIGAULT.